



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



n^o: Curent *97181* Format

n^o: Inventar *8429* Anul

Secția Raftul

PORTRAITS

ET
BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

DES HOMMES

DE LA GUERRE D'ORIENT

Les éditeurs se réservent le droit de reproduction et
de traduction.

Ino. n. 8429

PORTRAITS

BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

DES HOMMES

DE

340512

LA GUERRE D'ORIENT

PAR

ALFRED DES ESSARTS



UNIVERSITARIA
CAROLI
FUNDATI

30766

Donné au lui Esplanade

PARIS

GARNIER FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS ROYAL, 215

1855

CONTROL 1953

1956

RC 334 / 06

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
COTA 27 181

B.C.U. Bucuresti



C30766

INTRODUCTION

I.

Un an s'est écoulé depuis que l'Europe, après le long intervalle d'une paix internationale que rien ne semblait pouvoir troubler, s'est éveillée au sein des agitations, au bruit des menaces et des armes. Jadis une grande guerre était en quelque sorte l'état normal. Si l'on songe aux luttes des derniers siècles et à celles qui ont inauguré le nôtre ; si l'on se dit en même temps que depuis 1816 la concorde s'était établie entre les peuples, fatigués de batailles et de gloire militaire, et que des dissentiments passagers n'avaient pu détruire cette entente mutuelle si bien en harmonie avec les besoins modernes, on ne s'étonnera point de la pénible impression que dut causer l'affaire d'Orient en aboutissant à une guerre.

C'est que la guerre est devenue un fait nouveau, inconnu pour les générations actuelles ;

c'est que la guerre a perdu son prestige magique d'autrefois, parce que dans le passé elle a embrassé un cycle héroïque au delà duquel il n'y a rien de possible. C'est enfin que l'Europe, en resserrant les liens sociaux, en échangeant des voies rapides, en aplanissant partout ses frontières, a inauguré une ère vraiment fraternelle, et que l'œuvre de la conquête violente n'a plus aucun sens, puisque la conquête s'est opérée par le commerce, par l'industrie développée, par les sciences, en un mot, par les forces vraiment vives et durables.

Il y a donc eu, en présence de cet orage qui se produisait à l'Orient, un étonnement douloureux. Ce fut la révélation des projets de la Russie, projets qui, durant plusieurs années, étaient restés prudemment dans l'ombre, et que l'Europe avait bien pu perdre de vue, préoccupée comme elle l'était par les luttes intestines.

Assurément la Russie, en 1828 et 1829, avait mené presque jusqu'à la limite extrême cette lutte que depuis un siècle elle poursuit contre l'empire ottoman, si déchu de sa puissance: mais alors elle comprit la nécessité de s'arrêter à Andrinople; car elle voyait les gouvernements en excellent accord et n'ignorait pas quel *veto* formel pouvait lui être opposé.

Aujourd'hui, c'est-à-dire après vingt-quatre ans d'une trompeuse sécurité laissée à la Turquie, le même souverain qui se vantait d'avoir fait grâce à un ennemi renversé, l'empereur Nicolas élève la voix, revendique des privilèges qui équivalent à une suzeraineté, pose son ultimatum, ne diminue rien de ses prétentions, et lorsqu'il a réduit ses adversaires à l'alternative de vivre sous un joug déshonorant ou de mourir libres en combattant, il lance ses armées sur le territoire musulman, — sur la route de Constantinople !

Pour l'Europe il n'y a pas eu un instant de doute ; ce n'était point un redressement de torts que rêvait le czar, mais bien la conquête, mais bien la prise de possession de la place occupée par le *malade*, comme il qualifiait l'empire turc dans sa correspondance diplomatique. Or, à quel moment cette invasion allait-elle s'effectuer ? au sortir même de cette crise terrible qui avait mis en question l'existence de l'Europe, de cette secousse si profonde imprimée par l'esprit révolutionnaire aux anciens trônes, aux vieilles institutions. La veille, c'était à l'intérieur qu'on engageait et qu'on soutenait le combat ; le lendemain, lorsque ces sociétés haletantes venaient de retrouver du repos ; lorsque, tout en recon-

naissant l'inanité de certaines utopies, elles se mettaient du moins à la recherche de certains progrès possibles et réalisables, soudain le Nord vient troubler cette œuvre de réconciliation; il vient déranger ce travail honorable qui s'opérait dans le sein de chaque peuple d'abord, pour se répandre ensuite de nation à nation; il paralyse l'essor des transactions; il arrête ce mouvement expansif qui se fût étendu jusqu'à lui peut-être; il jette au vent des cris de guerre, des accents de clairon; il traîne des munitions formidables; il entasse les bataillons; il lance au hasard ses myriades de cosaques; il court enfin à la conquête brutale en alléguant la loi divine et en proclamant la guerre sainte.

Cela s'est fait en face de l'Europe, et il n'y a donc pas lieu de s'étonner si au premier mouvement de stupeur a succédé l'indignation, si à l'agression du fort a répondu la résistance désespérée du faible, et si enfin la coalition chevaleresque formée pour conserver l'équilibre général a réprimé jusqu'ici moins par les armes que par l'ascendant moral l'invasion ambitieuse qui a trouvé des prétextes, mais non une excuse.

II.

Cet ordre de faits, nouveau en apparence, a dû ramener l'attention sur des faits plus anciens, et dont ceux-ci n'étaient que le corollaire. Les historiens sont revenus à des appréciations que d'autres événements avaient mises dans l'ombre; une fois encore, on a mesuré du regard ce colosse russe si menaçant pour la liberté du monde, et l'on a cherché à se rendre compte de ses ressources sans rien dissimuler de sa force, mais aussi sans l'exagérer, comme cela n'avait eu lieu que trop souvent. De nombreux écrits ont paru, et la curiosité du public ne s'est point lassée. Déjà sur ce terrain avaient préludé brillamment X. Marmier, par ses piquantes *Lettres sur la Russie*, le marquis de Custine, par son beau livre de la *Russie en 1839*; déjà un Russe même, Ivan Golovine, avait produit ses utiles révélations sur *Nicolas I^{er} et les Russes*, et cet exemple avait été imité par Tourgueneff; c'est dans le même ordre d'idées qu'il faut ranger tant d'excellents travaux qui récemment sont venus éclairer l'opinion, et notamment les ouvrages de MM. Léouzon-Leduc et Barault-Rouillon.

Chez tous ces écrivains le point de vue est le même; il ressort d'un dualisme étrange et presque

inouï jusqu'ici dans l'histoire : l'élévation subite et gigantesque de la Russie, — le déclin rapide de la Turquie.

Voilà deux empires juxtà-posés, ayant chacun une religion différente, animés l'un envers l'autre d'une haine mutuelle; l'un jeune, ardent, insatiable, âpre au butin, sauvage avec un vernis de politesse, avide d'espace bien qu'il ait déjà l'espace à lui, aspirant aux climats que le soleil favorise, aimant la guerre pour prendre et détruire, gagnant l'or par le fer, Européen à la surface, barbare au fond, fanatique jusqu'au paroxysme, dressé à obéir, et sacrifiant sans réserve son sang, qui n'est pas ennobli par la liberté; — l'autre ayant dans son passé les souvenirs d'une conquête qui fut irrésistible et s'étendit sur l'Europe comme un torrent, mais ayant vu ses prospérités aboutir aux limites fatales de la bataille de Lépante et du siège de Vienne, ayant en outre perdu successivement ses plus beaux fleurons, et reconnaissant enfin, à l'honneur de notre civilisation, que s'il ne parvient à s'en assimiler les éléments, à se régénérer en se modelant sur nos usages et nos institutions, c'en est fait de lui.

De ces deux empires, le premier veut faire ce que le second fit en 1453; personne ne serait

dupe d'affirmations contraires. Si l'Europe l'eût permis, l'an 1853 eût vu s'accomplir contre les Turcs ce que, quatre siècles auparavant, les Turcs avaient fait contre les Grecs; par le sens inverse de l'événement, Constantin-Dracosès se fût appelé Abdul-Medjid, et Mahomet II Nicolas I^{er}.

Quelques traits rapides seront nécessaires ici pour bien établir dans quelle situation se trouvaient les deux adversaires, au moment où la lutte nouvelle a éclaté, et si l'Europe, non-seulement pour maintenir son équilibre, mais pour se défendre elle-même dans un avenir prochain, n'a pas rempli un devoir de prudence aussi bien que d'humanité en prêtant appui à l'opprimé.

III.

C'est un fait surprenant que l'accroissement démesuré de la Russie, si l'on songe que l'histoire européenne de cet empire date du xviii^e siècle seulement, c'est-à-dire de Pierre I^{er}. Un homme de génie créa un peuple, de la même main qui fondait une capitale; il trouva tout à faire, et il fit tout: lorsqu'il parut, il n'y avait que des Tartares; après lui, il y eut des Russes. Armée, marine, administration, métropole, relations

extérieures, tout sortit de cette tête de fer. Sans être plus grand peut-être que notre Charlemagne, Pierre fut plus heureux : car son œuvre se continua ; et tandis que Charlemagne mourant voyait avec douleur les Normands ravager déjà le littoral de son vaste empire, Pierre avait réussi à chasser à jamais pour ainsi dire loin de sa capitale naissante les Suédois, alors ses plus dangereux et presque ses seuls ennemis. Nous ne ferons pas au féroce Ivan IV l'honneur d'avoir créé la Russie, bien qu'il ait reçu de Marie et d'Élisabeth d'Angleterre, que le hasard seul mit en relations commerciales avec lui, le titre d'empereur. Non ; les Russes d'alors étaient tellement ignorés, que Michel Montaigne note, comme une très-grande nouveauté, que pendant son voyage d'Italie, c'est-à-dire en 1581, il vit à Rome « *un ambassadeur du Moscovite,* » lequel était vêtu d'un costume étrange, robe en drap d'argent et bonnet fourré en drap d'or, parlait un langage inconnu, et dans sa simplicité prenait les Vénitiens et les Florentins pour des sujets du Saint-Père. Un peu plus de cent ans après, en 1687, la France, au plus haut degré de la splendeur, sous Louis XIV, voyait arriver une ambassade russe conduite par Dolgorouki ; elle s'en émerveillait, mais comme d'une pure

curiosité, et la France d'alors restait complètement étrangère à cette Russie lointaine et barbare, où régnaient la superstition, l'ignorance, la faiblesse, où le knout seul était un moyen de gouvernement, où les pères avaient le droit de vendre leurs enfants, où, en un mot, subsistait encore le code cruel d'Ivan IV. Prétendre que le génie de Pierre I^{er} l'ait mise au-dessus de cette barbarie, ce serait donner à l'histoire un trop flagrant démenti; l'homme qui, à son retour d'Angleterre et lorsqu'il avait étudié de près la civilisation, versa à flots le sang des conjurés et remplit lui-même l'office de bourreau, cet homme-là était un barbare. Du moins il eut, à part de ces excès, un rare caractère de grandeur, et en même temps qu'il fondait Pétersbourg il rêvait la prise de Constantinople.

Il importe, au moment où les plans de Pierre I^{er} ont paru faire un pas vers leur accomplissement, il importe d'insister sur ce qui fut la base de la puissance russe. Chose étonnante : le présent se lie étroitement au passé, et n'en est exactement que la suite; dès les premiers jours, tout a été prévu, indiqué; cet empire qui se levait jeune et inconnu devant l'Europe a eu tout de suite la prétention exorbitante de l'asservir; il a rêvé le Césarisme de Rome sans avoir ac-

compli les travaux gigantesques de sa république.

En 1725 Pierre mourait, à peine âgé de cinquante-quatre ans. Qu'on songe à ce qu'il avait fait : la Pologne avec Auguste II avait reconnu son protectorat ; la Suède était affaiblie, humiliée ; les Russes naviguaient librement dans les mers dépendantes de la Turquie ; Azof leur avait été cédé ; leurs prétentions sur la Finlande étaient énoncées ; un empereur d'Allemagne avait recherché leur alliance ; la Baltique, où naguère ils paraissaient à peine, se garnissait de leurs ports. Déjà ils avaient essayé l'arme du prosélytisme religieux pour soulever la Valachie et la Moldavie, pour tendre aux Grecs leur main de libérateurs chrétiens. Les présents de Pierre avaient décoré les églises des Monténégrins ; ses aumônes habiles avaient été secourir les moines grecs jusque dans les cellules du mont Athos. Par ses ordres, une médaille avait été frappée à Amsterdam, avec cette exergue : *Petrus primus Russo-Græcorum imperator*. Une escadre russe, portant un ambassadeur à Constantinople, était venue jeter l'ancre en face même du sérail. Une seule fois peut-être la fortune l'avait trahi, sur le bord de ce même Pruth dont le nom a retenti de nouveau parmi nous ; mais si la mort ne

lui permit pas de prendre sa revanche avec trois cent mille hommes qui étaient tout prêts, il laissa ce soin à ses successeurs, leur prescrivant aussi de se mettre en état de tenir tête à l'Europe, et l'on sait si la tâche a été accomplie.

Un résumé rapide de toute une suite à peine interrompue d'envahissements et de conquêtes heureuses mènera le lecteur jusqu'aux faits qui se passent aujourd'hui.

IV.

Le 9 août 1726, la Russie entre dans l'alliance des cours de Madrid, Vienne et Berlin contre la France. C'est par l'Autriche qu'elle est introduite dans le règlement des affaires de l'Europe occidentale.

En 1738, l'Autriche reconnaît l'usurpation de la Pologne, commise par les Russes, au profit de Frédéric-Auguste III, et au détriment de Stanislas. Le nouveau roi de Pologne donne l'investiture de la Courlande à Biren, le favori de l'impératrice Anne.

En 1743, traité d'Abo, au désavantage de la Suède, qui perd divers districts de la Finlande.

En 1763, Catherine II s'empare de la Cour-

lande. Elle fait entrer ses troupes à Varsovie pour forcer la diète polonaise à nommer roi son protégé Poniatowski. Le prince Repnine écrase ce malheureux pays qui se soulève enfin; un oukase de 1768 ordonna aux cosaques du Don :
« d'extirper et abattre, *avec l'aide de Dieu*, tous
« les Polonais et les Juifs, *blasphémateurs de la*
« *sainte religion*. Par ce moyen, ajoute l'oukase,
« nous faisons cesser toutes les plaintes portées
« devant notre trône contre ces assassins impi-
« toyables, ces parjures, ces violateurs de la loi,
« ces Polonais... Nous ordonnons donc, qu'en
« traversant la Pologne, on extirpe leur nom et
« que leur mémoire soit anéantie pour la postérité.»
L'Angleterre, trompée et séduite d'ailleurs par un traité de commerce avantageux, prêtait à la Russie des vaisseaux et des officiers. La France, amollie sous le gouvernement caduc de Louis XV, ne tentait même pas d'arrêter le torrent qui menaçait d'envahir l'Europe. Seule, la Porte-Ottomane s'était levée pour affranchir la Pologne : celle-ci fut partagée, après les impuissants efforts des Turcs battus dans presque toutes les rencontres par Roumiantzoff, Kamenskoï, Souvaroff. Le traité de Kaïnardgy, signé le 10 juillet 1774, consacrait l'abaissement de la Turquie, l'indépendance des Tatars de la Crimée et la

cession de plusieurs territoires en Europe et en Asie. Sur le premier prétexte, Catherine s'empara, en 1783, de la Crimée, de l'île de Taman et de presque tout le Kouban; la Géorgie, le Kachet et l'Imirétie, lui parurent aussi de bonne prise. La guerre recommence en 1787... Le sac d'Ismail, dont toute la population fut égorgée, a tristement marqué le souvenir de cette nouvelle lutte, où la Turquie avait fait des efforts héroïques et qui se termina par la paix d'Yassy (1792). La même époque vit le soulèvement inutile de la Pologne guidé par l'immortel Kosciuzko et expirant à Praga, le 4 novembre 1794. A la mort de Catherine, les envahissements de son règne avaient augmenté de sept millions d'âmes la population de ses États; l'armée était de plus de 400,000 hommes, sans compter les cosaques; la marine se composait de 50 vaisseaux de ligne, 27 frégates, 25 vaisseaux bombardiers et autres, et environ 200 galères. Une suite de prospérités inouïes avait produit ces immenses résultats. La révolution française même, en attirant sur la plus généreuse nation l'effort de l'Europe, avait servi l'ambition moscovite.

Sous Paul I^{er}, les Russes entrent dans la coalition contre la France. Pour la première fois,

leurs hordes farouches pénétrèrent en Suisse et en Italie ; elles y succombent, mais cette invasion est un précédent qui ne sera pas oublié.

Alexandre I^{er} se hâta de reprendre le système de domination universelle légué à l'avenir par Pierre le Grand et Catherine II. La Prusse lui servit de levier ; et si, battu lui-même à Austerlitz, il ne put la secourir à Iéna ; si avec son alliée il fut encore vaincu à Friedland, on peut dire qu'il fallut alors tout le génie et le prestige de Napoléon pour arrêter une puissance qui désormais se posait en arbitre du sort de l'Europe. Malgré ses défaites, Alexandre, à Erfurth, traitait souverainement avec Napoléon des intérêts européens. L'invasion de 1812 servit encore les Russes contre lesquels elle s'était dressée si menaçante. Quelle réalisation du rêve de Pierre I^{er}, lorsque Alexandre décida, à Paris même, de ce qu'on ferait de la France !

Cependant la Russie n'avait pas négligé d'arracher à la Porte-Ottomane quelques lambeaux de territoire, en profitant des embarras intérieurs de cette puissance jadis si formidable et maintenant si affaiblie. Pour la première fois, lorsque des explications lui furent demandées sur la prise de possession des provinces qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne, elle avait dans sa ré-

ponse émis cette proposition, renouvelée de nos jours : « *Tous les sujets de l'empire turc qui professent la religion grecque passeront sous la protection de la Russie, et toutes les fois qu'ils seront molestés par les Turcs, la Porte sera tenue de faire droit aux représentations de l'ambassade russe.* »

C'était en 1805. — Le *Moniteur* d'alors rapporte que « lorsque cet article fut présenté au Grand-Seigneur (Sélim), il rejeta le papier avec indignation, et que des larmes amères coulèrent de ses yeux. Pendant plusieurs jours il parut livré aux plus sombres inquiétudes. Il réunit ensuite autour de lui ceux des membres du Divan qui n'étaient point vendus à la Russie. Tous convinrent d'abord qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines de Constantinople, plutôt que de signer un traité qui anéantirait la puissance ottomane. » Le *Moniteur* ajoutait, après avoir montré que le Divan était rempli d'agents de la Russie : « Il ne reste au sultan Sélim qu'un seul moyen : qu'aucun vaisseau armé ou chargé de troupes ne puisse franchir le Bosphore ; qu'il soit défendu à ses sujets de naviguer sous le pavillon russe ; que les hommes vendus soient bannis de son sérail, et que, l'étendard à la main, il chasse de ses États les tyrans qui l'oppriment... Le péril

est pressant ; encore quelques années, et il ne sera plus temps, et ce malheureux prince se verra saisir aux portes mêmes de son sérail par les agents de la Russie. »

Les victoires de Napoléon firent ajourner les projets du czar sur la Turquie. A cette époque, les Russes avaient l'Angleterre avec eux, et chacun sait qu'en 1807, sans l'énergie de l'ambassadeur français Sébastiani, Constantinople fût tombée au pouvoir de ses ennemis coalisés.

Tranquille du côté des Ottomans, grâce à un armistice, Alexandre conquiert la Finlande sur les Suédois. Le traité de Friederiksham lui en assure la possession. Puis il revient à l'œuvre favorite de la Russie, à l'abaissement des Turcs. Cinq ans d'une guerre d'extermination où Silistrie est prise pour la première fois, où Rouschtschouk, Giurgewo, Widdin succombent tour à tour, où les principautés sont ruinées, aboutissent au traité de Bucharest (1812) qui assigne le Pruth comme limite aux deux empires. Les Géorgiens se soulèvent ; ils sont écrasés.

Jusqu'à la fin du règne d'Alexandre, une lutte sourde a lieu entre la Russie et la Porte. Si la guerre n'éclata point, la cause de ce retard doit être attribué en grande partie aux commotions révolutionnaires qui attirèrent les regards de

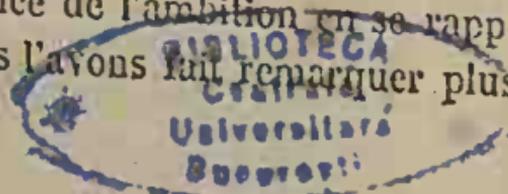
l'empereur, tantôt sur l'Espagne, tantôt sur l'Italie. Mais les principes étaient bien définis : l'intérêt religieux serait désormais le prétexte honorable qu'on mettrait toujours en avant.

Seulement le successeur d'Alexandre aurait soin d'isoler l'Europe de la question d'Orient et de faire de ce grand procès un simple débat à régler à deux, entre la Russie et la Turquie.

V.

Tous les faits que nous venons d'esquisser se suivent dans un ordre logique : ils s'enchaînent mutuellement.

Quand un empire immense, guerrier et fécond en ressources comme la Russie, peu scrupuleux sur les moyens pourvu que le succès les couronne, se trouve entouré de voisins plus faibles que lui, il commence par les désunir ; il les attaque successivement ; il les démembre, province par province. Que ce travail, qui consiste à s'agrandir sans limites et sans interruption, se continue, comme cela est arrivé, durant plus d'un siècle, on conçoit aisément les progrès qui en auront dû résulter. Mais l'on pourra admirer presque cette persistance de l'ambition en se rappelant, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, que



99705

les préceptes en ont été définis, pour ne plus varier, par le fondateur lui-même dans ce testament politique, qui date de la victoire de Pultawa.

On a trop parlé de cette pièce célèbre pour que le fond des idées qu'elle contient ne soit pas encore dans toutes les mémoires. Cependant nous en devons extraire les principaux passages, tant l'œuvre de 1710 se lie étroitement à l'œuvre de 1853. Entre Pierre I^{er} et Nicolas I^{er}, il n'y a qu'un testament que l'un a écrit et que l'autre a continué d'exécuter.

Pierre juge les nations européennes « dans un état de vieillesse voisin de la caducité... Il s'ensuit, dit-il, qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve*; mes successeurs en feront une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. »

Voici une partie des conseils donnés par le czar à ses successeurs :

« Entretenir la nation russe dans un état de

guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerrri et toujours en haleine...

« Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

« Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles... y faire entrer les troupes moscovites, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y séjourner tout à fait.

« Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguier. L'isoler du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités...

« S'étendre sans relâche vers le Nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le Sud, le long de la mer Noire.

« Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. *Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde.* En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet. Hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe

Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes qui sont l'entrepôt du monde.

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes...

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

« S'attacher à réunir autour de soi tous les grecs (schismatiques) qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte d'autocratie ou de suprématie sacerdotale...

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager

avec elles l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable, en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre, puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

« ... La France et l'Allemagne vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe ! »

Le voilà ce rêve qui ressemble à un effroyable cauchemar, et qui, à le suivre dans son vol audacieux, donne presque le vertige.

L'Europe cependant a négligé de porter son attention sur ce point ; fière de sa civilisation, elle s'est endormie à côté de l'ennemi qui menaçait ce trésor. Mais en même temps que le danger est devenu par trop évident, la nécessité de le conjurer s'est fait mieux sentir. Un écrivain distingué, M. Barault-Rouillon, signale en ces termes le réveil de l'opinion publique :

« Les peuples ont laissé croître le géant sans se préoccuper des progrès de sa force et de sa voracité. Aujourd'hui, enfin, les yeux paraissent vouloir secouer les ténèbres qui les envelop-

paient. De toutes parts des faisceaux de lumière arrivent pour les dissiper et provoquer un réveil salutaire.....

«... Deux politiques, deux religions sont actuellement en présence. Et cependant, non-seulement la diplomatie, mais l'action personnelle de l'empereur des Français Napoléon III, ont tenté auprès du czar tous les moyens de conciliation, toutes les mesures propres à conjurer une guerre dont les conséquences ont cela aujourd'hui de plus grave, que la cause s'en trouvant dans une dissidence aussi politique que religieuse, met en jeu des passions inexorables.

« Elles le sont surtout de la part d'une nation encore barbare qui ne comprend pas les suites funestes pour l'humanité du contact agressif des armées, ni les excès d'un fanatisme superstitieux inspiré par l'intolérance que son chef lui prêche... C'est par des prédications impitoyables que le *saint synode de l'Église gréco-russe* poussait à la haine contre les Français, dans les guerres de l'indépendance, au mois de décembre 1806; c'est en invoquant le *Dieu vengeur des païens* que le chef spirituel et temporel de cette Église schismatique pousse ses hordes barbares sur les peuples civilisés, sur ceux qu'une foi éclairée anime et rend vraiment dignes des regards d'un

Dieu source de lumières et d'intelligence. Que l'on compare les mœurs des chrétiens d'Orient, celles surtout de ce vil troupeau que conduit au *knout* l'autocrate de Russie, avec les mœurs et la religion civilisatrice, bienfaisante, humaine des chrétiens de l'Église latine, et l'on jugera combien cette guerre, dans laquelle deux principes diamétralement opposés vont se trouver en présence, pourrait, si le bon droit devait éprouver un échec, amener de désastres et de révolutions dans le monde. »

Voilà où en est la question ; elle en était déjà à ce point en 1839, à l'heure où M. de Custine écrivait dans son beau livre ces lignes prophétiques :

« Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers fruits, aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque les nations soi-disant les plus civilisées de la terre auront achevé de s'énerver dans leurs débauches politiques, et que, de chute en chute, elles seront tombées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au dehors,... les *écluses du Nord* se lèveront de nouveau sur nous ; alors nous subirons, non plus des barbares ignorants, mais des maîtres rusés, éclairés, plus éclairés que nous, car ils auront appris de nos propres

excès comment l'on peut et l'on doit gouverner. Ce n'est pas pour rien que la Providence amoncelle tant de forces inactives à l'Orient de l'Europe. Un jour le géant endormi se lèvera, et la force mettra fin au règne de la parole... La société périra pour s'être fiée à des mots vides de sens ou contradictoires. La domination de la Russie, se bornât-elle aux exigences diplomatiques sans aller jusqu'à la conquête, me paraîtrait ce qu'il y a de plus redoutable au monde. On se trompe sur le rôle que cet État jouerait en Europe. D'après son principe constitutif, il représenterait l'ordre ; mais, d'après le caractère des hommes, il propagerait la tyrannie, sous prétexte de remédier à l'anarchie, comme si l'arbitraire remédiait à aucun mal. L'élément moral manque à la nation russe ; avec ses mœurs militaires et ses souvenirs d'invasions, elle en est encore aux guerres de conquêtes, les plus brutales de toutes, tandis que les luttes de la France et des autres nations de l'Occident seront dorénavant des guerres de propagande. »

VI.

Oui, propagande des idées, propagande des doctrines généreuses, d'une entente fraternelle ; propagande de la science qui éclaire, de l'in-

dustrie qui fertilise, du commerce qui enrichit ; propagande du respect des droits et des nationalités ; voilà ce qui , après tant d'agitations et de secousses , doit marquer la phase nouvelle où est entrée l'Europe occidentale.

Mais craindre , avec M. de Custine , et avec bien des esprits qui s'effrayent peut-être trop tandis que d'autres étaient trop rassurés , craindre que cette force brutale ne finisse par écraser le monde , c'est ne pas reconnaître d'abord que les conditions de la guerre sont bien changées. Où pesait le bras ganté de fer ; où la hache , la lance , la masse d'armes triomphaient , le courage , l'adresse , la tactique l'emportent aujourd'hui. Partout le canon a rendu la partie égale. Il n'est pas , d'ailleurs , une seule des quatre grandes puissances qui ne soit de taille à lutter contre cette Russie conquérante et à l'arrêter dans le cours de ses envahissements.

Ce que nous avons et ce qu'elle n'a pas , c'est un sentiment digne et fier , un sentiment vraiment humain. Il faut qu'un peuple libre soit dans des conditions aussi défavorables que le fut la Pologne , pour pouvoir être subjugué par une nation esclave. La Russie marche par le knout , nous marchons par les idées : de quel côté est la véritable énergie ?

Seulement, — et ceci ressort incontestablement de l'exposé historique que nous avons tracé, — l'arme de conquête la plus redoutable aux mains des Russes, c'est l'adresse diplomatique. *Diviser pour régner*, telle est leur maxime. Qu'on ne se borne donc plus à dresser la statistique de leurs régiments, mais qu'on s'applique à discerner, à énumérer leurs ruses : alors ces barbares polis ne pourront plus espérer faire illusion, et de la part des gouvernements sincères ils seront l'objet d'une suspicion légitime.

VII.

Nous pensons que ce résumé devait précéder les portraits des hommes qui de près ou de loin se trouvent mêlés aujourd'hui à la question d'Orient. Mais il ne serait pas complet s'il ne se terminait par la citation de quelques lignes frappantes de vérité que nous empruntons à un écrit publié naguère en Allemagne et intitulé : *La question d'Orient*, c'est-à-dire *la question russe* (1).

« L'empire russe est devenu grand ; le peuple russe, nou. Il n'était et il n'est encore qu'un ins-

(1) M. Léouzon-Leduc cite au long cet ouvrage dans son excellent chapitre de *la Russie devant l'Europe*.

trument matériel dans les mains du gouvernement.

« A peine initiée aux principes élémentaires de la civilisation européenne, la Russie se crut de force à juger cette civilisation elle-même et à lui faire la loi. Parce que, sans aucun droit de sa part, elle avait obtenu de magnifiques honneurs, elle s'imagina, dans son ambition inquiète et jalouse, ne pouvoir jamais être assez honorée; et, comme l'étendue de ses domaines est, à ses yeux, le premier titre à la considération qu'elle réclame, elle tend toutes ses forces vers la conquête, et allonge sans cesse autour d'elle son bras ravisseur et insatiable.

« Et pourtant la Russie est secrètement tourmentée par la conscience qu'elle a de sa position contre nature, et par conséquent de sa faiblesse radicale. Mais elle trouve dans ce sentiment même un motif plus intime de multiplier ses empiétements.

« La Russie cherche sans cesse le trouble au dehors pour conserver le repos au dedans. Elle vit dans une tension, dans une surexcitation continue. Elle combat sans relâche, ou du moins elle se montre, comme toujours, occupée à combattre.

« Elle réussit ainsi à entretenir une triple illusion.

« D'abord, illusion à elle-même.

« La Russie sent bien sa propre faiblesse, mais elle s'efforce d'en dissimuler les causes.

« Or, ces causes les voici : — Son pouvoir public fondé sur l'oppression ; — l'hostilité sourde et pleine d'amertume de la plupart de ses sujets ; — point d'harmonie, point d'intelligence entre le gouvernement et le peuple ; — les exemples nombreux d'heureuses révolutions de caserne et de palais ; — le caractère du peuple déformé, vicié ; — la mort de tout enthousiasme généreux, de tous les sentiments élevés du citoyen ; — le machinisme sans vie de l'État tout entier ; — l'incommensurable étendue du territoire ; — les exactions des hauts fonctionnaires, la corruption, la vénalité des employés subalternes ; en un mot, l'autocratie violente et toutes les nécessités fatales de son arbitraire.

« Mais le gouvernement russe se fait illusion, il croit qu'il n'est pas assez fort parce qu'il lui manque telle ou telle frontière. Et voilà pourquoi il est toujours en course, chassant, traquant les conquêtes. Il veut tout absorber autour de lui, et il ne songe pas que, formée de tant d'éléments divers, la Russie finira tôt ou tard par se dissoudre, et par s'abîmer elle-même dans une épouvantable ruine. »

L'EMPEREUR NICOLAS

« Il existe en Europe un souverain dont les États tiennent à eux seuls un huitième de la carte du globe, dont le pouvoir est sans limite, sans contrôle et sans contre-poids, dont le prestige est rehaussé par le double caractère d'empereur et de pontife; un souverain qui règne tout à la fois sur les esprits et sur les consciences, qui a droit de vie et de mort sur le plus humble comme sur le plus illustre de ses sujets; qui dispose du sol et de la fortune publique comme il l'entend, non en roi, mais en maître et en véritable propriétaire d'hommes et d'empire; qui, d'un geste, peut mettre sur pied un million de soldats pour les porter, selon ses caprices ou l'intérêt de son ambition, en Asie et en Europe; qui a trois capitales, Saint-Pétersbourg, Moscou et Varsovie; des ports magnifiques, des flottes formidables, des routes vers l'Océan et la Méditerranée, la Baltique et la mer Noire; des alliés sur tous les trônes, et une sorte de protectorat moral plutôt

toléré qu'accepté sur l'Orient qu'il veut absorber, sur la Grèce qu'il veut asservir, sur la Suède et le Danemark qu'il veut subordonner, sur la Prusse et l'Autriche qu'il veut affaiblir. Ce souverain, c'est l'empereur Nicolas!

« Sa mission était grande et son rôle magnifique. Mais il ne pouvait les remplir qu'à la condition de modérer et non d'exagérer son immense pouvoir. L'empereur Nicolas a reçu de la nature tous les dons physiques et moraux, nécessaires au commandement. Sa taille est imposante, son regard profond, sa tête majestueuse, sa volonté forte, son intelligence rapide et nette, son activité d'esprit aussi infatigable que le besoin de mouvement qui l'emporte; le travail et l'action partagent sa vie; en un mot, il est le digne représentant de cette forte race des Romanoff, qui a produit Pierre I^{er} et Alexandre, et qui, dans ses types, offre un si remarquable mélange de civilisation et de barbarie, de raison et de fanatisme, de virilité et d'entraînement, de magnanimité et de ruse.

« Mais l'empereur Nicolas n'a jamais réfléchi, sans doute, à une vérité que l'histoire qu'il connaît et la philosophie qu'il a étudiée auraient dû lui apprendre, si sa clairvoyante pénétration ne la lui avait révélée : c'est que l'excès de force dans la main d'un souverain est un péril qui ne peut être conjuré que par l'excès de sagesse, de modération, de mesure, d'équité; plus cet excès

est considérable, en effet, et plus il est difficile de ne pas être entraîné par son propre poids. »

Ces belles lignes, écrites tout récemment par M. A. de la Guéronnière, caractérisent parfaitement l'homme qui, aujourd'hui, occupe l'Europe du bruit de son nom et du fracas de ses armes.

Deux drames ont marqué l'un sa jeunesse, l'autre son avènement au trône.

Un assassinat le fit orphelin; une mort presque subite, et dont le mystère n'a pas encore été levé, lui donna la couronne impériale.

Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, vingt conjurés forçaient l'entrée du palais de Saint-Michel et surprenaient Paul I^{er} dans son sommeil. Paul, averti trop tard par un fidèle heyduk qui tombe à l'instant percé de coups, veut fuir par un des cabinets voisins de son alcôve. Ce cabinet était sans issue; c'est là que son trouble conduit l'empereur. Il trouve une épée.... au moins il pourra se défendre et retarder sa mort de quelques instants.

— Abdique, lui dit Platon; signe cet acte, et tu vivras.

— Traître! s'écrie le czar, oses-tu bien parler ainsi à ton empereur?

— Tu n'es plus empereur, c'est Alexandre qui est notre maître.

Paul lève son épée sur ce misérable. Le courage manque aux conjurés; et Beningsen, qui s'aperçoit de leur hésitation, se hâte de dire :

— C'est fait de nous s'il échappe !

Alors Zouboff frappe le premier ; les flambeaux s'éteignent... Les coups sont prodigués, multipliés dans l'ombre ; le meurtre s'opère avec tout le raffinement de la barbarie. Paul I^{er} meurt, laissant trois fils, Alexandre, Constantin et Nicolas.

Alexandre devenait empereur et recevait toutes les autorités de la capitale guidées par Pahlen : ainsi l'assassin du père prêtait au fils serment de fidélité.

Toute l'histoire, tout le caractère de la Russie, est dans cette noire tragédie. Ce sont les Atrides moscovites.

Le 1^{er} décembre 1825, Alexandre mourait à cinq cents lieues de sa capitale, dans la ville de Taganrock.

Était-ce en prévision de cet événement que le grand-duc Constantin, vice-roi de Pologne, avait d'avance renoncé à la couronne en faveur de son frère Nicolas Paulowitch, et qu'un acte de cette renonciation avait été signé du prince et déposé dans les archives du Sénat et dans celles de l'église de l'Assomption, à Moscou ? La mort d'Alexandre fut connue à Varsovie deux jours avant qu'on l'apprit à Saint-Pétersbourg. Aussitôt le vice-roi fit rassembler les autorités ainsi que les régiments en garnison dans cette ville, et leur fit prêter serment au Césarévitch Nicolas.

En face d'une abnégation si rare, Nicolas, il

faut le reconnaître, ne fut pas moins généreux. Il considéra comme nulle la renonciation de son frère aîné, et voulut que le serment fût prêté à Constantin.

Celui-ci alors, par de nouvelles dépêches, ne laissa plus aucun doute sur ses intentions.

Les doctrines libérales avaient pénétré jusqu'en Russie, où une association, formée sur le modèle du *Tugend-Bund*, voulait introduire le gouvernement représentatif. Le 26 décembre, jour fixé pour la prestation de serment au nouvel empereur, Saint-Pétersbourg se remplit de mouvement et d'agitation ; comme les prétoriens de l'ancienne Rome, les régiments de Moscou, les grenadiers et les marins de la garde se répandirent dans les rues et sur les places en criant : Vive Constantin !... Du haut de son palais, le jeune empereur observait la marche rapide de l'insurrection ; entouré de quelques aides de camp, il cherchait les moyens d'arrêter le désordre sans en venir à une répression terrible. Tout à coup une foule de soldats furieux se porte au-devant de lui : « — Que voulez-vous ? leur dit le czar ; si vous cherchez les rebelles, ils ne sont pas ici ! » Les révoltés s'arrêtent tout interdits et se retirent. Bientôt Nicolas sort à la tête du régiment de Préobrasynski, le canon tonne, l'insurrection est écrasée. Le lendemain, il y eut une revue générale ; arrivé devant les marins de la garde, l'empereur leur dit : — « Vous avez

perdu l'honneur ; tâchez de le recouvrer ; je vous pardonne. » Dans cette lutte terrible, le Bayard russe, le comte Miloradovitsch, gouverneur général de Saint-Petersbourg, fut mortellement blessé par ses soldats, auxquels il avait dit, en découvrant sa poitrine : « Tuez votre général, qui vous a tant de fois conduits à la victoire ! » Aussitôt l'empereur adressa cette remarquable lettre au brave général :

« Mon ami, mon cher Michel Andréévitsch,
« que Dieu vous récompense de ce que vous
« avez fait pour moi ; ayez confiance en Dieu
« comme je l'ai moi-même ; il ne m'arrachera
« pas mon ami. Si je pouvais suivre l'impulsion
« de mon cœur, je serais déjà près de vous ;
« mais des affaires me retiennent. Cette journée
« est bien pénible pour moi ; mais j'ai une con-
« solation que rien n'égale ; car je vois en vous
« et dans tout le peuple mes amis et mes enfants ;
« que la bonté infinie de Dieu me donne des
« forces pour le payer de retour, j'y consacrerai
« toute ma vie.

« Votre ami intime,

« NICOLAS. »

La clémence ne couvrit pas la révolte. Une trentaine de prisonniers, entre autres le prince Serge Troubetskoï, furent conduits à la forteresse, ce vieux monument qui précéda la ville et qui sert à la fois de sépulture à la famille

impériale et de prison d'État. La haute-cour de Saint-Petersbourg instruisit immédiatement le procès ; sur cent vingt-un accusés, trente-six furent condamnés à mort. Un bûcher fut allumé sur l'esplanade de la forteresse ; autour du bûcher se dressaient cinq potences. On brisa leur épée sur la tête de ceux des condamnés qui portaient l'uniforme ; leurs épaulettes, leurs décorations furent jetées dans les flammes ; puis l'uniforme fut remplacé par une casaque de galérien. Alors les potences reçurent les victimes qui leur étaient destinées, et le reste des condamnés prit le chemin de la Sibérie.

Voilà sous quels auspices commença ce règne qui devait être si long et si rempli.

Mais remontons un peu dans le passé de Nicolas. Ce que nous avons à rappeler n'est pas la partie la moins curieuse de sa vie. Avant de monter sur le trône, Nicolas s'était montré tout différent de ce qu'il est devenu plus tard. Modeste et retiré depuis son enfance, il vivait comme oublié à la cour ; il n'était connu que par une ode que composa en l'honneur de sa naissance le premier poète russe Derjavine, et par les honneurs presque prophétiques que lui rendit le fameux Souvarow, lorsqu'en 1799 il revenait d'Italie. Son enfance s'écoula sous l'influence protestante de la baronne Lieven (1), qui, à la recommandation du

(1) La baronne Lieven jouissait de tant de crédit à la cour, que Paul I^{er} lui conféra le titre de comtesse ; et

comte de Browne, gouverneur de Livonie, fut placée auprès des fils de Paul I^{er}. En 1815, Nicolas visita la France, et il passa aussi inaperçu à l'étranger qu'en Russie. Ce fut en 1818, un an après son mariage avec la fille du roi Frédéric-Guillaume III, de Prusse, que le grand-duc Nicolas apparut pour la première fois, et non sans un heureux éclat, aux yeux du peuple, par la lettre qu'il écrivit à l'archevêque de Moscou, Augustin, lettre rendue publique, et dont voici la traduction :

« Monseigneur,

« J'ai vu avec la crainte d'un faible mortel,
« mais avec l'espérance d'un chrétien fidèle,
« approcher le moment le plus décisif de ma vie ;
« incertain de ce que la Providence m'avait
« réservé, j'avais affermi mon âme par un vœu
« religieux, et j'attendais avec résignation la
« volonté de Dieu.

« Il a plu à la divine Providence de me faire
« goûter le bonheur d'être père ; elle a bien voulu
« conserver et la mère et le fils. L'expression de
« la reconnaissance, qui n'est pas nécessaire à
« Celui qui scrute les cœurs, devient indispen-
« sable pour un cœur qui en est pénétré. Le vœu
« que je m'empresserai de remplir, est d'ériger,
« sous l'invocation d'Alexandre Newsky, une

l'empereur Nicolas, à son avènement au trône, le titre héréditaire de princesse et d'altesse.

« chapelle dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem.

« C'est l'humble offrande d'un père heureux qui

« confie au Tout-Puissant son bien le plus pré-

« cieux, la destinée de sa femme et de son fils.

« Vous, Monseigneur, vous serez mon aide

« et mon guide dans l'accomplissement d'un

« vœu si cher à mon cœur. Que de ferventes

« prières pour la mère et le fils soient adressées

« au Ciel, au pied de cet autel élevé par la

« reconnaissance d'un père. Que le Tout-Puis-

« sant prolonge leurs jours pour leur bonheur,

« pour le souverain, pour l'honneur et le bien

« de la patrie ! »

Nicolas s'occupa d'abord de faire oublier, par de sages institutions, les débuts sinistres de son règne.

Après son couronnement, qui eut lieu au Kremlin, dans la ville de Moscou, le 3 septembre, il modifia l'organisation des colonies militaires, création d'Alexandre, destinée à former dans plusieurs gouvernements une armée sédentaire de soldats laboureurs. Un dénombrement qu'il fit faire, apprit à l'Europe que la Russie possédait une population de près de soixante millions d'hommes.

Ce fut un pareil colosse que la Perse osa attaquer. Une armée persane envahit la Géorgie.

Le traité de Goulistan conclu entre les deux puissances, le 24 décembre 1813, n'avait pas reçu son exécution; la Russie, profitant de quel-

ques circonstances favorables, avait étendu ses frontières au delà des limites fixées par le traité en occupant le littoral du lac Goktcha, dans le khanat d'Erivan. Envoyé comme ambassadeur au schah de Perse, le prince Mentschikoff ne réussit pas ou peut-être ne voulut pas réussir, car il heurta de front tous les usages du cérémonial persan.

Les hostilités furent précipitées par le massacre de la petite garnison russe d'Arkiwan. Aussitôt les populations musulmanes, qui avaient horreur du joug des Russes, se soulevèrent; l'embrasement fut général parmi les Lazes, les Abazes, les Mingréliens, les habitants farouches de l'Imirétie. Yermoloff n'avait que des troupes insuffisantes à opposer à un ennemi qui débordait comme un torrent. Quelques renforts lui permirent de reprendre l'offensive. Partout les Persans, chez qui la tactique européenne était chose nouvelle, furent battus par le comte Matadoff, le général major Krabbe, l'aide de camp général Paskewitch. La prise d'Erivan, après six jours de tranchée ouverte, valut à Paskewitsch le titre d'Erivanski. De son côté, le général Erissoff se portait à marches forcées sur Tauris, dont les habitants accueillirent les Russes avec les démonstrations les plus amicales. Ainsi furent infructueux les efforts d'un véritable héros, Abbas-Mirza, le neveu du schah de Perse. La paix valut à la Russie une indemnité de vingt

millions de roubles et la cession des khanats d'Erivan et de Nakhischewan.

Libre du côté de la Perse et après avoir comprimé les sociétés secrètes de Pologne, l'empereur Nicolas put songer à la Turquie. Celle-ci traversait en ce moment la phase la plus périlleuse peut-être de son histoire : elle inaugurerait l'ère des réformes au milieu d'obstacles sans nombre et en face des résistances et de l'insoumission des janissaires, cette milice devenue plus redoutable à ses maîtres qu'à l'étranger. A peine délivré des janissaires, le sultan Mahmoud avait à combattre l'insurrection grecque, préparée de longue main par la Russie, et secondée alors par la sympathie de l'Europe. Enfin la bataille de Navarin portait le comble à la ruine de l'empire turc. On conçoit aisément combien les circonstances étaient favorables à la Russie pour achever d'écraser sa vieille ennemie qui ne pouvait plus compter sur le secours d'aucun allié.

Ce fut le 7 mai 1828 que la Russie déclara la guerre. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, fût-ce rapidement, des faits avec lesquels la lutte actuelle présente tant d'analogie, à cette différence près cependant que les Turcs qui alors venaient seulement d'introduire dans leurs troupes la discipline européenne, y sont assez habitués aujourd'hui pour tenir tête à leurs ennemis et les battre en plus d'une rencontre.

Au reste, ces campagnes de 1828 et 1829 ne

furent pas sans gloire pour l'empire ottoman, et prouvèrent quelles ressources il possédait encore après tant et de si longs malheurs.

Le feld-maréchal comte de Witgenstein commandait en chef; l'empereur s'était réservé le commandement de la réserve. Isacktscha fut prise sans presque avoir été défendue. Au rempart de Trajan, le général Rudiger éprouva une vive résistance. Le 17 juin, les Russes entrèrent à Braïlof; l'assaut leur avait coûté trois mille hommes. Ils prirent ensuite, mais non sans de grands efforts, Kustendji, Hirsova, Matschinn et Toulstcha. Le 20 juillet, l'empereur Nicolas marcha en personne sur Schoumla, accompagné du comte Diébitsch, chef d'état-major général.

Cette forte place s'appuie sur une chaîne de montagnes en forme de fer à cheval, dans le rentrant duquel se trouve la ville. Outre un rempart, un fossé, les escarpements inexpugnables des montagnes, Schoumla avait pour sa défense un camp retranché sur les parties du plateau les plus rapprochées. Cerner Schoumla, où se trouvaient quarante mille Turcs, était impossible; on se contenta de la bloquer pour aller assiéger Varna qui tint trois mois entiers, bien qu'elle fût également attaquée du côté de la mer par la flotte russe, où l'empereur avait établi son quartier général à bord du vaisseau-amiral.

A la fin de la campagne, les Russes n'avaient

pris ni Silistrie, ni Routschouck, ni Nikopoli; et dans plusieurs batailles, notamment celle de Mulewsche, où Diébitsch dut engager toute sa réserve, et celle de Hadji-Hassan-Lar, où Omer-Vrione battit le prince Eugène de Wurtemberg et le général Bystram, on put comprendre que les Turcs avaient, comme jadis les soldats de Varna, appris la guerre à leurs propres dépens.

L'année 1829 fut fatale à la Turquie. Ses adversaires avaient porté leurs forces à deux cent cinquante mille hommes. Silistrie prise, les Balkans franchis, la Bulgarie soulevée, la bataille de Slivno perdue, Andrinople enfin remettant ses clefs au général Diébitsch, et le pavillon russe flottant à la vue du Bosphore, tout obligeait le sultan à envoyer des plénipotentiaires. Le traité d'Andrinople fut signé le 14 septembre. Nicolas se montra modéré en apparence. Il n'exigea pas d'autres limites que celles du Pruth; mais il enleva au sultan la suzeraineté effective sur les principautés; mais il fortifia son protectorat religieux; mais il obtint l'ouverture des Dardanelles et du Bosphore, conquête précieuse pour sa marine; mais il acquit, en Asie, Poti et Anapa, positions importantes sur la mer Noire; et en outre il tira d'un empire épuisé l'indemnité énorme de 110 millions de francs pour les frais de la guerre, et de 1 million 500 mille ducats en faveur des sujets et commerçants russes.

Il était écrit que la vie du czar Nicolas serait semée d'agitations continuelles. Peut-être, au fond, les événements furent-ils d'accord avec une politique dont le premier principe est de ne pas laisser le peuple russe s'amollir dans le repos.

La révolution de 1830 avait déchaîné ses orages sur la France. On sait avec quel déplaisir l'empereur Nicolas en accueillit la nouvelle. Le contre-coup de cet événement allait se faire sentir en Pologne.

Dès 1824, des sociétés secrètes s'étaient formées sous la dénomination de *Purs Polonais*; elles avaient progressé dans l'ombre. Tout était prêt pour un soulèvement; il eut lieu, et le grand-duc Constantin, surpris à Varsovie dans son palais du Belvédér, n'eut que le temps de prendre la fuite.

A-t-elle besoin d'être racontée en détail, cette lutte sublime, présente encore à toutes les mémoires? Praga, Waver, Yganie, Ostrolenka, noms funèbres, écrits en caractères sanglants!... Faut-il rappeler l'héroïque résistance de Varsovie qui, avant de succomber, tua près de vingt mille Russes? La lutte avait commencé le 5 février 1831, elle se termina le 6 septembre, au milieu des massacres.

Alors vint l'ère des séquestres, des confiscations, de la dégradation des nobles, des transports en Sibérie. La victoire, chèrement

achetée, fut ternie par la cruauté froide; on confia aux bourreaux le soin d'achever l'œuvre des soldats, et ce furent des juges sans nom qui, sur cet autre champ de bataille, remplacèrent Diébitsch, mort subitement le 10 juin. Le czar ne put pardonner à la Diète de l'avoir déclaré déchu de son titre de roi de Pologne; il enleva à ce peuple sa nationalité, à l'armée polonaise ses couleurs. L'ancien royaume de Sobieski fut, par un oukase, incorporé à l'empire russe. Les plus honorables habitants n'eurent plus de salut à espérer que dans la fuite, et même la colère implacable du vainqueur leur disputa le droit d'asile sur la terre étrangère. Quant à ceux qui étaient restés, non-seulement ce fut dans leur fortune et leur liberté qu'ils se virent atteints, mais encore l'autocrate prétendit régner jusque sur leurs consciences, et la persécution s'étendit à la foi catholique et aux prêtres qui l'enseignaient et la maintenaient. L'Église eut des martyrs à inscrire sur la longue liste des victimes.

Le czar fit un voyage en Pologne; il affecta d'aller visiter les fortifications nouvelles élevées autour de Varsovie et de repartir sans être entré dans la ville.

Tout à l'heure, il accablait la Turquie; maintenant, il va se déclarer son protecteur. Les Égyptiens, maîtres de la Syrie, menacent la capitale même de l'empire ottoman; des offres de secours sont faites par la Russie, Mahmoud les

accepte... Une escadre russe part de Sébastopol et entre dans le Bosphore, malgré les représentations des ambassadeurs européens; trente mille Russes arrivent à Constantinople avec le comte Orloff, à titre d'*amis* et *alliés* de la Turquie.

Les suites d'une telle intervention sont faciles à saisir : dès ce jour, la Russie devenait l'arbitre du sort de Constantinople; et comme ses armées ne marchent jamais sans être suivies d'habiles négociateurs, le traité d'Unkiar-Skelessi, hostile à l'Europe, interdit l'entrée des Dardanelles à tout vaisseau de guerre étranger.

Ce fut vers cette époque que commença l'insurrection des Tscherkesses et que Schamyl se révéla; le châtiment de la Russie, la plaie vivace du règne de l'empereur Nicolas, a été dans le Caucase, dans une guerre qu'il a fallu toujours recommencer. Du moins, la question d'Orient, telle qu'elle se présenta en 1840; lui fournit l'occasion d'humilier la France, restée en dehors du concert européen. Le fils de Mahmoud, le nouveau sultan Abdul-Medjid, n'exerçait sur les Principautés qu'une suzeraineté de nom : le czar, en 1843, donnait à la Servie pour prince Alexandre Petrowitch; à la Valachie, pour hospodar, le prince Bibesko; et le prince Stourzo, en Moldavie, prenait ses conseils.

La révolution de Février grandit encore le rôle de l'empereur Nicolas; dès le lendemain, il avait fait un appel à son peuple en lui jetant l'ancienne

devise : *Pour la Religion, le Czar et la Patrie!*... puis il allait défendre l'Autriche, si sérieusement menacée par l'insurrection de la Hongrie. On s'est demandé plus d'une fois si ce fut la révolution qu'il voulut combattre, ou si son dessein fut d'enchaîner à lui l'Autriche par les liens de la reconnaissance.

Peut-être, dès ce moment, rêvait-il la terrible sommation qu'il a faite à la Turquie et qui vient d'achever de mettre en leur plein jour, devant l'Europe indignée, les plans du gouvernement russe pour la domination universelle.

Cette esquisse du règne de Nicolas I^{er} ne serait pas complète si elle n'était accompagnée de quelques-uns des traits qui caractérisent ce souverain. Après le tableau d'histoire, le portrait.

Que de choses n'a-t-on pas dites et écrites sur le puissant autocrate! Tous les voyageurs sont d'accord pour le représenter vif, ardent, impétueux, actif à l'excès, absolu, hautain presque toujours, familier quelquefois, mobile dans ses volontés, inconstant dans ses entreprises, et surtout possédé de la monomanie du caporalisme. Sa passion dominante est la tenue militaire; l'uniforme, qui ne le quitte jamais, a roidi ses mouvements et lui a donné un tour automatique. Nicolas exige chez les autres le même soin de la tenue. Lorsqu'il va visiter l'hôtel des Cadets, si par le *judas* ménagé

exprès dans chaque porte il aperçoit un élève qui ait détaché quelque bouton de son uniforme, à l'instant même il fait chasser le professeur coupable d'avoir manqué à la stricte surveillance. Il excelle à battre la caisse; et l'on rapporte que le peintre français Tanneur, installé dans un atelier au palais de l'Ermitage, dut sa faveur au talent qu'il possédait pour manier les baguettes du tambour. Le czar et Tanneur faisaient des duos, au détriment des oreilles d'autrui. Nous n'apprenons à personne que Nicolas I^{er} est l'un des plus beaux hommes de son empire, et qu'à sa belle taille il joint l'air du commandement et un regard imposant dont on a peine à soutenir l'éclat. Ses habitudes sont très-simples et s'accordent avec son besoin de travail et de mouvement. Il dort peu, et chaque matin, il est debout avant tout le monde. Tous les jours, il fait une promenade, le plus souvent à pied, jamais en voiture fermée. Les passants le saluent avec empressement et il en fait autant à leur égard. Seulement quiconque s'aviserait de lui adresser la parole, serait aussitôt mis en prison. Dans ses moments de loisir, il se délasse en faisant de la peinture à l'huile. S'il visite un établissement, il va, vient, examine tous les détails, cause avec les professeurs, plaisante avec les élèves et demande aux petits s'ils l'aiment. Il ne fume pas et défend qu'on fume dans la rue; les contrevenants sont passibles d'amende et de détention. Son courage ne saurait être l'ob-

jet d'un doute : il en a donné des preuves certaines en allant tout seul apaiser la révolte furieuse des colons militaires du gouvernement de Nowgorod et en osant, lors de l'invasion du choléra à Saint-Pétersbourg, dompter par sa présence et sa parole la multitude égarée qui croyait à des empoisonnements et avait égorgé des médecins et jusqu'à des passants inoffensifs. Cependant ce fier empereur craint l'opinion publique et lit les journaux étrangers, les journaux français surtout, avec une certaine appréhension d'y trouver des critiques sur son compte ; car s'il n'aime pas la France, du moins il l'estime malgré lui (1). Il exerce sur ses sujets un prestige qui va presque jusqu'à l'adoration ; son vi-

(1) A ce sujet, nous recueillons dans le *Courrier de l'Eure* les lignes suivantes :

« L'empereur Nicolas lit très-sérieusement, et avec beaucoup d'attention, tout ce qui se dit en Europe, et particulièrement en France, sur ses actes, sur sa politique, sur son caractère. Il ne s'imprime pas en France, à Paris surtout, une seule ligne qu'il ne lise et qu'il ne classe ensuite dans l'immense collection qu'il continue à faire des publications qui se font sur lui. Il a plusieurs secrétaires chargés de lire pour lui tous les journaux et de lui désigner tous les articles qui le concernent.

« Ainsi, il a dans son cabinet les collections complètes de tous les ouvrages, livres, brochures, journaux, lithographies, extraits de journaux, où il a été question de lui. En 1852, un de nos amis, attaché d'ambassade et

sage est dans la plupart des chaumières. Invoquer son nom est le plus sûr moyen de se faire obéir. Sévère, impitoyable même, il a des éclairs de bonté, d'affabilité qui charment; mais il s'irrite vivement toutes les fois que sa présence ne produit pas sur ses sujets la haute impression qu'il ambitionne (1). Il avait rêvé l'honneur d'égaliser la gloire militaire de Napoléon; mais la campagne de 1828 qu'il voulut diriger en personne

voyageant en Russie, a pu voir cette étrange collection qui se composait de plusieurs centaines de volumes, et de plus de cinquante albums in-folio, reliés en maroquin rouge et contenant les coupures des journaux qui ont parlé de lui. Le *Charivari*, qui le croirait? occupe, sur une des étagères du cabinet impérial, la place principale. Il est relié en maroquin vert et à filets d'or, et étiqueté avec soin.

« Qu'on le loue on qu'on le blâme, qu'on l'injurie, Nicolas veut savoir ce qu'on dit de lui dans le monde, et plus le document vient de loin, plus il est content de se l'être procuré... Il a lu les *Mystères de la Russie*, par Paul de Lacroix; la *Russie sous Nicolas Ier*, par Ivan Golovine. Il s'est vu dans les joyeuses caricatures du *Charivari*. Mais l'ouvrage qui l'a frappé au cœur, qui lui a fait une blessure mortelle, c'est la *Russie contemporaine*, de Léouzon-Leduc. Notre ami, cité plus haut, nous assure, qu'après cette lecture, le czar est tombé dans une profonde mélancolie, et que la maladie de trois semaines qu'il vient de faire a eu pour cause principale cette malencontreuse lecture. — PAUL DE FRÉVILLE. »

(1) Léouzon-Leduc, la *Russie contemporaine*.

dut lui enlever cette illusion; il s'est rabattu sur les revues et les petites guerres, où il ne souffre pas de rivalité. Son gouvernement intérieur n'a jamais été qu'une suite de projets conçus, quittés, repris, de mesures contradictoires. A l'extérieur, on l'a vu tromper les peuples et les rois, défendre la nationalité de la Grèce et détruire celle de la Pologne, combattre la révolution en Hongrie et l'encourager dans les Principautés; voyager, se transporter à Londres, en Allemagne, à Rome, laissant partout des marques de sa munificence et éblouissant par ses signes extérieurs ceux qu'il trompait sur ses dessein.

Depuis son voyage à Rome, le czar devint plus fidèle à la pratique des devoirs de son culte. Il assiste à toutes les messes, souvent fait deux retraites par an, aime à bâtir des églises et des chapelles. Au reste, la politique entre nécessairement pour beaucoup dans ce zèle. En effet, le clergé, malgré son abaissement, et le peuple, malgré sa servitude, ne tarderaient pas à murmurer et à en venir des murmures aux voies de fait contre l'empereur lui-même, si celui-ci se montrait indifférent pour ce schisme photien que les Russes appellent *orthodoxie*. Dans ses excursions hors de ses États, Nicolas pousse jusqu'au scrupule l'observation des usages religieux nationaux. Ainsi, en 1845, étant arrivé à Londres à quatre heures du matin, il inaugura son séjour

dans la Grande-Bretagne en faisant dire une messe par le pape à quatre heures et demie en sa présence; or il faut ajouter que les messes russes ne durent pas moins d'une heure. Il alla ensuite se coucher, laissant attendre toute la matinée, à sa porte, le prince Albert, le duc de Wellington et sir Robert Peel. Quant à l'obligation étroite, fatale, où l'empereur se trouve de favoriser exclusivement son culte, de peur de se compromettre vis-à-vis du clergé et du peuple, c'est un fait de la plus complète évidence. Lui-même il l'avouait, il y a un an, à l'occasion de la conversion au catholicisme romain de quelques nobles russes. L'impératrice ayant intercédé auprès de son époux, qui ne lui refuse ordinairement rien, en faveur de ces nouveaux convertis, le czar lui répondit : « Que m'importe qu'ils se fassent catholiques! qu'ils aillent au diable, pourvu qu'on ne dise pas que je tolère leur conduite. »

Nous n'apprendrons à personne combien Nicolas a l'esprit absolu ni quelle est l'irritabilité de son caractère. C'est lui qui disait à M. de la Ferronays : « Je ne tiens pas à être empereur; mais ce à quoi je tiens, c'est à ne pas recevoir de conditions de mes sujets. J'abandonnerais le trône plutôt que de céder un iota du principe de l'autorité, sous prétexte du bien du peuple, mais, en réalité, à son grand préjudice. »

Le caractère de Nicolas se peint exactement dans les trois traits suivants :

Aux manœuvres qui ont lieu habituellement près de Péterhoff, un général reçoit l'ordre de faire simuler par ses troupes divers mouvements d'attaque. L'aide de camp chargé de transmettre cet ordre, l'oublie ou le dénature. L'empereur, ignorant cette circonstance et voyant qu'on agit contre ses instructions, s'élançe au galop vers le général et lui adresse, devant tout l'état-major, les injures les plus violentes. Le général subissait ces reproches en silence, bien certain d'avoir exécuté ce qui lui avait été commandé. Le soir arrive. L'aide de camp apprend ce qui s'est passé ; tremblant à l'idée des malheurs qui peuvent frapper un général, l'une des gloires de l'armée, il court avouer sa méprise à l'empereur. — « Que dis-tu ! » s'écrie Nicolas furieux. Mais tout à coup reprenant son calme, il ajoute d'un ton modéré : « — Écris sur-le-champ que tous les généraux et l'état-major aient à se réunir dans ma tente pour une importante communication. » Chacun se hâte d'obéir, et quand tout le monde est présent, le czar embrasse le général qu'il avait outragé le matin et dit : « — Messieurs, je vous ai convoqués ici pour faire devant vous des excuses à un de nos plus braves camarades. Dans mes accès de colère je ne puis pas toujours être maître de mes expressions... Vous savez que cela tient un peu à ma nature, mais vous savez aussi que je travaille à m'en corriger. » Ces loyales paroles se répandirent de bouche en

bouche dans tout le camp, et de là dans tout l'empire.

Voici le deuxième fait :

L'empereur étant mécontent, à tort ou à raison, d'une grande dame de la cour, nièce d'un des premiers hommes d'État de l'empire, s'emporta tout à coup, et, s'adressant devant tout le monde à ce vieillard vénérable, s'écria : « — Dites à votre nièce que si elle ne s'amende pas, je lui ferai balayer les rues de Pétersbourg. » Le vieillard se retira sans proférer une parole et envoya immédiatement à l'empereur sa démission des hautes fonctions qu'il remplissait encore à la cour. En lisant la lettre, Nicolas reconnaît sa faute; sans perdre un instant, il court chez celui qu'il a outragé. Ne le trouvant pas chez lui, il attend son retour, au grand étonnement de la famille et des domestiques; et à peine l'a-t-il entrevu, qu'il lui demande humblement pardon de sa colère.

Voici maintenant la troisième anecdote. Trois étudiants de l'université de Saint-Pétersbourg, sortant d'un cours de droit, vers quatre heures de l'après-midi, retournaient tranquillement chez eux. Le czar vient à passer; les jeunes gens, préoccupés et distraits, négligent de le saluer. « — Messieurs, dit-il en s'approchant d'eux, un colonel doit saluer un général; vous, vous êtes de simples étudiants, et moi je suis votre empereur... Pourquoi donc oubliez-vous votre devoir

à mon égard ? Allez au premier corps de garde, le soldat que vous voyez là-bas vous montrera le chemin. » Nos étudiants s'empressèrent d'obéir. Mais au bout d'une heure, un *feldjæger* ou courrier arriva en toute hâte, apportant aux prisonniers une invitation à dîner chez l'empereur. « — Sa Majesté, dit le *feldjæger*, s'est rappelé en rentrant dans son palais les étudiants qui ont été renfermés au corps de garde au moment même où ils devaient se rendre au dîner dans leurs familles, et elle invite ces jeunes gens à son propre dîner. »

Ces faits sont certainement caractéristiques. Au reste, l'empereur de Russie échappe à l'analyse ; car il offre des traits si divers, que chacun d'eux constituerait une nature à part. En résumé, Nicolas I^{er} semble un acteur placé sur une scène élevée et constamment attentif à son rôle. « Il s'attend toujours à être regardé, dit M. de Custine (1) ; il n'oublie pas un instant qu'on le regarde... En examinant attentivement la belle figure de cet homme, dont la volonté décide de la vie de tant d'hommes, j'ai remarqué avec une pitié involontaire qu'il ne peut sourire à la fois des yeux et de la bouche ; désaccord qui dénote une perpétuelle contrainte, et me fait regretter toutes les nuances de grâce naturelle qu'on admirait dans le visage moins régulier peut-être, mais

(1) *La Russie en 1839*, t. I, p. 318.

plus agréable de son frère l'empereur Alexandre. Celui-ci, toujours charmant, avait quelquefois l'air faux ; l'empereur Nicolas est plus sincère, mais habituellement il a l'expression de la sévérité, quelquefois même cette sévérité va jusqu'à lui donner l'air dur et inflexible ; s'il est moins séduisant, il a plus de force, mais aussi est-il bien plus souvent obligé d'en faire usage ; la grâce assure l'autorité en prévenant les résistances. Cette adroite économie dans l'emploi du pouvoir est un secret ignoré de l'empereur Nicolas. Il est toujours l'homme qui veut être obéi : d'autres ont voulu être aimés. »

Nous avons commencé avec M. A. de la Guéronnière, finissons avec lui ; car ses paroles ont l'inspiration de la prophétie et la profondeur de la vérité politique :

« Sans être Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni Charles-Quint, ni Napoléon, il a prétendu à leur rôle, quand Dieu ne l'avait pas taillé pour lui comme pour eux, dans le mouvement social et politique qui a poussé ces glorieux conquérants... Il s'est trompé ! il n'aura pas, comme les grands hommes dont nous venons de rappeler les noms, la satisfaction d'un succès éphémère ; il n'assistera pas au triomphe passager de ses ambitions, et il ne verra pas s'élever, même pour un jour, cette toute-puissance qui est toujours sans avenir, parce qu'il n'y a pas de base assez large pour la porter. En un mot, sa

chute ne suivra pas son élévation, mais elle la devancera.

..... « La lumière est faite désormais sur l'imposante et mystérieuse figure de l'héritier de Pierre le Grand. L'arbitre ne cachait qu'un ambitieux. Le régulateur de l'ordre européen n'était que son destructeur. »

LE PRINCE MENTSCHIKOFF

(ALEXANDRE SERGIUS)

Lieutenant général et amiral de la flotte.

Il y avait une fois... un garçon pâtissier qui, par un hasard encore inexpliqué, parvint à attirer l'attention d'un puissant empereur. L'enfant avait de l'esprit, de la vivacité; ses reparties heureuses plurent au maître. Aussitôt sa fortune fut faite; on lui enseigna les langues, on le forma aux affaires et aux armes. Ses services et sa fidélité lui valurent le rang de général-major, le titre de prince, le gouvernement de l'Ingrie; le premier palais construit à Saint-Pétersbourg fut élevé pour lui; il devint si riche, qu'il pouvait aller de Courlande en Perse sans cesser de coucher sur ses terres. Après la mort du czar, le favori eut le pouvoir de placer la couronne sur la tête de Catherine Ire; puis il fiança sa fille au successeur de cette souveraine.

Jusqu'ici on croit lire un conte des *Mille et une Nuits*.

Ce n'est pourtant que la réalité.

Le puissant empereur s'appelait Pierre I^{er} ; le garçon pâtissier, Alexandre Danilovitch Mentschikoff.

L'époque des revers arriva. Mentschikoff fut disgracié, arrêté, jugé, transporté à Berchhoff, sous un des climats les plus durs de la Sibérie. Il faut le dire, la grandeur de sa fortune passée ne fut égalée que par son courage et sa résignation. Une nouvelle révolution de palais rappela sa famille à Moscou.

Voilà quel fut l'aïeul de ce prince Mentschikoff dont l'ambassade extraordinaire à Constantinople n'a eu que trop de retentissement et n'a laissé que trop de suites.

Né en 1789, le prince Alexandre Sergius n'avait que seize ans lorsqu'il fit son entrée à l'armée. Peu de temps après, il fut nommé attaché à l'ambassade russe à Vienne. Aide de camp de l'empereur Alexandre, de 1812 à 1816, il fit en cette qualité les diverses campagnes de l'époque, et y gagna le grade de général.

La pacification, en terminant ou suspendant du moins sa vie d'activité, lui permit de se consacrer au développement et au progrès de son idée favorite, à savoir la création en Turquie d'hétairies grecques destinées à produire un jour le rétablissement de l'empire byzantin. Il était l'âme d'un parti qui, uni par le lien religieux, poussait de profondes racines en Turquie, avec l'espoir qu'à un moment donné il serait fortement

secondé par la Russie. L'influence personnelle du prince Mentschikoff, son caractère ferme et entreprenant, la vivacité de sa parole, son nom si connu, sa fortune immense, tout concourait à rattacher autour de lui de nombreux amis prêts à agir dans le sens d'une restauration de l'empire des Paléologues. Ce plan n'était d'ailleurs qu'une annexe de la vieille politique russe dont le prince n'a cessé d'être le chef : en rétablissant un César à Constantinople, on y mettait tout simplement une créature du czar de Saint-Petersbourg.

Vinrent les insurrections militaires de Naples, du Piémont, de l'Espagne : Alexandre prit l'alarme ; il ne pouvait voir en effet sans quelque effroi le principe parlementaire gagner tout le midi de l'Europe. L'empereur abandonna la cause des Grecs, et Mentschikoff, à l'exemple de Capo-d'Istria, de Strogonoff et autres, donna sa démission.

L'avènement de Nicolas I^{er} au trône rappela à la cour le prince Mentschikoff. Il était facile de deviner que le nouveau souverain ne suivrait pas son frère dans cette voie de réformes qui l'avait rapproché du mouvement européen, et que, au contraire, il ne tarderait pas à reprendre les purs errements russes.

Une circonstance se présenta pour utiliser le zèle et les talents diplomatiques du prince Mentschikoff : nous voulons parler de l'invasion de la

Géorgie par Abbas-Mirza. Les Persans venaient de déchirer le traité onéreux de Goulistan, et ils espéraient reprendre les khanats, dont les Russes avaient gardé la possession sur toute la ligne du Kour.

Le prince Mentschikoff partit avec titre d'ambassadeur.

Son premier soin fut d'affecter un mépris évident pour les habitudes de la cour persane ; il refusa de revêtir la pelisse d'honneur, de quitter ses bottes en entrant dans la salle d'audience. Toute négociation était à peu près rompue, lorsqu'on apprit, à Téhéran, le massacre de la garnison russe d'Arkiwan. Le prince dut songer au départ, et ce ne fut pas sans avoir couru plus d'un danger qu'il arriva enfin à Tiflis. Trompés sur la révolte de la garde impériale, dont on leur avait exagéré l'importance et les résultats, les Persans apprirent à leurs dépens, — ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans la biographie de l'empereur Nicolas, — que leur organisation militaire à l'euro péenne était de trop fraîche date pour leur permettre de lutter contre les forces de la Russie. Mentschikoff assista en amateur aux premières opérations de la campagne ; il n'avait pas de commandement.

Ce ne fut qu'en 1828, lors de la guerre contre la Turquie, qu'on lui confia une division, avec laquelle il s'empara d'Anapa, le 23 juin. Cette prise était importante ; elle privait les Turcs du

moyen de conserver leurs relations avec les peuples du Caucase. Pour récompense, l'empereur envoya le prince Mentschikoff sur le théâtre de la guerre en Europe, devant Varna, alors assiégée par terre et par mer. Le prince commandait les deux forces réunies ; mais les vaisseaux ne pouvant approcher assez près, le rôle principal resta à l'armée de terre. Pendant ce siège, le prince reçut une blessure qui le mit hors d'état de continuer à diriger les opérations et l'obligea de laisser ses pouvoirs entre les mains du comte Woronzoff. Voici comment M. Léouzon-Leduc rapporte ce fait :

« C'était vers le soir ; le prince Mentschikoff, ayant donné ses derniers ordres à ses troupes, se dirigeait tranquillement vers son quartier. Il s'arrêta un instant, les jambes écartées, pour prendre une prise de tabac, dit-on. Tout à coup une détonation se fit entendre. Le prince tomba ; il était grièvement blessé. Un boulet, lancé par un canon ennemi, lui avait passé entre les jambes, traçant un sillon sanglant dans la partie charnue des deux cuisses. Le prince Mentschikoff fut longtemps à se rétablir. Comme on demandait à un de ses aides de camp si le général souffrait beaucoup : « Parbleu, je crois bien, répondit-il, ce n'est pas impunément que l'on va à cheval sur un boulet ! »

A son rétablissement, le prince fut nommé vice-amiral et chef de l'état-major de la marine.

En 1831, il prit, en outre, le gouvernement de la Finlande, reçut, en 1834, sa nomination au grade d'amiral, en 1836, le portefeuille du ministère de la marine, et retourna bientôt après en Finlande sans cesser de s'occuper des intérêts de la flotte de la Baltique. Cette direction maritime et ce gouvernement d'une province nouvellement conquise et si peu russe demandent quelques détails.

L'empereur Nicolas avait trouvé la marine dans un complet désarroi. Le pillage des arsenaux s'exécutait sur une grande échelle, tandis que les vaisseaux pourrissaient dans les ports. Tout était à refaire. Le czar donna des ordres en conséquence. A sa voix, des ports furent creusés ou élargis, des arsenaux, des entrepôts construits, des écoles ouvertes; l'activité revint sur les côtes de la Baltique et de la mer Noire. En 1845, la flotte de la Baltique notamment se composait d'un vaisseau-amiral de 120 canons, de 13 vaisseaux de ligne de 84 canons, de 8 frégates de 64 et de 10 grandes corvettes, en tout 30 grands navires de guerre, armés de 2930 pièces. Mentschikoff, on le voit, avait secondé activement la volonté du maître, mais il n'avait pas été au delà. Il avait bien créé une marine matérielle, mais non des marins; et lorsque l'amour-propre national tendait à repousser désormais les services humiliants des amiraux anglais ou hollandais, on n'avait pu remplacer utilement par des Russes ces habiles auxiliaires dont jusqu'alors il avait

fallu solder le secours et le talent. On n'avait pas non plus banni de l'administration la corruption et la vénalité, ces plaies intérieures qui rongent la Russie. L'empereur comprit le mal et en frémit; cependant il ne l'attribua point au prince Menschikoff, qui avait bien pu faire construire des vaisseaux, mais non réformer un état de choses devenu presque normal. Il donna pour *adjoint* au ministre son fils Constantin, amiral général des flottes de l'empire. C'est que le czar, en présence d'effroyables malversations, ne peut, n'ose se fier qu'à son fils (1)!

C'était surtout dans son gouvernement de Finlande que le prince devait rencontrer le plus de difficultés, mais en même temps s'appliquer à déployer le plus de modération et d'habileté. Il avait affaire à une population toute suédoise de cœur, pleine de ses souvenirs nationaux, frémissante encore du joug de la conquête, éclairée et tenant par-dessus tout à sa constitution, à ses lois. Ce n'était pas assez que la ville d'Abo eût été dépouillée de ses prérogatives de capitale, qu'on lui eût, à cause de son voisinage de Stockholm, enlevé son université, ses livres, ses collections; on entreprit de proscrire la langue

(1) « La marine russe... est une création ou plutôt une récréation de l'empereur Nicolas. Tant que la Russie ne sortira pas de ses limites naturelles, sa marine sera le hochet des empereurs : rien de plus ! »

(Custine, *Lettre 7^e.*)

finnoise : la société de littérature fut traitée de société secrète. Toutes les idées chères au pays furent heurtées ; l'arbitraire et la brutalité devinrent les habitudes de l'administration. Aussi l'irritation générale parvint-elle à son comble, et ne fallut-il rien moins pour la calmer qu'un voyage du grand-duc héritier à Helsingfors. L'auteur des *Lettres sur la Russie*, M. X. Marmier, raconte ce voyage avec son charme ordinaire :

« Quand j'arrivai à Helsingfors, dit-il, toute la ville était en mouvement ; l'on attendait le prince héréditaire, et on lui préparait une réception pompeuse...

« Le grand-duc arriva sur un magnifique bateau à vapeur. Il alla d'abord à l'église, selon l'usage des souverains russes. Il visita le sénat, l'université, dont il est le curateur, et les établissements de bienfaisance ; puis, le soir, il parut au bal préparé depuis tant de jours. C'est un grand et beau jeune homme, d'une figure douce et intéressante... Il était accompagné du prince Mentschikoff, gouverneur général de la province, amiral de l'empire, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits qui existent parmi les hauts fonctionnaires russes. A chaque instant, le grand-duc se tournait vers lui, et semblait le consulter avec la déférence d'un élève modeste qui interroge son maître. Le lendemain au soir il partit, après un autre bal, accompagné d'une

foule d'étudiants, de bourgeois, d'ouvriers, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, et d'une quantité de femmes qui se précipitaient vers le rivage avec leurs robes de gaze et leurs guirlandes de fleurs. Si l'atmosphère de la cour et l'exercice du pouvoir n'altèrent pas son heureuse nature, le grand-duc promet à la Russie un souverain d'un noble caractère et d'une rare douceur. »

Puisse ce dernier présage s'accomplir ! Il n'est que trop vrai que le caractère personnel de l'empereur Nicolas a semé le trouble dans toute l'Europe ; et l'on peut ajouter que le choix du plénipotentiaire envoyé par ce souverain à Constantinople n'a pas contribué à ramener la concorde.

Oui, le prince Mentschikoff est un homme d'esprit, chacun le sait, et ses mots ont eu largement les honneurs de la publicité ; mais sa politique est étroite, obstinée, pleine de raideur, et la hauteur de ses manières nuit d'avance aux négociations dont l'empereur le charge.

Nous voici arrivé à l'ambassade de 1853, c'est-à-dire à la question d'Orient.

On se rappelle qu'après le firman relatif aux lieux saints, rendu, en mars 1852, par le sultan Abdul-Medjid, le parti gréco-russe se plaignit vivement des privilèges accordés, suivant lui, aux latins, au détriment du culte *orthodoxe*, quoique la Porte n'eût fait qu'établir tous les chrétiens sur un pied d'égalité.

Pour détruire cet état de choses, le prince Mentschikoff fut envoyé à Constantinople, où il arriva au mois de mai.

Cette mission s'entourait d'un appareil extraordinaire. De grandes sommes d'argent, trois mille francs par jour, en outre des frais de représentation habituels, avaient été mis à la disposition de l'ambassadeur; sa suite était des plus brillantes : on y voyait onze personnes d'un haut rang, notamment un général, deux colonels, et deux capitaines de vaisseau. Une vive agitation régnait parmi les grecs de la capitale, qui avaient reçu d'avance leurs instructions; ils assiégeaient littéralement les portes du palais dans lequel demeurait l'envoyé du haut protecteur de l'Église d'Orient. Dès que l'amiral paraissait, les vivats éclataient, et toutes les têtes se découvraient respectueusement, hommage que le grec ne rend qu'à la Divinité.

La première audience du prince chez le grand-vizir fut marquée par un fait inouï dans les annales diplomatiques. Tous les membres du Divan étaient réunis en grand uniforme; les troupes étaient sous les armes. On annonce l'arrivée de l'ambassadeur. La haie se forme, la musique joue : le prince Mentschikoff entre, en redingote et en paletot, la canne à la main, un vieux chapeau sur la tête. Les ministres et les hauts fonctionnaires turcs restèrent comme pétrifiés devant l'insulte gratuite faite au sultan leur maître.

Ce ne fut pas le seul exploit de ce genre. Une dépêche du ministère turc fut renvoyée par un simple kavass; le prince fit dire qu'elle ne méritait pas de réponse. Une autre dépêche qui contenait quelques concessions ne fut pas mieux accueillie. On invita officiellement le prince à vouloir bien assister à une conférence où se trouveraient le grand-vizir, le ministre des affaires étrangères et les membres les plus influents du Divan. A l'heure convenue, ces personnages éminents étaient réunis à Curu-Tchesme, résidence du grand-vizir, lorsque, du haut des balcons, ils virent passer au loin la frégate du prince, pavillon au vent; elle cinglait vers Beschik-Pasch, habitation impériale. Il avait paru plaisant à l'ambassadeur d'oublier volontairement son rendez-vous, et de supposer qu'il était attendu par le sultan. Il força l'entrée du palais, fut introduit, à force d'insistance, auprès d'Abdul-Medjid, et lui fit entendre un langage menaçant, lui conseillant « de prendre l'avis de ceux qui pourraient l'éclairer sur la portée et les conséquences d'un refus opposé aux demandes de l'empereur de Russie! » Après avoir prononcé ces paroles dont le sens n'était certes pas ambigu, le prince retourna à bord de sa frégate, et, au lieu de se rendre à son hôtel, il jeta l'ancre devant les fenêtres du palais. C'était encore très-clair.

On sait l'histoire des notes et ultimatum de

l'envoyé extraordinaire russe (1). Tous les ambassadeurs des autres puissances furent d'avis que le prince Mentschikoff avait outrepassé ses instructions. Ce dernier, bien qu'ayant rompu ses relations officielles, communiquait encore avec le Divan; il semblait ne pouvoir se décider à abandonner la partie, tout en l'ayant perdue autant par l'étrangeté de sa conduite que par l'extrême rigueur de ses propositions. Après avoir annoncé son départ, il resta douze jours encore à Buyuk-déré, à bord de sa frégate, qui avait joué un grand rôle dans toute cette affaire. Cependant, les ambassadeurs, pour prévenir une rupture entre la Russie et la Porte, s'assemblèrent, rédigèrent en commun un projet de conciliation et le firent remettre au prince par l'internonce autrichien. Le

(1) Entre autres demandes, le prince Mentschikoff déclarait que l'empereur Nicolas s'opposait à ce que la coupole du Saint-Sépulchre fût réparée dans le style de l'architecture ancienne (comme le voulait la France et comme on le lui avait promis); il voulait que les réparations fussent faites dans le style byzantin. Il ne voulait pas que les latins eussent le droit de prier deux jours par semaine sur le tombeau de la sainte Vierge (comme il avait été convenu entre Fouad-Effendi et M. de Lavallette). — Il exigeait un acte diplomatique qui fermât pour jamais la voie aux réclamations de la France relativement aux lieux saints. — Il proposait enfin la construction, à Jérusalem, d'une église desservie par des prêtres russes; ce qui équivalait à une prise de possession.

projet fut repoussé. Le prince partit dans la nuit du 21 au 22 mai.

Il laissait pour adieu cette note, qui prouve, une fois de plus, comment la Russie accepte les refus :

Note du prince Mentschikoff à la Sublime-Porte, en date de Buyukdéré, le 21 mai 1853.

« Au moment de quitter Constantinople, le
« soussigné, ambassadeur extraordinaire de
« S. M. l'empereur de toutes les Russies, a appris
« que la Sublime-Porte manifestait l'intention de
« proclamer une garantie pour l'exercice des
« droits spirituels dont se trouve investi le
« clergé de l'Église d'Orient, ce qui de fait ren-
« dait douteux le maintien des autres privilèges
« dont il jouit.

« Quel que puisse être le motif de cette déter-
« mination, le soussigné se trouve dans l'obliga-
« tion de faire connaître à S. Exc. le ministre des
« affaires étrangères qu'une déclaration ou tout
« autre acte qui tendrait, tout en maintenant
« l'intégrité des droits purement spirituels de
« l'Église orthodoxe d'Orient, à invalider les au-
« tres droits, privilèges et immunités accordés
« au culte orthodoxe et à son clergé depuis les
« temps les plus anciens, et dont ils jouissent
« encore actuellement, serait considérée par le
« cabinet impérial comme un acte hostile à la
« Russie et à sa religion.—Signé: *Mentschikoff.*»

Lorsque le prince fut de retour à Saint-Péters-

bourg, il y trouva un accueil très-froid. Cette circonstance permit de penser qu'il serait désayoué. Mais la suite a prouvé amplement que le prince Mentschikoff avait été le très-fidèle exécuteur des volontés de son maître : ce qui lui appartenait en propre, c'était le caractère serio-grotesque qu'il avait donné à son rôle.

N'oublions pas de dire qu'ayant son départ de Constantinople, il avait jeté les bases d'un complot qui fut découvert, organisé l'insurrection de la Thessalie et de l'Épire, et créé un système d'espionnage qui fournit aux Russes le moyen de connaître avec précision tous les mouvements de la flotte turque et de l'anéantir à Sinope (1).

(1) M. de Custine explique en ces termes l'adresse des diplomates russes qui excellent à créer des embarras aux divers gouvernements :

« S'il se trouve parmi les Russes de meilleurs diplomates que chez les peuples les plus avancés en civilisation, c'est que nos journaux les avertissent de tout ce qui se passe et se projette chez nous, et qu'au lieu de leur déguiser nos faiblesses avec prudence, nous les leur révélons avec passion tous les matins, tandis qu'au contraire leur politique byzantine, travaillant dans l'ombre, nous cache soigneusement ce qu'on pense, ce qu'on fait et ce qu'on craint chez eux. Nous marchons au grand jour, ils avancent à couvert : la partie n'est pas égale. L'ignorance où ils nous laissent nous aveugle ; notre sincérité les éclaire ; nous avons la faiblesse du bavardage, ils ont la force du secret : voilà surtout ce qui fait leur habileté. »

Le czar demandait au prince-amiral s'il pourrait tenir la mer contre les flottes alliées : « J'ignore, répondit celui-ci, si nous vaincrons les Anglais et les Français ; mais je sais que tous, officiers et matelots, nous sommes prêts à combattre et à nous faire tuer jusqu'au dernier pour la gloire de Votre Majesté et de la Russie. »

Et depuis ce temps les escadres anglo-française ont, pendant vingt jours, offert à l'amiral de combattre pour l'honneur du nom russe, et l'amiral s'est tenu prudemment à l'abri des canons de Sébastopol !

Mentschikoff représente au juste la Russie conquérante ; il n'a rien fait au hasard : il a été brutal parce qu'il voulait l'être ; il n'a pas daigné négocier avec le sultan, il a commandé. Il a presque cherché le refus qui a terminé son ambassade, et il l'a eu tel qu'il le désirait, c'est-à-dire bruyant et accompagné du choc des armes.

Aujourd'hui, l'Europe est en état de guerre ; mais le prince Mentschikoff a, pour sa récompense, reçu le gouvernement de la Crimée.

LE COMTE DE NESSELRODE

Il y a vingt ans, l'empereur Nicolas, vainqueur dès le début d'une émeute qui avait failli l'engloutir avec son trône; propagateur des principes d'ordre et réussissant à maintenir l'immobilité dans ses vastes États, tandis qu'au dehors tout semblait se précipiter vers la révolution et l'anarchie, était véritablement ou semblait être l'arbitre du monde. L'Allemagne, on peut le dire, s'était jetée entre ses bras.

Le parti allemand, qui existe en Russie et s'y est enraciné depuis la grande Catherine, Allemande elle-même, jouissait auprès de Nicolas I^{er} d'un crédit qui s'était incarné en M. de Nesselrode.

Si le prince Mentschikoff est le Moscovite par excellence de l'empire, M. le comte de Nesselrode, l'archi-chancelier, en est l'Allemand (1), et

(1) « Nesselrode, dit Golovine, est venu au monde en vue de Lisbonne, sur un navire anglais, de parents allemands au service de la Russie. »

sa longue faveur, qui pourrait bien décroître enfin aujourd'hui, doit être attribuée au désir qu'avait l'autocrate de faire pénétrer parmi ses sujets, au moins en apparence, la civilisation européenne.

Il est à remarquer que la plupart des ambassades russes étaient peuplées depuis longtemps, par les soins de M. de Nesselrode, de diplomates de la même origine que lui. Évidemment la politique impériale tenait à persuader à l'Europe qu'elle voulait s'unir à elle dans une double affinité de famille et d'idées.

Depuis la mort du prince de Talleyrand et la retraite de M. de Metternich, M. de Nesselrode est devenu le Nestor de la diplomatie.

Son rôle date de la fin du dernier siècle ; sa carrière ministérielle a été signalée par la signature de plusieurs traités importants. A partir de la convention de Reichenbach, conclue le 15 juin 1813 avec le plénipotentiaire Cathcart, et dans laquelle étaient stipulés les subsides en argent et secours divers que l'Angleterre et la Russie devaient se fournir mutuellement pour faire la guerre à la France ; à partir de cette convention, disons-nous, le nom de M. de Nesselrode a été lié à la plupart des négociations qui ont eu lieu en Europe. La question d'Orient l'a remis encore en évidence ; mais ici, l'archi-chancelier trahi, dans ses longs protocoles, par l'embarras de la pensée et les vaines circonlocutions du langage, ne représente plus rien qu'un principe en défaveur.

En 1813 encore, M. de Nesselrode régla avec le comte, depuis prince de Metternich, ministre d'Autriche, les principales clauses du pacte d'alliance offensive et défensive entre les deux empires, qui s'appela le traité de Tœplitz.

L'année suivante, il accompagna l'empereur Alexandre en France et signa, à Chaumont, le 1^{er} mars, au nom de ce souverain, le traité dit de la *quadruple alliance*. Il négocia la reddition de Paris; triste négociation, qui fut l'œuvre d'une nuit.

Il fut du congrès de Vienne, il fut du congrès de Vérone; la *sainte-alliance* n'eut point à son service de diplomate plus zélé, ni les souverains d'agent plus dévoué.

Sa véritable influence en Russie a daté surtout de 1827, époque du départ de Capo-d'Istria; Il avait dû jusque-là partager avec le favori d'Alexandre les fonctions de ministre des relations étrangères. Capo-d'Istria devint président de la république grecque, poste d'honneur, où il trouva la mort. M. de Nesselrode garda son portefeuille, ainsi que la jouissance d'une fortune que les dons des souverains ont augmentée démesurément (1).

« Aujourd'hui M. de Nesselrode est vieux, dit

(1) M. de Nesselrode a épousé la comtesse Gourieff, qui lui a apporté en dot des biens considérables et un crédit tout-puissant.

M. Léouzon Leduc (1); mais l'âge n'est pas la seule cause de la perte de son influence. Le parti allemand succombe; les vieux Russes l'emportent. C'est le tour de Mentschikoff, l'ennemi naturel du ministre allemand. On se sert bien encore de Nesselrode pour signer des circulaires; mais au style filandreux, aux ambages perfides, aux contradictions flagrantes, aux incroyables fictions qui en forment le tissu, on sent que le signataire n'est plus sur son terrain et qu'on lui force la main. »

Tel fut le caractère des ultimatums que M. de Nesselrode dut, bien contre sa volonté secrète sans doute, formuler en 1853. Quand il quitte ces nuages dont il enveloppe à dessein sa pensée, l'on peut être convaincu qu'il a mis sa signature à ce qu'il n'a pas écrit. Nous n'en citerons pour preuve que la fameuse lettre adressée par le grand-chancelier à Reschid-Pacha, et qui arriva à Constantinople le 9 juin, quelques jours après la malencontreuse conclusion de la mission du prince Mentschikoff. Le passage suivant mérite d'être reproduit; car la guerre en est sortie :

« L'empereur mon maître m'a informé que le
« prince Mentschikoff a dû quitter Constanti-
« nople, sans avoir rien pu obtenir des garanties
« qu'il demandait pour le maintien des droits et
« des privilèges de l'Église grecque. L'empereur

(1) *La Russie contemporaine*, p. 127.

« considère le refus de la Porte comme un man-
« que complet d'égards, comme une injure faite
« à sa personne. Il approuve complètement la
« conduite de son ambassadeur.

« Dans sa sollicitude pour la conservation de
« l'empire ottoman, il engage la Porte à réfléchir
« encore une fois sur les conséquences désas-
« treuses de son refus, dont toute la responsa-
« bilité doit peser sur elle ; il lui accorde un der-
« nier délai de huit jours.

« A l'expiration de ce terme, les troupes russes
« traverseront les frontières, non pour faire la
« guerre, mais pour obtenir du sultan les conces-
« sions qu'il a refusé d'accorder par les voies
« d'une entente amicale. Le comte de Nesselrode
« espère toutefois que la Porte, mieux avisée,
« cédera avant que l'empereur ait besoin de re-
« courir à des moyens qui répugnent à ses senti-
« ments pour le sultan Abdul-Medjid, mais dont
« l'emploi lui est impérieusement commandé par
« sa conscience et par celle de ses peuples. »

C'était le début véritable des actes violents qui ont suivi ; l'importance du rôle de M. de Nesselrode parut se terminer par sa circulaire aux agents russes accrédités près les cours étrangères. Cette pièce, malgré un reste habituel de formes dilatoires, ne permit plus à l'Europe de conserver un doute sur les intentions de la Russie ; la question du *protectorat* y était posée d'une manière bien déterminée. Selon M. de Nesselrode, l'em-

pereur de Russie est le défenseur de l'Église orthodoxe *dans tout l'Orient*.

Après ce protocole devaient venir les manifestes; aux manifestes succéda le canon.

Tout récemment, M. de Nesselrode a reparu en scène.

Les armes de la Russie avaient été malheureuses : le langage diplomatique était de nouveau le bien-venu.

Mais les circonstances sont difficiles, et toute l'habileté de l'archi-chancelier ne saurait donner le change sur la vérité.

M. de Nesselrode a répondu à la demande d'évacuation des Principautés qui avait été formulée par l'Autriche et soutenue par la Prusse. Il a essayé de montrer que si les Russes sortaient des Principautés, ce serait par égard pour l'Autriche; et c'est à peu près le sens de sa lettre au prince Gortschakoff, envoyé de Russie à Vienne.

Mais chacun comprendra que la Russie se montrerait moins accommodante, si les événements ne s'étaient pas chargés de lui arracher ce qu'elle appelait son *gage*.

LE BARON PHILIPPE DE BRUNNOW

Encore un diplomate d'origine allemande, dont nous allons esquisser la biographie. La noblesse de Courlande s'honore de compter dans ses rangs le baron Philippe de Brunnow.

Il est né à Dresde, en 1797. Son éducation fut germanique comme sa naissance. De 1815 à 1818, il fit ses études universitaires à Leipsik. Entré au service de la Russie, il débuta dans la diplomatie en remplissant des fonctions secondaires au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il fut nommé ensuite conseiller au département des affaires étrangères, et fut envoyé dans la Russie méridionale. De là, il se rendit à Londres, en 1822, pour y rejoindre le plénipotentiaire russe chargé de prendre part aux délibérations du congrès de Vérone.

Lorsque le prince Woronzoff fut appelé au gouvernement de la Bessarabie, M. de Brunnow l'accompagna à Odessa. Nous le voyons ser-

vir activement pendant la guerre de 1821 contre la Turquie, puis travailler au traité d'Andrinople avec le comte Orloff. Le titre de conseiller d'État fut sa récompense. Après avoir suivi le comte de Nesselrode dans plusieurs missions près les cours d'Allemagne, il fut nommé chargé d'affaires à Darmstadt et à Stuttgart.

Cependant la mésintelligence qui avait éclaté entre Méhémet-Ali et le sultan Mahmoud appelait toute l'attention de l'Europe en menaçant d'embraser l'Orient. Le siège des négociations était à Londres : on y envoya en 1839 le baron de Brunnow. Les succès qu'il obtint lui valurent sa nomination au poste éminent d'ambassadeur à la cour de Saint-James.

Quatorze ans se sont écoulés pour M. de Brunnow dans l'exercice de ces fonctions, et l'on sait qu'il fut mêlé à des faits importants. Nous ne citerons que le traité de 1841 qui modifia celui d'Unkiar-Skelessi, un traité pour l'abolition de la vente des nègres, un autre réglant la succession du trône en Grèce, un quatrième sur une question semblable en Danemark. Cette dernière convention fut une véritable victoire que remporta la diplomatie russe. Sous prétexte de veiller au maintien de l'équilibre européen et de l'unité danoise, la Russie se fit adjuger des droits à la possession future du Sund et à un siège dans la diète germanique.

Le czar ayant voix délibérative à Francfort,

la Baltique devenue un lac russe, sera-t-on bien venu à parler encore du maintien de l'équilibre européen ?

Les événements de 1853-54 ont surpris M. de Brunnow au sein de l'existence la plus heureuse et la plus digne d'envie. Ses relations avec la haute aristocratie britannique étaient tout amicales ; parmi ses plus intimes amis, il avait compté le duc de Wellington et sir Robert Peel. Il jouissait, auprès des membres du corps diplomatique, de l'influence que peuvent assurer l'affabilité, la simplicité des manières. Pendant son long séjour à Londres, il avait eu l'occasion d'y donner l'hospitalité dans son hôtel à presque tous les membres de la famille impériale de Russie, y compris le czar, et ceux-ci avaient pu se rendre compte par leurs yeux de la considération acquise à leur envoyé.

Ce n'est donc pas sans de véritables regrets que la bonne société anglaise a vu partir M. de Brunnow. Mais ce départ était indispensable, en face d'une guerre imminente. Le 2 février 1854, l'ambassadeur russe demanda ses passeports à lord Clarendon, et le 3 il quittait Londres avec ses secrétaires MM. de Berg, Vielkorski et Bludolph. En ce moment, il réside à Bruxelles.

M. DE KISSELEFF

C'est à Bruxelles également que s'est retiré M. de Kisseleff, ancien ambassadeur à Paris, où il a laissé aussi les souvenirs les plus honorables. Il est très-vrai de dire qu'il comptait parmi nous de nombreux amis, et la chronique ajoute qu'il possédait trois grandes qualités indispensables à un diplomate : de l'argent, des manières aimables et un excellent cuisinier.

Bien que jeune encore, M. de Kisseleff n'en est pas moins un vétéran parmi les ambassadeurs russes ; ses services n'ont pas subi d'interruption, sauf depuis la dernière crise orientale. Les révolutions elles-mêmes, — et Dieu sait si nous lui en avons épargné le spectacle, — ne l'avaient pas arraché de son poste.

Il vint pour la première fois à Paris en 1829 ; c'était quelques jours après la formation du ministère Polignac ; M. de Kisseleff était alors secrétaire de l'ambassade dont le chef était Pozzo di Borgo.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis ; de 1829 à 1854, M. de Kisseleff a résidé à Paris, sauf un séjour fait à Londres (de 1837 à 1840), où il dut suivre le comte Pozzo di Borgo qui, nommé ambassadeur en Angleterre, n'avait pas voulu se priver de ses utiles services. M. de Kisseleff revint à Paris, comme chef de la légation avec le titre de conseiller d'ambassade, après le rappel du comte Pahlen.

Témoin de la terrible bataille de juillet, M. de Kisseleff vit de nouveau, en février 1848, la grande ville bouleversée par une convulsion politique, et une seconde famille royale s'acheminant vers l'exil. Les jugements qu'il a dû porter sur l'état de la France ont bien pu inspirer au czar une fausse opinion de l'esprit public et des ressources de notre pays, qui, après tant de secousses et de luttes, n'aspirait qu'à posséder enfin un gouvernement énergique sans violence, progressif sans témérité. Peut-être M. de Kisseleff a-t-il cru que la France en était encore à ce point de débilité de laisser régler les affaires d'Orient sans elle et presque contre elle.

L'événement lui aurait donné tort.

Quoi qu'il en soit, M. de Kisseleff a été rappelé le 6 février de cette année.

En 1849, il avait été nommé ministre plénipotentiaire ; en 1852, ambassadeur extraordinaire.

LE COMTE ALEXIS ORLOFF

Ainsi que nous l'avons vu pour Mentschikoff, le commencement de l'histoire des Orloff tient presque du merveilleux. Mais nous ne lui donnerons pas également le titre de conte de fée : car c'est du drame, et du drame le plus sombre.

Dès le début, il y a du sang et de l'horreur dans cette destinée extraordinaire d'une famille, qui partit de la plus infime origine pour arriver et se maintenir à la fortune la plus haute, au pouvoir le plus étendu.

Les strélitz, — ces janissaires de la Russie, — s'étaient révoltés contre Pierre I^{er}. Ce corps indomptable venait d'être cassé; de nombreuses exécutions avaient lieu chaque jour sans que le ressentiment de l'empereur fût complètement satisfait. Pierre, le sabre en main, travaillait avec les bourreaux à la moisson des têtes...

Un des condamnés s'acheminait, le regard assuré, vers le lieu du supplice. Il aperçoit le czar

près de la potence : — Va-t'en d'ici, prince, dit le strélitz d'un ton brutal, cette place est à moi !

— A toi?... répéta Pierre, aussi charmé que surpris du mot. Et bien, tu ne l'occuperas pas. Ton nom ?

— Orloff.

— Je t'accorde ta grâce; tu entreras dans ma nouvelle garde.

Ce hardi soldat fut la souche des premiers Orloff; ceux d'aujourd'hui ne proviennent que d'une origine illégitime.

Mais la suite du roman est digne du début.

Le fils du strélitz devint général et gouverneur de Novgorod. Il mourut, laissant cinq fils auxquels il conseilla de chercher fortune dans la carrière militaire. Ceux-ci obéirent. Grégoire et Alexis vinrent à Saint-Pétersbourg, le pays de l'avancement, de la faveur. Ils étaient jeunes, hardis, tous deux d'une taille de géant et d'une force proportionnée à leur taille. Grégoire était beau; il fut remarqué par la grande-duchesse Catherine. Catherine rêvait le trône sans partage... Une révolution pouvait seule le lui donner, puisque ce trône était occupé par Pierre III; les frères Orloff se chargèrent de tramer le complot et de l'exécuter, quel qu'en fût le dénouement.

La conjuration est découverte; tous ceux qui s'y étaient associés tremblent d'effroi. Mais loin de se décourager, Grégoire comprend que c'est le

moment d'agir. Il se jette dans une voiture de place, court à Péterhoff auprès de sa maîtresse, l'éveille au milieu de la nuit et la conduit à Saint-Pétersbourg pour la présenter aux troupes. L'or avait fait déjà une partie de la besogne : directeur de l'artillerie et chargé de l'administration des caisses publiques, Grégoire avait pu gagner la majeure partie des officiers de la garde. Pierre III perdit la tête en apprenant que vingt mille hommes allaient marcher contre lui ; il abdiqua lâchement ; il se laissa conduire à une maison de campagne, située à quelques verstes de la capitale. Bien qu'il eût consenti à tout ce qu'on lui avait imposé, on le trouvait encore dangereux. La pitié du peuple, qui eût dû le sauver, le perdit : sa mort fut résolue. Alexis Orloff, accompagné d'un officier nommé Tegeloff, entra chez le czar, lui parla d'une prétendue mise en liberté, l'invita à boire de l'eau de vie, et versa adroitement du poison dans le verre. Bientôt une lutte horrible s'engagea ; Pierre s'était aperçu de la trahison. Le jeune prince Baratinski, qui commandait la garde, accourut au bruit et prêta main-forte aux assaillants... Le czar fut terrassé par Orloff, puis les deux autres lui jetèrent une serviette autour du cou et l'étranglèrent.

Ces hauts faits valurent aux Orloff le titre de comte, des places, de grands biens. Grégoire, enivré par la faveur de l'impératrice, osa pré-

tendre à échanger le titre d'amant contre celui d'époux. Catherine dut l'éloigner. Après plusieurs tentatives pour reparaitre à la cour et ressaisir le cœur de sa royale maîtresse, il prit le parti de s'exiler lui-même, voyagea, se maria, et mourut en 1783 complètement fou.

Alexis tint mieux tête à la fortune. Il se laissa faire amiral, bien qu'il fût incapable de manœuvrer une chaloupe, et, prenant cette dignité au sérieux, il dicta le plan des opérations maritimes dans la guerre de 1769 contre la Turquie. Il est vrai qu'il était secondé par Elphinstone, qui l'aida puissamment à gagner la bataille navale de Tschesmé, d'où vint à Alexis le titre de *Tschesmenski*.

Lorsque Paul I^{er} monta sur le trône, son premier soin fut de faire solennellement enterrer les restes de son malheureux père; il força les deux assassins, Alexis Orloff et Baratinski, à tenir les coins du drap funèbre. Ce fut sa vengeance.

L'aîné des cinq frères, le comte Jean, devint chambellan; le quatrième frère, Féodor, général; le plus jeune, Vladimir, conseiller intime du czar et président de l'Académie de Saint-Pétersbourg; la branche légitime des Orloff disparut avec son fils Grégoire, qui avait vécu en France et en Italie, occupé d'art et de science (1).

(1) Le comte Grégoire Orloff a écrit plusieurs ouvrages estimés, notamment un *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie*.

Les détails qui précèdent ne sont pas aussi étrangers à notre sujet qu'on pourrait le croire. On y voit représenté par quelques hommes le bizarre mélange de barbarie et de civilisation, de cruauté et de bonté, qui marque tout particulièrement les annales de l'histoire russe. Ces Orloff, qui renversent un czar et dont les mains sont teintes du sang impérial, servent ensuite fidèlement leur pays et protègent la littérature et les arts. On s'expliquera aisément, en outre, comment ce nom entraîne une idée de crime qui épouvante l'opinion publique. Le comte Alexis actuel semble porter la peine des actes du passé. Il y a sur lui de ces légendes sinistres trop facilement accueillies par la crédulité populaire. Le nom d'Orloff suffit pour exciter une sorte de crainte vague, pour éveiller le sentiment que produirait chez nous, par exemple, le nom de Tristan Lhermite ou celui de Laubarde-mont, s'il se fût perpétué.

Le quatrième des cinq frères dont nous nous sommes occupé jusqu'ici laissa quatre fils naturels, qui furent autorisés à porter le nom de leur père. Deux restèrent obscurs; les deux autres, Michel et Alexis, ont marqué dans la vie politique. En 1812, Michel était aide de camp de l'empereur Alexandre. Il prit part à la capitulation de Paris, en 1814, et conserva le titre de général-major jusqu'à la mort de son protecteur. Mais lors de l'avènement au trône de l'empereur

actuel, il se vit en butte à des poursuites judiciaires et fut banni dans ses domaines, où il mourut en 1841. Aujourd'hui encore, un profond mystère entoure le motif de sa disgrâce. On pense qu'il ne fut pas étranger à cette conspiration militaire qui troubla les dernières années du règne d'Alexandre; on va même jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné ce souverain. Il ne s'appelait pas pour rien Orloff.

Venons-en au comte Alexis, le confident de Nicolas I^{er}, le compagnon habituel de ses fréquents voyages politiques; le comte Alexis, commandant en chef de la gendarmerie, — ce qui, chez nous, se traduirait par le mot de police secrète, — et, au besoin, ambassadeur extraordinaire, comme on l'a vu, il y a quelques mois, à Vienne.

Né en 1787, il entra fort jeune au service militaire. Les campagnes contre la France lui fournirent la meilleure occasion de faire remarquer son courage et ses talents. Après la paix, il fut, pendant quelque temps, aide de camp du grand-duc Constantin, puis placé à la tête d'un régiment de la garde.

Cependant la révolte de 1825 vient d'éclater; Saint-Pétersbourg va être en feu; les cris de : Mort à Nicolas ! vive Constantin ! retentissent. Aussitôt l'énergique Alexis Orloff accourt avec son régiment à la défense du czar; il prend position en face du palais impérial, là où se dresse

aujourd'hui la colonne élevée à la mémoire d'Alexandre. Sans laisser aux rebelles, déjà décimés par la mitraille, le temps de reformer leurs rangs, il lance contre eux ses cavaliers et les met en pleine déroute. De ce jour, la faveur de Nicolas lui fut acquise.

Le comte Orloff, promu au grade de général, fit la campagne de 1828-29 contre les Turcs jusqu'au moment où ceux-ci demandèrent la paix. Le comte Orloff était désigné d'avance comme négociateur ; sa tâche ne fut point difficile. De quoi s'agissait-il, en effet ? de dicter des conditions à un ennemi découragé. Le représentant du czar fit la paix comme il voulait la faire ; il parla en maître, et imposa sans la moindre contestation le traité d'Andrinople. Facile transaction, qui lui valut la réputation de posséder un talent diplomatique de premier ordre. Ce talent, le czar s'empessa de l'employer en toute circonstance.

L'occasion d'utiliser le zèle du comte Orloff ne se fit pas attendre. La Pologne s'était soulevée.....

Les Russes pressaient Varsovie, et Varsovie résistait. Mécontent des retards de la victoire, l'empereur voulait savoir la vérité précise : il envoya le comte Orloff.

A cette époque d'horrible lutte, un auxiliaire imprévu s'était joint aux Polonais pour décimer les rangs de leurs ennemis. Il s'appelait le choléra. Le choléra enleva le feld-maréchal Die-

bitsch... tandis que le grand-duc Constantin succombait à un mal inconnu. Où il y avait deux morts accidentelles, l'opinion voulut voir deux assassinats... Elle fit plus : elle nomma le comte Alexis Orloff.

L'opinion publique avait prononcé aussi ce nom sinistre lorsque l'impératrice Élisabeth suivit si promptement Alexandre dans la tombe.

Disons-le tout de suite, parce que notre conscience se soulève contre la plus tenace des calomnies, la calomnie de la crédulité populaire : ce bruit de l'empoisonnement du grand-duc et du feld-maréchal était aussi absurde qu'odieux, bien qu'un historien assez célèbre ait paru y ajouter foi (1), et bien que nombre d'esprits l'aient, depuis, entretenu et propagé. Quelle apparence que le czar Nicolas eût ordonné la mort d'un frère pour lequel, on le sait, il avait la plus tendre affection ? On ne pourrait même supposer à un crime pareil un motif politique : Constantin ne jouait dans l'armée qu'un simple rôle de figurant ; et d'ailleurs, son empressement et sa persistance à renoncer à la couronne impériale avaient assez prouvé qu'il était sans ambition. Quant à Diebitsch, quel besoin son souverain eût-il eu de se débarrasser de lui par un moyen occulte ? On destitue un subalterne, on ne l'empoisonne pas ; et enfin, si l'on descend à

(1) Louis Blanc, *Histoire de Dix ans*, ch. x, liv. XI.

se souiller d'un acte semblable, on n'en confie pas l'exécution à un plénipotentiaire d'un rang élevé, sur qui l'attention de l'Europe est fixée.

Mais ce plénipotentiaire s'appelait Orloff, et c'en fut assez pour que la crédulité du peuple continuât une tradition sanglante.

Nous retrouvons successivement le comte Alexis aux conférences de Londres, où il fut envoyé pour plaider secrètement les intérêts du roi des Pays-Bas, mission qui échoua;—puis, en 1833, à Constantinople, à l'époque où une armée russe marchait au secours du sultan menacé par le vainqueur de Konieh et établissait ses tentes près d'Unkiar-Skelessi, sur la côte d'Asie. Le comte Orloff arriva le 5 mai et conclut le traité de ce nom. Il obtint que les Dardanelles et le Bosphore fussent fermés désormais aux navires de guerre des autres nations, la Russie exceptée (1).

Les événements actuels devaient nécessairement donner un rôle au comte Alexis, qui n'est pas pour rien le dépositaire des secrets de son auguste maître. Toutefois le comte Orloff ne parut pas tout

(1) Ce bénéfice fut supprimé en partie dans les nouvelles conférences de Londres en 1841. Le passage du Bosphore et des Dardanelles fut fermé alors à la marine militaire de toutes les nations. Par le fait, le czar fut rejeté hors de la Méditerranée, qu'il convoitait; mais, en revanche, la mer Noire devint plus que jamais un lac russe.

de suite en scène : le czar voulait laisser les faits se dessiner. Déjà les flottes anglo-française étaient entrées dans les Dardanelles ; déjà avaient eu lieu les combats brillants d'Isachta et d'Oltenitza où se révélèrent les Turcs régénérés ; mais aussi l'attentat de Sinope, que la Russie avait pensé devoir lui être si favorable, avait soulevé l'indignation de l'Europe et ranimé l'ardeur de la conférence de Vienne, lorsque l'empereur Nicolas comprit que la France et l'Angleterre allaient en venir à l'action, et devant cette intervention généreuse, il voulut jeter habilement un obstacle diplomatique. A tout prix, il lui fallait l'appui de l'Allemagne ; par l'Autriche il prenait la Prusse, et par l'Autriche et la Prusse réunies toute la Confédération germanique.

Le comte Orloff fut envoyé à Vienne.

En ce moment, le gouvernement russe jouait la naïveté. Il en était encore à demander des explications aux cabinets de Paris et de Londres relativement à l'entrée des flottes combinées dans la mer Noire.

Il semblait que le comte Orloff apportât le rameau d'olivier, signe de la paix. La plupart des feuilles allemandes tirèrent bon augure de ce voyage. Le plénipotentiaire eut tout d'abord une audience de l'empereur François-Joseph.

Que se passa-t-il dans cette entrevue où sans doute le comte Orloff dut mettre en œuvre tout ce qu'il possède d'habileté, et surtout rappeler,

sans trop blesser la fierté du jeune souverain, qu'en 1849 la Russie avait prêté à l'Autriche épuisée cent quatre-vingt-deux mille combattants, outre six corps de réserve s'élevant à deux cent vingt mille hommes.

La question posée par le négociateur se réduisait à ceci : « Que fera l'Autriche, si les événements rendent nécessaire son intervention en faveur de la Russie? »

Jamais les termes précis de l'affaire n'ont été connus; il n'a transpiré que des bruits sur les démarches du comte Orloff, et l'on conçoit aisément que celui-ci n'ait pas été très-pressé de raconter en détail son échec.

Quant à l'échec, il a été certain; et si la mission fut enveloppée de mystère, son issue malencontreuse n'est restée un secret pour personne.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.

Il avait rencontré l'opposition ferme du comte Buol et un protocole explicite signé par les représentants à la conférence des quatre grandes puissances. Alors il se ravisa.

Ici commençait la seconde partie de sa mission. A la proposition repoussée il fit succéder une contre-proposition. Vous ne voulez pas marcher avec la Russie? eh bien, qu'une ligue de neutralité engage mutuellement l'Autriche, la Prusse et toute la Confédération.

L'idée était adroite : elle n'eut qu'un malheur, celui de ne pas réussir.

Le comte Orloff, accablé sous son échec, s'imaginait sans doute qu'en prolongeant son séjour à Vienne, il gagnerait quelques chances nouvelles. Il lui fallut enfin renoncer à cette erreur volontaire et partir le 9 février.

Vers la-même époque, M. de Brunnow quittait Londres, M. de Kisseleff Paris, et le général de Castelbajac était rappelé de Saint-Pétersbourg.

PASKEWITSCH

(IVAN FEDOROVITSCH)

C'était le 15 juillet 1814, les armes de Napoléon avaient été vaincues; toute l'Europe coalisée était à Paris, aussi étonnée qu'heureuse de son triomphe. Ce jour-là, on célébrait aux Champs-Élysées une grande fête religieuse en l'honneur du succès des alliés.

Placé sur une estrade très-élevée, un général major russe attendait, en compagnie de trois autres officiers supérieurs, le commencement de la cérémonie. Il aperçut au milieu de la foule une dame qui s'épuisait en efforts, soit pour se dégager, soit pour approcher de l'autel. Aussitôt le galant Russe descend les gradins et vole au secours de la dame. Son expédition terminée, il allait reprendre sa place, lorsque tout à coup la planche, qu'il avait quittée quelques moments auparavant, se brisa, précipitant d'une hauteur de trente pieds les trois officiers, qui furent grièvement blessés.

A peu de jours d'intervalle, notre général major échappa aussi miraculeusement à un autre danger non moins grave. Il avait loué une maison de campagne à Courbevoie, et il y recevait joyeuse compagnie. Une vieille barque servait à faire des parties sur la Seine. Après un souper, où nos vins de France n'avaient pas été épargnés, une nuit, l'amphytrion voulut conduire ses visiteurs sur l'autre rive; et comme, après les avoir débarqués, il traversait de nouveau le fleuve, son embarcation heurta un pieu, chavira et s'emplit d'eau. Notre apprenti batelier fut obligé de se sauver à la nage. Déjà le courant l'entraînait; déjà ses forces l'abandonnaient, et celui qui était sorti sain et sauf des batailles de Smolensk et de Leipsick allait périr peut-être d'une mort obscure et misérable, lorsque l'homme de peine d'un marchand de bois du voisinage, qui avait sa cabane sur le rivage même, ayant été réveillé par les hurlements de son chien, s'élança à l'eau et réussit à sauver l'étranger.

On raconta ces deux aventures à l'empereur Alexandre. Celui-ci, par ses tendances naturelles au mysticisme, croyait à la prédestination. Il fit venir le général major, qu'il ne connaissait pas encore.

— Vous vous nommez Paskewitsch? dit le czar, le regardant avec attention.

— Oui, sire, pour servir Votre Majesté.

— Vos services passés sont excellents; je m'en

suis fait rendre compte, et j'aurai soin de votre avancement.

Paskewitsch s'inclina respectueusement. L'empereur reprit :

— Savez-vous bien qu'il vous est arrivé deux aventures merveilleuses; et que beaucoup voudraient bien s'être trouvés à même épreuve que vous?

— Peut-être, sire, mais à la condition d'en sortir comme moi.

— Voilà précisément ce qui me prouve que vous êtes né sous une heureuse étoile. Échapper en un court espace de temps à un double danger de mort, c'est porter en soi les présages certains du succès. Ou je me trompe fort, ou vous réussirez toujours dans vos entreprises. C'est pourquoi je veux vous mettre à même de rendre à mon gouvernement le plus de services possible. Dès aujourd'hui, vous commandez une brigade.

Dans tout le haut état-major russe il ne fut question, durant quelques jours, que d'Ivan Fédorovitsch Paskewitsch qui, malgré sa bravoure et son mérite, avait jusque-là passé inaperçu, faute d'une circonstance propre à le mettre en évidence. Les uns le croyaient un Allemand de la Courlande, les autres un descendant de la famille silésienne des Paske : il était tout simplement d'origine russe, fils d'un colonel, était né en 1780 à Pultava, et appartenait à cette petite noblesse à laquelle on conteste si souvent ses titres

lorsque même on ne l'en dépouille pas, en dépit des réglemens du *tschinn* (1). Page sous Paul I^{er}, puis officier dans le régiment Préobrasjenski, il avait combattu en 1806 en Moldavie, avait été dangereusement blessé à Braïlow en 1809, puis avait fait toutes les campagnes de 1812 à 1815.

Sa fortune devait dater de Paris, et sa réputation de la guerre contre la Perse.

Nous n'avons pas à raconter de nouveau cette lutte, qui fut d'abord si énergique et qui débuta pour les armes russes par des échecs humiliants.

On songea à envoyer Paskewitsch en Géorgie comme adjudant général du prince Yermoloff, alors chargé de diriger la guerre. Paskewitsch ramena la victoire en gagnant sur Abbas-Mirza la bataille d'Élisabethpol. Ce succès lui valut le commandement suprême, après le rappel de Yermoloff. Il n'avait rien de mieux à faire que d'éviter les fautes de son ancien chef : il commença par prendre un soin particulier des approvisionnements ; puis il passa l'Araxe, dispersa une armée persane qui défendait ce fleuve, débloqua Etschmiadin, prit d'assaut Erivan (2), et

(1) Le *tschinn*, établi par Pierre I^{er}, comprend quatorze catégories de citoyens ; toutes impliquent la noblesse, depuis le premier rang jusqu'au dernier.

(2) Ce fait d'armes lui valut le surnom d'*Erivanski*, comme plus tard, après la prise de Varsovie, il reçut le titre de *Warszawski* (prince de Varsovie).

fit son entrée à Tauris. Pour gagner du temps, les Persans offrirent de négocier ; mais le général russe avait deviné leurs projets : il reprit les opérations militaires et s'ouvrit la route de l'intérieur du pays en s'emparant de la forteresse d'Ardebil. La Perse épuisée d'efforts dut céder ; la paix de Tourtmantschai, si avantageuse à la Russie, fut conclue. Paskewitsch reçut de son souverain les insignes de l'ordre de Saint-André et fut élevé au rang de comte. Il avait mis ses victoires sous l'invocation du ciel. Un jour, par son ordre, l'armée se rangea au pied de ce mont Ararat dont les cimes, qui se dressent à quatre mille mètres, sont couronnées de neiges éternelles. Un autel avait été érigé, et cet autel majestueux se dessinait sur la masse imposante de la montagne. La prière commença ; toute cette armée qui avait tant combattu et souffert s'agenouilla devant Dieu, tandis que les clairons et les tambours renvoyaient aux échos de l'Arménie le signal majestueux de l'élévation, en face de ce mont Ararat où, selon la Genèse, s'arrêta jadis l'arche sainte de Noé. Cette cérémonie pieuse n'était-elle pas aussi peut-être pour les Russes une sorte de prise de possession de toute cette Asie qu'ils projettent d'arracher d'un côté aux Turcs, de l'autre aux Anglais ?

Nous ne recommencerons pas sans cesse la narration de faits déjà connus en racontant les causes et les épisodes de la guerre de 1828 contre

les Turcs. On sait comment elle se produisit et quel en fut le dénouement. La campagne que Paskewitsch dirigea dans la Turquie d'Asie fut une critique amère des fautes que les autres généraux russes commettaient en Europe. Une bataille gagnée, trois pachaliks occupés et six forteresses prises, tels furent les premiers et heureux fruits de son commandement. L'année suivante, il prit le camp fortifié d'Erzeroum où les Turcs étaient réunis au nombre de cinquante mille hommes, et cette victoire lui livra sans coup férir la ville de ce nom. Il faut dire qu'il avait affaire à des troupes peu aguerries, indisciplinées, et que les embarras intérieurs de la Turquie servaient singulièrement les armes russes.

Après la paix, Paskewitsch, nommé comte d'Ervanski et feld-maréchal, fut chargé durant quelques années du gouvernement difficile des provinces transcaucasiennes. La guerre de Pologne le tira de ces ingrates fonctions.

Les succès des Polonais, la mort de Diebitsch avaient affecté le moral de l'armée. Paskewitsch fut envoyé avec le commandement en chef.

Il débuta par une opération qui fut généralement considérée comme une grossière faute stratégique, mais que le succès couronna. Échelonnant ses corps d'armée en une ligne courbe, il s'avança derrière les Polonais sur la rive gauche de la Vistule : sa seule ligne de retraite était la frontière prussienne. Si les Polonais avaient réuni

toutes leurs forces et fait une trouée sur un des points faibles de l'ennemi, ils l'eussent vaincu, dispersé, battu en détail. Mais ils ne tentèrent point cette attaque, et il est probable que Paskewitsch était informé de leur plan. Nous l'avons dit, le succès couronna l'entreprise. Le feld-marchal y gagna la meilleure base d'opération contre Varsovie, et bientôt la prise de cette capitale, qui ne se rendit toutefois qu'après une résistance désespérée.

Ce fut à l'occasion de ce fait d'armes que Paskewitsch reçut le titre de *Wurzsawski*.

Arrivons à la terrible révolte de la Hongrie. Bude venait d'être occupée par les Magyars; la monarchie autrichienne semblait au moment de crouler.

Alors le czar Nicolas remplissait en face de l'Europe un rôle de modérateur, d'ami de l'ordre. Il offrit son concours au jeune empereur François-Joseph. « Il avait vu la force brutale substituée à la justice, le mensonge à la vérité, le fait au droit, il avait vu tout cela, l'empereur ! la main frémissante sur son épée, sans la tirer cependant du fourreau; mais debout, le pied à l'étrier, les yeux fixés sur les champs de bataille où la guerre civile et la guerre étrangère luttèrent corps à corps, il attendait l'heure d'agir, et cette heure était venue (1) ! » — Paskewitsch

(1) Alph. Balleydier, *Hist. de la guerre de Hongrie*.

fut envoyé avec des forces considérables, deux cent mille hommes environ. Sous ses ordres opéraient Gortschakoff, Paniutin, de Rudiger, Kuprianoff, Tchéodajeff, les mêmes généraux à peu près que nous voyons figurer aujourd'hui dans la guerre d'Orient. Ce n'est pas ici le lieu de relever la nature étrange des opérations du feld-maréchal, l'incroyable lenteur qu'il mit à venir au secours des armées autrichiennes, ses promenades dans les Carpathes, son impuissance à empêcher Georgey à se glisser à travers tous ses corps d'armée. Mais, toujours favorisé par la fortune, il devait avoir l'honneur de recevoir la soumission des Hongrois qui déposaient les armes, et la joie orgueilleuse de pouvoir écrire au czar : « Sire, la Hongrie est aux pieds de Votre Majesté. »

Disons cependant qu'avec son humanité bien connue, le prince Paskewitsch s'empressa de solliciter auprès de l'empereur d'Autriche une atténuation de peine pour des sujets égarés et qui n'étaient plus à craindre.

A cette supplique dont l'objet était si touchant, François-Joseph répondit par cette noble lettre :

« Monsieur le prince de Varsovie,

« Les heureuses nouvelles que Votre Altesse
« a bien voulu me communiquer, dans sa lettre
« du 16 août, m'ont causé une satisfaction aussi
« juste que sincère.

« La vaillante armée que vous commandez,
« monsieur le feld-maréchal, et qui, sous vos or-
« dres, est accoutumée à vaincre, a justifié d'une
« manière éclatante, dans la guerre de Hongrie,
« la réputation dont elle jouit depuis longtemps.
« Vous, monsieur le feld-maréchal, vous avez ac-
« quis sur les champs de bataille de la Hongrie de
« nouveaux droits à la satisfaction de S. M. I.,
« mon auguste allié, et à la mienne. Mais vous
« trouverez votre plus grande gloire dans le résul-
« tat que vous avez obtenu en forçant une partie
« considérable de l'armée rebelle à se soumettre
« sans conditions et en évitant l'effusion du sang.
« Voilà un triomphe plus brillant que de nombreux
« lauriers achetés au prix de sanglants combats.

« Je joins à cette lettre les insignes de grand'-
« croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse,
« comme un témoignage de ma plus vive recon-
« naissance pour Votre Altesse.

« ... Votre Altesse a rendu justice à mes senti-
« ments, quand elle a supposé d'avance que je
« m'estimais d'autant plus heureux que je laisse-
« rais la clémence s'exercer plus largement... »

La haute réputation militaire du maréchal Pas-
kewitsch a fait tomber sur lui un de ces honneurs
qui ressemblent à un coup de foudre : nous vou-
lons parler du commandement en chef de l'armée
qui occupe les principautés.

Après les premières opérations dirigées par
le prince Gortschakoff, et qui n'ont guère été

qu'une série d'échecs, la pensée du czar s'est portée tout naturellement sur le prince de Varsovie. C'est la grande épée de l'empire, c'est le Duguesclin, le Montmorency, le Villars russe; ou plutôt, pour chercher nos exemples dans le présent, c'est le Radetzki cher aux soldats, qui sous ses ordres ont marché si souvent à la victoire.

Au mois de mars de cette année, on a appris tout à coup que le commandement en chef de l'armée du Danube venait d'être confié au feld-maréchal Paskewitsch.

C'était l'époque même où le czar venait d'adresser à l'empereur des Français cette lettre pleine de hauteur ¹ où il disait : « Ce n'est pas devant la
« menace qu'on me verra reculer. Ma confiance
« est en Dieu et dans mon droit, et la Russie,
« j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce
« qu'elle fut en 1812. » En même temps que la lettre, paraissait ce manifeste au peuple, où est invoquée « *la sainte vocation* » de la Russie, et où l'on a tant remarqué ces paroles, incroyables dans la bouche de l'envahisseur : « Combattant
« pour nos frères *opprimés* qui confessent la foi
« du Christ, la Russie n'aura qu'un cœur et une
« voix pour s'écrier :

« Dieu! notre Sauveur! qui avons-nous à
« craindre? Que le Christ ressuscite, et que ses
« ennemis se dispersent! »

A la solennité de ce langage se joignait celle

(1) En date du 9 février.

du choix qui fut fait du nouveau commandant en chef.

Le feld-maréchal envoya aussitôt à Bucharest sa chancellerie de guerre. Pendant ce temps, la France et l'Angleterre gagnaient plus de terrain que ne leur en eût donné la plus grande victoire; leurs représentants lord Stratford de Redcliffe et le général Baraguey-d'Hilliers signaient, dans la nuit du 12 au 13 mars, à la résidence de Reschid-Pacha, le traité d'alliance qui inaugure, pour l'Orient, un ordre de choses tout nouveau, par l'émancipation complète des chrétiens. L'article V^e, en effet, garantit à *tous les sujets* de la Porte, sans distinction de religion, l'égalité devant la loi et l'admissibilité à tous les emplois.

Si la Russie n'avait voulu que l'indépendance des chrétiens sujets de la Porte, elle n'eût pu demander autre chose. Mais ce n'est pas cela qu'elle voulait.

Le commandement de Paskewitsch semblait s'annoncer sous des auspices favorables : les colonnes russes avaient franchi le Danube, pénétré dans la Dobrutscha (1), et pris sans beaucoup de

(1) Cette contrée est appelée par les Turcs Tartarie-Dobrutscha. Elle est enclavée entre la mer Noire et le grand coude que fait le Danube à partir de Rassowa. Tout le pays, excepté près de Baba-Dagh, est plat, marécageux, coupé par des étangs et des flaques d'eau; les chemins sont d'étroites chaussées construites à travers les marais et fort mal entretenues.

difficulté les places d'Isatcha et d'Hirsowa. Cette opération était surtout une opération défensive. Les Russes se préoccupaient de s'emparer des deux rives du Danube et des forteresses turques, dans la crainte qu'une forte escadrille anglo-française détachée de la grande flotte ne vint dominer le cours du fleuve jusqu'à Galatz et porter un corps de débarquement en Moldavie ou en Bessarabie, tandis que l'armée ottomane prendrait en même temps l'offensive en Valachie. On sait aussi que les Russes avaient obstrué la bouche du Saint-Georges, et fermé celle de Soulina, qui est la principale embouchure du Danube, par une estacade et une chaîne.

Le 14 avril, le prince Paskewitsch arriva à Iassy. La foule s'était portée à sa rencontre; l'armée l'accueillit avec des cris d'enthousiasme; un *Te Deum* fut chanté en son honneur. Il fut traité comme l'eût été le czar lui-même.

Par une curieuse coïncidence, c'est le lendemain même de cette entrée triomphale, que la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre fut proclamée à bord des flottes des vice-amiraux Hamelin et Dundas.

Le 16, Paskewitsch était à Bucharest.

Tout en organisant la guerre sur un pied plus formidable que jamais, le vieux maréchal ne négligea point de suivre la tactique familière à ses devanciers, c'est-à-dire d'exciter l'insurrection parmi les chrétiens sujets de la Porte. En consé-

quence, il adressa aux Bulgares une proclamation dans leur langue, pour les appeler à la guerre sainte. En voici quelques passages :

A nos coreligionnaires et à nos frères qui habitent les provinces turques.

« Conformément à la volonté de S. M. l'empereur de toutes les Russies, j'entre dans le pays habité par vous avec l'armée invincible et aimée de Dieu, non comme ennemi, non comme conquérant, mais avec la croix dans les mains et le saint étendard sur lequel est indiqué le but agréable à Dieu qui nous mène dans le combat.

« L'unique but de mon fidèle et miséricordieux empereur est de protéger l'Église de Jésus-Christ et de vous protéger aussi, fils de la même religion orthodoxe, qui êtes foulés aux pieds par ces Turcs enragés.

« Plus d'une fois le sang russe a coulé pour vous, et, avec la sainte bénédiction de Dieu, il n'a pas coulé en vain ; de ce même sang sont marqués les droits acquis par quelques-uns de vos frères. Voici le temps venu pour vous aussi, chrétiens bulgares, d'acquérir les mêmes droits.

« Qu'il soit connu à chacun de vous que la Russie n'a pas d'autre but que de protéger l'Église, notre mère commune, et son existence, et d'empêcher l'oppression de ceux qui sont avec nous.

« Frères ! au nom de Jésus-Christ, qui est res-

« suscité pour le salut de l'humanité, suivez-nous
« au combat général que nous livrons pour la foi,
« pour vos droits. L'action est sainte, Dieu est
« avec nous et c'est lui qui nous aide. ».

Après avoir cherché tout d'abord à grouper autour des armes russes l'enthousiasme et le concours des milices valaques et des paysans bulgares, le prince inaugura son système de concentration; il rappela les corps éparpillés, opéra par masses et réunit ses forces sur la droite des bouches du Danube avec l'intention de se porter en avant pour devancer les troupes alliées dans leur marche sur les Balkans. Silistrie fut dans sa pensée la première prise qu'il fallait faire.

Mais les Turcs avaient repris courage. Ils battaient Luders à Tschernawoda. L'attaque de Rassowa ne réussissait pas mieux à Luders et à Engelhardt qui, sur dix mille hommes, en perdaient quatre mille.

Le siège de Silistrie surtout a prouvé combien de ressources il y a chez un peuple qui lutte pour son indépendance. L'opiniâtreté de la défense a égalé la fureur de l'attaque. La direction du siège avait été confiée par le prince de Varsovie aux généraux Chruleff, Sarmarin et Adlerberg. Cinquante mille hommes opéraient sous leurs ordres; quatre-vingts pièces de gros calibre foudroyaient la place, qui ne comptait que dix mille hommes de garnison sous le commandement de l'héroïque Mussa-Pacha. Les batteries

russes avaient été établies sur les trois îles du Danube, Opa-Mare, Opa-Mika et Gaza-Borley. Franchissant lui-même le Danube, le feld-maréchal avait porté son quartier-général devant Silistrie, dès le 14 mai. Des assauts multipliés furent donnés sans succès au fort d'Abdul-Medjid : Luders, le jeune comte Orloff, le prince Paskevitch lui-même furent blessés.

Un officier sarde, qui a pris part à la défense de Silistrie, a écrit sur le siège un journal rempli d'intérêt, et dont quelques passages doivent trouver ici leur place; car c'est l'expression la plus exacte et peut-être la plus animée d'événements que l'Europe entière a suivis avec attention :

Le 23. Canonnade des îles au-dessus de la ville, et des batteries construites dans la nuit sur Arab-Tabia. On découvrit des masses de troupes vers l'observatoire du prince Paskewitch, et, à cinq heures après midi, sept bataillons s'avancèrent vers Arab-Tabia. A cinq heures et demie commença une furieuse canonnade des îles et des hauteurs contre Jelauli. A onze heures l'alarme est donnée, mais il n'y a pas d'attaque.

Le 24. Silence complet.

Le 25. Silence complet. Vers midi, un conseil de guerre s'assemble, présidé par Mussa-Pacha. Le silence de deux jours fait soupçonner que l'ennemi médite quelque grand coup. On pense qu'il dirigera une attaque contre Jelauli et Arab-Tabia:

La proposition est faite d'évacuer ces deux positions pour conserver la garnison pour la défense ultérieure, et prévenir la démoralisation des troupes. Mais après avoir discuté cette question, on se décide à maintenir les positions, au moins jusqu'à de nouveaux ordres de la part d'Omer-Pacha.

Une demi-heure après que le conseil s'est séparé, à cinq heures et demie du soir, éclate une tempête furieuse avec grêle, de sorte qu'on ne peut rien voir.

L'ennemi en profite : une masse de cavalerie s'avance vers Arab-Tabia. Chaque cavalier a pris un fantassin en croupe. L'artillerie les suit. On n'aperçoit ces troupes que lorsqu'elles sont près des retranchements. La cavalerie ouvre ses rangs. L'infanterie s'avance. L'artillerie commence le feu.

L'atmosphère s'éclaircit, et Arab-Tabia répond par quelques coups de mitraille et plusieurs grenades qui mettent la cavalerie en fuite. L'infanterie suit cet exemple. Une pièce d'artillerie est renversée, mais on ne peut s'en emparer, à cause du feu très-vif qui part des batteries russes établies en face.

Un officier turc fait prisonnier à Kalafat parvient à s'évader du camp russe, et rentre à Silistrie, où il annonce que l'ennemi a cent mille hommes devant la place, ce qu'on juge être exagéré.

On apprend qu'un corps russe se prépare à passer le Danube à quatre lieues plus en amont.

A peine étions-nous rentrés, vers les huit heures et demie, que le tambour donne l'alarme sur les bas-

tions et dans l'obscurité. A en juger par le bruit de la mousqueterie, il paraît que l'ennemi donne l'assaut au corps de la place.

En arrivant toutefois à la porte de Stamboul, on voit que c'est une attaque de nuit contre Arab-Tabia et Jelauli. La fusillade dure sans interruption pendant plus d'une heure, tandis qu'un feu très-vif part des batteries ennemies.

Les grenades volent de toutes parts; enfin, la fusillade et les cris d'*Allah-il-Allah!* des Arabes, annoncent que tout va bien.

Le rapport de Jelauli, qui arrive aussitôt, annonce deux blessés. On ne sait rien d'Arab-Tabia.

Le 26. Les Russes restent silencieux, mais non oisifs. Ils construisent de forts retranchements dans la position la plus éloignée des hauteurs; ce qui fait présumer qu'ils sont disposés à accepter la bataille contre l'armée alliée venue au secours, dans sa position.

Pendant le jour on voit tomber de temps en temps un boulet ou une grenade. Il paraît que l'affaire d'hier sur Jelauli et Arab-Tabia n'a pas été très-sérieuse.

Aussi, pour dire la vérité, nous crûmes plutôt à une fausse alarme qu'à une attaque.

Le 27. Nous changeons notre demeure et nous nous mettons sous la tente à l'intérieur de la cour de l'arsenal.

Pendant le jour le feu sur Jelauli fait beaucoup de mal au blokhous. L'ennemi coupe les arbres près de

ses retranchements et batteries. Il paraît qu'il fait des préparatifs pour donner une bataille dans sa position, ou au moins il veut nous faire croire qu'il en a l'intention.

Au coucher du soleil, le feu augmente contre Jeauli et Arab-Tabia. Il paraît probable que l'ennemi médite une attaque de nuit contre ces positions. Mais ce n'est qu'une démonstration et un feu d'artifice de fusées et de grenades.

Le dimanche 28. L'ennemi recommence son passe-temps du matin en dirigeant vers Arab-Tabia un feu de mitraille ou de boulets sur quiconque se laisse voir.

On entend le tambour russe battre la diane dans les camps les plus rapprochés. Pendant la journée l'ennemi entretient un feu continuél contre la même position et les forts détachés. Quelques grenades tombent près de nos tentes.

Le feu des batteries ennemies et de la place continue toujours.

A minuit, nous fûmes tirés d'un profond sommeil par un feu de file de mousqueterie venant d'Arab-Tabia. On avait sonné l'alarme, et nous nous rendîmes immédiatement à la porte de Stamboul. D'abord les batteries ennemies gardaient le silence, tandis que les nôtres lançaient des grenades de tous les côtés; mais les batteries ennemies commencèrent bientôt.

Le feu de mousqueterie dura trois quarts d'heure

environ; vint ensuite un silence de dix minutes, et alors l'ennemi recommença avec une nouvelle vigueur. On voyait le feu tout autour de notre position. Ce feu dura jusqu'à l'aube du jour, quand on reçut un rapport portant que l'ennemi avait été repoussé dans trois attaques, avec des pertes énormes. Nous rentrions dans la tente, lorsque nous avons entendu le cri de *Allah il Allah!* poussé par les Albains et les Égyptiens.

Le 29. En arrivant, ce matin, à la porte de Striboul, nous y avons trouvé Mussa-Pacha qui recevait les armes et les trophées pris sur les Russes. Il les comptait, et donnait une récompense pour chaque objet.

Il paraît que le combat d'hier au soir a été très-sanglant. Les Russes ayant, au commencement, surpris la garnison, il n'y avait pas eu d'alarme avant que l'ennemi fût dans la redoute. Le premier qui y est entré était un officier russe, qui blessa à la tête un officier turc; celui-ci ordonnait de faire feu, quand il fut tué par un boulet. L'officier russe reçut à son tour un coup de manivelle, et tomba mort.

Un combat terrible s'engagea avec l'ennemi, qui avait passé le fossé et montait confusément sur le parapet, par les embrasures.

Mais il fut repoussé dans le fossé, où eut lieu un massacre horrible, tandis que les batteries lançaient la mitraille.

L'ennemi se reforma, et avança une seconde fois en

battant la charge, tandis que les batteries les plus voisines commençaient un feu vif de mitraille et de grenades. L'ennemi fut repoussé une seconde fois.

Après un temps de repos, on a fait une troisième attaque. Cette fois, l'ennemi s'est avancé de front, ainsi que sur l'aile gauche du retranchement, contre laquelle seulement on avait dirigé les autres attaques.

Celle-ci a eu le même sort que les autres, et l'ennemi a été repoussé avec une grande perte.

Les Albanais, sortant du retranchement, ont suivi l'ennemi vers les batteries russes.

Une colonne russe a été dirigée, en même temps, contre Jelauli; mais elle n'a pu parvenir jusqu'au fossé.

Nous avons eu, dans ce combat, soixante-cinq tués, parmi lesquels un major égyptien, et cent douze blessés. La perte de l'ennemi est, sans doute, difficile à constater, d'autant plus que ceux qui sont tombés près de leurs batteries ont été retirés pendant la nuit.

On peut estimer à deux mille le nombre des morts et des blessés; quoique les Turcs et ceux qui ont recueilli les cadavres disent que les tués seuls sont au nombre de deux mille. Mais ceci est une exagération.

Pendant le jour, beaucoup de personnes de la ville en sont sorties et ont coupé la tête aux morts, espérant avoir des récompenses. Mais on n'a pas accordé à ces barbares la permission de les entrer dans la ville.

Il y a eu pourtant un grand nombre de têtes auprès

de la porte de Stamboul, qui y sont restées, pendant plusieurs jours, sans sépulture.

Les Russes morts n'étaient pas encore enterrés, chose dégoûtante à voir. Tous ceux dans le fossé avaient été dépouillés et pillés, et ils étaient amoncés en différentes positions. D'un côté, on voyait des cadavres sans tête; d'un autre côté, ceux qui avaient le cou coupé à moitié, les bras étendus ou levés vers le ciel, comme ils étaient tombés, ou comme ils avaient été renversés dans le fossé.

Ceux qui étaient hors du fossé avaient encore leurs habits, puisque les chasseurs russes maintenaient un feu vif pour empêcher leur mutilation.

Vers le coucher du soleil, la canonnade recommença. Durant le jour, on avait ordonné aux troupes de la ville de relever les Égyptiens à Arab-Tabia. Ceux-ci y étaient restés depuis le commencement du siège.

Le 30. Canonnade toute la journée. Dans la matinée, on envoya enfin les cadavres aux batteries russes avec un pavillon blanc. D'abord l'ennemi fit feu sur ce pavillon, mais le cessa sur un signal d'un de ses officiers.

A une heure, le feu de mousqueterie d'Arab-Tabia et de Jelauli a recommencé, et on a sonné l'alarme.

Nous nous sommes dirigés immédiatement vers la porte de Stamboul, et nous avons vu qu'il y avait une autre attaque du côté des forts, et que la canonnade régnait de tous côtés.

Les fusées éclataient sur Arab-Tabia. L'attaque dura une heure et fut renouvelée. La nuit était assez obscure, et nous nous attendions toujours à quelque chose de plus, probablement à une attaque du corps de la place, mais rien n'arriva.

Le 31. Rien de remarquable dans la matinée, mais un feu continuel a été maintenu toute la journée.

On a soupçonné que les Russes feraient une mine contre le bastion gauche d'Arab-Tabia.

On a préparé une espèce de retranchement intérieur pour résister à l'attaque, si elle avait lieu, après l'explosion de la mine.

Dans le combat d'hier au soir, nous avons perdu sept morts, mais l'ennemi a été repoussé avant d'arriver au fossé. A dix heures, on a entendu le feu qui commençait à Arab-Tabia; on avait sonné l'alarme.

Mais en même temps environ, on entendit différents clairons russes sonner la halte; le feu cessa, et il n'y eut plus d'attaque pendant la nuit.

4^{er} juin, jeudi. Un feu continu et assez bien maintenu pendant toute la journée. Plusieurs grenades sont tombées dans la cour de l'arsenal; les éclats en ont passé près de notre tente. Il paraît que les Russes avaient pris pour point de mire le minaret vis-à-vis de nous.

On a appris, sur la place, l'arrivée dans un village près de Silistrie de quelques cavaliers irréguliers et de trois cents Albanais irréguliers à pied venant de Choumla.

Ordre a été donné de les faire avancer le plus tôt possible.

Le bruit a couru, dans la ville, qu'Omer-Pacha s'était mis en marche avec vingt-huit bataillons, soixante canons et de la cavalerie en proportion.

L'ennemi s'occupe avec beaucoup d'énergie à transporter du matériel à ses batteries devant Arab-Tabia, contre lequel on s'attend à une attaque sérieuse pendant la nuit.

Des garçons de neuf à dix ans cherchent les balles des Russes; ils courent après comme si c'était un amusement, le pacha ayant promis vingt paras (dix centimes) pour chaque projectile. Plusieurs grenades sont tombées pendant la nuit; quelques-unes même sont passées devant notre tente en sifflant.

Le 2 juin. Feu d'artillerie toute la journée. Nous apprenons que Mussa-Pacha a été tué près la porte de Stamboul. Assis en dehors de sa maison, il avait été atteint par un éclat d'une grenade qui avait fait explosion auprès de lui. La blessure était dans les reins : il n'a survécu que douze minutes. Ceci a eu lieu à une heure de l'après-midi, pendant qu'un courrier lui annonçait qu'Omer-Pacha lui avait envoyé la décoration de Medjidié de deuxième classe. C'était un brave homme, et on sent vivement sa perte (1).

(1) Le sultan s'est empressé d'assigner une forte pension à la veuve de Mussa-Pacha. Paskewitsch avait cru pouvoir séduire le brave et infortuné défenseur de Silistrie par l'offre de deux millions de francs ; mais Mussa-

Ce soir, l'ennemi a fait éclater contre la façade d'Arab-Tabia, au milieu d'une pluie de grenades, une mine qui cependant a manqué son but, et a fait explosion contre les batteries de l'ennemi, et justement dans ses colonnes d'attaque qui ont beaucoup souffert. On a vu plusieurs personnes sur l'observatoire du prince Paskewitsch pour en suivre le résultat. Mehemet-Pacha, qui est arrivé ce matin avec cinq mille bachi-bouzouks, reste près le fort Medjidié.

Deux mille Albanais, arrivés hier au soir, sont en réserve à Arab-Tabia.

Le 3. Canonnade jour et nuit. Vers une heure de l'après-midi, l'ennemi a fait éclater une seconde mine contre Arab-Tabia, qui a eu le même résultat que la première, et s'est tournée contre les assaillants. Après un quart d'heure de fusillade, l'ennemi qui s'avancait a été repoussé. Nos soldats poursuivent les Russes jusque sous leurs batteries. Les Russes ont pourtant réussi à sauver leurs canons. On donne aux soldats l'ordre de quitter les batteries après y avoir fait le plus de mal possible.

A neuf heures du soir, nous allons examiner un endroit à l'intérieur du second bastion, sous lequel on soupçonnait que l'ennemi faisait une mine. Après avoir écouté quelque temps, nous nous sommes convaincus que l'on travaillait effectivement à une mine,

Pacha lui fit répondre : « Gardez vos millions pour les malheureux que l'occupation russe a faits dans les provinces du Danube. »

à la distance de six pas de la base de la scarpe de la banquette, et à huit pas de l'angle intérieur du bastion du centre.

Rapport fait de cette circonstance à Hussein-Pacha, qui avait pris le commandement, on a tenu conseil. Deux officiers supérieurs furent envoyés avec ordre de faire ce qui était nécessaire après avoir retiré de l'endroit suspect les canons, munitions et soldats.

La pluie tombait à torrents. Les éclairs et le tonnerre effrayaient les chevaux, et rendaient la marche très-difficile dans une nuit obscure et orageuse. Avec de grandes difficultés, on arriva à Arab-Tabia. On a dû mesurer le terrain pour le nouveau retranchement, le tracer, placer des hommes pour indiquer la ligne, et donner des ordres pour y transporter les canons et les munitions.

Pendant que l'on hésitait, par suite de l'indécision du commandant Salif-Bey, l'ennemi continuait à lancer à travers la redoute, de chaque côté, des fusées, des grenades, et une pluie continuelle de balles des chasseurs. On attend les ordres de Hussein-Pacha, que l'on a informé de l'état des choses.

Le 4. Vers cinq heures de l'après-midi, on s'attendait à une nouvelle attaque sur Arab-Tabia. On a fait retirer le canon du bastion à droite, que l'on supposait être également miné.

A sept heures environ, on a observé un corps ennemi, avec des canons, faisant un détour dans la direction de la ravine à droite de notre front. Quelques

bachi-bouzouks sont allés lui tirer des coups de fusil ; mais , peu de temps après , nous avons observé que l'ennemi se retirait dans la direction qu'il avait prise en avançant.

Il n'y avait aucune probabilité d'une attaque immédiate. Cependant l'ennemi a maintenu un feu très-vif avec toute espèce de projectiles contre les retranchements, jour et nuit, sans jamais cesser.

Ici se termine ce journal. Il fait pressentir le résultat qui eut lieu, c'est-à-dire la retraite humiliante des Russes. Après plusieurs assauts furieux, mais inutiles, ils levèrent le siège de Sislitrie et se retirèrent sur la rive gauche.

C'est ainsi que le vainqueur d'Ériyan et de Varsovie devait voir ses lauriers flétris ; et l'on comprendra aisément qu'il ait blâmé cette guerre et surtout accepté avec répugnance un commandement si lourd pour son âge avancé. N'y a-t-il pas lieu de penser maintenant que sa carrière militaire court risque de se terminer comme celle du maréchal de Villeroy ? et qui sait si cette campagne du Danube ne justifiera pas le mot de Louis XIV : « Que la fortune est femme et qu'elle trahit ses favoris lorsqu'ils sont devenus vieux ! »

LES PRINCES GORTSCHAKOFF

Le général russe qui, depuis le commencement de la guerre d'Orient, fixe les regards de l'Europe, est un homme d'une soixantaine d'années. Sa carrière a été celle de tout officier, et nous dispenserons nos lecteurs d'assister aux batailles, sièges et campagnes auxquels le général Gortschakoff a pris part.

Son nom n'a commencé à acquérir d'importance historique que dans la guerre de 1828 à 1829 contre la Turquie.

Le prince Gortschakoff faisait alors partie de l'artillerie de la garde et de l'état-major du général Krassowski. Il contribua grandement à la prise de Silistrie. A cette époque, cette place, qui de nos jours vient de résister si énergiquement, n'avait aucun ouvrage avancé, et ses remparts étaient si délabrés, que les Russes pouvaient espérer de s'en rendre maîtres presque sans coup férir. Cependant Silistrie tint bon pendant six semaines. Au dernier moment, les assiégés avaient compté sur l'effet d'une sortie fixée d'avance

pour le 4 juin 1829. Favorisés par les ombres de la nuit, les Turcs s'approchent des travaux ennemis, se jettent sur la troisième parallèle et la contourment. Mais le prince, qui commandait les tranchées, avait été prévenu par ses espions. La lutte s'engagea corps à corps, à l'arme blanche. Les réserves russes chargèrent à propos, enveloppèrent les Turcs et les repoussèrent dans la forteresse, après leur avoir fait éprouver des pertes considérables. Ce succès détermina la reddition de Silistrie et permit au maréchal Diebitsch de continuer sa marche vers les Balkans.

Lors de la campagne de Pologne, nous retrouvons le prince Gortschakoff à la tête de l'état-major du comte Pahlen. Il était chargé du commandement en chef de l'artillerie russe, et dans cette lutte sanglante ses canons jouèrent un grand rôle. On sait surtout quelle part l'artillerie prit à la bataille d'Ostrolenka. Dix fois les braves enfants de la Pologne furent sur le point de précipiter les grenadiers ennemis dans le Naïef et de s'emparer du pont, ce qui eût assuré pour eux le succès de la journée; mais chaque fois les soixante-dix pièces de Gortschakoff les écrasèrent sous la grêle de leur mitraille. Cette artillerie détermina également la victoire de Grochow et la prise de Varsovie, tandis que les colonnes de volontaires menées à l'assaut par le prince Paskewitsch, qui fut blessé, achevaient la conquête de la noble capitale.

La récompense de Gortschakoff fut le grade de lieutenant-général.

En 1846 il était nommé aux fonctions de gouverneur militaire de Varsovie. Il ne quitta ce poste qu'en 1849, pour courir à la guerre de Hongrie, où il se signala à Poroszlo.

Une preuve de la haute faveur dont le prince jouit auprès du czar, fut son envoi à Londres, en 1852, où il alla représenter l'armée russe aux funérailles de Wellington.

Le prince Gortschakoff appartient au vieux parti russe, à ce parti qui ne rêve pour l'empire qu'agrandissements aux dépens de ses voisins et même de l'Europe entière. C'est sans doute à ces opinions qu'il a dû sa haute position en Pologne d'abord, puis le commandement en chef de l'armée du Danube. En remplaçant Mentschikoff, il était appelé à le continuer.

Ce commandement appartenait de droit à Luders, le plus capable des jeunes généraux russes; mais Luders est d'origine allemande, et jamais le parti moscovite pur n'eût souffert un choix semblable. Le czar a-t-il été bien inspiré en 1853 lorsqu'il a confié au prince Gortschakoff une tâche sous le poids de laquelle celui-ci a évidemment fléchi?

Qu'avons-nous vu? Des fautes sans nombre, des fautes énormes, l'éparpillement des forces, le manque de résolution, une véritable absence de plan.

Et, d'abord, le prince Gortschakoff ne s'était même pas assuré des ressources et de l'état des ennemis qu'il venait combattre.

Il s'imagina sans doute qu'il ne s'agissait, comme il le fit le 2 juillet, que de passer le Pruth à Léova pour entrer en Valachie, à Skouleny pour s'emparer de la Moldavie, et qu'une fois Iassy et Bucharest (1) occupés, les Turcs ne se montreraient même pas. Son erreur aussi peut-être fut de compter sur les négociations toujours pendantes dans le sein de la conférence de Vienne.

Tandis que le prince Gortschakoff croyait devoir, au moins pour la forme, envoyer à Omer-Pacha, qui se trouvait à Schumla, le général

(1) Iassy est une ville de quarante mille âmes, construite en bois, sauf quelques grands édifices. Bucharest, capitale de la Valachie, a une population de quatre-vingt mille âmes, de nombreuses églises, plusieurs palais et divers établissements scientifiques. L'instruction s'est rapidement développée dans la classe riche des Moldo-Valaques. C'est un peuple qui renait à la civilisation et qui mérite les sympathies du reste de l'Europe.

La Bessarabie, d'où sont parties les troupes russes sous le commandement des généraux Luders et Dannenberg, a appartenu à la Turquie jusqu'en 1812, époque où elle fut cédée à la Russie par le traité de Bucharest. Elle est comprise entre le grand fleuve du Dniester, ancienne frontière de la Russie, et le Pruth, qui se jette dans le Danube entre Galatz et Reni. Au midi, elle est limitée par le cours inférieur du Danube, et à l'est par la mer Noire.

Niépo-Korjtchitski, et à Constantinople le général d'Ozeroff, il publia une proclamation adressée aux Moldo-Valaques et où l'on remarqua ces lignes : « L'entrée des troupes russes ne changera rien au gouvernement des Principautés ; elles pourront vivre tranquilles. L'occupation cessera quand la Russie aura reçu satisfaction. Toutes les dépenses faites par l'armée seront payées avec exactitude. »

Ainsi le prince remplissait le double rôle de négociateur et d'envahisseur.

Quant à ses promesses envers les Moldaves et les Valaques, elles furent singulièrement tenues. La tyrannie habituelle aux Russes ne tarda point à s'exercer. Un pont fut construit à Léowa, une route stratégique tracée dans l'intérieur, aux frais des habitants. La nuit, les boyards étaient enlevés de leur lit pour fournir aux Russes des logements et des moyens de transport. Les paysans durent abandonner leurs moissons et travailler comme des esclaves pour le transport des bagages de l'armée. Chevaux, bœufs, charrettes, tout fut mis en réquisition pour ce service. Chacun souffrait, et nul n'osait se plaindre.

Bientôt défense fut faite aux deux hospodars de payer au sultan le tribut accoutumé et d'entretenir aucune relation avec leur souverain. L'action russe s'étendit même jusque sur la Serbie, où tous les employés soupçonnés de

quelque sympathie pour la cause ottomane furent renvoyés.

Cependant si la conférence de Vienne ne désespérait pas encore d'amener une solution pacifique; si M. de Bruck et lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, se multipliaient; les préparatifs militaires continuaient à marcher. Les Turcs fortifiaient Schumla, Silistrie, Varna. L'enthousiasme régnait en Turquie; on avait vu vingt mille habitants du Luzistan demander à prendre les armes; les scheiks d'Alep avaient offert dix mille cavaliers et un million de piastres; six régiments d'infanterie se disposaient à quitter l'Égypte.

La note rédigée à Vienne avec des modifications proposées par la Porte subit le refus énergique de l'empereur Nicolas.

La guerre fut déclarée par la Turquie le 5 octobre. L'épée seule pouvait trancher une difficulté soulevée et entretenue par la mauvaise foi. *Quinze jours* furent donnés au prince Gortschakoff pour évacuer les Principautés. Le prince répondit qu'il ne lui appartenait pas de décider la question; qu'il verrait s'il devait user du délai accordé pour demander des instructions à Saint-Pétersbourg.

« Mon maître, dit-il, *n'est pas en guerre avec*
« *la Turquie*; mais j'ai ordre de ne pas quitter
« les Principautés avant que la Porte ait donné
« à l'empereur les satisfactions *morales* qu'il ré-

« clame. Dès que ce point aura été obtenu, j'évacuerai les Principautés immédiatement, en quelque saison que ce soit. Si je suis attaqué par l'armée turque, je me bornerai à la défensive. »

Cette réponse douceuse fut accompagnée de la *mise en état de siège* des deux provinces danubiennes.

Jusqu'alors quatre corps russes avaient passé le Pruth; ils formaient un effectif de cent mille hommes et avaient quatre camps : 1° près de Bukarest; 2° à Magorela; 3° à Kaloakaren; 4° à Serbanetschi.

La lutte s'engagea; les Turcs venaient de franchir le Danube et de remporter la victoire d'Olténitza (1) qui eut tant de retentissement, car elle prouva ce qu'on pouvait attendre de la jeune armée ottomane. Après l'affaire d'Olténitza où son lieutenant Dannenberg venait d'être battu, le prince Gortschakoff partit de Bukarest pour aller féliciter ses troupes sur leur bravoure. Si l'on veut savoir comment les Russes écrivent l'histoire, qu'on lise le bulletin suivant qui fut affiché le 5 novembre, à Bukarest, par l'ordre du prince :

« Bukarest, 24 octobre (5 novembre).

« Profitant d'une brume très-épaisse, les Turcs

(1) Olténitza, bourg valaque sur la rive gauche du Danube, est vis-à-vis la forteresse turque de Turtukaï, laquelle est située entre Routschouck et Silistrie, à dix-huit lieues de Bukarest.

« ont occupé une île en face de Turtukaï. Hier,
« une reconnaissance de l'avant-garde des troupes
« impériales les a rejetés dans les retranche-
« ments qu'ils ont faits à la berge du fleuve. »

Ce qui prouve que malgré ce langage plein de jactance le général en chef russe n'était pas complètement rassuré, c'est qu'il pressa l'arrivée d'Osten-Sacken avec ses renforts. Les combats de Kalaradsche et de Tchetaté furent pour ses armes de nouvelles humiliations. Et cependant la France et l'Angleterre n'avaient pas encore déclaré la guerre; le prince Gortschakoff n'avait affaire qu'aux Turcs seuls. Au mois de février 1854, voici de quelles forces il disposait dans les Principautés : 1^o 1^{er} corps, commandé par Osten-Sacken, 39,388 hommes; — 2^o 4^e corps, commandé par Dannenberg, 57,955 hommes; — 3^o 5^e corps, aux ordres de Luders, 24,938 hommes; — 4^o artillerie de siège, 5,826 hommes; — 5^o transports, 4,480. Il y avait en Bessarabie, 26,760 hommes prêts à marcher. En tout, 156,328 hommes avec 620 canons.

Avec tant de ressources qu'a fait le prince Gortschakoff?

Le czar lui-même finit par comprendre avec quelle impéritie la guerre était conduite; et ce fut alors, ce fut lorsque la France et l'Angleterre lui eurent jeté leur éclatant défi qu'il en-

voya dans les Principautés le feld-maréchal Paskévitch.

Mais il était trop tard, et le vainqueur de Varsovie a échoué dans l'entreprise qui lui était imposée.

Depuis la fin malencontreuse du siège de Silistrie, le prince Gortschakoff a repris le commandement en chef, les souffrances du prince Paskéwitsh l'ayant contraint à se retirer.

Nous avons dit précédemment par quels actes s'était traduite, au début de la guerre, la prétendue protection des Russes envers les Moldo-Valaques. Pillage, violences, exactions, tel a été le régime qu'ils ont introduit dans les malheureuses Principautés. Ce système a été appliqué également à la Dobrutscha. Mais c'est peu pour les Russes d'opprimer les pays qu'ils occupent; ils les ruinent quand ils se voient obligés de les quitter. Ce n'est même pas assez de les ruiner, ils voudraient les dépeupler. En voici une preuve récente qui n'honorera ni la modération ni la franchise du général Gortschakoff. Tandis que contraint par ses revers d'évacuer la Dobrutscha, il en faisait démanteler toutes les forteresses, en même temps il adressait l'appel suivant aux habitants de la contrée :

• Nos troupes victorieuses et bénies de Dieu
« ayant réussi à vous délivrer des sauvages
« Turcs et à vous soutenir dans l'exercice de
« votre religion qui est aussi la nôtre, je crois de

« mon devoir de vous faire observer que nous
« nous voyons obligés de vous quitter mainte-
« nant pour combattre un autre ennemi qui s'é-
« lève contre nous. Nous espérons que Dieu nous
« donnera de le vaincre aussi bien que les Turcs.
« Priez pour que nous soyons victorieux, dans
« vos églises que nous avons enrichies de tant de
« dons. Les croix russes consacrées brillent
« fièrement au haut de vos tours, et jamais les
« mécréants n'oseront les enlever. Pendant que
« nous serons momentanément éloignés, les
« Turcs reviendront dans votre pays pour se
« venger de vous, car ils sont incapables de se
« venger de nous. Venez avec nous. Sa Majesté
« le czar vous fait savoir par les présentes que
« son empire est assez grand pour vous recevoir
« et vous nourrir tous, fussiez-vous cent fois
« plus nombreux. Là-bas, de l'autre côté de la
« mer, sur la rive gauche du Dniester, il y a de
« grandes et fertiles contrées qui, au prix de peu
« de peine, donnent des fruits abondants; allez
« là-bas et abandonnez cette terre maudite et
« inhospitalière. Ceux qui répondront à cet ap-
« pel seront avec nous et recevront de Sa Ma-
« jesté le czar de larges secours en argent et en
« grains; ceux qui resteront et refuseront de se
« rendre dans cette contrée bénie de Dieu seront
« contre nous; ils seront frappés de la malédiction
« du Seigneur, et la colère de notre czar saura
« les atteindre. »

Le prince Gortschakoff a deux frères. L'aîné est gouverneur général de la Sibérie occidentale; le plus jeune suit la carrière diplomatique. Il résidait à Stuttgart où il a négocié le mariage de la grande duchesse Olga avec le prince héréditaire de Wurtemberg, lorsque la confiance du czar l'a chargé d'une mission extraordinaire à Vienne où M. de Meyendorff n'avait pu réussir à détacher l'Autriche du concert européen. Le choix de ce personnage indique bien que le parti exclusivement russe a conservé toute son influence à Saint-Pétersbourg. A ce sujet, un de nos premiers publicistes, M. S. de Sacy, a écrit les lignes suivantes :

« Nous ne voulons pas dire et nous ne disons pas que le prince Gortschakoff partage toutes les opinions extrêmes de ce parti; mais nous disons qu'il lui appartient, et qu'il en a les sentiments, les passions et les préjugés autant que peut les avoir un homme déjà corrigé par l'expérience des affaires et par les rapports qu'il a nécessairement entretenus dans les capitales de l'Europe où il a représenté son gouvernement et son souverain. M. de Gortschakoff n'en est pas à son début; pendant plusieurs années il a résidé à Stuttgart en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur de Russie, et en même temps, il était accrédité auprès de la confédération germanique : en sorte qu'il remplissait tout à la fois une mission spéciale

d'affaires et de relations diplomatiques et une mission de famille, le prince royal de Wurtemberg étant marié à la grande-duchesse Olga, l'une des filles de l'empereur Nicolas. Pour rester vrai, nous devons dire cependant que l'envoi du prince Gortschakoff à Vienne trouve une cause toute simple et toute naturelle dans la nécessité de pourvoir au remplacement du baron de Meyendorff, dont la santé, épuisée par de longs travaux et d'émouvantes péripéties, demandait un repos absolu. »

Au moment où le prince Gortschakoff, chargé d'une mission de paix, allait quitter l'empereur à Péterhoff, la flotte anglo-française parut en vue de Cronstadt (1).

L'empereur et le prince se portèrent jusqu'à un point où l'on pouvait facilement se convaincre de la présence des vaisseaux ennemis.

Tout Pétersbourg était accouru avec cette curiosité que le péril lui-même semble aiguillonner.

(1) On sait que l'île sur laquelle est bâti Cronstadt, cette seconde création de Pierre I^{er}, occupe l'entrée du golfe de Finlande. Saint-Pétersbourg n'en est éloigné que de trente kilomètres. Tout a été dit sur la force de Cronstadt et sur les difficultés qu'y a amoncelées le génie de la guerre, ou plutôt le besoin de la défense. Quatre passes conduisent de Cronstadt à Saint-Pétersbourg; la plus profonde n'a pas plus de sept pieds d'eau; les gros bâtiments ne pourraient donc s'y aventurer. Le bras du

— Ah ! sire, s'écria M. de Gortschakoff, faut-il donc que je vous laisse en face de circonstances si difficiles !...

— Rassurez-vous, prince, répondit le czar ; allez et que Dieu soit avec vous ; le danger n'est pas encore imminent.

Est-ce une bravade ? est-ce de la part de l'empereur Nicolas une confiance en sa force ?

Le prince est parti ; et rien ne donne lieu de penser que sa mission doive être couronnée de plus de succès que ne l'a été celle du comte Orloff.

golfe, dont l'entrée est en partie fermée par l'île de Cronstadt, a huit milles de large ; mais les sables qui s'étendent au nord et au sud des deux rives ne laissent que deux passages : celui du nord, n'ayant que deux brasses de profondeur, est semé de roches sous-marines ; celui du sud, un peu plus profond, est extrêmement resserré entre les fortifications de la place et les batteries de Cronstadt.

LE PRINCE MICHEL WORONZOFF

Gouverneur-général des provinces du Caucase.

Dans les temps les plus reculés de l'histoire russe, il y eut des Woronzoff qui prirent une large part à l'expulsion des Tartares et à la fondation de l'empire moscovite. Cette famille s'éteignit en 1576.

Une autre famille de Woronzoff, qui n'eut avec la première rien de commun que le nom, s'éleva, à partir de la fin du dix-septième siècle. Le petit-fils de Gabriel, son fondateur, Michel de Woronzoff, contribua fortement avec le Français Lestocq à l'élévation au trône de l'impératrice Élisabeth. Élisabeth en fit son favori et le combla de bienfaits. Michel gouvernait en quelque sorte l'État. Il mourut sans postérité, laissant sa fortune et ses titres, notamment celui de comte de l'empire germanique, que lui avait conféré Charles VI, à ses frères Roman et Iwan.

Dans l'horrible lutte qui s'engagea entre Pierre III et Catherine, le mari et la femme

eurent , chacun de son côté , une dame de cette maison. Ainsi une comtesse Woronzoff était la maîtresse du czar , qui , pour l'épouser , se proposait de répudier Catherine ; et la sœur même de cette comtesse , la princesse Daskoff , née de Woronzoff , était l'amie de l'impératrice. La première ne sut donner aucun bon conseil au timide Pierre ; tandis que la seconde , aussi hardie que rusée , précipita le dénouement du drame que les Orloff devaient achever.

Deux des fils de Roman de Woronzoff se firent de grandes positions : l'un , Alexandre , fut chancelier de l'empire ; l'autre , Simon , remplit d'importantes fonctions diplomatiques. C'est de lui qu'est né le prince Michel , le vice-roi des provinces du Caucase.

Son père était ambassadeur à la cour de Saint-James. Michel fut élevé à la mode anglaise , et prit les idées et les habitudes de la nation britannique avec cette facilité d'assimilation qui caractérise tout particulièrement le Russe. Rappelé à Saint-Pétersbourg par Paul I^{er} , le comte Simon eut soin de ne pas déférer à l'ordre impérial ; car il craignait , non sans quelque raison , de voir son voyage se prolonger jusqu'en Sibérie. Ce n'est pas qu'il se fût rendu coupable de graves méfaits ; mais il fallait si peu de chose pour exciter la défiance du plus ombrageux des autocrates ! Le comte Simon perdit ses fonctions ; cependant il manœuvra avec tant de dextérité ,

qu'il fut autorisé à continuer de résider en Angleterre comme simple particulier.

A la mort de Paul I^{er}, il retourna à Saint-Pétersbourg avec son fils, alors âgé de dix-neuf ans. Celui-ci plut à Alexandre, qui l'attacha à sa personne en qualité de chambellan. Mais le jeune Woronzoff avait vécu trop longtemps à l'étranger, et à une époque où l'esprit reçoit les plus fortes impressions, pour pouvoir se plaire à la cour de Saint-Pétersbourg. Jusqu'alors il avait été habitué aux allures d'un peuple libre ; jusqu'alors il avait toutes ses liaisons d'amitié dans une aristocratie aussi fière qu'indépendante, et voilà que, de retour dans sa patrie, il se trouvait en face d'une population d'esclaves, en face de courtisans dont l'orgueil envers leurs inférieurs n'est égalé que par leur basse soumission vis-à-vis du maître souverain ; de courtisans qui épuisent pour le czar toutes les formules de l'adulation, et, en luttant de flatteries, se haïssent et se calomnient mutuellement. Il eut horreur de cette atmosphère de corruption qui a pu inspirer à M. de Custine ces paroles frappantes que nous recueillons çà et là dans plusieurs de ces lettres :

« Sous leur élégance moderne, plusieurs de ces parvenus de la civilisation ont conservé la peau de l'ours ; ils n'ont fait que la retourner ; mais, pour peu qu'on gratte, le poil se retrouve et se redresse. »

« Il faudrait qu'un empereur de Russie fût un

ange ou au moins un homme de génie pour conserver la raison après vingt ans de règne ; mais ce qui accroît mon étonnement et mon épouvante , c'est de voir que la démence de l'homme qui exerce la tyrannie se communique si facilement aux hommes qui la subissent ; les victimes deviennent les zélés complices de leurs bourreaux. Voilà ce qu'on apprend en Russie. »

« En Russie, tout se ressent d'une double tristesse : la peur du pouvoir, l'absence du soleil !... »

« Quand votre fils sera mécontent en France, usez de ma recette ; dites-lui : « Allez en Russie. » C'est un voyage utile à tout étranger ; quiconque aura bien vu ce pays , se trouvera content de vivre partout ailleurs. »

Pour échapper à la cour, le jeune comte demanda comme une faveur d'être occupé dans l'armée ; de même que , sous la terreur, pour se soustraire au spectacle des échafauds, les nobles cœurs se réfugiaient sous les drapeaux. M. de Woronzoff fut envoyé au Caucase : c'était une espèce d'exil.

Et cependant c'était l'âge d'or de la domination des Russes sur ce pays de montagnes. Toutes leurs entreprises réussissaient ; la plupart des grandes tribus s'étaient soumises ; la Mingrélie et l'Iméritie s'étaient laissé annexer. Le gouverneur, le prince Paul Dimitrievitch Zizianoff, auquel la Russie doit les premiers éléments de

sa puissance dans le Caucase, était en effet un homme d'une rare valeur. Il avait le précieux avantage de connaître à fond le pays et les populations. Mais il faut avouer que les circonstances le favorisaient beaucoup. Le fanatisme religieux, qui n'a pris son entier développement qu'après 1830, sommeillait encore, dominé par un sentiment plus fort, les haines du sang. Zizianoff exploitait habilement les rancunes séculaires des familles puissantes; il opposait tribu à tribu, nation à nation. Les vaincus venaient implorer son appui, qu'ils payaient de leur indépendance. En agissant ainsi, ils croyaient ne faire courir à leur liberté aucun danger, persuadés qu'ils étaient que la Russie, à l'instar de la Porte-Ottomane, se contentait d'une souveraineté nominale.

Durant plusieurs années, Michel Woronzoff servit dans le Caucase. Le gouverneur, qui savait choisir ses lieutenants, fit souvent appel à son activité, tantôt pour négocier, tantôt pour combattre. Cette vie d'agitation et de lutte continuelle, soit par l'adresse, soit par les armes, fut pour M. de Woronzoff le meilleur des apprentissages : il y devint un négociateur habile, un bon soldat; et son corps, amolli par une éducation un peu mondaine, s'y endurcit contre les fatigues.

En 1805, le comte revint en Europe avec un grade élevé qu'il avait conquis sur le champ de

bataille. L'année suivante, la guerre ayant éclaté entre la France et la Prusse, la Russie intervint. Woronzoff fit partie de la division Polstoï. Dans la campagne contre les Turcs, sa brillante conduite lui valut le grade de général-major, que lui conféra le prince Bagration. Le comte prit également part aux guerres de 1812, 1813 et 1814. Son corps d'armée fut un de ceux que les Alliés laissèrent en France, tant comme une garantie du paiement des frais de l'invasion que pour protéger les Bourbons contre un mouvement populaire. Après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle, le comte put retourner en Russie. Mais ses répugnances pour la vie de courtisan n'étaient pas changées; pressé d'échapper au séjour de Saint-Pétersbourg, il sollicita un congé et se rendit en Angleterre, sa patrie d'adoption, qu'une longue absence lui avait rendue plus chère encore. Ce fut pour son avenir un fait heureux. La grande conspiration militaire qui troubla les dernières années d'Alexandre se forma surtout parmi les corps russes qui avaient séjourné en France; et Woronzoff, dont les tendances libérales étaient connues, n'eût sans doute pas échappé, soit à des propositions, soit à des soupçons qui l'eussent gravement compromis.

Alexandre paraissait l'avoir complètement oublié; et cet oubli du souverain se confondait dans l'esprit des courtisans avec l'idée d'une disgrâce, lorsque tout à coup, en 1823, le czar rappela

Woronzoff pour lui confier l'administration d'une des provinces les plus importantes de l'empire, de celle où il y avait peut-être le plus à créer et à coloniser.

Le comte quitta donc l'Angleterre pour aller prendre les fonctions de gouverneur de la Bessarabie et de la Nouvelle-Russie.

Ce pays, que la guerre actuelle a désigné à l'attention de l'Europe, offre d'énormes ressources, et l'on comprend aisément que la Russie ait mis tant d'ardeur à s'en emparer. Dans les années de disette, il sert de grenier à l'Europe occidentale. C'est là qu'on trouve les ports et les villes dont la Russie prétend faire la base de son omnipotence dans la mer Noire; enfin cette belle contrée est le grand chemin qui, selon l'expression de Catherine II, va de Moscou à Constantinople. Il y a soixante ans, Odessa, — que le lecteur a déjà nommée, — était une misérable bourgade de pêcheurs : aujourd'hui elle compte quatre-vingt mille habitants; en 1793, c'était une rade où stationnaient une dizaine de barques : aujourd'hui c'est un port visité chaque année par treize cents grands bâtimens européens et par plus de deux mille caboteurs. En 1813 encore, l'importation y était si peu considérable, qu'on n'en faisait même pas mention dans la statistique de l'empire : aujourd'hui Odessa importe annuellement vingt-trois millions de roubles argent et en exporte huit millions.

Trois hommes ont fait d'Odessa ce qu'elle est : un inconnu, son fondateur, Ribas y Boyans ; le duc de Richelieu, l'émigré, le futur ministre de Louis XVIII, et enfin le comte Woronzoff.

A l'époque de l'annexion des provinces administrées par le comte, on avait vu naître des espérances exagérées que le temps et l'expérience n'ont pu complètement détruire. Certains sites pittoresques valurent à ce pays, dans l'estime des hommes du Nord, une réputation presque égale à celle de l'Italie. Ils crurent de très-bonne foi qu'une autre Italie leur était échue en partage avec la Crimée ; d'autant plus que l'étendue de ses côtes paraissait offrir les plus grandes ressources à la navigation et au commerce. Cependant la nature même du sol s'opposait à la réalisation de ces brillantes illusions. La terre est sablonneuse ; sa culture exige les soins les plus compliqués ; l'absence de forêts permet aux vents glacés qui soufflent de l'angle nord-est de la mer Noire d'exercer de grands ravages ; des nuées de sauterelles dévorent les récoltes ; le défaut de bons pâturages et les épidémies nuisent à l'élevage des bestiaux. En un mot, cette Crimée tant vantée est au-dessous de sa réputation.

Il faut tenir compte de cet état de choses pour apprécier dignement l'activité que déploya le comte Woronzoff durant les vingt et une années de son administration. A lui seul il fit plus que tous les gouverneurs qui l'avaient précédé. Les

principaux édifices d'Odessa, le palais, les arcades, le théâtre furent ou commencés ou achevés par ses ordres. La plus belle construction de Richelieu, le quai, fut surpassée par une plus belle encore : l'escalier de marbre qui de ce quai descend jusqu'à l'eau. Cette œuvre d'art, qui au premier examen semble une coûteuse superfluité, n'était que nécessaire, puisqu'elle a eu pour but réel de consolider la rive composée d'un fond mouvant de couches d'argile qui menaçaient l'existence du quai lui-même.

Loin de borner ses soins à l'embellissement de la ville, le gouverneur voulut que les steppes voisins fussent défrichés. Il attira, il encouragea par des privilèges particuliers des émigrants allemands ; pour les retenir dans leur nouvelle patrie, il veillait à l'exécution parfaite des conventions ; plus d'une fois, dans les années mauvaises, il vint à leur aide par des secours efficaces. A côté de ces paisibles colons s'établirent des Tartares Nagas. Jusqu'alors toutes les tentatives pour fixer ces tribus nomades avaient échoué : Woronzoff le premier réussit à leur faire comprendre les bienfaits de l'agriculture.

Les vignobles de la côte méridionale de la Crimée, cultivés par des Allemands, sous la direction du comte, prirent un incroyable développement, et les arbres fruitiers ne réussirent pas moins dans les vallées de l'intérieur.

L'administration bienfaisante du comte Wo-

ronzoff a duré de 1823 à 1846. Elle ne fut interrompue que pendant la guerre de 1828-29 contre la Turquie. Le comte fut alors mis à la tête d'une division opérant sur le Bas-Danube. A Varna, il prit la direction des travaux du siège, en remplacement du prince Mentschikoff blessé; le 7 octobre 1828, il commandait l'assaut dont la vigueur effraya Jussuf-Pacha qui rendit les clefs de la forteresse.

Nous voyons enfin le comte Woronzoff en 1845 nommé gouverneur général des provinces du Caucase. Les plus grandes faveurs accompagnèrent cette nomination : le comte fut élevé au rang de prince; la commission du Caucase, institution qui jusqu'alors avait servi d'intermédiaire entre le czar et les gouverneurs, fut dissoute; le nouveau titulaire, investi des pouvoirs civil et militaire les plus étendus, devint un véritable vice-roi. Les forces russes furent considérablement augmentées; chacun, connaissant l'infatigable énergie du prince, espéra que le terme de la lutte contre les montagnards était arrivé, et que ces tribus fanatiques ne tarderaient pas à faire leur soumission. Nous renvoyons nos lecteurs à la biographie de Schamyl pour savoir si cette espérance se réalisa.

Aussi malheureux que ses devanciers, Woronzoff ne parvint même pas à obtenir des Circassiens proprement dits, les tribus les plus voisines du littoral de la mer Noire, une neutralité absolue.

Il eut beau leur permettre de reprendre leur commerce d'esclaves, cette traite immorale pour l'approvisionnement des harems tures; il eut beau les combler de présents, tout fut inutile.

Ces échecs ont nécessairement découragé le prince Woronzoff qui, d'année en année, a sollicité son rappel. Le czar se garderait bien de se priver des services précieux d'un fidèle serviteur, qui n'est pas seulement un gouverneur habile, un militaire expérimenté, mais qui joint à ses mérites une probité rare chez les hauts fonctionnaires russes. Le vol et le pillage avaient jeté de profondes racines dans ces contrées éloignées; les anciens gouverneurs, effrayés sans doute de l'étendue du mal ou désespérant de pouvoir le conjurer, avaient reculé, après quelques mesures répressives. Les choses en étaient venues au point que des régiments entiers, dont l'État payait les dépenses, n'existaient que sur le papier; que le soldat tombait victime du froid et de l'insuffisance de nourriture; que les hôpitaux manquaient des objets les plus indispensables. Sans se laisser arrêter par la crainte des haines qu'il allait soulever, le prince agit avec une rigueur inflexible. Vingt-quatre généraux et colonels comparurent devant un conseil de guerre qui les dégrada; un grand nombre de fonctionnaires inférieurs se virent chassés du pays. Cette sévérité fit naître parmi les gouvernants une salubre terreur, parmi les administrés un vif

sentiment de reconnaissance. Depuis ce temps, l'ordre rétabli a pu être maintenu ; la Trans-Caucasie a fait de notables progrès sous des fonctionnaires honnêtes. Il ne lui a manqué qu'une paix durable.

Le prince Woronzoff a un extérieur assez ordinaire, le front bas, le type russe, ce qui n'indique pas la beauté idéale. Ses habitudes simples sont celles d'un soldat ; un vieux manteau, compagnon de mainte bataille, et un bonnet de police font presque toujours partie de son costume. Si à Tiflis, sa résidence, il s'entoure d'un luxe oriental, c'est purement par politique ; car, à Odessa, il était le plus simple des hommes. Mais en Orient l'estime repose sur le plus ou moins de magnificence. Ses tendances libérales, son antipathie pour la vie de Saint-Pétersbourg, n'ont pas varié ; il évite à dessein la cour, et le czar lui sait bon gré de sa dignité et de son indépendance. Le czar a tant d'esclaves autour de lui, qu'il n'est pas fâché de savoir qu'il existe dans son empire un homme libre.

Jusqu'ici l'âge avancé du prince n'a nui en rien à son intelligence ni à son énergie physique. Il est né à Saint-Pétersbourg, le 17 mai 1782.

ABDUL-MEDJID

L'an dernier, à Constantinople, il y avait grande rumeur. Le sultan Abdul-Medjid devait se rendre du vieux palais du Bosphore à la petite mosquée de l'école d'artillerie, en arrière de Beschik-Tasch. Les élèves et une partie des troupes étaient rangés en bataille sur le passage de Sa Hautesse. Des Français, des Anglais, des Polonais avaient escaladé un mur écroulé et attendaient impatiemment l'arrivée du fils de Mahmoud, de ce jeune souverain sur qui reposent de si grands intérêts et qui a compté tant de rudes épreuves.

La tête du cortège parut enfin au haut du chemin; les soldats présentèrent les armes à la française; la musique joua un air national, et une brillante cohorte de pachas et d'officiers de tous grades défila d'abord, précédant une demi-douzaine de magnifiques chevaux tenus en main par des saïs noirs et harnachés avec un luxe vraiment oriental.

Le padischah s'avancait seul, à égale distance entre ses chevaux et les officiers de son palais. Il était facile de reconnaître Sa Hautesse à l'aigrette attachée sur le devant de son fez par une rosace de diamants, ainsi qu'à son manteau noir agrafé sous le menton par un soleil de pierreries éblouissant. Son costume était l'habit militaire de son empire : une tunique de couleur foncée, boutonnée jusqu'au cou ; point d'insigne guerrier autre qu'un sabre suspendu au côté ; point de broderies d'or ni de couleurs éclatantes.

Abdul-Medjid, né en 1823, est l'un des souverains les plus jeunes de l'Europe. Il est grand, bien fait, et porte avec grâce et noblesse une tête belle et régulière ; ses yeux noirs ont de la profondeur ; il y a dans leur regard un vague indéfinissable ; son front ne manque pas d'intelligence, mais sa bouche sérieuse semble étrangère au sourire. Ce n'est pas seulement l'étiquette orientale qui donne au sultan cette apparente tristesse ; il faut en reporter la cause à la position pénible où s'est trouvé Abdul-Medjid en montant sur un trône ébranlé par tant de commotions, en mesurant les pertes immenses faites par son empire et celles que l'avenir lui imposerait peut-être.

On commençait alors à se préoccuper des *ultimatum* de la Russie.

Du reste, le jeune sultan était l'idole de son peuple. Franc, libéral, humain, il avait continué

courageusement les réformes entreprises par Mahmoud. Sans cesse il était l'objet des preuves de l'amour de ses sujets. Un jour, en Moldavie, une dame chrétienne, la princesse V....., venait de recevoir une décoration bien enviée, le portrait en miniature du sultan, entouré de brillants et suspendu à une chaîne d'or ; les femmes portent cette décoration attachée à l'épaule gauche. Un jeune Turc haut placé, qui se trouvait présent, s'écria en s'inclinant profondément devant ce portrait : « Le voilà donc ce maître que l'on vénère, non parce qu'il est puissant, mais parce qu'il est bon ! Jamais, ajouta-t-il, ce cœur angélique n'a permis qu'une goutte de sang coulât, ni pour étendre, ni pour assurer son pouvoir ; la vie des autres est tellement sacrée à ses yeux que, lorsqu'il s'agit d'une condamnation à mort, fût-ce même celle d'un criminel, il se réfugie au fond de ses appartements, s'y retranche, et devient inabordable ; là il se demande avec angoisse si Dieu lui a donné le pouvoir d'effacer à tout jamais un homme du nombre des autres hommes. A son avènement au trône, il devait, selon l'usage, immoler un agneau ; il s'y refusa : « Si le trône est à ce prix, dit-il en riant, je préfère y renoncer. »

Cette opinion n'est pas isolée ; c'est celle d'un peuple entier.

Ce fut en 1839 que très-magnifique, très-puissant, très-formidable sultan Abdul-Medjid-

Khan succéda à son père. Khosrew-Pacha fut le premier à le saluer, et le nouveau sultan inaugura son règne en élevant Khosrew-Pacha au rang de grand-visir. Sa pensée de continuer les réformes entreprises par son prédécesseur se manifesta dès le lendemain ; avis fut donné aux diverses ambassades que le nouveau gouvernement maintiendrait les principes qui, sous Mahmoud, avaient animé le Divan. Tandis que, avec le concours et l'appui des puissances européennes, Abdul-Medjid terminait le terrible différend qui tenait divisées la Turquie et l'Égypte, et qu'il parvenait ainsi à soustraire son empire chancelant aux rudes coups d'un trop puissant vassal, il voulut consacrer solennellement les réformes tentées jusqu'alors et les unir à celles qu'il essayait lui-même dans une sorte de code qui a pris le nom de *Charte de Gulhané*.

Le projet de cette Charte avait été rédigé par le ministre des affaires étrangères, Reschid-Pacha, digne coopérateur d'une politique progressive.

Bien que cet événement remonte déjà au 3 novembre 1839, il n'a pas été oublié. Ce fut avec une profonde surprise, et nous ajouterons avec une haute estime, que l'Europe apprit la régénération d'un empire vermoulu. Dans une vaste plaine, dominée par le kiosque de Gulhané, s'étaient réunis les ambassadeurs, les ministres, les pachas gouverneurs des provinces, des

généraux, les ulémas, les patriarches des diverses communions religieuses, et une multitude immense qu'avaient peine à contenir les troupes rangées en carré. Des acclamations enthousiastes saluèrent l'arrivée du sultan, qui prit place à l'un des balcons du kiosque, ainsi que la lecture du hattî-schériff, qui fut faite à haute voix par Reschid-Pacha.

La longueur de cette pièce, qui sort du cadre de notre sujet, ne nous permet pas de la citer ; mais il importe d'en faire connaître les dispositions, car elles contiennent tout un ordre social nouveau.

Et, d'abord, cet honorable aveu y est fait :

« Depuis cent cinquante ans, une succession
« d'accidents et des causes diverses ont fait
« qu'on a cessé de se conformer au code sacré
« des lois et des règlements qui en découlent, et
« la force et la prospérité antérieures se sont
« changées en faiblesse et en appauvrissement. »

En conséquence, le sultan, plein de confiance dans le secours du Très-Haut, a jugé convenable de chercher, par des institutions nouvelles, à procurer aux provinces qui composent l'empire ottoman le bienfait d'une bonne administration.

« Ces institutions doivent porter sur trois
« points principaux : 1° les garanties qui assurent
« à nos sujets une parfaite sécurité quant à leur
« vie, leur honneur et leur fortune ; 2° un mode
« régulier d'asseoir et de prélever les impôts ;

« 3^o un mode également régulier pour la levée
« des soldats et la durée de leur service. »

Chaque citoyen doit avoir une sécurité complète à l'égard de sa fortune ; il s'intéressera bien plus à la prospérité publique.

Le hatti-schérif réproouve l'abus des concessions vénales connues sous le nom d'*illizam* ; système qui livrait l'administration civile et financière d'une localité à l'arbitraire d'un seul homme. Chaque membre de la société ottomane sera désormais taxé pour une quotité déterminée en raison de ses facultés.

Des lois spéciales régleront le nombre de militaires que devra fournir chaque localité et détermineront la durée du service, qui n'excédera plus quatre à cinq ans.

Désormais la cause de tout prévenu sera jugée publiquement, après enquête et examen. Les héritiers innocents d'un criminel ne seront point privés de leurs droits légaux, et les biens du criminel ne seront pas confisqués.

Voici comment se termine le hatti-schérif, qui promet protection égale à tous les sujets de l'empire, *de quelque religion ou secte qu'ils puissent être* :

« Ces présentes institutions n'ayant pour but
« que de faire refleurir la religion, le gouverne-
« ment, la nation et l'empire, nous nous enga-
« geons à ne rien faire qui y soit contraire. En
« gage de notre promesse, nous voulons, après

« les avoir déposées dans la salle qui renferme
« le manteau glorieux du Prophète, en présence
« de tous les ulémas et des grands de l'empire,
« faire serment par le nom de Dieu et faire jurer
« ensuite les ulémas et les grands de l'empire.....

« Les dispositions ci-dessus arrêtées étant une
« altération et rénovation complète des anciens
« usages, ce rescrit impérial sera publié à Cons-
« tantinople et dans tous les lieux de notre em-
« pire, et devra être communiqué officiellement
« à tous les ambassadeurs des puissances amies
« résidant à Constantinople, pour qu'ils soient
« témoins de l'octroi de ces institutions qui, s'il
« plaît à Dieu, dureront à jamais.

« Sur ce, que Dieu très-haut nous ait tous en
« sa sainte et digne garde. »

Si l'on songe à tout ce que cette législation nouvelle venait combattre de préjugés, effacer d'usages vieilliss, déraciner d'abus dangereux ; si l'on se dit que malgré les efforts de Mahmoud pour mettre la Turquie au pas de la civilisation européenne, il y avait tant à faire encore, et même presque tout à faire, on ne peut s'empêcher d'accorder son admiration à ce jeune souverain qui comprit dès l'abord son immense devoir et accepta résolument une tâche non moins immense.

Maintenant ils ont eu tort ceux qui se sont étonnés que ce hattî-schériff n'ait pas reçu toute son exécution. Le temps était dans ce pays plus

nécessaire qu'ailleurs pour plier les mœurs, pour détruire des habitudes enracinées ; avant de rendre la loi exécutoire, il fallait apprendre et rappeler aux peuples qu'elle existait. On ne devait pas oublier non plus combien il était difficile d'appliquer un code uniforme à des races si diverses par le sang, la langue et la religion, qui sont juxtaposées sur le sol turc sans avoir été jamais unies et confondues. Une nation forte se compose d'individus et non de nationalités diverses.

Le jeune sultan commença donc par faire ce qu'on pouvait, à la rigueur, attendre de lui. Son règne s'illustra par la charte de Gulbané. Nous avons vu que si de trop grands obstacles matériels lui furent opposés, que si depuis quinze ans il eut toujours à craindre l'hostilité sourde mais vivace du vieux parti ottoman, du moins dans ces temps derniers il a mis à profit la présence de l'intervention européenne et le prestige de la sympathie des puissances pour réaliser enfin quelques-unes des réformes projetées. Une modification importante a été introduite dans l'état des tribunaux criminels. Déjà, dans ces tribunaux, les populations chrétiennes étaient représentées par leurs défenseurs naturels, leur évêque et leur délégué. Tout ce que ces tribunaux laissaient encore à désirer, vient d'être corrigé. On a pris pour modèles les tribunaux mixtes déjà existants, où il est prononcé sur les contesta-

tions civiles ou commerciales entre les sujets, soit musulmans, soit chrétiens. Du jour où le témoignage d'un chrétien contre un Turc a été admis en justice, de ce jour est tombée la plus forte barrière peut-être de l'orgueil ottoman.

Plusieurs années se passèrent sans amener aucun événement digne d'être mentionné. Mais la révolution de 1848 avait déchainé des orages sur l'Europe entière; le souffle de la liberté soulevait toutes les poitrines. Parmi les peuples qui répondirent à l'appel violent de l'insurrection il faut noter les Moldo-Valaques. Cette tentative n'aboutit qu'à leur enlever le droit d'élire librement leurs hospodars et à faire suspendre leurs institutions nationales. La Russie et la Turquie envoyèrent par un mutuel accord des forces qui s'observaient autant qu'elles contenaient les révoltés.

Il s'en fallut de bien peu que le gouvernement ture se brouillât avec les empereurs François-Joseph et Nicolas lorsque, après la guerre de Hongrie, Abdul-Medjid refusa si noblement de livrer les généraux magyars qui s'étaient réfugiés sur le territoire ottoman. Abdul-Medjid résista aussi bien aux menaces qu'aux sollicitations, et il maintint le droit d'asile de façon à faire comprendre aux vainqueurs que la clémence eût été peut-être un de leurs plus beaux titres de gloire.

Nous voici arrivés à la question dite des Lieux-

Saints qui a servi de prétexte à la Russie pour revendiquer sur les sujets grecs de la Sublime-Porte un protectorat équivalant à une souveraineté. Quelques mots nous semblent nécessaires pour fixer les idées sur ce sujet.

On sait que dans la Terre-Sainte les latins et les grecs, en éternelle rivalité, se disputent des privilèges précieux, et qu'il est de la plus haute importance pour les latins de ne point laisser les grecs, dont l'humeur envahissante est connue et qui usent sans scrupule du moyen de la corruption, envahir et s'approprier les sanctuaires. Des négociations suivies à Constantinople avec persévérance, en 1852, par M. de La Valette, envoyé extraordinaire de France, avaient abouti à obtenir des concessions au profit des pères latins. Ainsi le gouvernement de Sa Hautesse avait consenti à restituer au patriarche de Jérusalem, délégué du Saint-Siège, la clef de la grande porte de l'église de Bethléem, à donner l'ordre de replacer dans la grotte de la Nativité une Etoile ornée d'une inscription latine et qui avait disparu en 1847, et enfin à accorder à la communauté catholique le droit de célébrer son culte dans un sanctuaire vénéré, l'église dite du Tombeau-de-la-Vierge.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg transmet à celui des Tuileries l'assurance que son intention n'était pas de contraindre la Porte à revenir sur les concessions qui nous avaient été faites.

Or, l'envoi du prince Mentschikoff à Constantinople prouva très-clairement avec quelle jalousie les grecs voyaient l'influence des catholiques latins se consolider dans les Lieux-Saints. Le czar demanda au Divan la conclusion d'un traité qui mit sous la garantie de la Russie les droits et les immunités de l'Église et du clergé du rit grec.

C'était déplacer la question des Lieux-Saints pour y revenir plus tard avec pleine autorité.

Si les grecs, sans appui officiel, étaient parvenus à déposséder les latins de leurs privilèges les plus antiques et les mieux reconnus, quelles ne seraient pas leurs prétentions lorsqu'ils se sentiraient soutenues par le protectorat de la Russie ?

C'est ce que la France comprit aisément ; et nous ajouterons, à son honneur, que c'est son intérêt le plus clair et le plus direct dans les affaires d'Orient.

La question s'est agitée d'abord entre les clergés grec et latin ; puis elle a mis en présence le gouvernement du czar et les gouvernements catholiques.

Il était de toute évidence que la Russie, à qui il fallait un moyen plausible de prendre enfin le chemin de Constantinople, ne manquerait pas de se plaindre amèrement des avantages obtenus par les latins. C'est ce qui ressort de la fameuse circulaire lancée le 11 juin 1853, par M. de Nes-

selrode, au moment où avait échoué la mission du prince Mentschikoff.

Nous croyons qu'il est utile de reproduire, pour déterminer les faits, pour préciser les points sur lesquels la France s'est trouvée en contact et en hostilité avec la Russie, la partie de la circulaire de M. de Nesselrode qui touche directement à l'affaire des Lieux-Saints :

« Il serait trop long de retracer en détail l'histoire de toutes les phases par lesquelles cette affaire a passé depuis l'année 1850. Cette question, nous avons la conscience de ne l'avoir point soulevée les premiers. Nous savions trop combien elle était grosse de conséquences pour la paix de l'Orient, peut-être même pour la paix du monde.

« Nous n'avons cessé, dès son origine, d'appeler l'attention sérieuse des grands cabinets sur la position qu'elle nous ferait, sur les graves éventualités qui en devaient naître; et le développement successif qu'elle a pris, en amenant la crise actuelle, n'a que trop justifié nos tristes prévisions. Il suffira, pour le moment, de vous rappeler qu'à la suite des premières concessions obtenues par la France en faveur des latins à Jérusalem, au détriment des privilèges séculaires accordés aux grecs, l'empereur, voyant chaque jour la partialité évidente de la Porte pour les latins l'entraîner à des concessions de plus en plus graves pour les droits et

« intérêts du culte oriental, se trouva dans l'obli-
« gation d'adresser, sur ce sujet, une lettre ami-
« cale, mais sérieuse au sultan.

« Les résultats de cette démarche furent d'a-
« bord l'appel d'une commission exclusivement
« composée d'ulémas tures, qui s'occupa d'un
« arrangement propre à concilier les prétentions
« réciproques ; puis, après de longs pourparlers,
« une lettre responsive du sultan à l'empereur,
« annonçant la solution définitive de la question,
« et renfermant les promesses les plus solennelles
« sur le maintien des anciens droits octroyés par
« la Porte aux communautés grecques. Un fir-
« man qui renfermait les détails de cet arrange-
« ment nous fut en même temps communiqué.
« En tête de ce firman, un hattî-shériff auto-
« graphe du sultan reconnaissait et consacrait,
« de la manière la plus formelle, les actes anté-
« rieurs accordés aux grecs à différentes époques,
« renouvelés par le sultan Mahmoud, et confir-
« més par le souverain actuel.

« Bien que cette lettre et ce firman fussent
« conçus dans un esprit et dans des termes qui
« s'écartaient quelque peu du strict *statu quo*
« que nous nous étions toujours attachés à main-
« tenir, cependant ces pièces ayant paru à l'em-
« pereur satisfaisante, jusqu'à un certain point,
« sa juste sollicitude pour les intérêts et les
« immunités du culte gréco-russe à Jérusalem, un
« désir de conciliation porta Sa Majesté à les

« accepter. Elle en prit acte de manière à leur
« donner la valeur d'une transaction solennelle
« et définitive.

« En présence de ces documents catégoriques,
« officiellement communiqués à la suite d'une
« longue et pénible négociation, le gouvernement
« impérial était certes fondé à considérer comme
« à jamais clos un débat dont sa modération
« avait réussi à écarter les dangers, et qui laissait
« les latins en possession de nouveaux
« avantages. Vous savez que malheureusement
« il n'en a point été ainsi.

« Je serais entraîné trop loin, si je relatais ici
« tous les actes de *faiblesse*, de *tergiversation* et
« de *duplicité* qui ont signalé la conduite des au-
« torités ottomanes, lorsqu'il s'est agi d'accom-
« plir les engagements pris à notre égard, et de
« procéder, à Jérusalem, suivant les formes d'u-
« sage, à la promulgation, à l'enregistrement et
« à l'exécution du firman.

« ... L'infraction la plus flagrante a été la
« remise aux mains du patriarche latin de la
« clef de la porte principale de l'église de Beth-
« léem. Cette remise était contraire aux termes
« précis du firman. Elle heurtait profondément
« le clergé et toute la population du rite gréco-
« russe, parce que, suivant les idées accréditées
« en Palestine, la possession de la clef semble im-
« pliquer à elle seule celle du temple tout entier.
« Le gouvernement ture constatait ainsi, aux

« yeux de tous, contre son propre intérêt même,
« la suprématie qu'il accorde à un autre rite que
« celui auquel est soumise la majorité de ses
« sujets.

« Un pareil oubli des promesses les plus posi-
« tives consignées dans la lettre du sultan à l'em-
« pereur ; un manque de foi aussi patent, aggravé
« encore par les procédés et le langage dérisoire
« des conseillers de Sa Hautesse, étaient certes
« de nature à autoriser notre auguste maître,
« blessé dans sa dignité, dans sa confiance ami-
« cale, dans son culte, et dans les sentiments re-
« ligieux qui lui sont communs avec ses peuples,
« à demander sur-le-champ une satisfaction écla-
« tante.

« Sa Majesté l'aurait pu faire si, comme l'en
« accuse sans cesse une opinion faussée dans ses
« sources, elle ne cherchait que des prétextes
« pour renverser l'empire ottoman ; mais elle ne
« l'a point voulu : elle a préféré obtenir cette sa-
« tisfaction par les voies d'une négociation paci-
« fique. Elle s'est efforcée encore une fois d'é-
« clarifier le souverain de la Turquie sur ses torts
« envers nous, comme envers ses propres inté-
« rêts, d'en appeler à sa sagesse des fautes de
« son ministère ; et c'est dans ce but qu'elle a
« envoyé le prince Mentschikoff à Constanti-
« nople.

« Sa mission avait deux objets, toujours relatifs
« à l'affaire des Lieux-Saints :

« 1^o Négociier, à la place du firman que l'on
« avait mis à néant, un nouvel arrangement qui,
« sans enlever aux latins ce qu'ils venaient
« d'obtenir en dernier lieu (car nous voulions
« éviter de placer, en exigeant ce retrait, la
« Porte-Ottomane vis-à-vis de la France précisé-
« ment dans la fausse position où elle était pla-
« cée vis-à-vis de nous), expliquât au moins ces
« concessions de manière à leur ôter l'apparence
« d'une victoire remportée sur le culte gréco-
« russe, et rétablît, moyennant quelques com-
« pensations légitimes, l'équilibre rompu aux
« dépens de ce dernier.

« 2^o Corroborer cet arrangement par un acte
« authentique, qui pût nous servir à la fois de
« réparation pour le passé, de garantie pour l'a-
« venir. »

De ce qui précède, on serait presque autorisé à conclure que le culte grec était opprimé en Turquie ; que ses privilèges se réduisaient à néant ; que dans le passé même il n'avait aucune autorité ; que par conséquent il ne pouvait attendre de garantie solide, de protection efficace, que de la part de la Russie.

Eh bien ! avant d'aller plus loin, précisons, non par des conjectures, mais sur des faits, la nature, l'étendue et l'importance des droits et privilèges que l'Église grecque possède en Turquie.

Le patriarche de Constantinople est le chef de la nation grecque. Il préside le synode et juge

souverainement toutes les causes civiles et religieuses. Lui et les douze métropolitains qui forment, sous sa présidence, le synode ou grand conseil de la *nation*, sont exempts du *harac*, c'est-à-dire de la taxe personnelle.

Les archevêques et évêques sont de droit membres des conseils municipaux, au même titre que les gouverneurs et les muphtis.

Le patriarche et les archevêques président, dans l'intérêt de la *nation grecque*, à la répartition des impôts.

Tous les cadis et tous les gouverneurs sont obligés d'assurer l'exécution des sentences judiciaires du patriarche qui concernent des chrétiens du rite grec. Ils sont également obligés de faire exécuter les sentences des évêques qui concernent leurs diocésains. Ils doivent, en outre, prêter main-forte au clergé grec pour la perception des taxes qui lui sont dues et pour le recouvrement de ses revenus.

Le clergé reçoit de chaque famille une contribution annuelle pour l'entretien du culte; il fait les mariages, prononce les divorces, rédige les testaments, et perçoit, pour tous les actes qui émanent de lui, des taxes considérables. Il a même, en certaines circonstances, le pouvoir de se faire assurer des legs pieux.

Dans tout jugement, le patriarche, et, comme lui, tous les métropolitains, prélèvent un droit de dix pour cent sur la valeur de l'objet en litige.

Ils condamnent à l'amende, à la prison, à la bastonnade, à l'exil; ils ont, de plus, le droit d'excommunication, et ils en ont souvent fait usage.

Le patriarche, les archevêques et les évêques exigent une rétribution des prêtres auxquels ils confient les hautes fonctions du ministère sacerdotal; ceux-ci, à leur tour, tirent une rétribution des prêtres subalternes. Les honoraires des trois patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, ainsi que ceux des trente-deux archevêques, et des cent quarante évêques, sont considérables, et on les prélève sur le montant des contributions publiques.

Cette simple énumération des privilèges civils et politiques, dont le clergé grec se trouve investi, démontre surabondamment, ce nous semble, que si les exigences de la Russie eussent été admises, le sultan fût devenu pour le tiers de ses sujets un souverain purement nominal.

Pour échapper à cette extrémité, Abdul-Medjid n'avait que deux moyens: 1° se placer sous le protectorat général des puissances européennes; 2° prendre vis-à-vis des diverses communions chrétiennes qui existent dans son empire l'initiative des concessions.

Ce dernier moyen était habile; le sultan, bien conseillé, l'adopta. Par son *iradé* du 5 juin, il octroya de nouvelles et larges immunités.

« Ma volonté, disait le firman, est que les pri-

« viléges particuliers des églises et des couvents
« de l'empire demeurent toujours *intacts*, ainsi
« que ceux qui sont attribués aux terres, à la
« propriété foncière et aux localités ecclésiasti-
« ques dépendantes de ces églises et de ces cou-
« vents. Les droits et immunités qui appar-
« tiennent ainsi aux temples, les priviléges et
« concessions analogues énoncés dans les bérats
« concernant les anciennes conditions des pa-
« triarches et de leurs délégués, ainsi que les
« priviléges, immunités et concessions des ecclé-
« siastiques fidèles sujets de mon empire, accor-
« dés par mes illustres ancêtres et agréés par
« moi, sont de nouveau confirmés par moi.

• Comme les bons effets et les résultats utiles
• de ces dispositions sont évidents et incontes-
« tables, je veux supprimer certains abus qui se
« sont introduits insensiblement, soit par *négli-*
« *gence*, soit par *paresse*, et empêcher qu'ils ne
« se reproduisent à l'avenir.

« J'ai donc rendu cet *iradé* décisif et juste,
« afin qu'on l'adopte pour guide; et quiconque
« y contreviendrait s'exposerait à ma colère im-
« périale. »

En confirmant ainsi à toutes les communions chrétiennes de l'empire leurs priviléges et le libre exercice du culte, le sultan repoussait par le fait l'une des plus importantes et la principale peut-être des prétentions de la Russie, — celle de protéger directement et exclusivement le culte grec.

Qui voulez-vous protéger ? On n'opprime personne.

Quels droits tendez-vous à rétablir ? Tous les droits sont reconnus, respectés, mis sur un pied d'égalité parfaite.

Six conseils des ministres, et les deux derniers extraordinaires, furent tenus successivement dans le palais et en présence d'Abdul-Medjid. Au moment de prendre une résolution suprême, on pensa qu'il ne serait pas inutile d'invoquer l'expérience de tous les hommes d'élite. Les anciens vizirs, les pachas des provinces alors de séjour à Constantinople, les officiers supérieurs, les principaux ulémas furent appelés.

— Pouvons-nous admettre les exigences de la Russie ?

Telle fut la question posée à l'assemblée.

La réponse unanime fut :

— Nous ne le pouvons pas.

Au sein de l'émotion générale, Abdul-Medjid prit la parole et fit la déclaration suivante :

— Jusqu'ici j'ai cherché, par tous les sacrifices possibles, à éviter une rupture ; mais mon devoir est de sauvegarder mes droits de souverain, et ce devoir je saurai le remplir !

Trois jours après cette mémorable réunion, le prince Mentschikoff quittait la capitale de l'empire ture, et pour la première fois le *Journal de Constantinople* publiait la notification officielle du mauvais résultat de l'ambassade.

Ce n'était pas encore la guerre, c'en était le souffle.

D'immenses préparatifs furent faits de tous côtés, malgré la pénurie du trésor impérial. Une flotte fut armée; dans les arsenaux, on passait les nuits à travailler; le contingent d'Égypte fut réclamé; on s'occupa de mobiliser les rédifs (milices) de Roumélie; enfin, on espérait pouvoir très-prochainement réunir cent vingt mille hommes sous les murs de Schoumla, pour défendre la ligne du Balkan.

Plus le péril augmentait, plus semblait s'accroître l'enthousiasme des Musulmans. Un jour, comme Abdul-Medjid se rendait à la mosquée de Sultan-Ahmed, cinquante Zeibelks (1) se placèrent sur le passage de Sa Hauteesse.

— Que veulent ces hommes? demanda le sultan.

— Servir notre souverain, répondirent-ils. Nous sommes dix mille qui attendons les ordres du gouvernement impérial; il ne nous faut que de la poudre et un pain par jour.

— Eh bien, qu'on les fasse venir, dit Sa Hauteesse au ministre de la guerre.

L'occupation des principautés ne permit à la Sublime-Porte que de protester dans la mesure de son droit et de sa dignité. A Vienne, la Con-

(1) Les Zeibelks sont les plus robustes agriculteurs de tout l'Empire. Ils occupent le littoral, depuis Constantinople jusqu'aux sept caps de Rhodes.

férence continuait son œuvre de médiation : la note définitive parut ; le sultan y introduisit quelques légers changements : c'en fut assez pour que cette note modifiée fût rejetée à Saint-Pétersbourg. Alors Abdul-Medjid invita les flottes anglo-française à entrer dans les Dardanelles. Ce n'était pas la guerre qu'il voulait, mais une imposante démonstration. Ce calme plein de force est rarement compris par la foule, qui s'irrite des ménagements et des lenteurs. Ainsi, dans Constantinople, chaque jour la population se pressait autour du palais de Reschid-Pacha ; chaque jour, sur les murs des monuments principaux, étaient affichés des placards belliqueux. En voici un, entre autres ; il donnera une idée de l'exaltation des esprits :

« O très-puissant Padischah ! pour l'amour de
« votre auguste personne, tous vos sujets sont
« prêts à sacrifier leur vie, leurs biens et leurs
« familles ; mais, vous aussi, vous êtes en devoir
« de tirer du fourreau le sabre du victorieux
« Mahomet, que vous avez ceint dans la mosquée
« d'Eyoub Ansari, à l'exemple de vos illustres
« aïeux et prédécesseurs.

« Votre armée victorieuse et la nation
« tout entière demandent absolument de com-
« battre pour la défense de vos droits incontes-
« tables.

« O Padischah ! ouvrez les oreilles, écoutez la
« voix de vos enfants ! »

Cette ardeur n'existait pas chez les seuls Ottomans, puisqu'on vit les Israélites de Constantinople apporter d'eux-mêmes un million de piastres au trésor impérial.

Abdul-Medjid hésitait encore. Et qui pourrait s'en étonner? Le jeune sultan n'avait que trop présents à la mémoire les désastres du règne précédent. La défaite de Nézib, celle de Navarin, la perte de la Grèce, tant de secousses qui avaient mis l'empire à deux doigts de sa ruine, lui révélaient, par la triste leçon de l'expérience, la faiblesse à laquelle était arrivée la Turquie. Il mesurait sans effroi peut-être, mais d'un regard prudent, la portée d'une lutte avec les Russes. On le croyait timide et faible, lorsqu'il était circonspect et sage.

Le 8 septembre, une centaine d'individus de la classe vénérée des ulémas se rendit processionnellement à la Porte, où elle remit au grand-vizir une adresse revêtue de nombreuses signatures. Dans cette adresse était posée au sultan l'alternative suivante : Ou une déclaration de guerre à la Russie, ou son abdication.

Cette démarche n'était pas de nature à diminuer l'agitation populaire. On sait, en effet, que le corps des ulémas a une haute importance, que le temps a consacrée. Non que Mahomet ait institué un sacerdoce; car tout musulman est apte à dire la prière, mais le Coran étant écrit en arabe et ne pouvant être traduit sans profanation, ce

sont les lettrés ou ulémas qui, sachant l'arabe, servent de guides aux croyants dans une langue que ceux-ci entendent imparfaitement. Et comme chez les mahométans la loi religieuse et la loi civile se confondent, les ulémas s'intitulent interprètes de la loi. Le grand muphti est chef de la loi; mais le chef actif, réel des ulémas, ayant le titre de scheik-ul-islam, est de droit ministre de la justice. Le scheik-ul-islam a sous lui, pour chaque province, un karaskier, uléma supérieur, qui est le chef provincial de la justice. Tous les karaskiers résident à Constantinople, près du scheik-ul-islam, et forment avec lui le conseil auquel, dans les grandes circonstances, le sultan demande un *fatwa*, c'est-à-dire, une déclaration que la mesure ordonnée n'est point en opposition avec le Coran. Pour tout l'empire, le corps des ulémas se compose d'environ trente mille hommes qui, sous le rapport de la science, sont l'élite de la population et dont l'influence est facile à comprendre.

La démarche des ulémas donnait donc lieu de craindre une manifestation prochaine, plus sérieuse encore. De grandes précautions furent prises, on renforça les troupes de la garnison. Les vaisseaux anglais et français étaient dans le port de Constantinople comme des citadelles flottantes, sur lesquelles le sultan pouvait compter. Mais on s'était alarmé à tort : les fêtes du Baïram n'amènèrent aucun trouble. Il n'y eut que des

respects pour le sultan ; et nous pouvons ajouter qu'il y eut le plus vif et le plus touchant enthousiasme lorsque, à Unkiar-Skelessi, Abdul-Medjid passa en revue les premiers contingents que l'Égypte venait de lui envoyer.

Enfin, le 24 septembre, le sultan réunit tous ses ministres dans le palais de Tchéragan pour leur annoncer qu'il ne pouvait accepter la rédaction pure et simple de la Note de Vienne, sans manquer à ses devoirs et abdiquer par le fait son autorité. En même temps, il ordonna que le lendemain un conseil extraordinaire aurait lieu à la Sublime-Porte. Dans ce conseil il n'y avait pas moins de trois cents personnes, et c'est là que fut prise la résolution de déclarer la guerre. La foule, remplie d'inquiétude et d'émotion, encombrait les rues de Constantinople : c'était un curieux spectacle que cette multitude tenant ses yeux levés vers la salle où tant de hauts fonctionnaires décidaient du sort de l'empire, et se préparant en silence à faire tous les sacrifices qu'on pourrait lui demander.

A côté du texte de la déclaration de guerre se trouvait un décret ordonnant une levée de 150,000 hommes. On ouvrit des listes d' enrôlements volontaires : en quelques jours, elles furent couvertes de noms. Déjà l'armée de Bulgarie, aux ordres d'Omer-Pacha, comprenait 110,000 hommes divisés ainsi : nishans ou réguliers, 45,000 ; cavalerie, 8,000 ; rédifs et Alba-

nais, 57,000. On calculait que, avec sa réserve, l'armée ottomane pouvait atteindre promptement un chiffre de 300,000 hommes.

Sur ces entrefaites, il survint un événement qu'on pourrait appeler providentiel. Le patriarche grec de Constantinople, Germanos, mourut; et il fallut que l'impuissance et la misère de cette Église grecque, jadis si illustre, aujourd'hui si abâtardie, éclatât au grand jour, précisément dans le moment même où ses prétendus intérêts compromettaient la paix universelle. Le siège du Phanar devait procéder à une nouvelle élection.

On sait de quelles intrigues cette élection est entourée. Non-seulement l'ambition des candidats prodigue dans le sein du synode la corruption, les séductions et les menaces. Une fois un nom arrêté, il faut ce qu'on appelle l'acclamation du peuple; et c'est alors que se déploient ces multitudes tumultueuses, gagnées à prix d'argent. Par dessus tout, domine l'influence politique. Le bérat d'investiture, la reconnaissance légale doit être donnée par la Porte; et le Divan, d'ordinaire, la fait chèrement payer.

Dans la situation présente des affaires, l'élection et la confirmation allaient être plus que jamais une question de parti. La faction dévouée à la Russie tenait absolument à faire arriver un candidat qui lui appartint. On citait comme ayant des chances, Gerassimos, ex-métropolitite d'Antioche, et les archevêques de Kissik, de Kessa-

rias et de Jersa, hommes tout dévoués à la Russie. Le patriarche qui venait de mourir, Germanos avait refusé d'admettre certaines mesures disciplinaires que la Russie voulait imposer aux grecs, en retour du protectorat; et quand parut l'*Irade* du sultan, il avait publié des lettres remplies d'expressions ardentes d'actions de grâces. Aussi le Divan donna-t-il aux obsèques de Germanos un éclat extraordinaire, et eut-il soin d'en faire une démonstration hostile à la Russie : ce en quoi il fut parfaitement secondé par les Phanariotes qui n'étaient pas fâchés de voir dans la marque de sympathie qu'on leur demandait une consécration morale de leur indépendance.

Le moine Anthimos fut nommé patriarche de Constantinople. Cette élection, faite sous l'influence du Divan, avait trop d'importance pour qu'on pût supposer un instant que le nouveau patriarche serait favorable aux intérêts russes. En effet, Anthimos, dans la circulaire qu'il adressa à ses coreligionnaires, en prenant possession de son siège, se prononça énergiquement contre les droits que le czar prétendait exercer au nom des grecs. Immédiatement après sa nomination, il se rendit à cheval au palais du sultan et prêta à Sa Hautesse un serment de fidélité inaltérable.

Lorsque la France envoya à Constantinople, en remplacement de M. de Lacour, le général Baraguey d'Hilliers, le nouvel ambassadeur fut reçu en audience solennelle par Abdul-Medjid et

prononça un discours dans le sens de la paix, tout en réservant le principe de l'indépendance de la Turquie. On remarqua cette réponse ferme et nette du sultan :

« Comme toujours je compterai encore dans
« la crise actuelle sur l'appui matériel et moral
« de mes anciennes alliées la France et l'Angle-
« terre. La France, ainsi que le reste de l'Europe,
« a le droit de vouloir la paix ; moi aussi je la
« veux, mais seulement en tant qu'elle n'affecte
« en rien ni mes droits de souveraineté, ni l'in-
« dépendance de la Turquie. Pour aujourd'hui,
« un arrangement est inacceptable sans l'entier
« abandon des prétentions élevées par la Russie,
« et sans l'évacuation complète des deux princi-
« pautés qui sont partie intégrante de mon em-
« pire. »

Le sultan fit même réponse à lord Stratford de Redcliffe qui avait demandé la faveur de lui présenter les officiers de l'escadre anglaise.

La fin de l'année 1853 amena des embarras pour le gouvernement impérial. Le parti de la paix avait paru prévaloir dans le Divan : les softas ou étudiants, excités par les ulémas, se répandaient dans les rues de Stamboul en jetant le cri : Aux armes ! des canons furent braqués ; on exila à la Canée (Candie) environ quatre-vingts individus. Une proclamation du sultan parut : elle annonçait que ni la paix ni même une trêve n'avait été conclue ; mais que la Russie semblait

manifestes des intentions pacifiques, et que le scheik-ul-islam approuvait un traité honorable. Comme on craignait que les troubles ne prissent plus de développement, Abdul-Medjid déclara noblement à l'ambassadeur de France qu'il abdiquerait plutôt que d'accepter une assistance étrangère contre ses propres sujets. En même temps, pour donner aux puissances une preuve manifeste de déférence, il eut le courage d'exiler du conseil son propre beau-frère Méhémet-Ali, séraskier et général en chef des armées ottomanes, en confiant le portefeuille de la guerre à Riza-Pacha qui lui-même avait été séraskier durant plusieurs années. Méhémet-Ali, d'abord simple garçon de café et qui dut sa fortune à Khosrew-Pacha, était devenu ce qu'on pourrait appeler le chef du parti populaire. Dans le Divan, c'était lui toujours qui repoussait obstinément tous les tempéraments proposés par l'Europe, qui résistait à toutes les ouvertures, qui soutenait que la Turquie ne devait compter que sur elle-même. Son éloignement du pouvoir fut, à bon droit, considéré comme la preuve que l'influence éclairée de l'Europe et le désir de s'unir de plus en plus à l'Occident, pour entrer enfin dans la grande famille des peuples civilisés, triomphaient à Constantinople.

Cependant le sultan se vit obligé de prendre une mesure non moins grave, c'est-à-dire de destituer le scheik-ul-islam qui s'était opposé à ce

que les propriétés des mosquées fussent déclarées propriétés de l'Etat, moyen financier adopté pour couvrir les frais de la guerre. Arif-Effendi, homme de mérite et partisan des réformes, fut appelé à ces fonctions qui ont tant de poids dans un pays où l'administration politique ne peut rien conclure sans le concours du chef de la religion.

Les événements mémorables qui se sont accomplis sur le théâtre de la guerre n'ont pas besoin d'être rapportés ici. Nous avons eu surtout à constater le rôle élevé qu'a rempli le sultan, ses qualités intéressantes, son dévouement. Ces derniers temps semblent l'avoir transfiguré : l'arrivée à Constantinople des troupes anglo-françaises a ranimé toutes ses espérances et lui a donné une énergie physique qu'on ne lui avait pas encore connue. Tous ceux qui assistaient à la grande revue des troupes françaises qui eut lieu le 17 juin 1854 à Constantinople, furent frappés de cet heureux changement.

Environ dix mille hommes étaient rangés en bataille. On voyait aussi cinq mille soldats turcs, infanterie, artillerie et lanciers, lesquels ont été placés sous les ordres du prince Napoléon et font partie de sa division. A une heure de l'après-midi, le sultan, accompagné du séraskier Riza-Pacha, du maréchal de Saint-Arnaud, du prince Napoléon, et suivi d'un état-major, presque tout français, de près de deux cents personnes, parut sur le terrain et parcourut toute la ligne. Sa prin-

cipale distinction venait du grand nombre de ses décorations. La poignée de son sabre et la selle de son cheval resplendissaient d'or et de diamants. Abdul-Medjid examina avec intérêt le costume et l'air martial des Zouaves ; il s'arrêta auprès d'une pièce d'artillerie qu'on lui fit voir en détail. Ensuite le défilé eut lieu. Le sultan, pour qui on avait préparé une tente, ne voulut pas y entrer ; mais il resta bravement exposé à un soleil et à une poussière insupportables. Il était fort gai, s'entretenait en français avec le prince et le maréchal, et riait souvent. Après avoir causé quelque temps avec madame la maréchale de Saint-Arnaud, il dit adieu aux deux chefs et rentra dans son palais.

Le lendemain, un témoin oculaire écrivait, sous l'impression de la surprise et de la sympathie, ces lignes qui méritent d'être recueillies :

« Abdul-Medjid, dont la physionomie nous apparaissait comme celle d'un souverain qui mène tristement le deuil de son empire et de sa nation ; Abdul-Medjid, qui semblait naguère imposer sa lugubre pensée au pas si lent et si mesuré de son coursier ; ce jeune monarque, dont la voix n'avait jamais été entendue que de quelques confidents, car il parlait bas et ne commandait que par signes ; Abdul-Medjid, enfin, lançait son cheval au grand galop, et révélait à ses sujets étonnés un élégant et hardi cavalier. Sa parole était vive, haute, et ses gestes animés traduisaient sa con-

versation entraînant. Son visage, ordinairement empreint de la pâleur de la mort, était fortement coloré ; ce jour-là , ses grands yeux noirs et brillants avaient quelque chose de cette implacable austérité qui caractérisait le regard terrible de ce réformateur despote , le sultan Mahmoud. Les troupes françaises , leur tenue martiale , leurs mouvements libres et dégagés , cette expression d'indomptable courage profondément gravée sur leurs visages mâles et brunis par le soleil, il a suffi de tout cela pour transformer le sultan , pour changer un rêveur en héros. »

Terminons par un trait tout récent et qui prouvera combien les soldats turcs, si admirables de courage et de résignation, sont dévoués à leur souverain.

On demandait à des cavaliers d'un escadron de lanciers turcs s'ils recevaient des vivres :
« Oui, répondirent-ils. — Êtes-vous contents ?
— Oui. — Quels vivres vous donne-t-on ? — Du pain. — Et après ? — Rien que du pain ; *le sultan ne peut faire davantage.* — Avez-vous une solde ? — Oui. — Quelle est-elle ? — 28 piastres (5 fr. 60 c.) par mois. — La touchez-vous régulièrement ? — *Nous n'avons rien reçu depuis neuf mois ; le sultan ne peut nous payer.* »

Quoi de plus touchant que cette patriotique abnégation , et n'a-t-on pas lieu d'estimer un souverain qui peut inspirer tant d'amour à ses sujets ?

RESCHID-PACHA

Avant que l'ère des réformes eût mis fin au règne de la faveur et du bon plaisir, les sultans n'avaient à consulter que le caprice dans le choix de leurs serviteurs les plus élevés en dignités. Ils les prenaient souvent au hasard, au milieu de la foule; et tel s'endormit simple batelier qui se réveilla grand-vizir. Quant à des hommes d'État nourris d'études sérieuses, et n'étant entrés en fonctions qu'après avoir fait un long apprentissage, c'étaient encore des exceptions, même dans ces derniers temps. Reschid-Pacha est une de ces rares exceptions.

Son rang fut la conséquence de son mérite; il n'est arrivé au premier poste, à la direction des affaires de son pays qu'en passant par des emplois d'abord modestes, puis de plus en plus importants. Sa réputation, en un mot, a été l'œuvre de son travail et de ses services.

Son père, Moustapha-Effendi, administrait les riches propriétés de la mosquée de Sultan-Ba-

jazet. Il mourut; et tandis que jusqu'alors les fonctions qu'il avait remplies étaient restées héréditaires dans sa famille, elles furent enlevées brusquement au fils de Moustapha et conférées par Mahmoud à un de ses eunuques.

Mais la mère du jeune Reschid était une femme de forte intelligence et de volonté puissante. Elle avait quatre enfants : leur éducation fut son œuvre. Une de ses filles épousa Ali-Pacha, alors gouverneur d'une des provinces d'Asie. La bonne mère mourut en 1817 : Reschid n'avait encore que quinze ans; mais déjà ses belles facultés avaient pris leur entier développement. Ali-Pacha appela après de lui son jeune beau-frère et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Reschid suivit avec ce titre son protecteur dans les gouvernements de Morée et de Broussa, puis à Constantinople où Ali-Pacha fut appelé en 1822 pour devenir grand-vizir.

La révolution qui détacha la Grèce de l'empire turc avait éclaté. Ali-Pacha comprit que les mesures de violence, loin de ramener les esprits, ne serviraient qu'à envenimer les haines et à enflammer les courages. Il osa dans le Divan proposer des moyens de douceur, des tempéraments, et déclarer que le rétablissement de la paix, la victoire même, était à ce prix. Ce fut une indignation générale parmi les conseillers de Mahmoud : Ali-Pacha tomba sous la disgrâce et, destitué, fut banni à Gallipoli. Cependant les défaites

réitérées des Turcs lui donnèrent raison. Alors on songea de nouveau à lui; et comme il connaissait parfaitement le pays, on espéra qu'il changerait le cours des événements : mais il était trop tard : Ali ne fut pas plus heureux que ses devanciers. On le rappela, et il mourut de chagrin.

Reschid avait donné déjà assez de preuves d'aptitude et de talents pour n'avoir pas à craindre d'être entraîné dans la perte de son protecteur. Il devint secrétaire du grand-vizir Selim-Pacha et le suivit dans la campagne de 1829 contre les Russes. Izet-Pacha, successeur de Selim-Pacha, le maintint dans ses fonctions et le chargea même de prendre part aux négociations du traité d'Andrinople. Les services éminents que Reschid rendit, en cette occasion, lui valurent une nomination au poste d'*Amedji* ou grand référendaire. Sa fortune était en bon train.

Plus tard, Reschid fit en Égypte deux voyages diplomatiques, le premier avec Pertew-Pacha; le second avec Halil-Pacha en 1833. Cette dernière mission avait pour but d'arracher à Méhémet-Ali, vainqueur de Konieh, les meilleures conditions possibles. Le résultat des efforts heureux de Reschid fut le traité de Koutabia, qui ne pouvait alors que satisfaire le sultan. On le nomma alors ambassadeur à Paris.

Sa connaissance spéciale de la langue et de la littérature françaises le rendait particulièrement

apte à cet emploi éminent. Son caractère lui valut autant d'amis qu'il connut de personnes à Paris. Il ne fut pas moins bien vu à Londres où il avait été envoyé ensuite, toujours en qualité d'ambassadeur. Deux ans passés à l'étranger fortifièrent, avec sa science diplomatique, son goût pour les institutions des chrétiens, son estime de notre civilisation douce et éclairée, enfin son besoin de réformes. Il faisait chaque jour avec amertume la comparaison entre deux ordres de choses si différents; et par ce qu'il voyait de splendeur et de vie, d'un côté, par ce qu'il avait vu de ténèbres et de torpeur, de l'autre, il sentait quelles causes avaient précipité la décadence de l'empire ottoman, comme aussi quels remèdes pourraient conjurer une perte imminente. Sur ces entrefaites, son protecteur ou plutôt son ami Pertew-Pacha, alors premier ministre, l'invita à revenir à Constantinople pour y prendre le département des affaires étrangères. Reschid se mit en route. La voix qui le rappelait avait trop d'autorité sur lui pour qu'il ne s'empressât point d'obéir.

Il arrive, et ce qu'il trouve c'est une tombe... une tombe fraîchement fermée.

Comme tout ministre en faveur, Pertew-Pacha avait des ennemis. Le noircir auprès de Mahmoud qui l'estimait justement, ce n'était pas chose facile, car les services de Pertew-Pacha parlaient plus haut que toutes les calomnies. Mais à cer-

taines heures, Mahmoud livré aux plaisirs sensuels de la table, aux fumées dangereuses des vins les plus capiteux, perdait à la fois sa dignité et sa raison. Telle fut l'occasion que la haine choisit pour ruiner le crédit du ministre. On rapporta au sultan des discours que Pertew aurait tenus contre lui, contre ses habitudes, en un mot contre son intempérance. Avec l'ivresse, la fureur monta à la tête de Mahmoud. Un blâme, de la part d'un sujet, c'était un outrage. On lui dit que ce crime valait la mort. On lui rappela qu'il n'avait qu'une parole à prononcer, un ordre à signer..... Il signa; et comme autrefois, comme aux temps barbares qui avaient précédé les projets de réforme, un muet du sérail porta un lacet à la victime.....

Reschid semblait perdu : avoir été l'ami de Perthew, c'était un titre de proscription. Mais l'indignation doubla son courage. Il courut au palais de Mahmoud et ayant obtenu audience, il démontra aisément à Sa Hautesse qu'on l'avait trompée et que Pertew était mort innocent. A cette nouvelle, la douleur de Mahmoud ne connut pas de bornes. Sans hésiter, il condamna à l'exil les calomniateurs Akif et Halil-Pacha, bien que ce dernier fût son gendre. En réussissant à venger son bienfaiteur, en se montrant ainsi ferme et résolu, Reschid grandit aux yeux du sultan, et sa faveur coïncida d'ailleurs avec les projets favoris de Mahmoud. Nul homme mieux que

Reschid ne pouvait servir la cause de la réforme.

Il la servit trop bien peut-être; car il ne sut pas assez ménager les antipathies profondes, les préjugés invétérés du vieux parti ture qui voyait autant d'actes de profanation dans les divers changements apportés aux usages, à l'administration, à l'armée, au gouvernement. Des conspirations s'ourdirent contre un système qui paraissait vouloir transformer en quelques heures toute la Turquie, sans tenir compte des ménagements que la prudence commandait. Les yeux des vrais Osmanlis se tournèrent vers Méhémet-Ali, comme vers le dépositaire et le représentant de la foi antique, bien qu'il eût donné lui-même l'exemple du goût des réformes et des nouveautés. Le puissant vassal ne demandait pas mieux que d'intervenir dans les affaires de son suzerain; les invitations pressantes qui lui furent faites de tirer le glaive pour la défense de l'orthodoxie se trouvèrent d'accord avec ses désirs. Peut-être eût-il été d'une politique habile et prudente d'ajourner un conflit avec Méhémet-Ali: Reschid-Pacha, au contraire, hâta l'explosion, accéléra la lutte. Il était trop tard lorsque le sultan comprit vers quels abîmes son conseiller l'avait entraîné: il disgracia Reschid; mais nous devons reconnaître que cette disgrâce ne fut qu'à demi rigoureuse, puisqu'elle prit la forme d'une nouvelle ambassade à Londres.

Reschid mit à profit son séjour en Angleterre

pour chercher à éclairer les hommes d'État de ce pays sur les projets ambitieux de la Russie et à jeter les bases d'une grande alliance internationale contre un empire de plus en plus envahissant. Il leur dévoila les menées habiles par lesquelles le cabinet russe excitait Méhémet-Ali contre le sultan, afin d'affaiblir la Turquie dans une lutte intestine et de pouvoir ensuite s'en emparer facilement.

Cette manière de voir ne fut pas alors partagée par les hommes d'État anglais. Lord Palmerston, qui a toujours fait de la politique de passion, c'est-à-dire d'aveuglement, sans être, comme l'en accuse David Urquhard, « un traître à la solde de la Russie, » se montra au moins un politique entêté et inconsistant. Il ne voulut rien écouter, et sans le savoir assurément il servit des intérêts hostiles à l'Angleterre. Il est plus que probable que si, à cette époque, une alliance anti-russe eût pu se former, Méhémet-Ali n'eût pas osé prendre l'offensive.

L'ambassadeur ottoman, dégoûté de poursuivre des négociations infructueuses, chercha dans ses voyages une distraction aux ennuis qu'il éprouvait. Rome le vit dans ses murs : de tous les adeptes du Coran, il est le premier qui ait été reçu en audience par le pape. Ce fait inouï et qui honore la tolérance moderne, produisit beaucoup de sensation.

De Rome, Reschid se rendit à Paris ; ce fut là

qu'il apprit coup sur coup les événements terribles qui mettaient son pays à deux doigts de sa perte. Plus de sultan, plus d'armée, plus de flotte. Mahmoud était mort, l'armée avait été détruite en quelques heures à Nezib; quant à la flotte, son Capoudan-Pacha l'avait conduite dans les ports de l'ennemi!

Au milieu de cette crise, en face de tant de périls qui ne laissaient pas entrevoir de remèdes, Reschid se montra à la hauteur de son devoir. Il courut à Londres; et avant de retourner à Constantinople où le rappelait le nouveau sultan, il réussit à faire conclure le traité de la quadruple alliance qui garantissait l'existence de la Turquie.

La Russie figurait parmi les contractants. Son intérêt d'alors lui commandait de conserver l'édifice chancelant, de peur que Méhémet-Ali ne s'emparât des débris de l'empire ture et n'en fit un État jeune et vigoureux. Assurément, le secours de l'empereur Nicolas était un danger de plus : mais entre une mort immédiate ou celle que promet l'avenir, qui donc pourrait hésiter un moment? L'humiliation même attachée à ce secours donné par la Russie ne devait pas arrêter un politique habile qui pouvait, après tout, attendre du temps une meilleure et plus digne situation pour son pays.

Lorsque Reschid fut de retour à Constantinople, le péril était en grande partie passé. Au

milieu même des embarras où il s'était trouvé en montant sur le trône, le jeune successeur de Mahmoud n'avait pas hésité à continuer les réformes commencées par son père. Il n'hésita pas non plus à accorder sa confiance à Reschid qui bientôt jouit sous Abdul-Medjid d'un crédit qu'il n'avait pas possédé à ce degré sous Mahmoud.

Les circonstances étaient des plus favorables pour le ministre réformateur; son zèle rencontra peu de résistance chez les Turcs auxquels l'expérience avait enfin ouvert les yeux. Les dissidents formaient une imperceptible minorité. A cette époque, les avis des publicistes et des hommes politiques furent très-partagés sur la question de savoir si les innovations introduites par Reschid seraient, en définitive, utiles ou nuisibles à l'empire ottoman, et si cet empire ne puisait pas plus de forces dans sa vieille forme et ses anciens usages que dans l'imitation de la vie européenne. L'événement a donné raison à Reschid-Pacha. Certes, si la Turquie n'avait pas fait le laborieux apprentissage d'un ordre social nouveau, elle eût été incapable de trouver les ressources qui lui permettent aujourd'hui d'opposer à la Russie une résistance sur laquelle celle-ci ne comptait assurément pas.

Le hattî-shériff de Gulhané (1) tient le premier rang parmi les grandes lois nées sous

(1) Voir la biographie d'Abdul-Medjid.

l'inspiration de Reschid. Il contient, on le sait, les bases d'une constitution, en tant que ce mot peut s'appliquer à un empire oriental. Nous ne répéterons point le détail des bienfaits qui en ont été la conséquence. Mais nous en signalerons un surtout. Jusqu'alors les gouvernements avaient réuni tous les pouvoirs politique et militaire; depuis les réformes dues à Reschid, il y eut dans chaque province trois autorités supérieures, l'une chargée des affaires militaires, l'autre de la police, la troisième des finances. La torture fut abolie; cette grande mesure coïncida avec une loi pénale destinée à réaliser dans l'administration de la justice les promesses du hatti-shériff de Gulhané. Il est certain que la plupart de ces créations sont encore sur le papier : mais n'est-ce pas beaucoup que d'en avoir proclamé le principe? Le principe une fois admis, l'exécution s'en dégage d'elle-même. Le temps alors doit faire et fait son œuvre.

Et d'ailleurs, parmi les réformes qui ont été menées à bonne fin nous pouvons en signaler quelques-unes qui ont bien leur importance : une université, berceau de la science future, a été fondée, des postes ont été créés, les monopoles onéreux pour le commerce abolis; l'armée a reçu une organisation nouvelle.

Tels sont les actes éminents qui caractérisèrent pour la Turquie, le passage du despotisme barbare à la vie des États civilisés.

Cependant Reschid-Pacha était tellement absorbé par son immense travail, qu'il oublia le premier de tous les soins peut-être, celui de la sûreté personnelle. Il laissa à ses ennemis politiques le loisir de recommencer leurs menées, d'ourdir sa perte. Il avait mis sa confiance en son fidèle ami lord Stratford de Redcliffe, et se croyait à l'abri du danger dès que le noble lord veillait pour lui. Cette négligence momentanée lui devint funeste. La diplomatie russe s'était promis qu'elle aurait raison de l'homme qui osait ressusciter une nation qu'on avait crue morte. Il fallait à tout prix interrompre des réformes vivifiantes. Or Reschid-Pacha était d'autant moins sur ses gardes qu'il venait de recevoir du sultan un rare témoignage d'estime et de reconnaissance, une décoration créée spécialement à son intention.

La flotte turque revint le 20 mars d'Alexandrie; c'était la fin de la guerre, et le 29 du même mois le ministre fut destitué.

Il est vrai que, encore une fois, cette disgrâce prit la forme honorable d'une ambassade. Reschid-Pacha fut chargé de représenter la Turquie à Paris. Le sultan ne pouvait lui donner une plus grande preuve de sa confiance qu'en l'envoyant dans un pays que sa récente exclusion du concert des grandes puissances européennes avait si fortement et si justement blessé. Il s'agissait de calmer cette blessure faite à l'amour-propre na-

tional, de rendre à la Turquie la sympathie de la France. Reschid avait cet avantage qu'on savait, à Paris, qu'il avait donné le conseil au Divan de faire à Méhémet-Ali certaines concessions, auxquelles le cabinet des Tuileries attachait de l'importance. Il fut bien accueilli, et sa tâche n'en devint que plus facile. Or, il fallait qu'il démontrât la nécessité de la conservation de la Turquie, au point de vue de l'équilibre européen. Cette vérité, reconnue aujourd'hui, était alors controversée. Le séjour de Reschid se prolongea de 1841 à 1847. Il serait permis de penser que le diplomate mit à profit tout cet espace de temps, si l'on ne croyait savoir que vers les dernières années de son règne Louis-Philippe s'était très-secrètement engagé envers l'empereur Nicolas par les liens d'une alliance franco-russe, dont l'effet n'aurait manqué que par suite de la révolution de 1848. L'avenir seul permettra de découvrir ce qu'il y a eu de réel dans les bruits qui ont couru à cet égard.

Quoi qu'il en soit, depuis 1847 Reschid a habité de nouveau Constantinople, où il n'a cessé de remplir d'éminentes fonctions, d'abord comme grand-vizir, puis comme ministre des affaires étrangères. C'est ce dernier poste qu'il occupait, en remplacement de Rifaat-Pacha, lorsque l'altier Mentschikoff, prétendu négociateur politique, apporta son ultimatum qui, présenté le 5 mai, était rejeté le 13 du même mois.

Nous donnerons, à l'égard de cet ultimatum, une dernière explication qui nous semble essentielle.

Pour justifier sa demande, le prince Mentschikoff rappelait que jusqu'ici les privilèges des grecs n'étaient fondés que sur des actes émanés de l'autorité du gouvernement ottoman, actes *unilatéraux*, qui n'engagent point définitivement le gouvernement et qu'il peut toujours changer; que c'est ainsi qu'avaient été modifiées les concessions faites aux grecs par des firmans récents, lesquels ont été à leur tour modifiés par des firmans postérieurs; que ces changements autorisaient le cabinet de Saint-Pétersbourg à ne point s'en rapporter entièrement au Divan, et que c'était pour cela que la Russie avait besoin d'une convention réciproque, c'est-à-dire d'un acte *synallagmatique* (1). Il est impossible d'engager

(1) Voici comment, à cette époque, un publiciste éminent, M. Saint-Marc Girardin, appréciait les raisons qui, selon lui, forçaient l'empereur Nicolas à revendiquer le protectorat des grecs, au risque même de troubler le repos de l'Europe :

« La Russie, écrivait-il, ne peut pas abandonner la revendication qu'elle fait du protectorat de l'Église grecque en Orient. C'est pour elle une question capitale, parce qu'elle touche à la conscience populaire. Les politiques et les financiers peuvent dire : A quoi bon rendre l'Orient et l'Occident pour soutenir les Églises grecques de la Bulgarie, de la Bosnie, de la Roumélie et de l'Asie-Mineure? Ne pourrait-on pas laisser les choses

une question avec plus de hauteur que ne l'avait fait le gouvernement russe. C'est ce que Reschid démontra éloquemment dans le conseil extraordinaire tenu le 18 mai, à Constantinople, en présence du sultan. En ce moment, Mentschikoff était à Buyukdéré, où il attendait la réponse définitive. Reschid se rendit en personne auprès du

comme elles étaient? — Non, les choses de ce monde ne peuvent pas rester comme elles sont, nous le savons trop bien. Mais ce ne sont pas seulement les révolutions politiques qui remuent le monde, comme nous sommes habitués à le voir en Occident; les révolutions religieuses ont grande part au changement des choses. Or, une grande révolution religieuse est en train de se faire en Orient, la résurrection de l'Église grecque. C'est à cette révolution religieuse que l'empereur de Russie donne les mains par conviction d'abord et par nécessité politique. Nous ne savons pas assez en France quel est le mouvement des esprits dans l'Europe orientale, et comment ce mouvement tourne à la croisade plutôt qu'à la théologie..... Voilà en face de quels sentiments se trouve placée la Russie, qui comprend fort bien que le mouvement se fera contre elle, s'il ne se fait pas par elle; voilà la cause permanente des revendications qu'elle a faites et qu'elle fera en faveur de ses coreligionnaires. Il faut que la résurrection de l'Église grecque serve la grandeur de la Russie ou qu'elle la desserve. Il n'y a pas de milieu. C'est cette nécessité qui règle et qui maîtrise la politique de l'empereur Nicolas. Elle lui permet quelques concessions envers l'Europe occidentale, mais elle lui en interdit plus qu'elle ne lui en permet. •

prince pour lui annoncer qu'on lui adresserait une note témoignant des dispositions conciliantes du Divan et de ses regrets de ne pouvoir adhérer sans réserve aux clauses contenues dans le projet de Séned, remis par l'ambassadeur russe.

Tous les efforts tentés par le ministre demeurèrent infructueux.

Sans même laisser à la notification du Divan le temps de lui être envoyée, le prince Mentschikoff fit parvenir à Reschid-Pacha une nouvelle note. Sa mission, disait-il, était terminée; il se voyait dans l'obligation de partir en emmenant tout le personnel de la légation de Russie. Mais il déclarait que toute atteinte portée au *statu quo* de l'Église d'Orient « serait considérée comme l'équivalent d'une infraction aux stipulations existantes entre les deux gouvernements, *infraction qui obligerait l'empereur Nicolas à recourir à des moyens qu'il avait toujours désiré ne pas employer.* »

Nonobstant la remise de cette pièce, Reschid-Pacha envoya au prince, sous forme particulière et confidentielle, la note délibérée en conseil. Alors l'ambassadeur écrivit dans la même forme, exprimant le regret que la Porte eût cédé à des *suggestions étrangères* et espérant encore voir le gouvernement ottoman revenir à une détermination *plus sage* et plus conforme aux intentions bienveillantes de l'empereur Nicolas.

Nous ne surchargerons pas cette biographie

de pièces diplomatiques dont l'inconvénient est toujours de couper le récit. Cependant il est impossible de ne pas faire connaître au moins le texte de la dernière note officielle de Reschid-Pacha au prince Mentschikoff, en date du 19 mai. Elle fait ressortir la modération et l'élévation de vues qui distinguent le ministre ottoman; et en même temps, cette simple lecture prouvera que la Porte faisait à la Russie toutes les concessions compatibles avec l'honneur.

Voici cette pièce :

« Dans les communications de S. Exc. le
« prince Mentschikoff, tant écrites que verbales,
« le gouvernement ture a vu avec un profond
« regret des expressions faisant allusion à des
« doutes et au manque de confiance que la Su-
« blime-Porte est supposée avoir conçue rela-
« tivement aux bonnes intentions de S. M. l'em-
« pereur de Russie.

« La sécurité et la confiance de Sa Hautesse
« le sultan, en S. M. l'empereur, son auguste
« allié et son voisin, étant infinies, et les émi-
« nentes qualités de S. M. l'empereur ayant
« atteint un degré si bien justifié par l'expé-
« rience, qu'il est devenu d'usage de les appré-
« cier hautement, je tiens à honneur de déclai-
« rer que l'espérance la plus chère de mon
« maître le sultan est, en toute occasion, de
« fortifier et consolider les relations amicales

« qui subsistent heureusement entre les deux
« cours.

« En ce qui touche les privilèges religieux
« des moines de l'Église grecque, le gouverne-
« ment de la Porte doit à son propre honneur
« de les faire respecter toujours, et de maintenir
« contre toutes attaques présentes ou futures la
« jouissance des privilèges religieux concédés
« par les augustes ancêtres de S. M., et conti-
« nués et confirmés par elle ; et quant aux pri-
« vilèges spirituels d'une nature quelconque
« qui pourront être ultérieurement concédés à
« ses autres sujets chrétiens, il résulte néces-
« sairement des sentiments de sollicitude de la
« Sublime-Porte pour ses sujets qu'elle admet-
« tra les moines grecs aux mêmes immunités.
« Le gouvernement a vu, en conséquence, avec
« un vif regret que l'on ait pu concevoir des
« doutes sur cet invariable désir de la Porte.

« Toutefois, comme le firman impérial qui
« vient d'être octroyé au patriarche grec, et
« qui contient la confirmation de ses privilèges
« religieux, doit être réputé une nouvelle preuve
« de ce noble sentiment, et, en outre, comme
« la proclamation de ce firman, qui est en lui-
« même une ample garantie, doit faire dispa-
« raitre pour toujours toute crainte au sujet des
« rites de la religion de S. M. l'empereur, je
« suis heureux d'avoir à vous faire la présente
« notification.

« En ce qui touche l'assurance qu'à l'avenir
« il ne sera fait aucun changement relativement
« aux lieux de pèlerinage à Jérusalem, la Su-
« blime-Porte promet officiellement qu'aucun
« changement ne sera introduit sans que les
« gouvernements de France et de Russie en
« soient informés. Une note officielle, à cet
« effet, a été transmise à l'ambassade fran-
« çaise.

« S. M. ayant daigné concéder l'érection
« d'une église et d'un hôpital pour les Russes à
« Jérusalem, le gouvernement de la Sublime-
« Porte est disposé et décidé, après toute con-
« férence de droit, à signer un acte solennel
« tant pour cet article que pour les privilèges
« spéciaux du clergé russe.

« J'ai reçu l'ordre de Sa Hautesse de vous
« faire part de cette décision. Je profite de l'oc-
« casion pour vous renouveler, etc.

« Signé : RESCHID. »

Cette note était certainement de nature à
satisfaire la Russie, si la Russie eût voulu être
satisfaite. Le prince Mentschikoff déclara que
le langage du ministre des affaires étrangères
lui semblait fort différent de celui du sultan;
qu'il ne pouvait se contenter « d'assurances éva-
« sives et illusoire » ni accepter « une atti-
« tude insultante pour la Russie »; que « la
« cour impériale de Russie ne pourrait pas,
« sans déroger à sa dignité et sans s'exposer à

« de nouvelles insultes, continuer à conserver
« une légation à Constantinople. » Il ajoutait
ceci qui était une véritable menace : « Que le
« refus de garantie pour le culte gréco-russe
« orthodoxe devait, à l'avenir, imposer au gou-
« vernement impérial *la nécessité de chercher*
« *cette garantie* dans son propre pouvoir. »

Après le départ de tous les fonctionnaires de l'ambassade russe à Constantinople, l'hôtel n'était plus gardé que par un simple kavass (officier de police). Le 26 mai, M. d'Oseroff, qui avait rempli en dernier lieu l'office de chargé d'affaires, partit à son tour. Ce même jour, Reschid-Pacha communiqua aux quatre représentants de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse une sorte de manifeste où l'on retrouve encore l'esprit de modération de ce ministre qui fut jusqu'au bout le plus ferme défenseur de la paix. Nous citons encore cette pièce, qui est comme la conclusion de la première partie du grand débat de l'Orient :

« Bien que la question des Lieux saints, qui
« formait un des objets de la mission de S. A. le
« prince Mentschikoff, ambassadeur extraor-
« dinaire de Russie, ait été résolue à la satis-
« faction de toutes les parties, le prince a mis
« en avant relativement au culte et au clergé
« grecs des prétentions qui sont d'une tout
« autre nature.

« Il est de l'honneur de la Sublime-Porte de

« préserver, dans le présent et dans l'avenir, de
« toute atteinte les immunités religieuses ainsi
« que tous les droits et privilèges accordés sous
« les règnes précédents et confirmés par Sa
« Hautesse le sultan régnant, au clergé, aux
« églises et aux monastères des sujets ottomans
« qui professent la religion grecque, et de même
« que l'on n'a jamais songé à y apporter la
« moindre restriction, l'on n'a jamais, non plus,
« mis en doute les intentions amicales et loyales
« de Sa Majesté l'empereur de Russie envers la
« Sublime-Porte. Mais stipuler avec un gouver-
« nement étranger par un *sened* (acte obliga-
« toire), sous forme de convention, ou par une
« note ou déclaration ayant même force et va-
« leur, les droits, privilèges et immunités (ne
« fût-ce que pour la religion et le culte), en fa-
« veur d'une communauté nombreuse, sujette
« du gouvernement, cela touche aux droits
« d'indépendance et aux bases gouvernemen-
« tales de la puissance qui s'engage, et cela
« n'est nullement à comparer à quelques con-
« cessions faites par d'anciens traités.

« Cependant, les faits ont été exposés au
« prince Mentschikoff avec toute franchise et
« loyauté, et, en outre, on s'est montré par-
« faitement disposé à donner les assurances
« propres à dissiper les craintes conçues à l'é-
« gard des immunités de toutes sortes, du culte
« que professe personnellement Sa Majesté

« l'empereur de toutes les Russies. Mais mal-
« heureusement cela n'a pas mené à une entente
« entre les deux parties, et la Sublime-Porte
« regrette vivement que le prince ait poussé les
« choses jusqu'à rompre ses rapports officiels
« et quitter son poste.

« La Sublime-Porte ne nourrit aucune inten-
« tion hostile envers l'auguste cour de Russie;
« son vœu le plus ardent, au contraire, est de
« resserrer encore plus que par le passé les
« liens d'amitié qui lui sont chers et précieux,
« par la reprise des actes officiels. Elle espère
« donc que S. M. l'empereur, vu son caractère
« d'équité bien connu, ne voudra pas ouvrir,
« sans motif, la voie des hostilités, et que les
« principes constants de Sa Majesté impériale,
« dont l'univers entier est témoin, ne lui per-
« mettront pas des démarches en opposition
« avec les assurances positives qu'elle a don-
« nées aux augustes cours de l'Europe.

« Mais comme il est de fait que le prince a
« rompu ses rapports et quitté son poste; comme
« dans cet intervalle la Sublime-Porte n'a nul-
« lement été assurée que la guerre n'aurait pas
« lieu, tandis que l'on voit les grands préparatifs
« militaires, de terre et de mer, faits par la
« Russie dans les endroits rapprochés de l'em-
« pire ottoman, la Sublime-Porte, tout en n'ayant
« aucune intention hostile, se voit obligée, ce-
« pendant, par prudence et par précaution,

« d'aviser aussi à quelques préparatifs, et il a
« été résolu que, à partir de ce jour, des dispo-
« sitions militaires et de défense seront prises,
« et le gouvernement ottoman espère que les
« hautes cours signataires du traité de 1841 lui
« donneront raison à cet égard.

« En m'acquittant par ordre souverain de
« cette communication, je saisis, etc. »

« Signé : MOUSTAFA RESCHID. »

Il ne suffisait pas pour gagner l'Europe à la cause de la Turquie d'écrire des notes dans le style excellent et avec le ton modéré de celle que nous venons de reproduire. Une mesure considérable devait être offerte comme gage aux puissances protectrices. Si on demandait, il fallait aussi donner quelque chose. Reschid comprit sur quel point il était bon de faire à l'esprit du siècle une large concession : l'Europe vit paraître le *memorandum* dans lequel étaient énoncées de nouvelles immunités pour les chrétiens. Cet édit, qui enlevait à la Russie son prétexte le plus spécieux, celui d'une intervention séparée en faveur du culte grec, avait une importance qu'il fut aisé de comprendre. Une charte de tolérance religieuse absolue, en Turquie, ouvrait la porte à l'égalité civile; elle était un gage d'indépendance nationale; elle anéantissait d'un seul coup la prétention de la Russie à la suprématie religieuse en Orient; elle posait les droits de la population chrétienne sur leur base

naturelle, c'est-à-dire le progrès de la force et de l'intelligence des races chrétiennes elles-mêmes, sanctionné par le suffrage et l'appui des principales puissances européennes.

Tel fut l'acte qui honora à un si haut degré Reschid-Pacha; et si nous voulons, en outre, ajouter un témoignage éloquent à tous ceux qui ont été rendus à cet homme d'État, nous n'avons qu'à reproduire la courte mais très-explicite réponse faite par les quatre ambassadeurs à Reschid, qui leur avait soumis les conditions présentées au Divan par le prince Mentschikoff :

« 21 mai 1853.

« Les représentants de la Grande-Bretagne,
« de la France, de l'Autriche et de la Prusse,
« en réponse au désir exprimé par S. A. Res-
« chid-Pacha de connaître leur opinion sur un
« projet de note communiqué par le prince
« Mentschikoff par voie particulière, sont d'avis
« que, sur une question *qui touche de si près à*
« *la liberté d'action et à la souveraineté de*
« *S. M. le sultan*, S. A. Reschid-Pacha est le
« meilleur juge du parti qu'il convient de
« prendre, et ils ne se considèrent pas comme
« autorisés, dans la circonstance actuelle, à
« émettre une opinion à cet égard.

« Signé : REDCLIFFE, E. DELACOUR,
« E. DE KLETZL, WALDENBRUCK. »

Après avoir eu à lutter directement avec

l'ambassadeur extraordinaire du czar, Reschid-Pacha allait avoir à supporter le feu du grand chancelier, comte de Nesselrode. Ce dernier accordait au Divan un délai de *huit jours* pour réfléchir aux conséquences de son refus ; dans le cas où le refus serait maintenu, il menaçait la Turquie des armes russes. C'était formel. Reschid répondit en ces termes avec une dignité et une modération qu'on ne saurait trop apprécier :

A S. Exc. M. le comte de Nesselrode.

« Monsieur, je me suis empressé de mettre
« sous les yeux de S. M. le sultan, mon auguste
« maître, la dépêche que Votre Excellence m'a
« fait l'honneur de m'adresser le 19 mai der-
« nier.

« S. M. le sultan a toujours montré, en toute
« occasion, les plus grands égards pour S. M.
« l'empereur de Russie, qu'il considère comme
« son allié sincère et comme un voisin bien
« intentionné. La Sublime-Porte, ne mettant
« nullement en doute les intentions généreuses
« de l'empereur, a ressenti un profond chagrin
« de l'interruption des relations, survenue mal-
« heureusement parce qu'on n'a pas bien compris
« peut-être l'impossibilité réelle où elle se trou-
« vait, à propos de la question soulevée par
« M. le prince Mentschikoff, de consigner dans
« un engagement diplomatique les privilèges

« religieux accordés au rit grec. Toutefois, elle
« éprouve la consolation de voir que, pour sa
« part, elle n'a nullement contribué à amener un
« semblable état de choses.

« En effet, le gouvernement ottoman a mon-
« tré, dès le principe, les meilleures dispositions
« et offert toutes les facilités relativement à toutes
« les questions que M. le prince Mentschikoff
« était chargé de régler d'après les ordres de
« l'empereur, et même dans une question aussi
« délicate que celle des privilèges religieux de
« l'Église grecque.

« Il est vrai que S. A. le prince Mentschikoff
« a, la seconde fois, abrégé la minute du *sened*
« qu'il avait donnée d'abord, et qu'en donnant à
« la fin un projet de note il a fait quelques chan-
« gements, soit dans les termes, soit dans le titre
« de la pièce. Mais le sens d'un engagement s'y
« trouvait toujours; et comme cet engagement
« diplomatique ne peut s'accorder ni avec l'in-
« dépendance du gouvernement ottoman, ni avec
« les droits de son autorité souveraine, on ne
« pouvait assigner aux motifs d'impossibilité
« réelle présentés sur ce point par la Porte le
« nom de refus, et faire de cela une question
« d'honneur pour S. M. l'empereur de Russie.

« De plus, si l'on se plaint de cette impossibi-
« lité, en l'attribuant à un sentiment de défiance,
« la Russie, en ne tenant aucun compte de toutes
« les assurances offertes de la manière la plus

« solennelle par la Sublime-Porte, et en déclara-
« rant qu'il était indispensable de les consigner
« dans un acte ayant force d'engagement, ne
« donne-t-elle pas plutôt une preuve patente de
« son manque de confiance envers le gouverne-
« ment ottoman, et celui-ci n'a-t-il pas, à son
« tour, le droit de s'en plaindre ?

« Toutefois il s'en remet, pour répondre sur
« ces deux points, à la haute justice si connue de
« l'empereur de Russie, ainsi qu'à la haute rai-
« son et aux sentiments éminemment paci-
« fiques de Votre Excellence, que chacun, d'ail-
« leurs, a pu connaître et apprécier.

« S. M. le sultan, par un firman impérial re-
« vêtu de son auguste hattî-shériff, vient de con-
« firmer de nouveau les privilèges, droits et im-
« munités dont les religieux et les églises du rit
« grec jouissent *ab antiquo*. La Sublime-Porte
« n'hésitera jamais à maintenir et à donner les
« assurances contenues et promises dans le projet
« de note remis au prince Mentschikoff peu avant
« son départ.

« La dépêche reçue de la part de Votre Ex-
« cellence parle de faire passer les frontières aux
« troupes russes. Cette déclaration est incompa-
« tible avec les assurances de paix et de bon
« vouloir de S. M. l'empereur. Elle est, en vé-
« rité, si contraire à ce que l'on est en droit
« d'attendre de la part d'une puissance amie,
« que la Porte ne saurait comment l'accepter.

« Les préparatifs militaires et les travaux de dé-
« fense ordonnés par la Porte, ainsi qu'elle l'a
« déclaré officiellement aux puissances, ne sont
« nécessités que par les armements considérables
« de la Russie. Ils ne constituent qu'une mesure
« purement défensive. Le gouvernement du sul-
« tan, n'ayant aucune intention hostile contre la
« Russie, exprime le désir que les anciennes rela-
« tions, que Sa Majesté regarde d'ailleurs comme
« si précieuses, et dont les nombreux avantages
« sont manifestes pour les deux parties, soient
« rétablies dans leur état primitif.

« J'espère que la cour de Russie appréciera,
« avec un sentiment de confiante considération,
« les intentions sincères et loyales de la Sublime-
« Porte, et tiendra compte de l'impossibilité
« réelle où elle se trouve de déférer aux désirs
« qui lui ont été exprimés.

« Que cette impossibilité soit appréciée comme
« elle mérite de l'être, et la Sublime-Porte, je
« puis l'assurer à Votre Excellence, n'hésitera
« pas à charger un ambassadeur extraordinaire
« de se rendre à Saint-Pétersbourg pour y re-
« nouer des négociations, et chercher, de concert
« avec le gouvernement de S. M. l'empereur de
« Russie, un accommodement qui, tout en étant
« agréable à Sa Majesté, soit tel que la Porte
« puisse l'accepter sans porter aucune atteinte,
« soit aux bases de son indépendance, soit à l'au-
« torité souveraine de S. M. le sultan.

« Votre Excellence peut tenir pour certain
« que, pour ma part, j'appelle ce résultat de
« tous mes vœux. J'aime à croire que de son
« côté il en est de même.

« Je prie Votre Excellence, etc.

« RESCHID-PACHA. »

Nous avons le plus possible laissé la parole à Reschid, parce que, selon nous, c'est dans ces diverses communications officielles que son caractère, vraiment européen, se manifeste avec toutes ses qualités. Ses assurances pacifiques n'eurent pour résultat que le belliqueux manifeste lancé de Péterhoff le 14 juin par le czar, et le passage du Pruth. Le mois suivant seulement, il protesta contre l'occupation des principautés danubiennes. Le ton de cette protestation était parfaitement modéré; c'était plutôt une plainte que de la menace. Il y était dit que « la Sublime-
« Porte ne pouvait concilier une telle agression
« avec les déclarations pacifiques et les assu-
« rances amicales que le cabinet de Saint-
« Pétersbourg lui avait tant de fois réitérées. »
Cependant le ministre ajoutait : « que le pro-
« cédé agressif de la Russie ne saurait être, en
« principe, considéré autrement que comme une
« déclaration de guerre, donnant à la Sublime-
« Porte le droit incontestable d'employer en re-
« vanche la force militaire. »

Trois mois se passèrent dans les négociations de Vienne. Ce fut Reschid qui, avec son inva-

riable désir de faire aboutir l'état présent des choses à une pacification, pressa le Divan pour que la note de la conférence fût adoptée par lui; et comme cette note confiait pour l'avenir aux cinq puissances le protectorat des chrétiens, elle dut naturellement, bien qu'acceptée par le scheik-ul-islam, exciter les défiances du parti turc fanatique. Lors de l'émeute des softas, qui demandaient la guerre à grands cris, et s'étaient attroupés en nombre considérable sur la place de Sultan-Méhémet, Reschid put croire que la démonstration était dirigée contre lui, et il se rendit avec son fils Ali-Ghalib-Pacha au palais impérial, que l'on entoura de pièces de canon.

Depuis que la guerre a éclaté, le rôle de Reschid est devenu en apparence plus modeste sans perdre de son importance; et si le ministre n'est pas mêlé aux périls de la lutte sur le champ clos où elle a lieu, il ne perd pas de vue son œuvre principale, l'œuvre de sa vie, la réforme.

On conçoit facilement que, aux yeux des Turcs du parti stationnaire, le goût de Reschid-Pacha pour les réformes pacifiques et pour les négociations diplomatiques ne soit pas une très-grande recommandation. On ne peut l'aimer que si l'on aime le progrès. Malheureusement le camp opposé est bien plus nombreux. Toujours, du reste, il en fut ainsi. Quelle est la nation qui accepte tout d'abord un changement radical imposé à ses habitudes? La résistance des Russes à Pierre I^{er} fut

au moins aussi forte que celle que Mahmoud et Abdul-Medjid ont rencontrée.

Les vieux Turcs ont encore un autre grief contre Reschid-Pacha : il est poète ! — Ami de la paix, réformateur et poète, triple monstruosité chez un seul et même homme. Reschid, en effet, dans sa jeunesse aimait à composer des vers, qu'il communiquait volontiers à ses amis (1).

(1) Un de nos poètes les plus distingués, M. Émile Deschamps, a traduit, avec son goût charmant, des vers composés par Reschid. Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici cette imitation exquise qui pourra leur donner une idée des grâces du modèle :

ROSE-ROSSIGNOL.

A UNE JEUNE CANTATRICE.

Au jardin de beauté combien de fraîches roses !
Mais en elles n'est pas la voix du rossignol ;
Le rossignol, sa voix surpasse toutes choses,
Mais l'éclat de la rose est absent de son vol.
Des amants tous les deux b'en qu'ils soient les délices,
Tous les deux ont leur gloire à part, couleur ou bruit :
L'œil du jour suit la rose au fond des bois complices,
Le rossignol ravit l'oreille de la nuit.
Si chacun est doué seulement d'un prestige,
On peut près de chacun sauver sa liberté ;
Quand l'un règne dans l'air et l'autre sur sa tige,
Comment s'uniraient-ils dans la même beauté ?
Moi, j'ai trouvé les deux nectars dans un seul vase,
La grâce mariée au charme de la voix ;
Hélas ! et je m'égare au vallon de l'extase.
J'ai vu le rossignol et la rose à la fois !
Oui, j'ai vu dans Paris une nymphe chanteuse :
Le rossignol se tait devant son chant vainqueur ;
La rose l'aperçoit, et se cache honteuse,
Et Rose-Rossignol est son nom dans mon cœur.

Mais l'homme d'État éminent ne s'est pas borné aux jeux faciles de l'imagination; les savants de son pays ne parlent qu'avec respect de ses connaissances profondes dans la littérature arabe, persane et turque. Les années qu'il a passées à l'étranger l'ont familiarisé avec les belles-lettres et les sciences de l'Occident. Il parle le français comme un Parisien; il est très-versé dans l'histoire, et la logique est une de ses études favorites, ce qu'on a pu voir par ses publications officielles, qui sont des modèles de style. Comme il ne l'ignore pas, il abuse peut-être du plaisir qu'il éprouve à si bien écrire. Nul ne connaît mieux que lui l'empire ottoman, ses ressources et ses côtés faibles. Il a visité et vu en détail toute la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte.

Il est fréquemment rentré au pouvoir après en avoir été éloigné soit par les événements, soit par les cabales de ses ennemis. Mais cette fluctuation de fortune, loin de lui nuire auprès de ses compatriotes, n'a fait au contraire que le rehausser dans leur opinion; car, aux yeux des Turcs, il n'y a d'homme d'État vraiment accompli que celui qui, après une disgrâce, ressaisit le pouvoir, qui ne tombe que pour remonter plus haut.

L'amour de l'ordre, une activité infatigable, une grande habileté, de la finesse, une douceur qui a horreur des moyens violents, telles sont les qualités que nul ne refuse à Reschid-Pacha. On

retrouve la nature turque tout entière dans le calme imperturbable et presque glacial de sa physionomie. Sa taille moyenne est plutôt petite que grande, un peu ramassée, lourde même; ses traits sont réguliers; ses yeux bruns, sa peau foncée caractérisent son origine. A Paris, sa grâce et ses manières exquises en avaient fait un véritable lion pour les gens du monde; mais ses qualités supérieures captivaient partout le suffrage des hommes sérieux, et M. Guizot, qui n'est pas prodigue de louanges, disait de lui : « Reschid est un grand homme, le seul que l'Orient possède. »

On ne s'étonnera pas si nous ajoutons que Reschid aime et recherche les Européens, puisqu'il a lui-même adopté la plupart de leurs usages. Chez lui, on le trouve assis sur un fauteuil, et il laisse aux vieux Osmanlis l'habitude de croiser leurs jambes sur un tapis; à sa table, on use de couteaux et de fourchettes. Pour tenir ses mœurs à la hauteur de ses réformes et prêcher d'exemple, il n'a qu'une femme. Un de ses fils vient d'être uni à une fille du sultan (1). Cependant la chro-

(1) Le *Journal de Constantinople* a publié sur le mariage de Fathma-Sultane avec Ali-Ghalib-Pacha, les détails suivants qui se rattachent à notre sujet, puisqu'ils témoignent de la haute faveur dont jouit Reschid-Pacha :

« Jeudi dernier, les fêtes du mariage de Fathma-Sul-

nique médisante prétend que Reschid n'a pas tout à fait rompu avec les usages tures, du moins

tane avec Ali-Ghalib-Pacha furent célébrées dans la plaine de Balta-Liman, où une trentaine de magnifiques tentes et plusieurs autres d'une moindre richesse avaient été dressées pour les ministres et les hauts fonctionnaires du gouvernement impérial. Une d'elles était destinée aux membres du corps diplomatique et à leurs familles.

« Déjà depuis lundi, un grand concours de monde se portait sur les lieux pour voir les préparatifs de ces fêtes. Jeudi dernier, vers onze heures, la plaine de Balta-Liman était envahie par une population des plus compactes qui assistait, joyeuse, aux danses et aux jeux publics de toute sorte qu'on y avait réunis. Des troupes de la garde impériale et de la ligne, cavalerie et infanterie, s'y trouvaient sous les armes. Des voitures, placées près du palais de Balta-Liman, conduisaient les représentants des puissances étrangères à la tente mise à leur disposition, qui était placée sur la hauteur de la plaine, d'où l'on avait devant soi le plus admirable coup d'œil. Kiamil-Bey, introducteur des ambassadeurs, était chargé de les recevoir et de les conduire à leur tente. Les mets les plus recherchés, les rafraichissements les plus exquis étaient prodigués aux nombreux invités de cette brillante fête.

« L'*Arouz allai*, procession de la nouvelle mariée, eut lieu à quatre heures. Le cortège était des plus imposants. Fathma-Sultane était dans une voiture resplendissante d'or et de draperies qui la cachaient aux regards du public; puis venaient une soixantaine d'autres voitures d'un grand luxe et dans lesquelles se trouvaient

en ce qui concerne l'argent, pour lequel il a une affection particulière. Dans aucune maison de

les princes de la famille impériale, la grande maîtresse du harem du sultan et les dames de la maison de Sa Majesté, ainsi que les dames des harems des grands dignitaires. Le grand-vizir, le cheik-ul-islam, les ministres de la Porte, les grands dignitaires et les hauts fonctionnaires du gouvernement impérial étaient à cheval en grand uniforme.

« Ainsi composé, le cortège se rendit au palais de Balta-Liman, en suivant le chemin tracé sur la montagne et qui longe un des côtés de la plaine où, en ce moment, la foule était plus serrée et les jeux plus animés que jamais. L'infanterie et la cavalerie, commandées par Massar-Pacha, fils de Reschid-Pacha, musique en tête, formaient une double haie.

« Arrivée au palais de Balta-Liman et accompagnée de toutes les dames de sa maison, Fathma-Sultane fut priée de vouloir bien daigner se rendre dans ses appartements, et les personnages qui composaient le cortège, après avoir adressé leurs félicitations à Ali-Ghalib-Pacha, se dirigèrent vers les tentes qui leur étaient destinées, et où il leur fut servi un somptueux banquet. De là ils assistèrent ensuite aux danses et aux jeux nombreux et variés de la fête.

« Vers sept heures et demie, on commença à tirer les plus beaux feux d'artifice qu'on ait jamais vus à Constantinople; ils ont duré jusqu'à onze heures, et dans les intervalles de pièces on faisait partir des milliers de fusées de toutes couleurs qui s'élançaient à perte de vue.

« Pendant tout le temps que durèrent ces fêtes, qui furent favorisées par un temps magnifique, on n'eut pas

Constantinople la domesticité n'exige avec autant d'impudence le *backschisch* (le pourboire).

Cette biographie serait incomplète si nous ne disions que Reschid-Pacha est titulaire d'un grand nombre d'ordres souverains. Indépendamment de la décoration que le padischah a créée pour lui, il est grande étoile du Nischan, grand'croix de la Légion d'honneur, chevalier de l'Aigle rouge, des ordres d'Espagne de Charles III et d'Isabelle la Catholique, du Lion néerlandais et de l'ordre de Léopold. On dira peut-être que la *croix* sur la poitrine d'un musulman n'est guère

le plus léger accident à déplorer. Le soleil était ardent et radieux ; la joie était dans tous les cœurs, et tout le monde faisait les vœux les plus sincères pour le bonheur du sultan et des jeunes époux, et mêlait à tous ces souhaits le nom d'un des plus grands diplomates de l'époque, Reschid-Pacha, qui met toute sa gloire à bien servir son pays et son souverain.

« Vendredi, lendemain des fêtes, Reschid-Pacha et Ali-Ghalib-Pacha se rendirent au palais impérial de Tchéragan pour déposer aux pieds du sultan l'hommage de leur respect, de leur reconnaissance et de leur dévouement. Dans l'après-midi, Sa Majesté fit une visite à Fathma-Sultané, et resta près de trois heures avec sa bien-aimée fille.

« Depuis samedi, Ali-Ghalib-Pacha ne cesse de recevoir les félicitations des ministres et des fonctionnaires de la Porte, des représentants des puissances étrangères et des chefs des principales maisons de commerce et de banque de Constantinople. »

à sa place; mais, de notre côté, nous comptons plus d'un chrétien qui se pare fièrement du *nischan*. C'est la fusion des races, l'électisme en politique comme on l'a tenté en philosophie.

OMER-PACHA

Dans le district d'Ogulini, qui borne les possessions autrichiennes, se trouve le village de Valski.

C'est là que vivaient, au commencement de ce siècle, deux frères, l'un prêtre de l'Église grecque non unie, l'autre soldat. Celui-ci était un homme modeste et doux qui n'eut jamais l'occasion de se distinguer. On l'employait comme lieutenant scribe dans les bureaux du régiment-frontière.

Ces deux frères s'appelaient Lattas et appartenaient à une humble famille qui possédait dans le village de Valski un modeste héritage en biens fonds. Le *muschir* actuel, Omer-Pacha, est le fils du soldat. Il naquit dans la religion grecque dont il combat aujourd'hui la propagande, et reçut, au baptême, le nom de Michel.

Son éducation fut celle des enfants de troupe : d'abord, l'école de son village natal, puis l'institution supérieure de Thurm, près Carlstadt.

Il s'y distingua également. A Valski, on le citait pour sa belle écriture; à Thurm, pour ses progrès en mathématiques. Ce double mérite le recommanda à l'attention de ses supérieurs : aussi Michel n'eut-il pas à conserver longtemps sa première position de cadet dans le régiment-frontière d'Ogulini. On le plaça sous les ordres du major Cajetan Kœczig, ingénieur des routes, qui l'employa tantôt comme copiste, tantôt comme aide ingénieur.

Cette existence d'obscurité et d'assujettissement ne pouvait convenir à la nature ardente, à l'esprit militaire du jeune Lattas. Il rêvait les aventures, les dangers du service actif ; il s'indignait du cercle étroit qui l'emprisonnait. Bientôt le dégoût de ses devoirs présents en amena la négligence. Les supérieurs de Michel lui firent des reproches : il demanda son congé.

Les biographes de Lattas n'ont pu préciser s'il obtint ce congé ou bien s'il jugea à propos de le prendre en désertant. Cependant la première supposition, outre qu'elle s'accorde mieux avec l'honneur, est plus conforme à la vraisemblance : car Michel Lattas, après avoir dit adieu au métier de sous-ingénieur, se rendit à Zara, capitale de la Dalmatie autrichienne, et y fit un assez long séjour. Est-il supposable qu'il eût fixé impunément sa demeure dans cette ville, s'il eût eu à craindre les suites d'une désertion ?

Zara ne lui offrit sans doute pas les ressources dont il avait besoin. Il la quitta pour se diriger vers la Bosnie turque.

Rien n'est plus commun que de voir des hommes intelligents considérer la Turquie comme une arène ouverte au mérite et où l'on ne tarde pas à conquérir les plus brillantes positions. Ces rêves se sont quelquefois réalisés ; mais plus souvent aussi, la déception n'a pas tardé à suivre les chimères. Lattas éprouva par lui-même cette triste vérité ; il se trouva comme perdu dans un pays où il ne connaissait personne et où son titre de *giaour* ne pouvait que soulever contre lui la défiance et l'inimitié. Enfin il réussit à entrer chez un négociant ture pour faire l'éducation de ses enfants : mais il dut obéir à l'usage en embrassant le mahométisme, et c'est de cette époque que date ce nom d'Omer, qu'il illustra plus tard.

Nous ne nous dissimulons pas, en traçant ces lignes, avec quelle répugnance l'oreille accepte l'épithète de renégat. Mais qu'on ne se hâte pas de condamner Michel Lattas sans songer aux tristes entraînements des nécessités matérielles, sans se dire aussi que dans son éducation première la foi n'avait pas été peut-être assez développée, et enfin sans admettre ce besoin de fortune, de mouvement, de grandeur même qui de bonne heure s'était emparé de cet esprit indépendant. Michel, au milieu de ses compa-

triotés et sous les yeux de sa mère, eût probablement repoussé avec horreur une idée à laquelle son séjour parmi les musulmans l'accoutuma insensiblement. Déjà l'usage de la langue turque, déjà les habitudes du pays avaient préparé ce changement de religion qui ne devint plus qu'une formalité pour lui. Du moins, dans le rang qu'il a atteint, travaille-t-il activement avec Reschid-Pacha à l'œuvre de la réforme, et est-il dans ce sens un instrument que la Providence s'est ménagé.

Le négociant, au service duquel Omer se trouvait, ayant envoyé ses enfants à Constantinople, chargea leur professeur de les y accompagner. Telle fut l'occasion qui conduisit l'ambitieux Croate à Stamboul, la perle de l'Islam, la mère du monde. Ancien soldat, il chercha surtout des amis parmi les commandants de l'armée ottomane. Grâce aux protecteurs qu'il s'était créés, il entra en qualité de professeur dans une des écoles militaires nouvellement fondées. Qui le croirait ? son principal titre à l'obtention de cet emploi fut sa belle écriture. Notre esprit bureaucratique aurait-il par hasard pénétré en Turquie ?

On était en 1833. La triste expérience qu'on venait d'acquérir dans la guerre contre Méhémet-Ali activait d'une manière fébrile la marche des réformes, et elle servit Omer en disposant le gouvernement à mieux accueillir le bras et

le talent des étrangers. Un heureux hasard mit Omer en rapport avec le vieux séraskier Kosrew-Pacha qui en fit son aide de camp et le présenta au sultan. Celui-ci accueillit très-bien le protégé du séraskier, et le donna pour professeur d'écriture à son fils Abdul-Medjid. Ainsi, encore une fois, la calligraphie, art assez secondaire, fut fort utile au futur généralissime des armées turques. Khosrew avait pris Omer en amitié : il voulut d'un seul coup faire sa fortune. Il était tuteur d'une des plus opulentes héritières de Constantinople, la fille d'un agha des Janissaires qu'il avait fait exécuter après la terrible révolte de cette milice ; il donna cette jeune fille pour femme à son protégé. Omer, riche, instruit, actif, ne pouvait plus rencontrer d'obstacles à son avancement.

Nommé major l'année suivante, il prit une part active à la réorganisation de l'armée. Il servit d'abord sous les ordres immédiats du général polonais Chrzanowski, chargé alors de diriger à Constantinople les affaires militaires. On l'employa ensuite à des travaux topographiques en Bulgarie et dans les provinces danubiennes. C'est ainsi qu'il acquit la connaissance la plus exacte de ces contrées, circonstance qui le sert admirablement aujourd'hui : en effet, il n'y a pas sur le théâtre de la guerre un bois, un marais, un ruisseau, en un mot la moindre position qui ne soit parfaitement connue d'Omer-Pacha.

Les troubles de Syrie lui valurent pour la première fois un commandement important. Là, comme plus tard en Albanie et dans le Kurdistan, province jusque-là insoumise et où il devait un jour rétablir l'autorité du sultan, il sut se faire remarquer. Il ne s'agissait, à la vérité, que de comprimer les tentatives de révolte du vieux parti turc : mais il y avait toujours des chrétiens à protéger contre les violences du fanatisme, et il faut rendre cette justice à Omer-Pacha que ce fut surtout cette partie de sa tâche qu'il remplit avec zèle. Nous l'avons dit et nous aimons à le répéter, le célèbre muschir n'est pas un renégat vulgaire professant une haine sauvage pour ses anciens coreligionnaires, ou craignant de les défendre ostensiblement et d'être ainsi en butte à des soupçons. A chaque oppression qu'on lui signalait, Omer-Pacha agissait avec la plus grande énergie. Ce qu'il a fait en faveur des chrétiens d'Europe et d'Asie, au péril de sa tête, pourra, nous le pensons, désarmer à son égard les sévérités de l'opinion.

Ce fut en 1848 qu'il fit connaissance avec les Russes. A cette époque, la révolution se répandant sur l'Europe entière comme une lave ardente et irrésistible, avait envahi les principautés danubiennes. Par un accord mutuel, deux corps d'armée, l'un russe commandé par Luders, l'autre turc aux ordres d'Omer-

Pacha, occupèrent simultanément la Valachie. En cette circonstance, on put remarquer encore la générosité d'Omer qui s'appliqua à conserver aux Valaques le plus de liberté possible après les imprudences que ce peuple avait commises. Il s'exposa ainsi au reproche de nourrir des sentiments révolutionnaires. Mais ni le gouvernement ottoman ni son général ne parurent s'inquiéter de ces accusations. Bien plus, l'anecdote suivante montrera quel est l'esprit d'indépendance d'Omer-Pacha.

Une bande de Bohémiens ayant joué la *Marseillaise* et d'autres airs de même nature, fut sévèrement punie par les Russes. A cette nouvelle, Omer-Pacha n'eut rien de plus pressé que de faire étudier ces mêmes airs par la musique de ses régiments. Puis, chaque fois que les troupes turques faisaient des promenades militaires hors de Bukarest et qu'elles passaient devant le palais du général Luders, ce dernier était obligé de subir les maudites mélodies révolutionnaires. Ce malin tour ne tarda point à produire son effet. Les Russes se plaignirent d'abord avec amertume, et ensuite plus poliment; voyant enfin que leurs représentations n'avaient aucun succès, ils se décidèrent à accepter la leçon qui leur était donnée, et devinrent plus réservés en matière de police politique.

En 1851, l'activité d'Omer-Pacha fut appelée à se déployer contre les Bosniaques. Ces fa-

rouches Musulmans refusaient opiniâtrément de reconnaître le *tanzimat*; les réformes leur semblaient autant de sacrilèges, et surtout ils s'irritaient des faveurs accordées à leurs compatriotes chrétiens. L'apathique Tahir-Pacha, envoyé pour les soumettre, prit des mesures si maladroites qu'on eût pu le croire favorable à la cause de la révolte; déjà le mal avait fait d'énormes progrès lorsque Omer-Pacha parut, muni de pouvoirs illimités. Il s'empara rapidement des points stratégiques les plus importants, isola les diverses bandes de ses adversaires, les battit en détail et réussit en quelques mois à comprimer le mouvement. Les chrétiens respirèrent, et, grâce à la sévère discipline maintenue parmi les troupes, le pays ne tarda pas à se réorganiser. L'adresse de remerciement que les Pères Franciscains établis en Bosnie remirent à Omer-Pacha fut l'expression fidèle des sentiments de la reconnaissance publique.

On a porté quelques jugements défavorables sur la conduite de ce général dans son expédition de 1852 contre les Monténégrins. Mais peut-être ne s'est-on pas dit assez qu'il fut obligé d'entrer en campagne dans la saison la plus défavorable, en décembre; que ses troupes manquaient d'approvisionnements; qu'il avait à lutter contre un peuple aguerri et qui occupait dans ses montagnes les positions les plus avantageuses. On n'a donc pas lieu de s'étonner

s'il ne put faire que de lents progrès : mais ce qu'il fit témoigne encore de son incontestable capacité. Il choisit si bien sa base d'opérations que, dès le début de la guerre, il réussit à diviser les forces de l'ennemi. L'intervention autrichienne vint arrêter les hostilités au moment où Omer-Pacha était enfin arrivé devant les célèbres défilés qui sont la clef de l'intérieur du pays. Ce fut peut-être une heureuse circonstance pour sa réputation militaire d'être obligé de rebrousser chemin.

Dans la guerre engagée en ce moment sur les bords du Danube, il n'y eut qu'une voix pour appeler Omer-Pacha au commandement en chef de l'armée : il fit mentir les prédictions railleuses des Russophiles, et sut se montrer à la hauteur de la tâche immense qui lui avait été confiée. Désireux d'empêcher l'effusion du sang, de prévenir des extrémités terribles, il commença par écrire au prince Gortschakoff et l'inviter à sortir des Principautés. Un refus ne devait laisser qu'aux Russes la responsabilité des événements. Voici la lettre d'Omer-Pacha ; elle marque la mesure de son esprit sérieux et calme.

« Monsieur le général,

« J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre
« par l'ordre de mon gouvernement. Tandis que
« la Porte-Ottomane épuisait tous les moyens
« de conciliation pour maintenir la paix et son

« indépendance, la cour de Saint-Pétersbourg
« n'a pas cessé de susciter des difficultés. Elle a
« même violé les traités par l'occupation des deux
« principautés de la Moldavie et de la Vala-
« chie, partie intégrante de l'empire ottoman.

« La Porte-Ottomane, au lieu d'user de repré-
« sailles, s'est bornée alors à des protestations,
« sans s'éloigner de la voie qui pouvait conduire
« à un arrangement. La Russie ne manifeste
« point de sentiments pareils. Elle repousse des
« propositions que lui avaient recommandées les
« puissances médiatrices, propositions nécessai-
« res à la sûreté et à l'honneur de la Sublime-
« Porte. En conséquence, il ne reste d'autre
« parti à prendre que de recourir à la guerre,
« et c'est un devoir impérieux pour elle.

« Toutefois, comme l'invasion des princi-
« pautés danubiennes et la violation des traités
« qui l'a accompagnée sont la cause réelle de la
« guerre, la Porte-Ottomane, comme dernière
« preuve de ses intentions pacifiques, propose
« par mon organe, à Votre Excellence, d'éva-
« cuer lesdites provinces, et elle vous accorde
« pour cela un délai de quinze jours, à compter
« du jour de la réception de cette lettre. Si,
« pendant ce délai, je recevais de Votre Ex-
« cellence une réponse négative, le commence-
« ment des hostilités en serait la conséquence
« naturelle.

« Voilà ce que j'ai l'honneur de communiquer

« à Votre Excellence, et je saisis en même temps
« cette occasion de vous assurer de ma haute
« estime.

« Signé : OMER-PACHA. »

On a pu voir quel mélange de fermeté et de prudence règne dans cette dépêche. Comme Omer-Pacha devait s'y attendre, le prince Gortschakoff répondit négativement, prétendant que son maître n'était pas en guerre avec la Turquie.

Cependant Omer-Pacha ne s'était pas borné à des réclamations dont le succès était impossible. Il avait multiplié les travaux de défense à Routschouk, Rahova et Nicopoli, en face même des passages que le Danube pouvait offrir à une armée d'invasion. Son camp de Schumla était le pivot de ses opérations; de là, il était instruit de tous les mouvements des Russes, au moyen d'une télégraphie très-simple : le jour, des drapeaux placés de distance en distance sur les montagnes; la nuit, des feux. Ses lignes s'étendaient de Schumla à Varna, lieux célèbres par la guerre de 1828 et encore pleins des traces de dévastations que les Russes y avaient laissées. Le bas Danube était gardé par un corps de dix-huit mille hommes sous les ordres de Saïd-Pacha; le haut Danube, par Ismaïl-Pacha, dont le quartier général était au défilé de Soumondjé, et qui commandait vingt-cinq mille hommes. C'est contre le

Balkan même que le camp de Schumla était adossé, et les batteries qui couronnaient la montagne ne présentaient pas moins de cent quatre-vingts pièces de canon. Quant aux officiers supérieurs, c'étaient pour la plupart des Croates, des Hongrois et des Polonais.

Dans cette excellente position, Omer-Pacha pouvait attendre l'ennemi en toute sécurité. Mais la déclaration de guerre faite par la Porte commandait au général de prendre l'offensive : les Turcs passèrent le Danube à Oltenitza.

Ce fut là qu'eut lieu le premier choc ; et, à la profonde surprise de l'Europe, ces Turcs tant méprisés, ces *barbares* furent vainqueurs.

Trois faits caractéristiques ont marqué déjà cette guerre : — Le combat d'Oltenitza, — celui de Tchétaté, — la levée du siège de Silistrie.

On conçoit l'effet produit sur les troupes d'Omer-Pacha par cet heureux début : rien désormais ne leur sembla plus impossible. Cet événement eut des conséquences incalculables : dès le principe, il frappa d'un coup funeste le moral de l'armée russe. Quoiqu'il ait été raconté mille fois, son importance veut qu'il soit consigné ici avec quelques détails.

C'est dans le triangle formé par l'Argis, le Danube et le village d'Oltenitza qu'eut lieu le combat du 4 novembre 1853. Le 2, les Turcs s'étaient concentrés entre Tschitschatabka et Turtukaï. Ils étaient cachés par les buissons et

les broussailles. Le 3, cinq mille hommes avaient débarqué dans l'île; deux mille se disposaient à débarquer. Il y en avait de 4 à 5 mille sur la rive.

Dans la nuit du 3, le passage fut tenté sur le bras d'Oltenitza et effectué de vive force. A peine les deux mille hommes étaient-ils débarqués, que les bateaux allèrent chercher d'autres troupes. Les avant-postes russes étaient à Oltenitza, la réserve à une portée de fusil de ce bourg. Les forces russes s'élevaient à neuf mille hommes.

Le combat s'engagea au lever de l'aurore. On se battit bravement des deux côtés. La canonnade dura dix-huit heures. Les Russes reçurent des renforts qui arrivèrent par Kanzurva. La lutte se termina à midi par la retraite des Turcs. Elle se renouvela vers le soir.

Les Russes se retirèrent sur Oltenitza où ils avaient une position retranchée, tandis que les Turcs restèrent sur la rive du Danube et élevèrent des retranchements. Des deux côtés, il y eut des pertes nombreuses.

A travers le Danube, large en cet endroit de deux cent soixante toises environ, les Turcs lançaient des boulets et des bombes qui atteignaient l'ennemi jusqu'au pied du village situé sur une élévation. Ils déployèrent une bravoure vraiment extraordinaire. Ainsi, lorsque l'affaire s'engagea à la baïonnette, de petits détache-

ments turcs se trouvaient à mi-corps dans l'eau et ils ne reculèrent point. La perte des Russes fut évaluée à douze cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels une foule d'officiers.

Le combat d'Olténitza, quoique sérieux, ne méritait sans doute pas le nom de bataille; des deux parts, il n'y avait en ligne que des forces relativement peu considérables : mais ce qu'il faut constater, c'est que les Turcs, tout en montrant beaucoup de décision et d'élan, prouvèrent qu'ils connaissaient et savaient observer la tactique européenne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient bien commandés. Depuis le commencement de la guerre, Omer-Pacha a adopté un plan dont il n'a pas dévié un instant. Prendre de bonnes positions, harceler l'ennemi, le fatiguer, le contraindre à diviser ses forces, ne rien livrer au hasard des grandes batailles, tel a été ce plan; le succès est venu en démontrer l'excellence. Les efforts désespérés tentés par les Russes pour s'emparer de Kalafat ont prouvé combien Omer-Pacha avait eu le coup d'œil juste en faisant de cette ville la tête de pont de Widdin, et en choisissant la petite Valachie comme point d'attaque. Il y a en ces sortes de matières un critérium infailible pour reconnaître lequel des deux généraux opposés domine l'autre par le talent. C'est celui qui sait diriger la guerre et contraindre son adversaire à suivre ses mouvements. Évidemment, l'hon-

neur de ce rôle revient à Omer-Pacha et non au prince Gortschakoff. Jamais non plus il ne s'est laissé tromper par de fausses attaques, et les Russes n'en pourraient dire autant. Nous n'avons besoin que de citer un fait : lorsque Omer-Pacha voulut se rendre maître de Kalafat, il passa le Danube sur d'autres points, feignant de menacer Bukarest et cachant ainsi à l'ennemi son véritable but.

Cet habile chef ne s'est pas dissimulé à quel genre de combat ses soldats sont aptes : il les a donc employés surtout comme tirailleurs, déroulant ainsi les habitudes des Russes, espèces de machines lourdes mais précises, qui n'ont de valeur qu'en bataille rangée. L'impétuosité des Turcs leur a valu les succès de Kalafat, de Tchétaté, de Matchin, de Toultscha, de Slatina, de tant d'autres rencontres. En outre, le soldat ture est un véritable artiste quand il s'agit de défendre des murs et des redoutes : le Russe, au contraire, manque d'adresse et de précision pour attaquer des positions fortifiées.

Jusqu'ici la guerre d'Orient n'a été, à proprement parler, qu'une guerre d'escarmouches : elle a fatigué, démoralisé les Russes, et c'est à ce résultat que tendait Omer-Pacha. Les Russes n'ont pu réussir contre les forteresses secondaires du bas Danube qu'en agissant avec des forces considérables. Que faut-il penser de la supériorité tant vantée de ces conquérants, lors-

qu'on voit leurs généraux mettre le siège en règle devant des redoutes de campagne et des villages barricadés? Là même où les Russes agissaient en nombre supérieur, ils ont rencontré une résistance opiniâtre qui a paralysé leurs efforts et déconcerté leurs projets. Nous n'en donnons pour preuve que le petit exposé suivant fait par Omer-Pacha, à l'époque de l'invasion de la Dobrutscha :

« Les Russes, appuyés par les forces considérables qu'ils ont sur le fleuve, et disposant d'une grande quantité de bateaux, sont venus avec des troupes nombreuses sur trois points à la fois : Pot-Bachi, qui est plus bas que Matchin; Tchatal-Bournou, au-dessous de Toultscha, et un autre point au-dessous de cette ville. Nos troupes ont déployé un courage extraordinaire, si bien qu'un régiment russe, qui a le premier attaqué la batterie de Tchatal, a été complètement détruit. Deux bataillons envoyés ensuite ont eu à peu près le même sort; mais la batterie, attaquée bientôt après par quinze bataillons à la fois, a été prise.

« Les troupes russes dirigées sur Pot-Bachi ont été repoussées trois fois à la baïonnette et ont perdu plus de mille hommes. Six pièces de canon, amenées de ce côté-ci du fleuve, n'ont pu être prises par les nôtres, et sont restées sur place jusqu'au soir, étant inabordables à cause du feu croisé de nos batteries, de l'ar-

« tillerie de l'ennemi et de ses chaloupes canon-
« nières. Nos batteries, foudroyées par de grosses
« pièces d'artillerie, ayant été mises dans un état
« qui ne permettait plus à nos soldats d'y rester,
« le feu a cessé des deux côtés, après un combat
« qui a duré plus de quarante-huit heures sans
« discontinuer, c'est-à-dire après que nos troupes
« avaient supporté, pendant deux jours et deux
« nuits, non-seulement le feu des chaloupes ca-
« nonnières de l'ennemi, mais celui de vingt-cinq
« pièces d'artillerie et de deux mortiers placés
« dans l'île et dans les batteries qui sont sur le
« bord du fleuve. Quelques heures après, et pen-
« dant la nuit, nos troupes se sont retirées avec
« leur artillerie, et elles sont revenues à Cera-
« Sou, suivant les instructions qui leur avaient
« été données. »

De ce qui précède il ressort deux faits certains : c'est que les troupes ottomanes ont, même dans les circonstances les moins favorables, su tenir tête aux Russes, et ensuite qu'elles n'ont cessé de garder une discipline régulière qui ferait honneur aux armées européennes les mieux exercées.

Il n'a rien manqué à l'importance du rôle rempli par Omer-Pacha. Défenseur d'un peuple auquel sa naissance le rendait étranger, et qui met toute sa confiance en lui, il a été appelé au conseil des généraux français et anglais ; il a conféré avec lord Raglan, avec le maréchal de Saint-

Arnaud, le prince Napoléon, les amiraux. Ses plans, si sages et si remplis de prévoyance, ont obtenu leur estime et leur approbation. De plus, du fond de sa retraite de Brousse, l'ex-émir Abd-el-Kader lui a adressé cette lettre dictée par l'enthousiasme :

« Brousse, du 22^e ramadan 1270 (18 juin 1854).

« Mon très-cher frère, les portes du paradis
« se sont ouvertes pour moi lorsque je me suis
« entretenu en songe avec l'unique Prophète, la
« veille du 1^{er} ramadan. J'entendis toutes les
« grandes et saintes âmes qui reposent dans
« le sein d'Abraham proclamer ton nom avec
« des éclats de joie, et je vis un large arc-en-
« ciel s'étendre à travers les rangs éclatants des
« saintes âmes lorsqu'elles t'appellent par ton
« nom. Dieu est avec toi, mon frère. Partout où
« tu iras, la gloire et la victoire t'accompagne-
« ront. Je t'envie. Fais enlever par tes troupes
« les camps de tes ennemis. Que ma bénédiction
« t'accompagne. Les ennemis fuiront devant toi
« comme des chacals, et longtemps les enfants
« de nos enfants glorifieront ton nom. Ne recule
« pas, le Prophète le veut. Fais marcher tes
« troupes en avant. Le temps de l'expiation est
« arrivé pour les giaours de Moscou. Sois béni,
« mon frère.

« ABD-EL-KADER. »

Le 6 juillet de cette année, Omer-Pacha pas-

sait, près de Varna, la revue des première, troisième et quatrième divisions de l'armée française. Nos soldats n'étaient pas moins curieux de le voir que lui de les examiner. Leur tenue, leur aspect guerrier faisaient l'objet de son admiration. Quant à lui, la dignité de son maintien impose le respect : c'est un homme d'une taille ordinaire, bien prise et mince; il se tient très-droit; son regard est plein de vivacité, sa physionomie a une expression qui frappe par ce véritable caractère martial si cher au soldat. Il réunit en lui toutes les bonnes qualités des Turcs, la fidélité, l'honneur, le désintéressement, la libéralité. Il a en outre ces précieuses connaissances militaires, grâce auxquelles les armées qu'il a commandées depuis quelques années ont été supérieures à toutes celles que la Porte a possédées sur d'autres points. L'ordre et la discipline n'ont jamais régné réellement que parmi ses troupes. Il est adoré de ses soldats parce qu'il les aime et qu'il ne cesse de veiller à leur bien-être.

La retraite des Russes, après tant de défaites éprouvées par eux dans les Principautés, a ramené Omer-Pacha à Bukarest. Vers les derniers jours d'août, le généralissime faisait son entrée dans cette ville. Il était en voiture, ayant à sa droite le prince Cantacuzène. Le métropolitain, les ministres et les hauts fonctionnaires valaques, avaient été au-devant de lui.

La réception faite à Omer-Pacha par la population fut des plus enthousiastes; sa voiture était littéralement jonchée de fleurs, et les acclamations de joie l'accompagnaient sur tout le parcours. Environ dix mille hommes de toutes armes, la milice valaque en tête, suivaient le généralissime. Celui-ci s'était fait précéder par cette proclamation pleine à la fois de modération et de fermeté :

« J'ai été informé que quelques habitants de la
« Valachie quittaient ou voulaient quitter leur
« pays, par crainte d'être persécutés par le gou-
« vernement impérial pour leurs services rendus
« ou leurs sympathies manifestées aux troupes
« et aux autorités russes.

« Je saisis cette occasion pour déclarer que le
« gouvernement de notre auguste maître le pa-
« dischah est persuadé que ces actes ont eu lieu
« sous la pression que devait produire la pré-
« sence d'une force armée.

« J'aime à croire que les Roumains chérissent
« trop les droits de leur patrie, leur nationalité
« et leurs mœurs, pour pouvoir se jeter par con-
« viction et de bon gré dans les bras d'un gou-
« vernement étranger.

« Je suis heureux de pouvoir déclarer que le
« gouvernement impérial accorde sa clémence et
« son parfait oubli aux égarés, s'il y en a eu, et
« que personne ne sera persécuté pour ses opi-
« nions ni actes politiques en faveur des Russes

« pendant leur invasion. Mais comme le gouver-
« nement de notre auguste maître jette le voile
« de l'oubli sur le passé, il a le droit d'exiger et
« exige le plus positivement que dorénavant au-
« cun habitant de la Valachie n'entre dans au-
« cune relation, immédiate ou par intermédiaire,
« avec les troupes ou les autorités russes en gé-
« néral.

« Tout acte de cette nature sera regardé comme
« espionnage, et les coupables, ainsi que leurs
« complices, seront traduits devant les tribunaux
« de guerre et jugés d'après toute la sévérité de
« la loi martiale.

« J'espère que les habitants de la Valachie pré-
« teront leur obéissance et leur concours aux au-
« torités locales pour le rétablissement et le main-
« tien de l'ordre public, et que chacun se vouera
« tranquillement à ses propres affaires et à ses
« occupations ordinaires. »

Voici le discours que le métropolitain de Bu-
karest adressa à Omer-Pacha, au nom du clergé
et des boyards :

« Altesse ! pénétrés des sentiments de dévoue-
« ment et de fidélité pour leur gracieux maître et
« seigneur, l'auguste padischah, le clergé et le
« corps des boyards, sont heureux aujourd'hui
« de trouver l'occasion de témoigner leur respect
« à Votre Altesse et de vous féliciter de votre ar-
« rivée dans ce pays à la tête des braves guer-
« riers de Sa Majesté Impériale.

« Le clergé et les boyards, qui connaissent parfaitement les sentiments de tous les habitants de la Valachie, se font leurs organes et vous prient respectueusement de faire parvenir aux pieds de Sa Majesté Impériale l'assurance de la reconnaissance et de la fidélité inébranlable de tous les Valaques.

« Nous invoquons le Seigneur pour qu'il donne une longue durée aux jours de Sa Majesté Impériale, notre glorieux et bien-aimé souverain Abdul-Medjid, et une prospérité et un bonheur constant à ses fidèles sujets. »

Omer-Pacha parle plusieurs langues avec une égale facilité : le serbe, l'allemand, l'italien et le turc. Il a dans ses habitudes conservé les traces de son origine européenne.

Tout récemment le maréchal turc a été nommé grand'croix de la Légion d'honneur.

RIZA-PACHA

Il y a quelque chose d'étrange dans les combinaisons du hasard, qui place les uns auprès des autres pour travailler à une œuvre commune, les hommes les plus dissemblables par le caractère et les opinions. Aujourd'hui, l'on voit dans le cabinet ottoman Reschid-Pacha, le ministre des affaires étrangères, et Riza-Pacha, le ministre de la guerre. Tous deux soutiennent la cause des réformes, mais d'une manière différente et avec un esprit bien différent aussi. Reschid la défend dans l'énergie de ses convictions, et il en a fait le but suprême de sa vie politique ; Riza la seconde parce que c'est son devoir de séraskier actuel, et qu'il faut, après tout, qu'il suive le pas de ses collègues et le mouvement de son époque ; mais, au fond, il ne l'aime point.

Autre dissemblance frappante entre ces deux hommes d'État : Reschid est sympathique aux chrétiens ; ses voyages, ses études, ses mœurs, tout a contribué à faire de lui un Européen ;

Riza, au contraire, affecte de l'aversion pour les étrangers, les *giaours*, et il est resté Turc dans la complète acception du mot. Il y a plus : l'origine de sa fortune se ressent des anciennes mœurs ; c'est dans l'intérieur du sérail qu'elle a commencé à se produire.

Admis au nombre des pages du sultan Mahmoud, Riza obtint la faveur de son maître. Son esprit était vif, subtil, sans cesse à l'affût de quelque malin tour à jouer à ses compagnons, habile à prévenir les conséquences d'escapades qui, quelquefois, eussent pu être suivies d'un châtiment. Le sultan le couvrait d'une protection qui, en lui assurant l'inviolabilité, enflait démesurément son orgueil. Dans cette position excellente, Riza sut amasser de grandes richesses. Son plus sûr moyen était d'extorquer des sommes importantes à des solliciteurs auxquels il promettait hardiment l'appui de sa toute-puissante influence dans le sérail.

La mort de Mahmoud, loin de briser cette influence, ne fit que l'accroître. On sait que le sultan languit durant des mois entiers avant de s'éteindre : Riza eut donc tout le temps nécessaire pour chercher un autre appui à la place de celui qu'il était menacé de perdre. Au profond étonnement de tous, il fut nommé par la sultane-mère grand-maréchal du palais et général des gardes impériales. Dès lors, son soin principal fut d'entourer le jeune padischah de créatures

à sa dévotion. Rien n'arrivait jusqu'au trône qu'autant que Riza voulait bien le permettre ; et comme il eut l'habileté d'unir ses vues à celles des réformateurs, tout en calmant secrètement les susceptibilités et les inquiétudes des rétrogrades, il se trouva également le bienvenu dans les deux camps. Ce ne fut pas cependant en paroles seulement qu'il seconda la réforme : on ne saurait, sans injustice, oublier que l'artillerie turque, dont les Russes eux-mêmes reconnaissent la supériorité, lui doit ses plus grands progrès ; nous ajouterons à sa louange qu'il fut le promoteur du hattî-shériff par lequel le sultan ordonna qu'il serait créé des écoles dans toute l'étendue de l'empire, « afin que l'ignorance des populations cessât d'être un obstacle à l'action des bonnes lois. »

Il y a chez Riza-Pacha de singulières contradictions : en février 1854, on l'a vu renverser le séraskier Méhémet-Ali, le chef du parti de la guerre, et prendre son poste en échange de celui de Capitan-Pacha, dont il avait été investi le mois précédent ; puis, au lieu de renouer les négociations avec la Russie, comme on s'y attendait, poursuivre avec une activité plus grande encore les armements de son prédécesseur.

Au reste, tout en combinant ses efforts avec ceux des puissances alliées, il a conservé ses premières antipathies contre les chrétiens. Un fait, pris dans son passé, achèvera de montrer quelle

partialité il déploie lorsqu'il est juge dans leur cause.

Avant d'intervenir en faveur de la Turquie, dans son conflit avec l'Égypte, les puissances européennes avaient stipulé, pour prix de leur concours, que les troubles de la Syrie seraient apaisés, à la satisfaction générale. On en fit la promesse, mais sans l'exécuter. Les Maronites même furent livrés aux Druses, dont ils avaient jusque-là repoussé de leur mieux les attaques. Toutes les représentations échouèrent contre le mauvais vouloir de la Porte, ou plutôt de Riza-Pacha. Enfin, Schekib-Effendi fut envoyé dans le Liban. Mais Schékib, créature de l'homme tout-puissant à Constantinople, était muni d'instructions opposées aux désirs des nations chrétiennes. A peine arrivé à Beyrouth, il fit inviter les caïmacams, scheiks et émirs du Liban à venir conférer avec lui. Ceux-ci obéirent sans se défier du piège : aussitôt ils furent arrêtés ; des troupes turques pénétrèrent dans la montagne et désarmèrent la population, en laissant, il est vrai, aux musulmans, les moyens d'attaque, tandis qu'elles enlevaient aux chrétiens les moyens de défense.

Il y eut un jour où l'heureuse fortune de Riza parut perdue sans retour. Nous avons dit que la position importante de l'ancien page du sérail était due surtout à la faveur de la sultane-mère : or, il paraît que la sultane eut lieu de se plaindre

de la conduite de Riza, qui, sans doute, ne se piquait pas à son égard d'une fidélité scrupuleuse. C'était en 1846, au moment où le sultan donnait sa plus jeune sœur en mariage à l'un des grands de son empire. La sultane, n'ayant pu réussir à perdre Riza dans l'esprit du maître, espéra être plus heureuse en employant à ce soin sa fille et son gendre. Celui-ci fit au sultan les rapports les plus défavorables sur le compte de Riza. A l'en croire, Riza avait pris le palais impérial pour théâtre de ses orgies nocturnes : chaque soir, en compagnie de quelques mauvais musulmans, il s'enivrait et insultait à la loi du Prophète; ses désordres, ses orgies le rendaient ensuite incapable de se livrer à aucun travail suivi. Il serait facile, ajoutaient les accusateurs, de s'assurer de la vérité de leurs paroles. Un soir, Abdul-Medjid prit le parti de visiter toutes les dépendances de son sérail. Nulle part, il ne parvint à découvrir Riza et ses compagnons. Le nombre des kiosques est grand, l'heure était avancée; le sultan fatigué rebroussa chemin, en donnant l'ordre à un des fonctionnaires de l'intérieur du sérail de continuer les recherches. Le serviteur eut plus de chances que le maître. Dans le kiosque le plus voisin, il trouva Riza au milieu d'une joyeuse compagnie de buveurs. On l'accueillit à merveille et on lui donna un verre qu'il vida trop fréquemment. A minuit seulement, il se souvint qu'il était attendu, et regagna à tâtons

le palais. Son attitude non moins que son langage embarrassé prouva qu'il n'avait que trop bien rempli sa mission. Le lendemain, Riza était destitué.

Par quels moyens réussit-il à se relever de cette chute? C'est ce que la chronique ne dit pas. Toujours est-il que depuis cette époque il a été appelé à diverses fonctions importantes, et qu'en ce moment il est l'un des membres les plus énergiques du cabinet ottoman.

LES MINISTRES TURCS DE 1853

Les hommes dont nous allons esquisser en quelques lignes le portrait et la biographie furent pour la plupart appelés au ministère à l'époque où se préparaient les grands événements de l'Orient. Choisis à l'heure du péril, ils doivent naturellement représenter à nos yeux les serviteurs que le sultan a jugés les plus dévoués.

Depuis l'époque où ce cabinet fut formé, il y a eu dans son sein quelques modifications. On a vu, par exemple, Reschid-Pacha prendre le portefeuille des affaires étrangères. Mais le fond est resté le même, tant pour la plupart de ces hauts dignitaires que pour leur pensée. Le but qu'ils poursuivaient en 1853, ils y tendent avec non moins d'énergie et de persévérance en 1854.

I.

MÉHÉMET-ALI-PACHA

Grand-vizir et beau-frère du Sultan.

Les avis sont partagés sur les commencements assez obscurs de Méhémet-Ali. Les uns veulent qu'il ait été dans l'origine simple garçon de café et que sa physionomie intelligente ait intéressé Khosrew-Pacha. Les autres disent qu'il commença par servir dans la marine, et nous serions plus volontiers de cette opinion. On ajoute qu'il était enseigne à bord du vaisseau qui portait le pavillon du capitain-pacha, Papoudschî-Achmet. En 1829, il entra dans le sérail comme page de Sa Hautesse, et peu à peu monta jusqu'au rang de chambellan; à la mort de Mahmoud, il fut admis dans l'armée avec rang de pacha. Plusieurs fonctions importantes lui furent confiées; il se distingua notamment comme capitain-pacha séraskier. Après la chute d'Ali-Pacha, on l'appela au grand-vizirat.

Méhémet-Ali était devenu ce qu'on pourrait appeler le chef du parti populaire. Il était cependant une entrave vivante à la marche des affaires. Malgré ses talents, malgré la rapidité merveilleuse avec laquelle il avait su lever,

équiper, organiser, en dépit d'une situation financière déplorable, une armée de deux cent cinquante mille combattants, il n'avait pas su dépouiller le vieil homme. Les préjugés de son origine étaient restés invétérés en lui. Son éloignement du pouvoir fut une de ces nécessités auxquelles un gouvernement doit obéir, dans les temps de crise, quelque pénibles qu'elles puissent paraître.

Ripik-Bey était le bras droit de Méhémet-Ali. C'est un chaud partisan des Anglais qui l'appellent un réformateur radical, un philanthrope et un ami de la tolérance religieuse.

II.

MOUSTAPHA-PACHA

Président du Conseil des ministres.

Moustapha qui, au mois d'avril dernier, a remplacé Méhémet-Ali dans ses fonctions de grand-vizir, a eu une jeunesse très-aventureuse. Né dans un petit village aux environs de Monastir, il fut conduit en Égypte à l'âge de huit ans. C'était vers l'époque où le vice-roi Méhémet-Ali, après avoir détruit les mameloucks, commençait

à se former une armée régulière. Moustapha y entra, fit ses preuves de courage, fut nommé pacha de Rosette, et occupé ensuite dans les sanglantes guerres contre les Wechabites. Pendant quelque temps il fut pacha de la Mecque, puis il passa en Candie avec le même titre.

Cette île lui dut son bien-être et ses progrès : par une administration aussi sage qu'impartiale, Moustapha se concilia tous les cœurs; il s'appliqua surtout à s'identifier avec les mœurs des habitants. Son palais était accessible aux chrétiens et aux juifs aussi bien qu'aux Turcs. On peut noter comme un fait rare que les Grecs, cette population remuante et inquiète, voyaient leur gouverneur avec sympathie. C'est qu'aussi la corruption échoua toujours contre l'esprit droit et ferme du pacha : tous les abus de ce genre qui parvenaient à sa connaissance étaient sévèrement punis.

Lorsque la seconde guerre éclata entre l'Égypte et la Turquie, Moustapha se hâta de faire acte de soumission envers le sultan, qu'il considérait comme son souverain naturel. En retour de cette conduite honorable, il fut confirmé dans son gouvernement. Mais en 1848 on le rappela à Constantinople. Un jour, les Candiotes apprirent avec un profond regret qu'il avait été destitué.

Cependant cette disgrâce, dont les motifs ne sont pas connus, fut de courte durée, puisque, deux ans après, Moustapha entra au ministère.

Moustapha-Pacha est le père de Vély-Pacha, l'ambassadeur turc à Paris.

III.

MÉHÉMET-PACHA

Séraskier.

Nul homme mieux que Méhémet-Pacha n'a prouvé qu'en Turquie on peut arriver aux plus hautes dignités sans faveur et sans protection, par la seule force du mérite.

Après la destruction des janissaires, il entra dans l'armée comme officier instructeur. Il a pris une large part à son organisation et à sa bonne tenue actuelle. Un simple fait donnera la mesure de son esprit ferme et éclairé. En 1827, la peste éclata parmi les troupes qui occupaient Thérapia; le commandant en chef négligea les mesures de précautions nécessaires, d'accord en cela avec le préjugé populaire qui défend à l'homme de chercher à se soustraire aux châtimens que Dieu inflige à ses péchés. Méhémet prit sur lui de préserver des suites funestes de l'apathie du chef les troupes placées sous ses ordres. Il les fit camper sur une hauteur bien aérée, limita à trois le nombre des soldats placés dans chaque tente,

et fit si bien qu'il n'eut à compter que fort peu de malades.

Un autre fait témoigne en faveur de l'esprit éclairé et des connaissances étendues de Moustapha-Pacha : il a traduit le Code militaire français.

IV.

RIFAAT-PACHA

Ministre des Affaires étrangères.

Depuis sa jeunesse, Rifaat-Pacha fait partie de l'administration ; il y a rempli des fonctions diverses.

En 1848, il remplaça Sarim-Pacha au ministère des finances ; la même année, vers la fin d'avril, on le chargea du portefeuille des affaires étrangères, qu'il échangea, le 30 septembre, contre le poste de président du conseil d'État. Il se maintint dans cette position jusqu'en janvier 1852, où il eut pour successeur Reschid-Pacha. Depuis lors, jusqu'au mois d'avril 1853, il a été ministre sans portefeuille. Ajoutons qu'il fut envoyé deux fois à Vienne en qualité d'ambassadeur, lorsque M. de Metternich dirigeait le gouvernement de l'Autriche.

Rifaat-Pacha a des opinions modérées ; son caractère est aussi doux que son expérience est grande. On le cite parmi les premiers écrivains politiques dont s'honore la Turquie.

Koullovitz-Effendi, ancien chargé d'affaires à Londres, puis ambassadeur en Grèce, beau-frère de Fuad-Effendi, est un de ses meilleurs conseillers.

V.

MOUCHTER-BEY

Ministre des Finances.

Voici ce qu'on appelle, à Constantinople, un *kibaar*, un gentleman turc. Mouchter-Bey doit cette réputation au charme exquis de ses manières ; mais il a des qualités plus sérieuses et plus utiles à sa patrie. Longtemps payeur de l'armée, il est très-versé en matière de finances. Il a fondé une banque nationale et relevé autant que possible le crédit de la Turquie. Sa droiture égale sa capacité.

Mouchter-Bey a été ambassadeur à Vienne.

VI.

FETHI-ACHMED-PACHA

Ministre du Commerce.

Le personnage dont nous venons d'écrire le nom a été également ambassadeur près le gouvernement autrichien en 1827. A son retour à Constantinople, il fut appelé au ministère du commerce. L'honneur qu'il a eu d'épouser une sœur du sultan actuel explique la haute faveur dont il n'a cessé de jouir.

Sa carrière a commencé dans l'enceinte du sérail. Il fut successivement page, puis chambellan de Mahmoud, et il figura ensuite dans l'armée comme général de division.

VII.

NAMIK-PACHA

Namik-Pacha est un bon militaire, et possède en outre une grande réputation d'honnêteté. Il préside à l'administration de l'armée.

Dans sa jeunesse il a fait de longs voyages en Europe. Notre civilisation lui est familière. Il parle avec facilité le français et l'italien.

Il a laissé d'excellents souvenirs de ses actes comme pacha de Bagdad. C'est, on le sait, un des postes de l'empire qui exigent le plus d'énergie; car la position de Bagdad l'expose constamment aux révoltes des Arabes et aux incursions des Persans. Dans ce pachalik difficile, Namik justifia complètement les espérances que le Divan avait fondées sur son zèle et son dévouement.

VIII.

MAHMOUD CAPITAN-PACHA

Ministre de la Marine et grand-amiral.

On ne possède que très-peu de renseignements sur ce ministre; ce qu'on sait seulement, c'est qu'il a été longtemps investi d'importantes fonctions dans l'armée, et qu'il a succédé comme capitan-pacha au grand-vizir Méhémet-Ali.

IX.

L'AMIRAL ADOLPHE SLADE

Mouschaver-Pacha (pacha consultant).

Peu d'existences ont été plus remplies que celle du marin dont nous allons aborder la biographie.

Il a fallu tous les étranges revirements et les nécessités impérieuses de l'état intérieur de la Turquie pour avoir amené un simple officier britannique dans les conseils de la Sublime-Porte. Ce n'est pas une des particularités les moins curieuses de la guerre actuelle que de voir des étrangers, des chrétiens unis sous le même drapeau avec des musulmans, et travaillant non moins à régénérer qu'à sauver un empire vermoulu.

En 1802 naissait Adolphe Slade. Il était le cinquième fils du général de cavalerie sir John Slade, baronnet de Maunsel Grange (Somersetshire). Élevé à Portsmouth, il entra en 1817 dans la marine, et passa plusieurs années dans les mers de l'Amérique du Sud, à bord de la corvette *Lyon*. Lorsqu'il revint en Angleterre, au bout de trois années, il fut nommé midshipman sur la frégate *Revenge*, qui portait le pavillon de sir Harry Neale, et qui fut envoyée dans la Méditerranée.

Slade prit part à l'expédition contre Alger, qui se termina sans lutte, le dey s'étant soumis aux exigences de l'Angleterre, et à la bataille de Navarin où il commandait un cutter. L'année suivante, la guerre russo-turque ayant éclaté, Adolphe Slade, qu'on avait mis à la demi-solde, partit pour Constantinople; il fit, avec Achmet-Papoudschi, alors capitain-pacha, la campagne de la mer Noire.

Nous le voyons, de retour dans son pays, rentrer à l'école maritime de Portsmouth, et y étudier jusqu'en 1834 la partie la plus sérieuse de son art. De 1834 à 1837, il servit à bord du vaisseau de ligne le *Caledonian*, dans la Méditerranée et la mer Noire, sous les ordres de l'amiral sir Josias Rowdey. Bien que simple lieutenant hors cadre, il occupait néanmoins un rang distingué parmi les officiers de la flotte, étant chargé de l'expédition des affaires politiques. Deux fois il eut occasion de visiter Sébastopol, et il écrivit un rapport très-détaillé et très-substantiel sur les moyens de défense et les constructions de ce port formidable. Enfin, de 1837 à 1841, il reprit en Angleterre ses études théoriques.

A cette dernière époque, lord Auckland, premier lord de l'amirauté, le fit avancer au grade de commandant. Cependant Slade ne fut pas encore rappelé au service actif, et il utilisa ses loisirs en se mettant au courant, à Woolwich, de tout ce qui concerne la navigation à vapeur. Honoré d'un brillant certificat de capacité, que les autorités lui avaient délivré, il pouvait espérer qu'on lui confierait le commandement d'un bateau à vapeur lorsque, en 1846, on le plaça à bord d'un navire à voiles, le *Recruit*. C'était un brick en fer, portant douze canons, essai d'un nouveau genre de construction maritime. Ce navire se comporta très-bien, malgré les appréhensions qu'on avait eues à son sujet.

Après la mort subite de lord Auckland, Dundas, alors premier lord intérimaire, maintenant commandant en chef de la flotte anglaise dans la mer Noire, remit à Slade le brevet de post-captain. Une circonstance imprévue vint ouvrir à notre marin un nouvel et plus large horizon.

Des difficultés de la nature la plus grave s'élevaient élevées entre l'Autriche et la Porte, au sujet de la question des réfugiés hongrois, que ce dernier gouvernement refusait de livrer au vainqueur irrité. Une guerre paraissait imminente. L'Angleterre, qui déjà protégeait la Porte, voulut lui envoyer un officier capable d'introduire dans la marine turque des améliorations indispensables. Slade fut choisi; sa nomination au grade de capitaine en second, à bord de la *Queen*, qui partait pour la Méditerranée, masqua le véritable caractère de sa mission. Arrivé à Malte, il remplit quelque temps son service; puis il se rendit à Constantinople en congé illimité.

Le gouvernement turc lui confia le commandant du *Nauzerelieh* (la *Victorieuse*), navire modèle de quatre mille deux cents tonneaux, portant soixante-douze canons et construit par l'Américain Rhodes. Depuis 1849, Slade poursuit la tâche difficile de réorganiser la marine turque. Le désastre de Sinope (1) ne prouve rien contre

(1) Quelques lignes sur ce désastre trouveront ici naturellement leur place. Une division navale turque, commandée par Osman-Pacha, était partie pour ravi-

lui qui, à ce moment, ramenait dans le Bosphore une division de frégates, mais contre Osman-tailler les ports de la côte d'Asie. Les Russes eurent connaissance de cette expédition que malheureusement les flottes anglo-française, alors au mouillage de Beïcos, dans le Bosphore, ne pouvaient protéger. L'amiral Nachimow, qui croisait le long des côtes de l'Anatolie, ayant aperçu, du large, dans la rade de Sinope, la division turque, expédia le bateau à vapeur de guerre la *Bessarabie* à Sébastopol pour y donner cette nouvelle. Aussitôt trois vaisseaux de cent vingt canons, la *Ville de Paris*, le *Grand-Duc Constantin* et le *Tri-Sviatitélia*, reçurent l'ordre de partir et de rallier le vice-amiral. Un vent favorable étant survenu, Nachimow put aller reconnaître la disposition de la division navale ennemie qui était mouillée en arc le long de la côte.

Le 30 novembre 1853, entre neuf et dix heures du matin, l'escadre russe fit son branle-bas de combat et gouverna sur la rade de Sinope. Chaque vaisseau se plaça au poste qui lui avait été assigné. A peine le vaisseau-amiral eut-il jeté l'ancre, que les Turcs ouvrirent un feu terrible qui occasionna de grands dégâts. Mais, en moins de cinq minutes, le vaisseau le *Grand-Duc Constantin* rasa la batterie qui se trouvait devant lui et fit sauter la frégate ennemie que protégeait cette batterie. Tel fut aussi le sort d'une autre frégate turque qui avait en face d'elle la *Ville de Paris*.

« A deux heures, dit l'*Invalide russe*, qui publia à ce sujet un supplément extraordinaire, le feu des navires ennemis cessa presque entièrement : trois frégates ; parmi lesquelles celle de soixante-quatorze canons sous pavillon amiral, étaient en flammes, et on ne voyait plus que les mâts des deux bâtiments de transport, dé-

pacha qui se laissa surprendre dans une position où les batteries de la côte ne pouvaient lui être truits et coulés à fond par notre artillerie. La partie turque de la ville était incendiée dans deux endroits; à deux heures et demie, l'amiral donna ordre de cesser le combat, et en même temps un officier parlementaire fut envoyé à la ville pour déclarer aux autorités locales turques que si un seul coup de canon était tiré, soit des batteries de la ville, soit de la côte, l'amiral brûlerait et raserait la ville de fond en comble.

« Dans la soirée, les canons chargés des navires qui brûlaient, à mesure qu'ils étaient atteints par le feu, lançaient leurs boulets dans la rade, sans toutefois causer presque aucun dommage à nos navires. Enfin, lorsque le feu atteignit leurs saintes-barbes, ces bâtiments sautèrent, et leurs débris enflammés allèrent tomber sur la partie turque de la ville qu'ils incendièrent. Vers minuit, tout le quartier, entouré d'un mur d'enceinte en pierre, était la proie des flammes; le quartier de la ville habité par les Grecs avait été respecté par l'incendie.

« Toute l'escadre du vice-amiral Nachimow appareilla de la rade de Sinope le 2 décembre; les vaisseaux avariés furent remorqués par les bateaux à vapeur, et le 4, l'*Impératrice-Marie*, le *Tri-Sviatitélia* et le *Grand-Duc Constantin*, mouillaient dans la rade de Sébastopol. »

La résistance des Turcs fut héroïque. Pour la constater il nous suffira de citer, d'après le *Journal de Constantinople*, le tableau suivant de l'effectif des vaisseaux qui périrent à Sinope :

« *Mizamié*, soixante canons, commandée par Kadry-Rey et ayant Hussein-Pacha à bord. Ces deux officiers

d'aucune utilité. Cependant cet événement funeste rendit Slade très-impopulaire à Constantinople, dans les basses classes surtout dont le ont fait sauter cette frégate et se sont engloutis avec elle dans les flots. — *Navik*, cinquante-deux. Le commandant, Ali-Bey, s'est également fait sauter avec cette frégate. — *Nésim*, cinquante-deux. Coulé à fond. Le commandant, Hassan-Bey, tué. — *Kaïd*, cinquante. Coulé. Edhem-Bey, commandant, a pu se sauver. — *Dimias*, frégate égyptienne de quarante-quatre. Coulée. Osman-Pacha, qui la montait, a eu la cuisse fracassée et a été pris par les Russes. — *Ani-Allah*, trente-huit. Coulé. Le commandant, Ali-Nabir-Bey, fait prisonnier. — *Faïzi-Maabud*, vingt-deux. Coulé. On ignore le sort de son commandant, Izzet-Bey. — *Djinlu-Sefid*, vingt-quatre. Coulé. Le commandant, Saly-Bey, s'est sauvé. — *Nedjibi-Fechan*, vingt-quatre. Cette corvette a échoué à la côte. — Le bateau à vapeur *Izegli*, quatre. Coulé. Le commandant, Ismaël-Bey, a pu se sauver. »

On conçoit que six vaisseaux de ligne avec leurs formidables étages de batteries paraissant tout à coup, s'embossant devant une rade ouverte, durent pulvériser en peu de temps de vieux remparts mal entretenus. Ce ne fut pas un combat naval, un combat livré en mer, puisque les bâtiments turcs étaient à l'ancre dans le port. C'est là qu'ils furent foudroyés, coulés et mis en pièces par un feu d'une supériorité irrésistible, auquel les mauvaises batteries turques n'étaient pas en état de répondre longtemps. La canonnade ne dura qu'une heure, et ce temps suffit pour la destruction de treize bâtiments, dont dix de guerre et trois de transport. Une seule frégate à vapeur, le *Taïf*, parvint à se sauver pour apporter cette désastreuse nouvelle à Constantinople.

fanatisme ne lui pardonne pas son titre de chrétien.

Le capitaine Adolphe Slade est un des officiers de la marine anglaise qui possède les connaissances les plus variées et les plus approfondies. Il parle avec facilité toutes les langues en usage sur les côtes de la Méditerranée : le français, l'espagnol et l'italien. Le turc aussi lui est familier. Il a publié deux ouvrages sur l'Orient qui lui est parfaitement connu : l'un, *Records of travels in Turkey*; l'autre, *Turkey, Greece and Malta*.

CHOURSCHID-PACHA

(COMTE RICHARD GUYON)

Un jeune homme, âgé de quinze ans à peine, allait mettre le pied sur le bâtiment qui d'Angleterre devait l'emmener vers le continent. Sa famille l'entourait en versant des larmes. Lui seul était ferme, calme et résolu. Il baisa avec respect la main de son père, brave marin qui, après de longs et honorables services, était arrivé au grade de post-captain.

— Je vous en supplie, dit-il, ne vous alarmez pas à mon sujet. Le ciel m'a inspiré ce projet de départ. A mon âge, on peut songer déjà à la gloire. Si, comme je le pense, la guerre éclate, par suite de la révolution de France, je trouverai, j'espère, quelque occasion de me distinguer.

Le père bénit son fils, et le jeune homme partit pour commencer au loin cette vie agitée qui devait aboutir au commandement en Asie d'une armée ottomane.

Il s'appelait Richard Guyon, et il allait solli-

citer de l'Autriche une épaulette d'officier. C'était en 1830.

L'Autriche, on le sait, compte dans les rangs de son armée un grand nombre d'étrangers de distinction qu'elle se plaît à accueillir avec empressement. Ces volontaires, qui appartiennent aux meilleures familles, donnent habituellement la préférence aux régiments dont le costume est le plus pittoresque. Ceci explique comment Guyon choisit l'uniforme hongrois.

Cependant il ne resta pas longtemps au service. Ayant eu querelle avec un de ses supérieurs pour une cause assez légère, il donna sa démission qui fut acceptée. Un autre motif, d'ailleurs, le détourna complètement des projets de gloire qui l'avaient conduit en Autriche. Il devint épris de la fille du feld-maréchal baron Splenyi, et sollicita sa main. Après la célébration du mariage, il alla se fixer en Hongrie, le pays de sa femme, y acheta une terre qu'il administra lui-même et vécut exclusivement pour sa famille et ses amis. Cette existence toute rurale, en le mettant en contact avec les diverses classes de la société, lui rendit parfaitement familières les habitudes des Magyars ainsi que la topographie locale. Comme la plupart de ses amis appartenaient au parti ultra-libéral, Guyon se laissa aisément aller à penser et agir comme eux. Même avant 1848, les feuilles hongroises citaient fréquemment son nom parmi ceux des hommes qui travaillaient à pro-

pager les idées nationales de Pulsky et les rêves politiques de Kossuth.

Dès qu'il devint évident qu'à une discussion de principes allait inexorablement succéder la lutte armée, la lutte sanglante, cette *ultima ratio* aussi bien invoquée par les peuples que par les rois, Guyon se présenta pour être inscrit dans la landwher. En sa qualité d'ancien officier, il obtint le commandement d'un bataillon de honveds. Ce fut à leur tête qu'il fit l'expédition mal élaborée et plus mal exécutée encore, dont le but était de délivrer Vienne. La majeure partie des troupes employées dans cette circonstance se composait de volontaires, de honveds et d'hommes de la landsturm provenant de la levée en masse. On avait compté sur l'ardeur et l'enthousiasme de cette foule réunie au hasard : mais, ni l'ardeur, ni l'enthousiasme ne suppléent à la discipline chez le soldat, à l'expérience chez les chefs. Il ne fut pas difficile aux troupes autrichiennes, bien dirigées, de culbuter les Hongrois dans le combat de Schwechat. Landsturm, volontaires et honveds se retirèrent en désordre au delà de la frontière, protégés, heureusement pour eux, par les troupes régulières. Georgey qui, d'après son propre récit, fit l'impossible pour rétablir l'ordre et retenir ses soldats en face des batteries ennemies, fut entraîné et arriva derrière la Leytha. Un seul bataillon de honveds fit bonne contenance; c'était le bataillon placé sous les ordres

de Guyon. Non-seulement il se maintint dans sa position fort dangereuse, en face du village de Manuswerth, mais encore il obtint quelques avantages partiels. Le courage avec lequel ces honveds se comportèrent sous le feu des Autrichiens ne saurait être attribué qu'à l'héroïque énergie dont Guyon leur donnait l'exemple. Toujours en avant des siens, il eut son cheval tué sous lui, et continua de se battre à pied, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre. Pendant la retraite, il sut maintenir sa troupe en bon ordre, et, plus d'une fois, quand le terrain le permettait, il fit face à l'ennemi qui reculait devant une telle résolution.

Ce combat eut une grande influence sur les relations entre Guyon et Georgey. Le général ne pardonna point à un simple major de honveds de s'être ainsi distingué. Cette disposition jalouse éclate en maint passage du mémoire justificatif de Georgey (*Ma vie et mes actes en Hongrie*). A en croire ce partial écrivain, Guyon serait un officier courageux, mais sans mérite, et il aurait le cœur mieux fait que la tête. Les événements ont démenti ces assertions injurieuses. Bornons-nous à rappeler que pendant la période de la guerre qui se termina par la retraite et la destitution de Windischgraëtz, Guyon se distingua à plusieurs reprises, notamment par la victoire qu'il remporta sur le comte Schlick, près de la Tarcza. Or, pour arriver à battre un adversaire

aussi justement renommé que le général Schlick, il fallait assurément posséder un véritable talent stratégique. Rarement aussi on a pu voir autant de valeur personnelle jointe au mérite de l'officier. Toute la Hongrie admira la bravoure de Richard Guyon, lorsque le 18 décembre 1848, à la tête de dix-huit cents hommes seulement, il résista durant une journée entière, dans la ville ouverte de Tyrnau, aux dix mille hommes du général autrichien Simunich.

Cependant les Hongrois, dans leur période de succès, marchaient triomphalement de Debreczyn sur Pesth. Guyon fut nommé commandant de la forteresse de Comorn.

Il était plus facile d'obtenir ce commandement que d'aller l'exercer. En ce moment, la place était cernée par les Autrichiens ; il y eût eu témérité à vouloir traverser les lignes ennemies. Ce fut pourtant ce que Guyon entreprit. Accompagné de vingt hussards seulement, il s'approcha des travaux des assiégeants, épia une occasion favorable, affronta mille dangers, et réussit enfin à pénétrer dans l'intérieur de Comorn. L'enthousiasme des assiégés, à sa vue, tint du délire. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux. L'apparition de Guyon ressemblait à un miracle ; elle releva tous les courages, elle doubla les forces de la garnison. Comorn se défendit avec une vigueur nouvelle, et l'armée hongroise eut le temps d'arriver.

Lors du retour des Impériaux sous les ordres de Haynau, Guyon perdit son commandement, qui passa aux mains de Klapka. L'ancien ressentiment de Georgey se révélait dans cette mesure. Notre héros, chargé de former une réserve, et, par le fait, éloigné de l'armée active, ne reparut sur le théâtre des événements qu'à l'époque des dernières luttes de la Hongrie expirante. La bataille de Temeswar fut livrée. Kossuth croyait à la victoire, Georgey à une défaite. Une dépêche officielle de Guyon arriva : elle annonçait que l'armée de Bem en Transylvanie n'existait plus, et que Dimbinsky avait été battu à Temeswar, avec des pertes qui équivalaient à une destruction. Ce fut alors que Georgey passa à l'ennemi.

Quant à Guyon, il avait pris, avec les débris de l'armée magyare, le chemin de la Turquie. Il avait trop marqué dans la lutte pour que le gouvernement autrichien n'attachât pas une grande importance à s'assurer de sa personne. Son extradition fut hautement réclamée auprès du Divan. On sait quelle résistance fut opposée par le gouvernement ottoman, résistance d'autant plus courageuse, que les demandes de l'Autriche étaient appuyées par la Russie, son alliée, et qu'une double rupture était à craindre.

Mais pour que le Divan pût efficacement protéger les officiers hongrois, il fallait que ceux-ci embrassassent l'islamisme. A cette condition, ils devenaient sujets tures, et leur personne était

inviolable. Pénible condition, assurément, et que Richard Guyon n'eût sans doute pas acceptée, nous le pensons du moins, s'il n'eût eu la perspective certaine d'une captivité perpétuelle dans les cachots de l'Autriche. Depuis ce temps, il s'appelle Chourschid, et il a qualité de pacha turc. Devons-nous conclure de ce nom et de ce titre que le comte Guyon soit réellement devenu musulman? On peut le croire si l'on songe aux circonstances graves qui ont pesé sur sa volonté, si l'on se dit aussi que Guyon, comme Bem, espérait pouvoir satisfaire sa haine contre la Russie dans une guerre que tout semblait annoncer. Cependant des témoignages presque positifs nous permettent d'espérer que Guyon n'a pas eu besoin, pour entrer dans l'armée turque, de renier ses anciennes croyances : peut-être aurait-il dû à sa nationalité cette concession exceptionnelle.

La Turquie s'étant interdit d'utiliser en Europe les services des réfugiés, ne put donner de fonctions à Chourschid-Pacha qu'en Asie. Il exerça pendant quelque temps le commandement à Damas, puis à Alep. En 1850, des troubles éclatèrent en Syrie : le vieux parti turc, animé aussi bien contre les chrétiens que contre les réformes du sultan, avait choisi Damas pour centre de l'insurrection. Mais Guyon tint si bien en respect les agitateurs, que pas un d'eux n'osa remuer. L'émeute cependant avait gagné Alep et s'était emparée de la ville. A cette nouvelle, Guyon

part avec huit mille hommes, arrive à marches forcées, et entre à Alep, où il rétablit l'ordre, après une lutte désespérée qui ne dura pas moins de deux jours.

Placé en ce moment à la tête de l'armée d'Asie, il a accepté la tâche difficile d'y introduire la discipline et de mettre un terme à des désordres qui ont été la principale cause des défaites éprouvées de ce côté par la Porte.

L'humeur vive et enjouée de Guyon plaît aux soldats ; sa bravoure, la patience avec laquelle il supporte les fatigues et les privations, l'avaient rendu populaire parmi les Hongrois. Sa conduite à Alep lui a concilié l'estime et le respect des Turcs.

La comtesse Guyon est une âme noble, digne d'un tel époux. On rapporte que, à l'époque où le général Haynau, trop fidèle exécuteur peut-être d'une politique inexorable, faisait trembler la ville de Pesth, madame Guyon écrivit sur le bulletin où, comme les autres habitants, elle devait marquer son nom et sa qualité : « *Guyon née Splenyi, femme d'un vaillant chef de rebelles.* »

ISKANDER-BEY

C'est une vénération profonde que les musulmans ont de tout temps attachée au nom d'*Iskander*. Pour eux, ce nom est le synonyme de héros, de vainqueur ; c'est qu'il désigne, surtout dans leur souvenir, le grand roi de Macédoine, le triomphateur d'Issus et d'Arbelles.

Ce nom, les Turcs le donnèrent, par une estime toute particulière, au terrible Georges Castriot, qu'ils ne purent vaincre à l'époque de leur plus grande puissance. Ils le surnommèrent Iskander-Bey (*Scanderbeg*) (1). Aujourd'hui, ce

(1) Georges Castriot naquit en 1404 et fut donné en otage avec ses trois frères au sultan Amurat II par son père Jean Castriot, roi d'Albanie, que les Turcs avaient dépossédé. Georges conçut le projet de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres et de secouer le joug musulman. Envoyé avec une puissante armée en Hongrie, il s'unit secrètement avec le fameux Huniade-Corvin, et à la première occasion favorable il chargea les Turcs auxquels il tua trente mille hommes. Puis, par une ruse habile, il

même nom désigne une des plus étranges physionomies de la guerre actuelle.

Quel est cet Iskander-Bey ? Nul ne pourrait le dire. Assigner une origine certaine, un nom précis à ce condottiere moderne, ce serait chose impossible. Les camps sont sa patrie et sa famille. Il recherche le péril partout où il peut le rencontrer; il aime la guerre pour la guerre elle-même; il en savoure les émotions, les hasards, les péripéties. Peu lui importe quelle cause il sert, pourvu qu'il ait le sabre à la main. Dans un temps tel que le nôtre, où il y a tendance générale vers la discipline et la régularité, une physionomie comme

réussit à se faire remettre la ville de Croie, capitale de l'Albanie, et bientôt il eut à lui l'Albanie entière. Amurat mit vainement deux fois le siège devant Croie. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à vingt-deux batailles et ayant tué, dit-on, près de deux mille Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimenterre, s'imaginant que cette arme avait quelque chose de surnaturel, mais il le lui renvoya bientôt comme inutile, et alors Scanderbeg lui fit dire qu'*en lui envoyant le cimenterre il avait gardé le bras qui savait s'en servir.* — (Dictionnaire historique de Feller.)

celle d'Iskander-Bey est une véritable exception.

A Constantinople, l'opinion veut qu'il soit né il y a une quarantaine d'années, en Bessarabie, et par conséquent musulman, puisque cette province n'appartenait pas encore alors à la Russie. Il se serait européanisé, civilisé, après avoir quitté son pays, sans doute à la suite de quelque conspiration où il fut impliqué.

Admettons donc qu'il fut banni par le gouvernement russe, ou bien que, sous le coup d'une arrestation, il prit la fuite.

On le trouve depuis ce moment partout où il y a une lutte engagée. D'abord ce fut en Portugal. Don Pedro disputait le trône à son frère don Miguel; il avait convoqué de tous les coins de l'Europe les aventuriers, les libéraux, les gens hardis, auxquels pesait la paix et qui espéraient tirer quelque profit d'un bouleversement. Celui que nous appelons aujourd'hui Iskander-Bey accourut : alors il avait nom le comte Peliaski. Lorsque les miguélistes eurent fait leur soumission, Peliaski passa en Espagne. Il s'y trouva dans son élément. Le testament de Ferdinand VII, en dépossédant un frère et en détruisant l'œuvre si sage de Louis XIV, avait déchaîné sur la péninsule les maux d'une guerre civile de sept années. Notre capitaine d'aventure fut chargé du commandement d'un corps de volontaires en voie de formation. Cette *légion provisoire* n'était pas moins redoutée de ses chefs que de l'ennemi ;

elle se composait d'un ramas d'hommes de toute nation, rebut de toutes les armées, individus sans discipline, et qui ne se faisaient pas le moindre scrupule d'assassiner leurs officiers dès que ceux-ci essayaient de comprimer leurs brigandages. A chaque instant l'on s'attendait à apprendre que le comte Peliaski avait partagé le triste sort de la plupart de ses devanciers : quel ne fut pas l'étonnement général quand, au contraire, on sut qu'il était parvenu à dompter les mutins et qu'il était adoré de ces nouveaux *Malandrins!*

Lorsque la guerre d'Espagne prit un caractère plus exclusivement national, Peliaski jugea son rôle terminé ; il demanda son congé et partit emportant les onze croix qu'il avait gagnées à la pointe de son épée. Mais ses aventures n'étaient pas achevées. On le rencontre de nouveau en Perse, où il assista au fameux siège d'Hérat ; en Algérie, où il fit plusieurs campagnes comme volontaire contre Abdel-Kader ; en Chine, puis encore une autre fois en Algérie. Les services qu'il rendit à la France lui valurent la croix de la Légion d'honneur. La révolution de 1848 l'attira en Hongrie ; il ne sortit de ce pays qu'avec les débris de l'armée magyare.

Son origine, ses antécédents, l'appelaient naturellement à entrer dans l'armée turque. Il fit partie de l'expédition dirigée contre les Monténégrins par Omer-Pacha. Enfin, dans la guerre ac-

tuelle, c'est lui qui a été chargé de diriger les avant-postes au delà du Danube. Il est parvenu à rassurer ses soldats auxquels les lances des Cosaques inspiraient une certaine terreur, et à leur montrer comment on pouvait rendre cette arme impuissante. En plus d'une occasion il a donné des preuves de sa valeur presque téméraire, notamment à Brankavina (petite Valachie), où il a surpris avec ses irréguliers l'arrière-garde de Liprandi avant sa retraite au delà de l'Aluta. Iskander-Bey a eu l'honneur d'entrer le premier à la tête de sa cavalerie légère dans Bukarest, que les Russes venaient d'évacuer.

Iskander-Bey est de taille moyenne, mais bien proportionnée; sa chevelure et sa barbe sont d'un noir foncé, moins foncé cependant que ses yeux qui lancent des éclairs sous leurs épais sourcils. Ses traits réguliers, sa physionomie caractéristique, son teint bronzé par le soleil, ont au plus haut degré ce cachet militaire qui offre un ensemble de force et de résolution.

ABBAS-PACHA

Vice-roi d'Égypte.

SAÏD-PACHA

Son successeur.

On sait que Méhémet-Ali, dans sa vaste ambition, n'aspirait à rien moins qu'à raviver l'islamisme chancelant, à devenir le fondateur d'un grand empire oriental, et à étendre sa domination depuis le golfe Persique jusqu'aux rivages de la mer Noire. Pour arriver à la réalisation de ce plan hardi, le vice-roi d'Égypte avait commencé par refaire en quelque sorte son peuple en lui imposant certaines institutions européennes.

L'événement vint déjouer ses espérances. L'intervention des puissances l'arrêta au moment où il allait réunir la Turquie à ses États, et concentrer entre ses mains ces provinces si belles et si nombreuses encore qui avaient formé l'ancien empire musulman. Cet échec brisa non-seulement les forces matérielles du vieillard, mais encore son énergie morale. Le vainqueur de Konieh

et de Nésib dut aller à Constantinople en 1846, et incliner sa tête blanche devant le trône du jeune Abdul-Medjid.

Durant les années suivantes, Méhémet-Ali fut affecté d'une maladie mentale qui ne fit que s'aggraver avec le temps. On le cacha aux regards des étrangers. Le gouvernement du pays passa au pouvoir d'Ibrahim-Pacha, âgé alors de plus de soixante ans, et que sa dureté et son avarice avaient rendu impopulaire. Mais le nouveau souverain mourut en 1848 d'une inflammation de poumons, et son père lui survécut presque une année entière. Ce ne fut que le 2 août 1849 que Méhémet sortit de ce monde, regretté de son peuple; tandis que Ibrahim n'avait eu à ses funérailles que le cortège obligé des fonctionnaires publics, Méhémet-Ali fut accompagné jusqu'à sa dernière demeure par une foule immense venue du Caire et des environs, et qui remplissait l'air de ses cris de douleur.

Méhémet-Ali, qui avait eu cinquante et un enfants, ne laissa que quatre fils et deux filles. Aucun de ses fils ne lui succéda, par suite de l'introduction en Egypte du droit de séniorité par la loi de 1841. Cette loi, conforme aux usages de l'Orient, veut que ce ne soit pas le descendant le plus direct qui hérite, mais l'aîné des membres de la famille aptes à succéder. Celui que son âge appelait alors à remplacer et Méhémet et Ibrahim était Abbas-Pacha, un des petits-fils du

vice-roi et fils de Possoun-Pacha qui était mort depuis longues années.

Abbas-Pacha, — dont la fin tragique et imprévue a tout récemment été connue en Europe, — naquit à Dschidda, le port de la Mecque, à l'époque où son père, engagé dans une lutte contre les Wechabites, était obligé de séjourner en Arabie. Ramené au Caire, il n'y reçut point l'éducation européenne que Méhémet-Ali n'eût pas manqué de lui faire donner s'il eût pu soupçonner qu'il l'aurait pour successeur immédiat. Abbas différait de son grand-père par l'antipathie qu'il témoignait aux chrétiens et aux idées modernes. Ardent sectateur de l'islamisme, il fit beaucoup de bien aux mosquées, aux derviches, aux institutions pieuses et charitables ; plusieurs fois il entreprit le pèlerinage de la Mecque, ce qui lui valut le titre vénéré de *Hadschi*. Ce fut pendant un de ces voyages qu'il apprit la nouvelle de la mort d'Ibrahim-Pacha. Aussitôt il se rendit à Constantinople et alla chercher en personne l'investiture auprès du sultan.

Cinq années se sont écoulées : peu à peu Abbas-Pacha était devenu un véritable sujet, un fonctionnaire public de la Porte. Cette transformation ne s'opéra point cependant sans résistance. Pendant longtemps le vice-roi se refusa à promulguer sans examen préalable les lois émanées du sultan ; on put même croire qu'il préférerait la guerre à l'acceptation du hattî-shérif de Gulhané, cette

charte de la régénération de l'empire ottoman. Mais il finit par céder, et pour le récompenser la Porte lui octroya le droit de disposer de la vie de ses sujets, sans recourir au Divan.

Non content de modifier les relations extérieures, Abbas laissa se perdre dans l'administration intérieure bien des résultats obtenus au prix des plus grands sacrifices par le réformateur de l'Égypte. Ce fut un changement presque complet de système.

Méhémet-Ali voulait tout régler et tout diriger, depuis les principales institutions de l'État jusqu'au travail du dernier fellah. De par la loi il introduisait de nouvelles cultures ; il prescrivait au paysan d'ensemencer des plantes alimentaires dans telle partie de son champ, et dans telle autre des plantes destinées à l'exportation ; il ne manquait pas de prélever à son profit la meilleure partie de la récolte ; il emmagasinait en quantités énormes les productions les plus précieuses et exerçait un véritable monopole ; il couvrait le pays de fabriques, construisait des canaux et des ouvrages d'irrigation d'une étendue colossale, poussait ses conquêtes vers le sud et l'ouest, entretenait une armée considérable, une marine puissante, et employait pour régler les détails de tant d'affaires et de créations d'innombrables fonctionnaires, dont trop souvent l'incapacité répondait mal à son attente et transformait ses réformes en demi-mesures.

Abbas-Pacha renonça à la plupart de ces entreprises, ou bien les ramena à des proportions plus modestes. Sa première disposition, après son avènement, fut de réduire la flotte. Quelle nécessité, en effet, de maintenir une marine considérable quand l'Égypte avait perdu Candie et la Syrie et abandonné forcément ses prétentions sur l'Arabie, et surtout quand la présence de ses bâtimens de guerre dans la mer Rouge ne servait qu'à exciter contre elle l'animosité et les réclamations de l'Angleterre? En même temps, les traitemens exagérés des fonctionnaires furent diminués; trois mille employés reçurent avis de leur destitution. Cette suppression radicale délivra l'Égypte d'une véritable plaie, de l'excessive centralisation bureaucratique et écrivassière, triste imitation de l'Europe, et que réprouvent les mœurs de l'Orient. L'armée fut également réduite; et tandis que, auparavant, les soldats étaient aussi ouvriers et cultivateurs pour le compte de l'État, ils ne furent plus que colons. Avec le système du monopole disparut celui des grands fermiers, qui ne servaient qu'à opprimer le pauvre fellah sans bénéfice pour le gouvernement. On put alors aborder les améliorations directes et, par exemple, abaisser les impôts, consacrer l'excédant des recettes à l'établissement d'hôpitaux et de maisons d'alimentation pour les malades et les infirmes.

Le nouveau souverain abandonna un travail

qui avait coûté des sommes immenses à son prédécesseur, — la digue contre le Nil destinée à retenir les eaux du fleuve à l'époque de ses inondations périodiques, de manière à les faire déborder entre les deux rives et à fertiliser une plus grande étendue de terrain. Abbas-Pacha jugea que cette digue rendait la navigation impossible, des rapides se formant entre ses arches. Par contre, il concéda aux Anglais la construction d'un chemin de fer à travers le désert pour servir de route à la malle de l'Inde. Méhémet-Ali s'était opposé de toutes ses forces à ce projet, où il voyait une dangereuse immixtion des étrangers dans les affaires intérieures. Il avait été également hostile à l'idée du percement de l'isthme de Suez, pensant que l'Égypte y perdrait le profit du transit des voyageurs et des marchandises : ce fut le seul point sur lequel son successeur se trouva d'accord avec lui. Un plan fut levé, une ligne télégraphique établie entre le Caire et Suez; mais là s'arrêta le travail de la canalisation.

Il faut tenir compte, à l'éloge d'Abbas-Pacha, d'une réforme qui honore ses sentiments d'humanité. Méhémet-Ali, après avoir étendu son empire jusque sur le Sennaar et le Cordofan, c'est-à-dire jusqu'aux limites des terres inconnues, faisait, chaque année, exécuter par des corps de cinq à six mille hommes des chasses aux nègres contre les peuplades indépendantes. On brûlait

les villages où quelque résistance était essayée, on massacrait les habitants inutiles sans distinction d'âge ni de sexe, on rassemblait les adultes et on en formait des troupes qu'on emmenait. Durant la route, ces infortunés étaient en butte à de si horribles traitements, qu'il en périssait plus de la moitié. Les Européens qui avaient accès auprès d'Abbas-Pacha réussirent à lui faire entendre à ce sujet de sages représentations, et lui prouvèrent que ces infamies, outre qu'elles déshonoraient le gouvernement égyptien, ne lui étaient d'aucune utilité, attendu que le petit nombre de soldats et d'esclaves survivant aux fatigues de la route et à la nostalgie ne compensaient pas les bénéfices qu'eût procurés un commerce régulier avec l'intérieur de l'Afrique : Abbas-Pacha, se rendant à ces conseils, supprima les incursions sur le territoire des tribus noires et les remplaça, autant que possible, par des échanges pacifiques.

Il y a eu, on le voit, dans le règne d'Abbas, quelques actes intelligents. Nous devons reconnaître aussi que le vice-roi témoigna le plus louable empressement pour venir au secours de la Turquie, menacée par les armes russes. Les forces qu'il lui a envoyées depuis le commencement de la lutte orientale ne s'élèvent pas à moins de vingt-cinq mille hommes de ses meilleures troupes. En plusieurs occasions, les Égyptiens ont montré une résolution, un aplomb, une fer-

meté au feu, qui les mettent à la hauteur des Européens.

Ce qu'on pouvait reprocher surtout à Abbas-Pacha, c'était son intempérance, qui, en le privant du libre exercice de sa raison, lui faisait commettre des actes injustes et tyranniques; c'était aussi sa cupidité, qui lui fit continuer, quoique sur une moindre échelle, les spéculations mercantiles de son grand-père. C'est ainsi qu'on peut expliquer son dernier conflit avec les consuls européens au sujet du veto qu'il opposa soudainement à l'exportation des blés; parmi les entreprises de Méhémet-Ali, celles qu'il poursuivait avec le plus d'ardeur c'étaient les exploitations minières dans les montagnes arides qui côtoient les rivages de la mer Rouge.

Tout à coup on apprit qu'Abbas-Pacha était mort subitement à Bhena, dans la nuit du 13 au 14 juillet, d'une attaque d'apoplexie. La veille même, le *Moniteur* annonçait que le fils du vice-roi Eh-Hami-Pacha, futur gendre du sultan, allait quitter le port d'Alexandrie sur la belle frégate à vapeur égyptienne la *Feyzi-Djehât*, accompagné du major général de l'armée, Soliman-Pacha (colonel Sèves), de Kahir-Eddin-Pacha, ministre du commerce; Abdallah-Bey (Anglais de naissance), directeur du transit; Ali-Bey, interprète; Lautner-Bey, médecin (d'origine bavaroise); Mourad-Effendi, aide de camp. Un mystère profond enveloppa la mort inattendue

d'Abbas, qu'on trouva étendu sur son divan et le visage couvert de sang. Depuis, des informations plus précises ont mis l'opinion sur la trace d'un crime : deux mamelucks, désirant venger des camarades auxquels le vice-roi avait fait subir un traitement violent, se seraient jetés sur lui et l'auraient étranglé.

Quoi qu'il en soit, le successeur naturel du vice-roi était Saïd-Pacha, quatrième fils de Méhémet-Ali, né en 1813, et maintenant l'aîné de la famille. Aux termes du firman de 1841, il a pris immédiatement la direction des affaires à Alexandrie. Quelques heures après l'arrivée du courrier qui lui annonçait son avènement, Saïd-Pacha s'installait en maître dans le palais de son père, à Raz-el-Tin, aux acclamations unanimes de la population et de la colonie européenne. Le lendemain, il recevait le corps consulaire.

Les nobles qualités de Saïd-Pacha l'ont rendu extrêmement populaire ; tous les résidents européens qui le connaissent et l'apprécient augurent bien de son gouvernement. Ce prince parle français avec une grâce remarquable ; il était grand amiral de la flotte : c'est un marin très-instruit et très-capable. Il est à remarquer que le *Journal de Constantinople*, organe officiel du gouvernement ottoman, se hâta à louer en quelques lignes Abbas-Pacha pour son dévouement envers la Porte, et fit l'éloge le plus brillant du nouveau

vice-roi. Voici en quels termes il s'exprima : « Saïd-Pacha est jeune, instruit, ami des lumières, désireux de tous les progrès raisonnables, attaché à ses devoirs envers l'empire, et plein de respect et de dévouement pour son souverain. Par la grande connaissance qu'il a de la langue française, il s'est mis au courant des conquêtes de la civilisation européenne ; et, aimé de tout le monde, les sympathies qui l'entourent s'accroîtront de tout le bien qu'il accomplira dans l'administration de l'Égypte par l'exercice judicieux et zélé de ses bonnes et nombreuses qualités. »

Quelques mutins cherchèrent à soulever la population du Caire contre Saïd-Pacha. Heureusement, ces tentatives de rébellion n'avaient aucune consistance, et pour aplanir toute difficulté il suffit de l'intervention des consuls de France et d'Angleterre, et de celle des parents du nouveau vice-roi.

L'entrée de Saïd-Pacha au Caire et sa réception à la citadelle, qui constitue en Égypte la prise de possession du pouvoir, eut lieu le 20 juillet. A son arrivée à Schoubra, Son Altesse fut reçue au débarcadère par Effy-Bey, qui l'attendait à la tête des principaux fonctionnaires. Le prince déclara qu'il n'entendait déplacer personne avant d'avoir pu apprécier par lui-même les services et le mérite de chacun. Ces paroles produisirent le meilleur effet. A neuf heures, Saïd-Pacha fit son entrée dans la citadelle, au bruit de

l'artillerie de la place. Les ulémas, les principaux fonctionnaires et tous les vieux serviteurs de Méhémet-Ali défilèrent ensuite devant le nouveau vice-roi. Après la cérémonie, Saïd-Pacha, suivi d'un brillant cortège, alla assister au départ de la caravane de la Mecque. La population poussait partout des cris d'allégresse sur son passage. Le soir, la ville entière fut illuminée. Ce fut M. Huber, consul général d'Autriche, portant la parole en sa qualité de doyen, qui complimenta le prince, et celui-ci répondit en français. L'allocution de M. Huber et la réponse du vice-roi furent très-goutées de tous les assistants.

Le jour suivant, eut lieu une grande revue, dans laquelle Saïd-Pacha se fit reconnaître par les troupes qui sont enfermées en ville ou cantonnées autour du Caire. Les troupes manifestèrent beaucoup de joie de voir à la tête de l'État un fils de Méhémet-Ali. L'armée compte, ainsi que la population, sur une administration intelligente et ferme qui, du reste, s'est déjà révélée par l'abolition du monopole gouvernemental sur le commerce des grains et par la suppression de divers impôts.

Saïd-Pacha n'a pas tardé à aller présenter ses hommages à Abdul-Medjid ; il s'est embarqué pour Constantinople, le 12 août, sur le bateau même qui avait amené en Égypte Férid-Effendi, porteur du bérat d'investiture.

Son Altesse n'était accompagnée que de Méhémet-Ali, son frère ; de Talât-Bey, son divan-effendi, et de Kœnig-Bey, son secrétaire des commandements.

On n'évalue pas à moins de 20 millions de piastres, sans compter les cadeaux, la somme que, suivant l'usage établi entre la Porte et ses feudataires, le vice-roi a apportée à Constantinople, comme tribut de son avènement. Environ le tiers de cette somme avait été fourni par la famille de Saïd-Pacha et les principaux fonctionnaires ; le reste avait été avancé par le commerce d'Alexandrie.

Avant de quitter l'Égypte, le vice-roi a formé un conseil de gouvernement chargé d'administrer en son absence. Ce conseil, composé des ministres et des quatre princes de la famille, est présidé par Ahmed-Pacha, fils aîné d'Ibrahim-Pacha, et aujourd'hui héritier présomptif.

Le vice-roi a trouvé, à Constantinople, un accueil digne de ses hautes qualités ; cette réception empressée prouve quelle confiance inspire à tous le nom de Saïd-Pacha.

ALEX. KARA GEORGEVITSCH

Prince de Serbie.

En 1786, lorsque l'Autriche faisait ses préparatifs de guerre contre les Turcs, la Serbie, cette terre chrétienne qui s'indignait depuis si longtemps d'avoir pour maîtres des musulmans, tressaillit à l'espoir d'une prochaine délivrance. Les Serbes résolurent une levée en masse. Mais il en fut de ce mouvement comme de tous ceux que doit exécuter un trop grand nombre d'hommes : les impatients, les imprudents s'élançèrent trop tôt ; seuls en face d'un ennemi formidable, — puisque l'Autriche n'avait pas encore achevé ses armements, les Serbes furent terrassés. A une insurrection si hardie répondit une répression terrible. Heureux ceux qui purent regagner les frontières et pénétrer sur le territoire autrichien ! Hors ce moyen de salut, c'était la mort.

Parmi les plus vaillants d'entre les insurgés se trouvait un jeune homme qui servait de guide à son vieux père. Lorsqu'ils furent en vue des

flots de la Save, le vieillard pressa son fils de le quitter et de franchir seul cette rivière.

— Va, dit-il, va, mon fils. Quant à moi, je ne puis aller plus loin ; je ne puis me résoudre à abandonner pour toujours les montagnes de ma patrie et à manger le pain si amer de l'étranger.

— Mais, mon père, objecta le jeune homme, si vous ne me suivez pas, il vous faudra donc vous soumettre aux Turcs ?

— Dussé-je me soumettre aux Turcs, j'aime mieux subir cette nécessité qu'abandonner mon pays.

— Nous n'avons plus de pays, s'écria le jeune homme, puisque nous sommes esclaves ! Décidez-vous, ô mon père !... L'ennemi approche... J'entends le bruit des chevaux... Encore une fois, voulez-vous fuir avec moi ?

— Encore une fois, ce que tu me demandes est au-dessus de mes forces.

Déjà, à l'extrémité de l'horizon, apparaissaient les turbans des spahis ; déjà des clameurs féroces retentissaient...

Alors le jeune homme, ivre de douleur et de fanatisme patriotique, s'écria : — Ils le prendront pour le martyriser, pour le tuer à petit feu. Non, moi vivant, ils n'auront pas cette joie !...

Et tirant un pistolet de sa ceinture, il étendit son père mort à ses pieds.

Cette épouvantable action lui valut le nom de

Georges le Noir, — Czerny Georgevitsch chez les Serbes, Kara Georgevitsch chez les Turcs.

Après avoir passé la Save, Czerny Georges distribua à ses compagnons tout ce qu'il possédait; puis il entra au service de l'Autriche. Ne sachant ni lire ni écrire, il ne put, quelle que fût sa bravoure, arriver qu'au grade de sergent; mais il suffisait à ses vœux de pouvoir combattre les Turcs, et les événements secondèrent sa haine. A la paix, qui fut signée à Sistova, il rentra dans sa patrie, où il vécut tranquille durant une douzaine d'années. Mais l'esprit d'insurrection n'avait été que comprimé en Servie; il devait se réveiller et éclater plus fort que jamais. Comme par le passé, Czerny Georges se trouva prêt pour combattre en faveur de la cause nationale, et cette fois il fut plus heureux, car, outre que le succès couronna ses armes, la gloire de son triomphe ne fut pas ternie par un crime. Hélas! il fallait à cet homme toute une vie d'exploits et de brillants services pour compenser, si cela même était jamais possible, le plus déplorable égarement. Czerny Georges prit d'assaut Belgrade, et délivra ainsi la Servie des derniers vestiges de la domination étrangère. Ses compatriotes, qui lui avaient confié déjà le commandement en chef de leur armée, le nommèrent à l'unanimité hospodar.

Vint la paix de Bukarest; Georges le Noir perdit une sanglante bataille et se vit forcé de

demander un asile à la Russie, où il fut traité, il est vrai, avec les plus grands égards et honoré du titre et du rang de lieutenant général. Cependant ce n'étaient pas les faveurs de l'étranger qu'il fallait à cette âme ardente, c'était la patrie. Georges crut avoir trouvé l'occasion de revenir parmi ses frères. Milosch venait de remporter sur les Turcs, accourus de Bosnie sous le commandement d'Ali-Pacha, une victoire signalée dans la plaine voisine des bords de la Maschwa, victoire qui amena des négociations d'abord, puis l'affranchissement du pays. La présence de l'homme supérieur qui avait été hospodar des Serbes excita la méfiance et la jalousie du nouveau prince. A peine Czerny Georges avait-il franchi la frontière, qu'une bande d'assassins, à la solde de l'hospodar, se rua sur lui : le courage succomba sous le nombre, et la tête de Georges fut portée triomphalement à Constantinople.

Le fils de Georges le Noir doit nous occuper, comme tous les hommes que leur position mêle le plus étroitement aux complications de l'affaire d'Orient.

Alexandre Kara Georgevitch, le souverain actuel, est né avant la dernière révolte, à peu près vers l'année 1800. Son père, qui avait pu observer par son propre exemple les inconvénients du manque d'instruction, voulut lui faire donner la meilleure éducation possible. En con-

séquence, il l'envoya au collège de Gratz, en Styrie. Alexandre profita des soins de ses professeurs; et non-seulement il devint un homme instruit, mais encore un homme sage et sérieux, qui eut le bon esprit de ne point se mêler aux affaires publiques, de ne pas élever de prétentions au pouvoir, en un mot de savoir vivre obscur. Ce ne fut qu'en 1840 qu'il revint dans son pays.

A cette époque, une sourde fermentation régnait en Servie. L'opinion publique était fortement prévenue contre la famille des Milosch; on était las de leur domination, et la conduite du prince régnant ne pouvait que confirmer ces dispositions hostiles des populations. Michel Obrenovitsch (1) ayant été écarté, le peuple réuni dans ses comices désigna pour le gouverner Alexandre Georgevitsch, le fils du libérateur. Il y eut unanimité de suffrages.

Cette nomination, si éminemment nationale, déplut à Saint-Pétersbourg. La Russie intervint avec cette arrogance qu'elle déploie vis-à-vis des faibles, déclara la nomination illégale, prétendit que l'intrigue et l'intimidation y avaient eu la plus forte part, et exigea qu'elle fût annulée, menaçant, en cas de résistance, d'intervenir à main armée. Le Divan dut se soumettre à cet

(1) Voir plus loin, à la biographie de Milosch Obrenovitsch, ancien prince de Servie.

ordre impérieux ; la nation serbe suivit cet exemple. On recommença l'opération, d'après les conseils de Vutschitsch, l'un des plus zélés partisans du prince Alexandre ; et cette fois encore le prince fut nommé à l'unanimité (1). La Russie comprit qu'elle ne pouvait résister à l'expression des vœux de tout un peuple, et qu'il y aurait des conséquences trop graves à s'engager dans une guerre pour combattre une élection. Elle aima donc mieux fermer les yeux, au moins en apparence, sur ce second résultat qui confirmait le premier, quitte à appuyer sourdement les menées de la famille Milosch, qui cependant n'a pu ni renverser ni même ébranler le trône du nouveau souverain. Le véritable danger qu'il peut courir est plutôt dans l'esprit ardent de la jeunesse : des idées de panslavisme d'une part, et de grand serbisme de l'autre, travaillent toutes les têtes. On rêve la reconstitution de la Servie telle qu'elle était jadis, lorsqu'elle embrassait la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, l'Épire et toute l'Illyrie. C'est une pensée bien faite pour séduire l'imagination que celle d'un véritable empire chrétien et indépendant, composé de magnifiques provinces qui furent toutes sœurs. Mais la réalité, pour peu qu'on y réfléchisse, vient souffler sur ces brillantes chimères et les dissiper. En supposant un moment que le rêve des jeunes Serbes pût

(1) Le 27 juin 1843.

aboutir à cette agrégation des Slaves méridionaux, ne voit-on pas tout de suite qu'un État ainsi composé renfermerait dans son sein mille germes de dissolution qui en feraient une proie assurée d'avance à l'ambition de la Russie? Cette dernière puissance ne néglige rien pour favoriser une effervescence si favorable à ses desseins : elle a habitué les esprits à accepter l'idée du protectorat du czar. Il s'est fait en ce sens un travail qui faillit aboutir à un résultat très-sérieux après la chute de la Hongrie. A cette époque, on prêchait ouvertement une croisade de la chrétienté contre l'islamisme; des officiers et des fonctionnaires russes ne craignaient pas de parler, à Belgrade, d'une entente cordiale avec la Russie; le consul russe portait des toasts à la constitution d'un grand royaume serbe et à l'union des deux empires slaves. Mais le prince Alexandre et ses ministres, qui avaient vu déjà avec déplaisir l'intervention des volontaires serbes dans la guerre contre la Hongrie, surveillaient ces menées. Depuis, tous leurs efforts ont tendu à se rapprocher de Constantinople; et l'on peut dire que si la Serbie renonçait en faveur du czar à sa neutralité, ce ne serait que malgré l'avis et les désirs de son hospodar, d'autant plus que cette contrée se trouve naturellement entraînée dans la même phase d'action que l'Autriche.

Le peu d'années qui se sont écoulées depuis que le prince Alexandre a pris possession du

pouvoir lui ont suffi pour transformer l'aspect du pays. L'administration et la justice ont subi d'utiles modifications et ont été mises en harmonie avec les besoins généraux ; l'instruction publique a reçu de grands développements ; les routes sont sûres ; l'ordre règne partout ; en un mot, la Serbie est devenue un État civilisé.

Comme les événements ultérieurs pourraient donner à cette contrée une grande importance, nous placerons ici quelques détails étrangers à la biographie du souverain, mais qui empruntent aux circonstances actuelles un certain intérêt. La Serbie s'étend des deux côtés de la Moravie ; de toutes parts elle est entourée de frontières naturelles : la Save et le Danube la séparent de l'Autriche, le Hinak de la Bulgarie, le prolongement ouest du Balkan de la Macédoine, de l'Albanie et de l'Herzégovine. Sa surface, de six cents lieues carrées, est couverte aux deux tiers de hautes forêts de chênes. C'est un pays de montagnes, coupé d'innombrables vallées. Ses gorges, ses défilés, ses marais et ses torrents sont autant de remparts qui le protègent contre toute invasion. C'est à ces avantages que la Serbie dut de pouvoir reconquérir son indépendance. Ses habitants, au nombre d'un million à peu près, sont robustes, courageux, et leur réputation militaire est consacrée par l'histoire. L'armée peut être portée au chiffre de vingt mille soldats ; mais en temps de paix le service actif n'est fait que

par quatre mille hommes. Un système de milice comprend tous les individus mâles en état de porter les armes, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante. Cette milice est divisée en deux bans : le premier fournit soixante mille hommes avec soixante pièces d'artillerie ; en appelant le second, l'on aurait une force armée qui comprendrait au moins cent cinquante mille hommes déterminés. Il est facile maintenant de comprendre les raisons puissantes qu'a la Russie de rechercher l'alliance intime d'un pays qui dispose de semblables ressources.

MILOSCH OBRENOVITSCH

Ancien prince de Servie.

Un paysan, nommé Tescha, venait de mourir dans le petit village de Dobrinza, en Servie. Il laissait sa femme et ses enfants en proie à la plus affreuse misère. L'un des fils, Milosch (1), était alors vacher pour le compte de plusieurs propriétaires terriens ; il entra avec le même emploi au service de son frère utérin, Milau Obrenovitsch, qui s'était enrichi par le commerce des bestiaux. C'est un commencement bien humble pour un homme qui arriva si haut. Peut-être Milosch fût-il resté toujours dans cette condition, qui d'ailleurs convenait à son manque complet d'instruction, si les événements ne se fussent chargés de lui révéler à lui-même sa supériorité.

En 1804, il y eut une insurrection contre les Turcs. Milau fut des premiers à se mettre du côté des insurgés ; et son courage, uni à une rare habileté, le plaça bientôt à la tête de ses conci-

(1) Né en 1780.

toyens. L'opinion publique le mit sur le même rang que Czerny Georges, qui dirigeait le mouvement.

De ce rapprochement qui blessa l'orgueil de Georges naquit une inimitié brûlante, et de cette inimitié un dissentiment politique.

Czerny Georges voulait la complète indépendance du pays. Milau dirigeait un parti russe, dont le but était d'inféoder la Serbie au czar. Milosch qui, à cette époque, venait de quitter le nom de son père, Tescha, pour le nom plus considéré du premier mari de sa mère, Obrenovitch, soutint activement Milau dans ses menées contre Czerny Georges; et celui-ci, quand les intrigues de Milosch furent découvertes, n'osa point poursuivre le coupable que protégeait la popularité de son frère.

La Russie ayant fait, en 1812, la paix avec la Turquie, stipula dans le traité une amnistie générale en faveur des Serbes et le droit d'être gouvernés par des fonctionnaires qu'ils éliraient. Mais les insurgés avaient appris la défiance à l'école du passé; ils résolurent donc de ne pas déposer les armes. Cette attitude provoqua la reprise des hostilités. Le pays fut envahi à la fois de deux côtés par les Turcs et les Bosniaques. Ce péril pressant rapprocha Czerny Georges et Milosch Obrenovitch, devenu chef du parti russe par la mort de son frère. Ils se partagèrent la défense. Le premier se chargea de combattre

les Turcs, le second les Bosniaques. Czerny Georges, qui avait la tâche la plus rude, ne tarda point à succomber, et fut contraint de se réfugier sur le territoire autrichien. Quant à Milosch, plus heureux d'abord, il fut vaincu à son tour dans le bourg de Ravani après un combat des plus acharnés. Un de ses amis lui conseillait de gagner la frontière la plus voisine : — Frère, répondit Milosch, veux-tu donc que je retourne en Autriche les mains vides et que, de là, je voie les Turcs emmener en captivité ma vieille mère, ma femme et mes enfants pour les vendre au marché des esclaves ? Non, non ; mes montagnes natales seront mon asile ; mon peuple y est encore uni et fort : ou je vengerai ceux qui ont péri, ou je périrai comme eux.

Cependant le découragement avait gagné tous les cœurs ; les troupes se débandaient, la soumission fut générale. Milosch suivit cet exemple ; mais, grâce à son adresse, il sut tirer parti même de la défaite et se ménager des appuis parmi les vainqueurs. Ceux-ci, comme pour rendre hommage à sa valeur, lui laissèrent ses armes, le sabre excepté (1), et on le chargea, en outre, de l'administration de trois districts. Triste honneur qu'il eût mieux fait d'éviter en se réfugiant sur le territoire autrichien ! Des conspirations

(1) Les vrais musulmans ont seuls le droit de porter le sabre.

furent ourdies contre le régime ture et bientôt découvertes ; Milosch fut soupçonné d'avoir livré le secret de ses anciens compagnons. Trente-sept des personnages les plus considérables de la Servie furent empalés à Belgrade, et plus de cent autres décapités devant les portes de la ville. Milosch était en visite chez le pacha de Belgrade lorsqu'on y apporta la tête d'un des conjurés.

— As-tu vu la tête ? dit à Milosch un Ture de la suite du pacha. Prépare-toi, bientôt ton tour viendra.

— Fort bien, répondit le chef serbe ; il y a longtemps que la tête qui pèse sur mes épaules ne m'appartient plus : la pacha n'a qu'à la faire prendre.

A partir de ce moment, Milosch sentit qu'il était comme tous ses compatriotes suspect aux Turcs, et qu'il y avait encore plus de sûreté pour lui dans la révolte que dans la soumission. Il courut chez lui, réunit ses anciens partisans, les exhorta à reprendre les armes. Tous lui jurèrent de combattre et de mourir avec lui ; les districts voisins lui envoyèrent leur adhésion, l'agitation gagna les parties du pays les plus reculées. Milosch était indispensable : on oublia la trahison qu'il avait pu commettre pour ne songer qu'aux services qu'il pouvait rendre. Le dimanche des Rameaux de l'année 1815, les conjurés étant réunis dans l'église de Tacovo, Milosch parut avec le grand drapeau du pays, le vieux palla-

dium de la Servie, qui avait si souvent mené les bandes au combat.

— Me voici, dit-il à ces hommes, et avec moi la guerre!

La lutte qui s'engagea fut décisive pour la Servie. Cependant il y a lieu de croire que les révoltés eussent succombé si, cette fois, ils n'avaient trouvé d'utiles auxiliaires dans les malades des Turcs et la mésintelligence des chefs ennemis. En outre, l'ambassadeur russe à Constantinople pesa sur les décisions du Divan par des représentations énergiques, en prétendant que la guerre dirigée contre la Servie était en opposition manifeste avec les stipulations du traité de Bukarest.

L'avertissement fut compris. La Russie, alors à l'apogée de sa puissance, avait les mains libres; elle ne rencontrait pas un contradicteur en Europe; lui résister eût été un acte de folie. Un traité favorable aux Serbes fut donc signé sous ses auspices en 1816. Dans une grande assemblée tenue à Belgrade, le 6 novembre de la même année, Milosch Obrenovitsch fut proclamé prince héréditaire de Servie. Il est vrai que les rapports réguliers entre la Servie et Constantinople ne furent définitivement réglés qu'en 1829. La paix d'Andrinople donna enfin à Milosch le *bérat* ou lettre d'investiture.

Il est triste d'avoir à dire que Milosch resta, dans le gouvernement, bien au-dessous de ce

qu'il avait été dans les combats. S'il y eut quelque différence entre son administration et l'arbitraire des anciens pachas, elle fut tout à l'avantage de ces derniers. Milosch, à l'imitation du procédé suivi par Méhémet-Ali en Égypte, traita la Servie comme une terre affermée, épuisant le pays pour grossir ses trésors et payant largement le silence à Constantinople et à Pétersbourg; les impôts étaient écrasants; l'instruction publique, autrefois l'objet d'une attention spéciale, recevait à peine quelques soins; le gouvernement semblait s'étudier surtout à faire oublier au pays ses anciennes libertés, et nous pouvons ajouter que l'esprit d'intrigue du prince trouvait beau jeu à s'exercer au milieu des rapports équivoques de la Servie, tantôt avec la Russie, tantôt avec la Turquie.

Cependant ce fâcheux état de choses aboutit, comme on devait le prévoir, à une révolution qui eut lieu en 1835. Pour conjurer le danger, Milosch donna une constitution, se promettant bien de l'abolir à la première occasion favorable. Mais les tentatives qu'il fit en ce sens amenèrent en 1838 un second mouvement révolutionnaire. Milosch, détrôné, fut remplacé par son fils Michel qui marcha sur les traces de son père. Le nouvel état de choses ne dura que jusqu'en 1843, époque de l'avènement du prince Alexandre Georgevitsch.

Depuis son second exil, Milosch Obrenovitsch

joue le rôle assez triste d'un souverain *in partibus*. Il s'épuise en intrigues inutiles. L'agitation de 1848 lui avait paru favorable à ses espérances de restauration ; mais il n'y gagna qu'un emprisonnement en Croatie. Aujourd'hui il travaille au service de la Russie, dans les rangs des prédicants du panslavisme ; il a commandé en chef la fameuse légion révolutionnaire que l'Europe a vue, avec étonnement, se former à Bukarest, sous les drapeaux du czar, mais qui, recrutée parmi des gens sans aveu, a dû se dissoudre, ne laissant que le souvenir d'une démonstration impuissante et ridicule.

LE PRINCE GRÉGOIRE GHIKA

Hospodar de Moldavie.

Les Ghika sont une famille d'origine albanaise qui possède de grands biens dans les Principautés danubiennes, et dont le nom a souvent retenti dans les annales de ce pays.

Le prince Grégoire Ghika est né en 1803. Il fut élevé en Allemagne et en France. Son excellente éducation formait un contraste frappant avec celle des autres boyards, et elle devait nécessairement le placer à la tête des intelligences d'élite qui rêvaient pour la Moldavie un développement complet des institutions européennes. On ne s'étonnera donc pas si le prince Ghika se trouva entraîné à faire partie de l'opposition soulevée par les actes de l'hospodar Michel Stourdza.

Instruite par les événements de 1848, à la suite desquels Stourdza dut abdiquer, la Porte confirma en 1849 le remplacement de l'ancien hospodar par le prince Grégoire Ghika, qu'elle établit dans

ces fonctions pour un terme de sept années, conformément aux dispositions du traité de Balta-Liman. Le court espace de temps qui s'est écoulé depuis cet événement a suffi pour produire une amélioration sensible dans l'état de la Moldavie. L'instruction s'est répandue; de vieux abus ont été déracinés; l'esprit public a pris plus de force et d'unité. Malheureusement, l'entrée des Russes dans la Principauté ne devait que trop tôt mettre un terme à cette prospérité.

A l'époque fatale qui vit le voyage du prince Mentschikoff à Constantinople, la santé de Grégoire Ghika commença à décroître; l'hospodar fut obligé de quitter sa capitale et de renoncer à la direction des affaires. Déjà le peuple, dont les soupçons naissent si vite, parlait de l'action d'un poison lent versé par des mains russes lorsque le prince reparut à Jassy. Sa santé était rétablie, mais son esprit était resté ébranlé par le choc des événements. Il eut la douleur d'assister à l'entrée des troupes de Gortschakoff dans sa capitale, et il se trouva entre deux dangers, soit qu'il se déshonorât en se résignant à devenir le commis du czar, soit qu'il se perdit en gardant sa fidélité au sultan. Pour échapper à cette double alternative, il déposa ses fonctions et se rendit à Vienne où il a séjourné jusqu'à présent. On ignore si l'occupation de la Moldavie par les Autrichiens rendra le pouvoir à l'hospodar, ou bien si cette province ne sera pas administrée par un conseil

composé de fonctionnaires tures et moldaves.

Le prince Ghika est un homme instruit, spirituel, un modèle d'élégance et d'amabilité. Ses ennemis ont répandu le bruit qu'il touchait une forte pension de la Russie, mais ce fait, qui serait grave, est fort loin d'être prouvé.

LE PRINCE STIRBEY

(BARBO RIBESCO.)

Hospodar de Valachie.

Le prince Barbo-Bibesco-Stirbey a partagé l'infortune de son collègue le prince Ghika : comme lui, il a vu les Russes entrer dans sa capitale, et a dû aussi résigner ses pouvoirs devant l'occupation étrangère.

A Bukarest, on rapporte mainte histoire sur le compte de la famille des Bibesco. Il leur serait difficile de prétendre à une origine aristocratique, car leurs traits portent l'empreinte du type juif, et l'on prétend qu'ils descendent, à la seconde génération, d'un palefrenier qui eut l'art de s'enrichir par le maquignonage. On ajoute que le père de l'hospodar actuel fut commis d'un des principaux boyards du pays, et obtint, grâce à la protection de ce personnage, une bonne place dans l'administration.

Quoi qu'il en soit, la prospérité de cette famille et son élévation sont des faits constants.

Barbo-Bibesco-Stirbey est né en 1793. Tout jeune encore, il fut envoyé à Paris avec son frère puîné Georges. A leur retour, ils entrèrent au service de l'État. Ce fut Alexandre Ghika qui les mit sur le chemin de la fortune politique : devenu lui-même hospodar en 1834, il les combla de faveurs; mais, nous devons le dire, ses bontés furent mal récompensées. Les deux frères intriguèrent contre leur protecteur, secondant ainsi les projets de la Russie, qui considérait Ghika comme un obstacle à son influence dans les Principautés. Le Divan fut si bien assiégé d'insinuations et de réclamations contre le prince régnant, qu'il dut finir par le destituer. Georges Bibesco fut nommé à la place de celui qui avait été son protecteur; mais il continua, étant arrivé, la politique que son devancier avait suivie. Il fit entrer les diverses branches de l'administration dans une voie de progrès, développa l'instruction du peuple, et réprima avec une sévérité impitoyable les abus de la bureaucratie. Il arriva alors que la Russie eut regret d'avoir servi de marchepied à un homme qui voulait garder vis-à-vis d'elle son indépendance et sa dignité, lorsqu'elle en attendait tous les services et toutes les complaisances possibles. Cet homme ne fut plus à ses yeux qu'un ennemi qu'il fallait abattre. On recommença contre Georges Bibesco les menées qui avaient été dirigées contre Alexandre Ghika.

Les événements de 1848 amenèrent la desti-

tution de Georges et son remplacement par son frère Barbo. Cette fois encore, bien qu'on en ait dit, les intérêts russes n'ont pas trouvé plus de soumission et de zèle.

Déjà le pays, après les agitations révolutionnaires, redevenait florissant lorsque l'invasion russe détruisit dans leur germe tant de belles espérances. Le prince Stirbey dut se retirer à Vienne, laissant ses États à la merci de l'étranger, qui, durant une année, en a fait le théâtre de la guerre et un champ de dévastations. Nous avons dit ailleurs toute l'oppression qui a pesé sur la Valachie, tous les sacrifices qui lui ont été imposés. C'est la ruine, sinon irrémédiable, du moins pour un long terme.

Nous ajouterons, comme fait tout récent, que l'ambassadeur ture à Vienne, Arif Effendi, vient de remettre au prince Stirbey un hatti-schérif du Sultan, qui l'appelle à reprendre immédiatement les rênes de l'administration. Ainsi se terminera cet interrègne, dont la cause, produite par l'invasion des Russes, cesse naturellement par leur départ.

NJEGUSCH

(DANILO PETROWITSCH.)

Vladika du Monténégro.

Il est dans la destinée de certains petits peuples de rester presque inaperçus, de n'être point portés sur les tableaux géographiques, et cependant d'avoir, par leur position territoriale, par leur caractère indépendant et leur énergie, une certaine importance.

Cette remarque peut s'appliquer aux Monténégrins, l'une des races les plus curieuses, les plus étranges et presque les plus sauvages qui existent en Europe.

Le Monténégro est un démembrement de l'ancienne Macédoine. Il tire son nom de son aspect sombre, de la configuration de ses montagnes abruptes toutes couvertes de sapins et offrant une teinte noire uniforme : de là le nom de *Czer-nagora*, ou Montagne-Noire. Environné de trois côtés par le territoire turc, il se divise en cinq parties dites *Nahias*. Chacune de ces parties se

compose de différents comtés; ces comtés se forment de plusieurs communes. Le plus vaste de ces districts est celui de Katunska; il embrasse presque la moitié de la principauté. C'est dans cette province que se trouvent Cétinié, la capitale, et le village de Niegoff, où brille, parmi des huttes au toit de chaume, la maison patrimoniale des Pétrovitsch, évêques et princes du Monténégro.

Curieux pays, en vérité, dont le voyageur pittoresque par excellence, X. Marmier, a pu écrire ce qui suit :

« Non, ce ne sont pas des chemins, ce sont des espèces de lits de torrents où des flots impétueux semblent avoir, pendant de longues années, roulé et entassé tout ce qu'ils enlevaient au flanc des montagnes. Les gens du pays racontent que, lorsque Dieu acheva de former le globe terrestre, il s'en allait un jour avec un sac plein de pierres qu'il voulait semer de côté et d'autre. Par malheur, quand il passa par le Monténégro, son sac creva, et le bon Dieu, préoccupé en ce moment de l'accomplissement de son œuvre, comme un mathématicien de la solution d'un problème, ne s'en aperçut pas. Le sac était d'une rare dimension, le trou qui s'y fit était large, et par là tombèrent les amas de pierres qui couvrent la surface de cette contrée.....Tous ces rocs sont les points d'appui des Monténégrins : c'est là que les chefs de clans bravent, comme des condors dans

leur aire, la vengeance de leurs ennemis. Quelle armée pourrait pénétrer au sein de ce sauvage plateau, par ces sentiers impraticables, à travers ce labyrinthe de remparts et de montagnes, sans y trouver ses Thermopyles ou son Morat (1)?»

Le gouvernement du Monténégro est une espèce de théocratie. Le vladika, expression suprême du pouvoir religieux et civil, a été jusqu'ici à la fois le souverain et l'évêque du pays. Depuis le dix-septième siècle, cette dignité a appartenu héréditairement à la famille Njegusch, en ce sens qu'elle passait toujours à quelque collatéral de ce nom, le vladika étant condamné au célibat en sa qualité d'évêque de l'Église grecque. Cet état de choses s'est maintenu jusqu'à la mort du précédent vladika, Pierre Pétrowitsch Njegusch (31 octobre 1850).

Pendant le long espace de cinquante-trois ans, Pierre Pétrowitsch 1^{er} gouverna le Monténégro avec une rare sagesse. Le peuple a gardé un profond souvenir de cet homme d'élite, qui fut à la fois son souverain temporel et son chef spirituel, son législateur et son général. « Pierre I^{er}, qui fut pour ce petit pays de montagnes ce que fut un autre Pierre pour le vaste empire de Russie, avait été d'abord enseveli à Stanjewitch. Sept ans après, un jeune Monténégrin raconta que le vénéré prélat lui était apparu la nuit, entouré d'une au-

(1) *Lettres sur l'Adriatique*, t. II.

réole étincelante; il n'en fallut pas plus pour frapper l'imagination des religieux montagnards : on ouvrit le cercueil de Pierre, et on y trouva son corps intact. La nouvelle de ce miracle se répandit aussitôt dans toute la contrée, puis fut transmise, avec une pieuse requête, à Saint-Pétersbourg, et le saint synode russe canonisa le vladika : il est à présent à Cétinié, dans son sarcophage, paré de ses ornements pontificaux. Les Monténégrins se rendent en pèlerinage près de lui, l'invoquent avec confiance dans leurs prières, et les Turcs mêmes, les Turcs qu'il combattit si vaillamment, croient à sa béatification (1). »

Le vladika actuel faisait ses études à Vienne lorsqu'il y reçut la nouvelle que son oncle, en mourant, l'avait nommé son héritier. Danilo revint en toute hâte dans ses États : le premier vœu que lui exprimèrent le peuple et le sénat fut qu'il renonçât au titre d'évêque. Ce désir s'accordait avec les sentiments du jeune prince ; mais il fallait le consentement d'une puissance supérieure, du protecteur des Monténégrins, c'est-à-dire du czar. En vertu de cette dignité, qu'il paye, il est vrai, par un assez large subside, le czar exige que tout vladika aille, à son avènement, recevoir l'investiture à Saint-Pétersbourg. Danilo fit ce voyage en 1851, et, l'année sui-

(1) *Ibid.*, p. 184, 185.

vante, il revint avec un consentement de l'empereur à la réforme gouvernementale projetée.

Les premiers actes du nouveau souverain lui valurent l'amour et l'estime de ses sujets. Ce furent des améliorations dans la justice, qui, jusque-là, était un peu trop brutale et expéditive; de plus, il fut question de réunir en un code l'ensemble des dispositions légales existantes. Cependant Danilo contraria évidemment les goûts et la cupidité de son peuple en lui défendant de se mettre sans cesse en hostilité avec les Turcs. Or on sait quel est le penchant des Monténégrins au brigandage. Piller ce qu'ils ne possèdent pas leur semble chose parfaitement légitime, dès qu'ils sont les plus forts. On peut expliquer ainsi l'état de guerre perpétuelle de ces montagnards avec leurs voisins chez lesquels ils ont fait des incursions si nombreuses, ainsi que les représailles sanglantes exercées par ces mêmes voisins. Cependant une occasion se présenta d'utiliser leur bouillant courage.

En 1852, un capitaine d'Arnauts, musulman, fut assassiné par des Monténégrins. Ce meurtre appelait une satisfaction, que Danilo ne donna point au Divan. Omer-Pacha, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, fut chargé du commandement de l'armée ottomane, sur laquelle le vladika avait obtenu quelques avantages partiels. Nous avons déjà dit quelle fut l'opportunité, pour les Monténégrins, de l'intervention autri-

chienne : ils en reconnurent le bienfait par une fête religieuse célébrée le 28 février 1853. On peut apprécier l'esprit de férocité qui régnait dans cette lutte, si l'on songe que pour chaque tête de Turc qu'ils portaient à Cétinié les Monténégrins recevaient une prime, comme nos paysans de France pour une tête de loup. Le vrai champ de bataille, c'est le lac de Scutari, que les Monténégrins et les Albanais se disputent, car ils en convoitent également les eaux poissonneuses et les rives fertiles. Il est facile de comprendre quelle importance le vladika doit attacher à la possession complète de ce lac, dont le territoire assurerait le Monténégro contre les tourments de la famine.

Toutes ces raisons se sont réunies, au moment de la crise orientale, pour rendre très-difficile la position du prince Danilo. Écouterait-il les désirs ardents de son peuple? Obéirait-il aux instigations de la Russie? ou bien s'arrêterait-il devant les injonctions menaçantes de l'Autriche?

Il finit par incliner vers le vœu national, et au mois de mars 1854 il lança cette proclamation pour appeler les Monténégrins à la guerre sainte contre les Turcs :

« Je désire que nous aussi, Czernagora (le Monténégro), aujourd'hui comme autrefois, nous nous montrions héroïques, ainsi que les Grecs et d'autres nations, à l'exemple de nos ancêtres victorieux, qui nous ont légué la liberté

« dont nous sommes aujourd'hui fiers aux yeux
« du monde entier. C'est pourquoi je veux con-
« naître les soldats qui ont été antérieurement
« recrutés, afin que je sache si je puis compter
« sur eux, et j'ordonne aux capitaines de ras-
« sembler chacun sa tribu. Que chaque soldat
« déclare spontanément s'il veut marcher avec
« moi contre le Turc, l'ennemi commun de nos
« croyances et de notre loi. Toi, capitaine, reçois
« chacun de ces volontaires, et fais-moi un rap-
« port écrit à Cétinié. Mais je conjure tous ceux
« qui ne veulent pas affronter la mort de rester
« chez eux. Celui qui veut marcher avec moi doit
« oublier sa femme et ses enfants, et tout ce
« qu'il a de plus cher au monde.

« Je te le dis, ma brave nation, et à vous, mes
« frères, que celui qui ne veut pas mourir avec
« moi ne se dérange pas ; car je sais que celui
« qui marche volontairement avec moi à la guerre
« vaut mieux que cinquante peureux. C'est pour-
« quoi j'invite tous les braves qui n'ont pas un
« cœur froid et n'hésitent pas à verser leur sang
« pour leur patrie, l'Église orthodoxe et la sainte
« croix, à partager avec moi la gloire et l'hon-
« neur. Nous sommes, en réalité, les fils des an-
« ciens Monténégrins, qui ont vaincu trois vizirs
« turcs, défait des troupes françaises et pris
« d'assaut des forteresses du sultan. Ne trahis-
« sons pas notre patrie, ne méconnaissons pas
« la gloire de nos anciens frères, et rassem-

« blons-nous pour nous battre au saint nom de
« Dieu.

« Cétinié, le 16 mars 1854.

« Signé **DANILO.** »

C'était le moment où, dans la Thessalie et l'Épire, les Grecs avaient levé l'étendard de la révolte : la Russie espérait entraîner dans le même parti l'Albanie et l'Herzégovine. Dans chaque cercle du Monténégro l'on avait nommé une commission pour inscrire les hommes qui seraient en état de marcher contre les Turcs. Quatre mille volontaires jurèrent sur l'autel qu'ils ne reviendraient dans leur patrie que couverts de gloire. L'archimandrite Zendria bénit les drapeaux sur lesquels on lisait ces mots : *Pour la foi et la patrie.* Le voïwode Georges Pétrowitsch était à la tête de l'expédition pour l'Herzégovine ; le corps destiné à pénétrer en Albanie était commandé par le vladika en personne. De leur côté, les gouverneurs généraux des provinces menacées s'étaient mis en mesure de repousser l'agression, ou tout au moins de tenir les Monténégrins en respect jusqu'à l'arrivée des secours que pouvait envoyer la Bosnie.

Vers le 24 mai, les Monténégrins envahirent le district de Gatzko. Leur plan de campagne était l'œuvre du colonel Kowaleswski et des officiers russes qui se trouvaient parmi eux. Il consistait à se porter en forces sur les districts dégarnis de troupes, à les ravager et à enlever les convois de

vivres ou de munitions mal escortés. Ils prirent ainsi, près de Nevešim, et à cinq heures seulement de Mostar, quelques charges de munitions qu'ils pillèrent, en massacrant les cavas qui les escortaient. Ce dernier fait prouve qu'ils poussaient, dès le commencement, leurs incursions jusqu'au cœur de l'Herzégovine.

Cependant la population chrétienne de la Bosnie montra un esprit d'ordre et de modération qui ne se démentit pas un seul jour depuis le commencement de la crise ; elle ne fut pas plus émue par les événements dont l'Herzégovine était le théâtre, qu'elle ne l'avait été par l'insurrection de la Thessalie et de l'Épire.

Le 21 du même mois, quatre cents Monténégrins s'étaient avancés jusqu'à un endroit appelé le Pont-du-Vizir. Ils attaquèrent un corps d'Albanais, qui les repoussa après un combat de quelques heures. Le lendemain, un autre parti, fort de huit cents hommes, passa la rivière Moratcha, et assaillit une métairie fortifiée, dans le but d'enlever les bestiaux qui s'y trouvaient. Cette fois encore, les Monténégrins furent battus.

Mais ces hostilités, plus semblables à du brigandage qu'à une guerre régulière et honorable, ne pouvaient durer longtemps. Le Divan sollicita le concours de l'Autriche pour réprimer les troubles dont les Monténégrins menaçaient l'Herzégovine, et, depuis, l'on n'a plus entendu parler de Danilo et des sauvages héros du Czernagora.

IMAM SCHAMYL

Le prophète guerrier.

Entre la mer Noire et la mer Caspienne s'élève le Caucase, « la montagne blanche de neige », semblable à une muraille couronnée de tours crénelées. Quelques-uns de ses sommets atteignent dix-huit mille pieds de hauteur ; sa crête est couverte de neiges éternelles. Les grandes vallées à pans abruptes se dirigent toutes du sud au nord ; les vallons latéraux ont des pentes plus douces et renferment les auls ou villages. D'épaisses forêts de bouleaux et de hêtres couvrent le pied des montagnes. On n'y trouve pas de grands cours d'eau pouvant servir de route à l'ennemi ou de voie de transport pour son matériel et ses vivres. Les indigènes sont pour la plupart d'origine tartare, principalement les grandes tribus des Inguschs, des Tscherkess, des Tschelschènes, des Ostjacks, des Lesghis, des Schouans, des Abasses et des Géorgiens. Toutes ces peuplades, chez lesquelles le mahométisme domine, ont une nature

guerrière ; toutes sont habiles à manier les armes à tir.

« C'est le long du Térék, dit M. Saint-René Taillandier, du Kouban et du Malka que s'étendent les trois routes militaires du Caucase et cette ligne terrible de forts, de stations de Cosaques, de postes avancés, rompue plusieurs fois par Khasi-Mollah et Schamyl, mais reformée aussitôt par la constance tranquille du soldat russe et l'énergique ardeur du Cosaque. La plus importante de ces routes est celle qui traverse le Caucase et assure à la Russie des communications certaines avec ses riches possessions asiatiques, la Géorgie et la Colchide. Elle se dirige de Jekaderinograd, en remontant le cours du Térék jusqu'à Wladikawkas : là, elle s'enfonce dans les montagnes, sépare le pays des Ingusches et celui des Ossètes, longe cette partie du Térék où les eaux du fleuve roulent au milieu des rocs et des abîmes, atteint l'étroit passage auquel les anciens donnaient le nom de Portes Caspiennes, et qui s'appelle aujourd'hui Dariel, descend en droite ligne au petit village de Kasbek, situé au pied de la montagne de ce nom, s'avance ensuite le long de l'Aragua, et, traversant maintes bourgades sur les pentes méridionales du Caucase, entre dans la Géorgie, et va aboutir à Tiflis. L'autre route, tracée à l'extrémité opposée de la chaîne, va d'Astrakhan à Kilsjar, parcourt le territoire des Kumiks, longe quelque temps la mer Caspienne,

et s'arrête à la ville de Bakou. Ces deux routes, qui se déploient parallèlement, celle-ci dans la région orientale, celle-là dans la région occidentale du Caucase, sont reliées entre elles par un chemin couvert de forts qui s'étend de Jekaderinograd à Kilsjar. Ces deux villes forment ainsi le point central des communications de l'armée russe..... — La partie du Caucase que baignent la mer Caspienne et le cours inférieur du Térék est habitée par des peuplades nombreuses et sauvages. C'est là que sont les Ingusches, les Lesghes, les Kistes, les Kumiks, et surtout les Tchétchéens, sous le nom desquels on confond souvent ces races diverses, dont les langues et les traditions religieuses attestent néanmoins des origines absolument contraires. Si le mot Tcherkesse sert à désigner les Caucasiens du versant de la mer Noire, — les Tchétchéens, pour ceux qui veulent simplifier ces questions semées de détails sans fin, représentent les Caucasiens de la mer Caspienne. Or, la situation de ces deux peuples ne se ressemble en aucune manière ; il n'y a entre eux ni affinité de race, ni identité d'idiome, ni alliance pour une cause commune. Schamyl a visité une fois les Tcherkesses, mais il n'était à leurs yeux qu'un hôte illustre. C'est le Daghestan qui est le théâtre de son action ; ce sont les Tchétchéens et les Lesghes qui ont salué en lui le successeur de Mahomet. Exaltés par le fanatisme et conduits par des chefs de génie, les Tchét-

chéens ont noué des relations entre les différentes races du Caucase oriental, et les hommes que Schamyl conduit au combat forment désormais une nation dont il est tout ensemble le sultan et le prophète (1). »

Voilà sur quel théâtre et avec quels adversaires la Russie lutte depuis vingt années dans une guerre continuelle qui a coûté des sacrifices énormes en hommes et en argent, et qui est au moins aussi éloignée de son dénoûment que de son point de départ.

L'adversaire le plus dangereux des Russes, Schamyl, est né, en 1793, dans l'aul Himry, de Tartares ignorés. Himry est situé dans les terres des Koissulins, qui habitent le Daghestan septentrional. Ce village appartient aux Russes, circonstance qui explique comment on connaît avec exactitude les premières années de la vie de Schamyl. D'un caractère concentré, ardent à l'étude, inflexible et dominateur, il était dans sa jeunesse faible de corps ; il se fortifia et s'endurcit par des exercices excessifs, et cela avec un succès tel, que dans les concours des auls pour les courses et les tirs, il était rare qu'il ne fût pas vainqueur. Succombait-il dans ces luttes, il en était si profondément froissé, qu'il se cachait durant des semaines entières. Il se retirait alors bien loin dans les montagnes, derrière Himry,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1853.

au milieu de rocs à pic et dentelés, dans un lieu redouté du vulgaire, qui le croit hanté par les esprits infernaux. Cette place déserte, aride et brûlée, était d'ailleurs le séjour préféré de Schamyl.

Un jour qu'il en revenait, il fut assailli par des compagnons de son âge, que son orgueil sans limites avait offensés. Grièvement blessé à coups de couteau et de bâton, il put à peine se traîner jusqu'à sa demeure. Personne cependant n'apprit le fait. Il se fit panser en secret par une vieille femme, à la discrétion de laquelle il pouvait se fier ; puis il reparut en public avec un aspect souriant et gai, afin que nul ne soupçonnât que lui, Schamyl, avait trouvé son maître.

Un hasard heureux lui valut un instituteur distingué dans son village écarté. Dschelal Eddin était versé dans la langue arabe et dans la philosophie de la nouvelle doctrine de Soufi. D'après cette doctrine, qui joue dans le Caucase un très-grand rôle, l'homme doit gravir quatre degrés de perfectionnement : lorsqu'il a atteint le dernier échelon, il se trouve en rapport immédiat avec la Divinité. Il n'est donné qu'à un seul homme par siècle de s'élever à ce quatrième état, le plus complet de tous. Il devient alors mourchid, l'élu de Dieu, dont il tient la place ici-bas ; ses ordres sont sacrés et doivent être exécutés comme s'ils venaient de l'Être suprême lui-même. Peu atteignent le troisième degré ; ce sont

les naïbs, les représentants du mourchid. La classe des disciples, les mourides, qui occupent le deuxième degré, est déjà la plus nombreuse. Enfin la foule est placée sur le degré infime; elle se contente d'observer les formes extérieures de la religion sans en approfondir le sens.

Dschelal-Eddin avait à peine initié son élève à cette doctrine, que déjà celui-ci montrait le désir le plus ardent d'atteindre le degré suprême. Certes, il ne se doutait pas encore alors à quelle puissance politique cette idée pouvait le faire arriver. Il voulait seulement se distinguer par sa sainteté, être entouré comme prêtre de la plus grande gloire humaine. Ce but, il l'a atteint.

C'était le général Iermolow qui, dans les premières vingt années de ce siècle, commandait les forces russes dans le Caucase, et nul plus que lui n'eut la perspective de se rendre maître de toute la montagne. « Par la dignité de toute sa personne, par la juste idée qu'il inspirait de son habileté et de sa puissance, Iermolow a toujours paru supérieur aux plus brillants capitaines de la Russie. C'était surtout l'homme qui convenait à la guerre du Caucase. Conquérant et civilisateur, il exerçait sur les Tcherkesses une irrésistible séduction. Sa douceur soutenue par la force, sa générosité chevaleresque, son ardeur vraiment humaine à transformer les vaincus, avaient obtenu de merveilleux résultats. Pendant tout le temps qu'il a gouverné le Caucase, les Tcher-

kesses ont respecté les Russes... L'administration du général Iermolow est la période brillante de l'histoire de la Russie dans ses rapports avec les peuples du Caucase. Mis subitement à la retraite en 1826 par une de ces disgrâces si fréquentes dans les cours despotiques, le vieux lion du Caucase vit encore, et depuis vingt-sept ans qu'il a quitté le théâtre de sa gloire, il a pu suivre d'un œil attristé bien des fautes commises et bien des tentatives mal conçues. Ses deux successeurs immédiats ont été le comte Paskéwitsch et bientôt après le baron de Rosen. Le comte Paskéwitsch ne fit que passer dans le Caucase, et, s'il faut en croire des hommes bien informés, il est fort heureux, pour sa gloire militaire, qu'il n'ait pas eu le temps de faire les expéditions qu'il projetait. Quand le baron Rosen prit le commandement, tout le Daghestan était soulevé (1). »

Vers cette époque, Kasi-Moullah était mourchid, le pape du Caucase, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Ce fut lui qui, à la tête d'une armée de Lesghes et de Tchéchéens, ravagea le pays russe. Les quatre degrés des sousis servirent de base à une organisation politique, qui plaça le peuple sous la domination des disciples, les disciples sous celle des représentants du mourchid. Celui-ci disposait ainsi, à sa volonté et sans

(1) M. Saint-René Taillandier.

contrôle, de cet ensemble pénétré d'une ardeur brûlante de fanatisme religieux. Tout à coup les naïbs et les mourides parcoururent toutes les vallées de la montagne, prêchant la guerre sainte. Comme le soufisme était généralement répandu dans le Caucase, ils eurent le plus éclatant succès. Le cri « mort et destruction aux giaours ! » s'éleva de toutes parts, même dans les districts soumis depuis longtemps aux Russes. Himry aussi se souleva, et Schamyl, le soufi enthousiaste, donna l'exemple. C'était en 1824 qu'il se déclara ainsi pour Kasi-Moullah, et depuis cette époque il n'a pas quitté le grand théâtre des événements. Partisan zélé du mourchid, il courut de tribu en tribu, d'aul en aul, appelant avec l'enthousiasme le plus inspiré le peuple aux armes.

Les Caucasiens eurent, en général, l'avantage sur leurs ennemis dans les premières années de la guerre; mais, en 1831, il vint un moment où leur cause paraissait perdue sans espoir. Une grande armée russe, commandée par de Rosen en personne, s'avança contre le Koïsu, et enleva d'assaut les défilés qui passaient pour imprenables. Repoussés de position en position, Kasi-Moullah et ses mourides les plus éprouvés, parmi lesquels se trouvait Schamyl, se jetèrent enfin dans Himry. Les Russes les y suivirent pas à pas et cernèrent le village. Les assiégés y luttèrent pour la dernière fois. Les Russes ont avoué avoir fait des

pertes immenses, hors de toute proportion, à la prise d'Himry, le 18 octobre 1831 ; mais ils eurent la victoire et leurs ennemis restèrent sur le champ de bataille. Aucun n'échappa. Kasi-Moullah, ses mourides, tous étaient morts, et Schamyl, percé de deux balles, gisait étendu aux pieds du mourchid. Mais lorsque les vainqueurs se mirent à enterrer les morts, un cadavre manquait parmi les cadavres des vaincus , et le jour où les mourides tinrent leur première assemblée après la mort de leur chef, Schamyl parut tout à coup au milieu d'eux. Ce fait fut considéré comme un miracle. D'après le récit de ses fidèles, Schamyl a été réellement tué, mais Allah lui a donné une nouvelle vie, et, pour confirmer ce prodige, le ressuscité a montré aux mourides deux larges blessures qui ne laissaient échapper aucune goutte de sang. Ces blessures sont le signe visible de l'intervention par laquelle Dieu a retiré Schamyl du tombeau pour le faire régner sur les vivants.

Malheureusement les mourides n'avaient pas une foi complète à cette époque. Malgré son apparition et ses blessures miraculeuses, ce ne fut pas Schamyl, mais Hamfad-bey qui fut élu successeur de Kasi-Moullah. Alors Allah manifesta une seconde fois sa volonté. Hamfad-bey, assailli dans la mosquée de Choufach par quarante conjurés, qu'une dette de sang avait ligués contre lui, fut massacré avec tous ses mourides ; un seul de ceux-ci resta invulnérable : Schamyl.

Après ce second miracle, il fut élu. Mais il se forma un parti contraire qui, durant plusieurs années, considéra Paschaw-Hadschi comme mourchid et le vénéra comme tel. Ce schisme caucasique dura jusqu'en 1837, et exerça comme tout schisme son action dissolvante : il divisa les forces par des querelles intestines. Cependant Schamyl eut alors deux grands succès : il défit le général Iwelitsch comme jamais les Russes ne l'avaient été dans ces montagnes, avec une poignée d'hommes, et il résista dans l'aul de Gilibea avec tant de bravoure à douze mille soldats commandés par le général Hafi, que celui-ci, bien qu'il se fût déjà emparé d'assaut de la moitié du village, fut obligé de renoncer à son expédition et de commencer une retraite plus terrible qu'une bataille régulière. Paschaw-Hadschi n'avait pas de tels faits à faire valoir, et l'enthousiasme général pour Schamyl obligea son rival à se soumettre et à abdiquer le premier rôle.

Dans cette même année, où Schamyl fut reconnu seul mourchid et général en chef, l'empereur Nicolas parut dans le Caucase. Les Russes comme les montagnards redoublèrent d'efforts. A un certain point de vue, les premiers avaient l'avantage : ils enveloppaient de toutes parts les terres ennemies. Au nord, ils occupaient ce qu'on appelle la ligne du Caucase, une longue suite de forteresses et de forts qui relie le Terek au Kouban et sert à les défendre ; au sud, ils étaient

maîtres de la Géorgie, de la Grousie et de l'Imirie; à l'ouest, de l'Abassie et de la Mingrécie avec tous les points de débarquement; enfin, du côté de la mer Caspienne, le Daghestan leur était soumis. Ils pouvaient donc couper à la montagne toute communication avec l'étranger et empêcher les arrivages de sel et de poudre; en outre, par des attaques combinées, pénétrer dans le pays ennemi de différents côtés à la fois, disperser leurs adversaires ou les envelopper. Ils essayèrent tour à tour de ces systèmes d'opérations. Tantôt ils voulurent « affamer » la montagne, ou, pour mieux dire, la désarmer, en l'empêchant de se pourvoir de munitions de guerre; tantôt leurs tentatives eurent pour but de détruire l'ennemi par l'action simultanée de troupes nombreuses. Les Caucasiens ont rendu le premier système inefficace, en trouvant le moyen de faire du salpêtre avec une plante indigène (*amaranthus pallidus*). Le second système a failli amener quelquefois la destruction de Schamyl, mais au prix de quelles pertes et de quels sacrifices!

Rien ne peut tromper Schamyl, ni le retenir dans des positions défavorables. Il se meut sur son terrain avec la plus entière liberté et avec la tactique la plus intelligente. Surprenant les colonnes les unes après les autres, il réussit la plupart du temps à rejeter les Russes hors des montagnes, s'il ne préfère pas se livrer à quelque

promenade militaire dans la plaine, privée de ses défenseurs pendant que ceux-ci se perdent dans les forêts et dans les gorges du Caucase. De grandes dévastations signalent son passage, et presque toujours un riche butin de troupeaux et d'approvisionnements en tout genre sont le prix de ces audacieuses excursions.

En 1839, il se présenta un de ces cas rares où Schamyl se vit si vivement pressé de toutes parts, qu'on pouvait le dire perdu. Nous laisserons M. X. Marmier raconter cet épisode émouvant :

« Schamyl s'était fait dans la forteresse d'Akulcho une retraite inexpugnable, un vrai nid de condor posé à la cime d'un roc dont les flots du Koisu cernent la base, et dont ils forment, par leurs enlacements, une sorte de presqu'île. Le général Grabbe entreprit d'assiéger cette citadelle, sans autre espoir que celui d'y prendre mort ou vif le redoutable Schamyl.

« Vers la fin de mai 1839, il se mit en marche avec plusieurs milliers d'hommes et une artillerie assez considérable qu'il amena non sans peine jusqu'au pied du rocher d'Akulcho. Ce rocher se divise dans toute sa hauteur en trois terrasses, auxquelles on ne monte que par un étroit sentier. Chaque terrasse était fortifiée et défendue par plusieurs centaines de Tschetschenzes. Deux jours après avoir établi son campement, Grabbe mit ses canonnières à l'œuvre. Bombes et boulets volèrent sur les remparts; mais ils ne faisaient

que renverser ou ébranler quelques pans de murailles, et n'atteignaient point les assiégés, qui, du milieu des broussailles où ils étaient postés, par les crevasses des rocs, lançaient à coup sûr leurs balles sur les assiégeants. La colonne russe qui se trouvait le plus rapprochée de la citadelle fut obligée de s'éloigner, et pas un soldat ne pouvait faire un pas hors des retranchements sans entendre aussitôt une balle siffler à ses oreilles.

« Les compagnons de Schamyl s'enflammaient par le péril même qui les menaçait. Persuadés que les Russes ne tenteraient de monter à l'assaut qu'après un long blocus, ils se jurèrent l'un à l'autre de périr plutôt que de se rendre. Telle était leur ardeur que, ne pouvant attendre la dernière attaque de leurs ennemis, ils la provoquaient eux-mêmes. Plus d'une fois, l'on vit quelqu'un de ces intrépides Caucasiens s'élançant par le sentier de la montagne, son sabre à la main, son pistolet de l'autre, son poignard entre les dents, et se précipiter sur le premier peloton qu'il rencontrait. Il tombait bientôt percé de coups, mais il ne tombait qu'après avoir frappé à mort trois ou quatre Russes, et du haut des remparts, on applaudissait à son martyr glorieux.

« Après un blocus de trois mois, Grabbe, voyant que les assiégés ne voulaient pas se rendre, se décida à tenter l'assaut, et le premier fut effroyable. De quinze cents Russes qui s'engagèrent

dans l'étroit sentier de la citadelle, il n'en revint pas plus de cent cinquante. Les Tschetschenzes, postés sur le passage par où deux hommes pouvaient à peine marcher de front, faisaient un tel feu de peloton, que leurs ennemis n'arrivèrent pas même jusqu'à la seconde terrasse. Les Russes qui s'avançaient en tête des autres, frappés par des balles mortelles, tombaient sur ceux qui les suivaient, et les entraînaient dans leur chute en bas du rocher. Grabbe, furieux d'une telle résistance, ordonna un second et un troisième assaut dans lesquels il perdit près de deux mille hommes. Mais enfin, les soldats s'étaient emparés de la seconde terrasse, et un heureux hasard leur livra la troisième. Depuis quelques semaines, les sapeurs russes travaillaient à creuser une mine, les Tschetschenzes, inquiets du bruit qu'ils entendaient, descendirent de leur citadelle pour en reconnaître la cause. Cette imprudence les perdit. Un chef de bataillon, caché avec un détachement derrière une masse de rocs, s'élança sur eux, les poursuivit, et arriva avec eux sur la troisième terrasse. Ceux des assiégés qui étaient restés là n'osaient en ce moment fatal faire usage de leurs fusils, de peur de tirer sur leurs compagnons, et la citadelle fut prise.

« Les Russes y entrèrent avec rage et y firent un épouvantable massacre. Dès que cet accès de frénésie fut calmé, on chercha Schamyl parmi les cadavres qui jonchaient le sol, et on ne le

trouva pas. C'était pour en finir avec lui que Grabbe avait entrepris cette expédition; c'était pour lui que tant de sang avait été répandu. S'il vivait encore, et si on ne pouvait le prendre, le but de Grabbe était manqué; la prise d'Akulcho n'avait aucune importance. Après de longues perquisitions, on finit par découvrir que Schamyl s'était retiré avec plusieurs de ses compagnons dans une grotte ouverte au milieu du roc perpendiculaire du côté de la rivière. Nul sentier ne conduisait à ce dernier repaire; on ne pouvait y arriver qu'en se suspendant à une corde, et le premier qui se fût présenté ainsi à l'entrée de la grotte n'aurait pas eu longtemps à vivre. Mais Schamyl ne pouvait rester là sans vivres; il devait nécessairement tenter d'en sortir. Un cordon de troupes fut établi au pied de la montagne, tandis que la cime et les contours en étaient étroitement gardés. De cette façon, Schamyl ne pouvait s'échapper. L'héroïque dévouement de ses frères d'armes le sauva. Avec quelques troncs d'arbres et quelques planches qu'ils trouvèrent dans leur caverne ils formèrent un radeau sur lequel ils descendirent dans la rivière. Un cri d'alarme retentit aussitôt dans les rangs des Russes. Schamyl allait se sauver. Pendant que les sentinelles se précipitaient du côté du radeau et déchargeaient leurs fusils sur ceux qui essayaient de le gouverner, pendant que toute l'attention des officiers était fixée sur ce point, un homme se jetait du

bord de la grotte dans le fleuve, le traversait à la nage, et arrivait sain et sauf sur l'autre rive.

« C'était Schamyl. »

Mais pendant cette terrible campagne de 1839 le mourchid avait perdu par la mort douze cents de ses meilleurs guerriers, neuf cents étaient prisonniers des Russes. Grabbe crut les forces de son adversaire brisées et mit sa tête à prix : cent ducats lui parurent une somme suffisante. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit Schamyl courir d'aul en aul, réunissant partout de nouveaux partisans et étendant sa puissance jusque sur les tribus les plus voisines des lignes cosaques ! Toute l'année 1840 vit les progrès non interrompus de l'imam, qui resta vainqueur dans plusieurs batailles livrées au Kaifou, à la Soundscha et au Térék. En 1841, les Russes exécutèrent un mouvement combiné en opérant à la fois de Tiflis et de Stawropol. Les deux colonnes avaient reçu l'ordre de se réunir au centre des montagnes. Elles ne parvinrent même pas à se rencontrer. La première fut culbutée par Schamyl dans le défilé de Kouban, la seconde dut rebrousser chemin vers la Soundscha, après une marche sanglante qui ne l'avait laissée maîtresse que du terrain occupé chaque fois par ses tentes. Le mourchid prit alors l'offensive, se jeta dans le pays des Koumuckes, détruisit plusieurs petits corps russes qui essayèrent, mais en vain, de l'arrêter, et retourna dans ses montagnes avec un

butin de quarante mille pièces de bétail et de grands approvisionnements d'armes et de canons. La campagne de 1842 fut plus désastreuse encore pour les Russes que toutes les campagnes antérieures. Grabbe s'étant laissé attirer dans les forêts vierges qui couvrent la rive gauche de l'Akfai, paya son imprudence d'une défaite qui équivalait à une destruction complète de son armée.

Les meilleurs généraux russes ont usé leurs forces et leur science contre Schamyl : Sass, Grabbe, Golovine, Gourko, Neidhardt, Besobrasow. Les trois premiers luttèrent contre lui, de 1839 à 1842, et tinrent l'offensive; les trois autres se bornèrent, de 1843 à 1845, à des opérations de défense qui eurent encore moins de succès. En 1845, l'empereur Nicolas porta son armée à cent soixante mille hommes et la plaça sous les ordres du comte Woronzow. On annonça pour la quatrième ou cinquième fois que la guerre du Caucase touchait à sa fin. En effet, lorsque les Russes ouvrirent la campagne avec des troupes formidables, ils crurent qu'ils allaient tout renverser devant eux. Les premières opérations les confirmèrent dans ces espérances. L'ennemi ne se montrait guère, il se battait très-mal; Schamyl manquait de poudre, disaient les espions, et avait les mains liées par des émeutes. Mais lorsqu'on fut arrivé dans les épaisses forêts qui défendent le voisinage de Dargo, la marche des

envabisseurs changea de caractère : ce n'était plus une course triomphale, mais une lutte sanglante, interminable, toujours renaissante, sans pitié et sans répit, contre un ennemi invisible, protégé par des retraites inaccessibles. On pénétra cependant jusqu'à Dargo, la nouvelle résidence de Schamyl : ce n'était plus qu'un monceau de ruines ; sur les pics voisins se tenait le prophète avec six mille hommes d'élite. Cinq fois les Russes furent jetés du haut des rochers ; enfin la sixième attaque les rendit maîtres des hauteurs, mais Schamyl avait disparu avec son armée et ses canons. Et cependant cette horrible boucherie n'avait été qu'une ruse de guerre, un semblant de bataille. Tandis que Schamyl occupait ainsi le comte Woronzow, sa véritable armée, placée sous les ordres de l'intrépide Ulabay Moullah, avait attaqué et pris, sur la route de Dargo, un grand transport de vivres destinés aux Russes. La faim força ceux-ci à se retirer, et ce fut alors seulement que commença la véritable campagne. Attaqué de toute part, s'égarant chaque jour au milieu des gorges et des défilés, abandonné de ses espions, perdant ses meilleurs soldats, Woronzow voyait ses troupes en proie au plus terrible désespoir. Il eût été perdu sans ressource dans la vallée de l'Akfai si, à la même place où le général Grabbe avait succombé trois années auparavant, le général Freitag n'était venu à son secours avec de nouvelles troupes.

Après ces dures leçons, la Russie changea encore une fois de système. On n'entreprit plus que rarement des courses de quelque importance, mais des marches moins lointaines dont le but était la destruction des forêts de l'ennemi. En les abattant on espérait détruire les retraites cachées d'où l'invisible Caucasiens lance sans péril son plomb meurtrier, et l'on acquérait en outre des routes sûres. Il se peut qu'en restant fidèle à ce plan on finisse par trouver accès jusqu'aux gorges les plus écartées ; mais il faudrait alors supposer que Schamyl restât spectateur impassible de cette guerre contre les forêts. Les événements des années 1846 à 1854 prouvent que telle n'a pas été sa conduite. Dans cette période, il a gagné sur les Russes plus d'une bataille, levé des armées de vingt, de trente mille hommes, vaincu les généraux Dolgoroucky, Nastorow, Dargoulinisky, Dadianoff. Plusieurs forteresses russes ont été prises par lui, et il a poussé ses excursions jusque dans les provinces transcaucasiennes et dans celles de la Kabardah. Sa puissance a grandi dans des proportions gigantesques, presque toutes les tribus des montagnes se sont soumises à son autorité ; il règne sur le Caucase dans toute sa largeur, Stavropol et Tiflis tremblent au bruit de ses exploits. Depuis 1846, le prince Woronzow demande son rappel, et parmi ses troupes il règne souvent un tel découragement que, plus d'une fois, il a fallu renvoyer en Eu-

rope des régiments entiers. La guerre dans le Caucase est loin de son dénouement; la défaite la plus éclatante des Turcs ne modifierait pas notablement la situation. Espérer que les habitants du Caucase perdront courage ou s'épuiseront serait folie. La guerre est devenue pour eux une occupation, un métier.

Schamyl a admirablement mis ses opérations militaires en rapport avec le caractère de ses troupes et du terrain. Il se bat toujours là où, avec la moindre perte possible, il peut frapper sur l'ennemi les coups les plus efficaces. Les localités qu'il a fait fortifier ne pourraient être mieux choisies par le général de génie européen le plus expérimenté. S'il s'avance dans la plaine, il sait, après avoir achevé son œuvre de destruction, conduire sa retraite en maître de l'art. Lors de son incursion dans la Kabourdah, en 1846, il laissa derrière lui deux fleuves grossis par les pluies, une double ligne de camps et de forteresses russes, une armée de soixante-dix mille hommes, sans compter les populations guerrières des colonies cosaques, et cependant il effectua son retour sans perdre une pièce de son incalculable butin. Une expédition plus audacieuse encore, exécutée en 1850, jusque sous les murs de Stawropol, fut menée avec la même habileté.

Ses dispositions administratives concentrent dans ses mains l'autorité absolue sur tout le territoire qu'il domine. Le Caucase est régi par une

hiérarchie de fonctionnaires, comme l'État le plus civilisé de l'Europe. Cette hiérarchie part du juge local, monte au gouverneur d'un district, et de celui-ci au commandant en chef d'une province. Les impôts sont régulièrement déterminés et perçus; en tout temps les recettes dépassent les dépenses. Ce surplus, si peu européen, est employé par Schamyl d'une manière qui ne répond guère non plus à nos mœurs. Le mourchid l'enterre et se crée ainsi des caisses d'épargne, à la vérité sans intérêts. Ses troupes comprennent sa garde, composée de cent hommes, tous mourides; puis la cavalerie, qui compte six mille hommes, et enfin la levée en masse. Lorsque toute la population prend les armes, la cavalerie fournit les chefs. La garde, indépendamment de son rôle guerrier, a aussi des occupations en temps de paix : elle fait la police et c'est elle qui propage la doctrine de l'imam. On ne trouve plus dans le Caucase de derviches non guerriers : tous ceux qui ont refusé de prendre les armes ont été bannis. Les peines et les récompenses sont appropriées aux mœurs et aux idées des indigènes. Aux plus vaillants il est accordé, soit de l'argent, soit des honneurs. Les tribus qui ont accompli quelque action d'éclat reçoivent, comme distinction honorifique, des drapeaux brodés, ou des trophées pris sur les Russes.

Schamyl s'entoure d'une imposante représentation, sans laquelle on ne peut, en Orient,

maintenir sa dignité. Lorsqu'il se montre en public, il est accompagné d'une suite de brillants cavaliers. Quelque grande entreprise est-elle projetée, il se retire dans une grotte écartée et y passe plusieurs jours dans le jeûne et la prière. Le peuple le croit alors en communication avec Dieu. Après cette retraite, l'imam réunit les plus fidèles de ses partisans et leur donne ses ordres comme des révélations divines. En agissant ainsi il est de bonne foi, car il croit en lui et en sa mission.

Résistant à toute fatigue, Schamyl est de la plus grande tempérance, il mange peu et s'abstient même des boissons artificielles que le Coran tolère. Une de ses trois femmes est Russe. Des prisonniers de cette nation qui ont vu l'imam le dépeignent comme un homme de taille moyenne, aux cheveux blonds et aux yeux gris. La finesse et la blancheur éclatante de sa peau, son nez d'une coupe pure et régulière, sa bouche petite, des pieds et des mains d'une grande délicatesse lui donnent une certaine beauté aristocratique. Son calme de marbre, que les plus grands dangers ne peuvent altérer, ne le quitte que lorsqu'il parle au peuple. Alors, disent les hommes du Caucase, « ses yeux lancent des flammes et sa bouche sème des fleurs. »

Au reste, si l'on veut connaître pleinement Schamyl en le jugeant par son langage énergique et inspiré, il faut lire la proclamation suivante

qu'il adressait, il y a dix ans, aux guerriers du Caucase :

« Au nom d'Allah, le tout-miséricordieux, dont la
« parole pleine de grâce coule comme une source
« sous les yeux du voyageur altéré dans le désert, et
« qui a fait de nous les principaux piliers du temple
« de sa foi, les porteurs du flambeau de la liberté;
« guerriers de la grande et de la petite Kabardah,
« pour la dernière fois j'envoie vers vous des messa-
« gers pour vous rappeler vos serments et vous dé-
« cider à faire la guerre aux mécréants moscovites.
« Nombreux sont les messages que je vous ai déjà
« adressés, nombreuses les paroles que je vous ai
« déjà dites; mais vous avez dédaigné mes messages
« et vous n'avez pas rempli mes commandements.
« C'est pourquoi Allah vous a livrés vous-mêmes aux
« mains de vos ennemis et vos auls au glaive et au
« spoliateur; car le Prophète a dit : « Dieu traitera
« comme les pires des animaux les hommes qui ne
« veulent croire d'aucune manière. »

« Ne dites pas : Nous croyons; nous avons toujours
« tenus pour saints les enseignements du prophète.
« En vérité, Dieu vous punira, menteurs que vous
« êtes ! Ne dites pas : Nous accomplissons fidèlement
« nos obligations et nos prières, nous pratiquons
« l'aumône et le jeûne, comme il est écrit dans le
« Koran. En vérité, je vous le dis, malgré tout cela;
« vous comparâtes la face noire devant le tribunal
« d'Allah. L'eau se tournera en boue dans vos mains;

« vos aumônes deviendront les gages du péché, et
« vos prières des malédictions. Le vrai croyant a la
« foi dans son cœur et l'épée dans sa main; celui
« qui est fort dans la foi est fort dans le combat.
« Vous êtes plus dignes de malédictions que nos en-
« nemis mêmes, car ils sont ignorants; ils errent
« dans les ténèbres; mais la lumière de la foi a été
« allumée devant vous et vous ne l'avez pas suivie.
« Pourquoi avez-vous douté de la vérité de ma mis-
« sion? pourquoi avez-vous prêté l'oreille aux me-
« naces de l'ennemi plutôt qu'à mes avertissements?
« Est-ce moi qui ai réuni en un seul corps les tribus
« des montagnes ou est-ce la puissance de Dieu opé-
« rant par moi des merveilles? Ne croyez pas qu'Al-
« lah soit avec le grand nombre; il est avec les bons,
« et les bons sont toujours moins nombreux que les
« méchants. Regardez autour de vous. Voyez si mes
« paroles ne sont pas conformes à la vérité. N'y a-t-
« il pas moins de bons chevaux que de mauvais? n'y
« a-t-il pas moins de roses que de mauvaises herbes?
« n'y a-t-il pas plus de boue que de perles, plus de
« vermine que de bétail? L'or n'est-il pas plus rare
« que le fer? et ne sommes-nous pas plus nobles que
« l'or, les roses, les perles, les chevaux et le bétail
« mis ensemble? Tous les trésors de la terre passe-
« ront, mais nous sommes immortels. Si les mau-
« vaises herbes sont plus nombreuses que les roses,
« leur permettrons-nous pour cela, quand nous pou-
« vons les arracher, d'étouffer les nobles fleurs? Et

« si les ennemis sont plus nombreux que nous, souf-
« frirons-nous pour cela, quand nous pouvons les
« moissonner, qu'ils nous prennent dans leurs pièges?
« Ne dites pas : L'ennemi a conquis Tschérkei, dé-
« truit Akhulgo, et pris possession de l'Avaria. Lors-
« que la foudre frappe un arbre, est-ce que tous les
« autres arbres courbent la tête et se renversent eux-
« mêmes, de peur d'être aussi frappés? O hommes
« de peu de foi! que ne prenez-vous exemple du bois
« vert! En vérité, les arbres de la forêt vous feraient
« honte, s'ils avaient une langue. Ne vous étonnez
« pas que les infidèles s'accroissent si vite et mettent
« des troupes de plus en plus nombreuses en cam-
« pagne pour remplacer celles que nous extermi-
« nons; car, je vous le dis, des milliers de champi-
« gnons et d'herbes vénéneuses sortent de terre en
« moins de temps qu'un seul bon arbre n'en met à
« atteindre sa maturité. Je suis la racine de l'arbre
« de la liberté, mes mourides en sont le tronc et vous
« êtes ses branches. En vérité, Allah retranchera les
« branches pourries et les jettera dans le feu de l'en-
« fer, car il est bon jardinier. Repentez-vous donc et
« revenez parmi les guerriers de la foi; ma miséri-
« corde et ma protection vous ombrageront. Mais, si
« vous continuez de céder aux séductions de ces
« chiens à la chevelure de chanvre plutôt qu'à mes
« avertissements, j'accomplirai certainement ce dont
« Khasi-Mollah vous a menacés autrefois. Mes troupes
« fondront sur vos auls comme de noires nuées et

« prendront de force ce que vous refusez de bonne
« grâce. Le sang marquera ma trace; la terreur et la
« désolation suivront mes pas; car où les paroles ne
« suffisent pas, il faut des actes. »

Les événements qui s'accomplissent en Orient semblent avoir rendu au prophète guerrier toute son audace comprimée avec tant de peine par l'infatigable persévérance du prince Woronzow. Il y a quelques mois, Schamyl a fait essuyer aux Russes une sanglante défaite; il leur a enlevé un matériel d'artillerie considérable et a reconquis environ huit lieues de terrain.

Les Russes ont dû eux-mêmes contribuer à l'œuvre de destruction que leurs implacables ennemis n'avaient pu accomplir. Pressés par les escadres alliées, ils se sont vus dans la dure nécessité d'abandonner tous les forts de Circassie, qu'ils avaient mis un demi-siècle d'efforts et de sacrifices à établir. Les officiers de la marine anglaise et française qui ont visité l'enceinte de ces fortifications les ont trouvées pavées de munitions de guerre. Les boulets, les obus, les bombes, la poudre, les balles, étaient semés sur le sol en si grande quantité, qu'il était impossible de faire un pas sans s'y heurter. A Soukoum-Kalé, il régnait un désordre qui témoignait de la précipitation de la retraite.

Tout à coup Schamyl, à la tête de dix-huit mille Circassiens, profitant de ce que le général Bébutoff avait affaibli les garnisons de toutes les places fortes pour livrer bataille à l'armée ottomane aux environs de Kars, a fondu sur la Géorgie, saccageant et brûlant tout sur son passage.

Ainsi, le rôle de Schamyl est loin d'être terminé; et s'il est vrai, comme on l'a annoncé, que l'audacieux chef ait reçu de la France et de la Turquie des munitions considérables, on ne saurait douter de la part active et importante qu'il peut prendre à la lutte actuelle.

SIR CHARLES NAPIER

Les Napier sont d'Écosse et appartiennent à une famille vraiment caractéristique. Ce sont des hommes spirituels, d'un grand bon sens, d'une plus grande énergie, doués d'un courage exceptionnel, mais aussi bizarres, originaux, « un peu excentriques, » comme disent les Anglais. Ils se ressemblent entre eux, mais ne ressemblent à personne, justifiant ainsi le vieux dicton de leurs compatriotes : « Au commencement du monde, il y avait les patriarches et les Napier, car les Napier ne peuvent avoir la même souche que le reste de l'humanité. » Dans ces derniers temps cette famille a produit plusieurs hommes célèbres, le général William Napier, l'auteur de la meilleure histoire de la guerre dans la Péninsule ibérique, le lieutenant général sir Charles-James Napier, le conquérant du Sindé, et enfin notre sir Charles Napier, connu dans toute la flotte anglaise sous le sobriquet de « *Charlot le batailleur.* »

Dès sa plus tendre jeunesse, sir Charles Napier fut destiné au service de la marine. Il y entra à l'époque des grandes guerres contre la France, et comme il sut se distinguer parmi tous les vaillants officiers que les flottes anglaises possédaient alors, il ne resta pas longtemps confondu dans les rangs des midshipmen. Déjà en 1806 il était premier lieutenant du *Courageux*, bâtiment d'origine française, à la prise duquel il avait bravement contribué. Envoyé à l'escadre chargée de défendre contre les Français établis à Naples la Sicile, qui était restée au pouvoir des Bourbons, il y reçut le commandement d'un navire plus important. Ce fut en cette qualité qu'il exécuta une entreprise des plus hardies, analogue à la célèbre attaque du général Lamarque contre l'île de Caprée. L'île de Ponza, à l'entrée de la rade de Terracine, était aux mains des Français; ils l'avaient fortifiée et y avaient mis une garnison qui disposait des plus grands moyens de défense. Napier surprit cette île et s'en empara avec des pertes proportionnellement peu considérables. Le roi de Naples le nomma, à la suite de cette action d'éclat, chevalier de son ordre de Saint-Ferdinand et cavalier *di Ponza*. A la paix, Napier avait gagné ses épaulettes de capitaine de vaisseau.

Il se maria alors, et tout en remplissant de temps en temps son service, il vécut retiré à la campagne, au sein de sa famille. L'époque des

grandes actions de guerre paraissait finie pour lui, lorsqu'il accepta les offres de don Pedro, régent du Portugal. L'amiral constitutionnel de ce pays, Sartorius, avait soulevé contre lui le mécontentement général par son inaction, qu'on qualifiait d'un terme plus dur. Sartorius suivait continuellement l'escadre de don Miguel, mais sans jamais l'attaquer. Les matelots disaient de lui en plaisantant : « L'amiral de Miguel a reçu de son maître l'ordre d'éviter la bataille, et notre amiral l'accompagne pour s'assurer de la stricte observation de cet ordre. » Ce fut alors que don Pedro demanda au gouvernement anglais un officier de marine hardi et entreprenant. On lui désigna sir Charles Napier.

Charlot le batailleur « *the fighting Charley* » fit honneur à son nom. Le 21 juin 1833 il quitta Oporto avec la flotte de don Pedro pour transporter trois mille cinq cents hommes de troupes de débarquement dans les Algarves. Trois jours après, il entra dans le Guadiana, prenait, sans coup férir, le fort de Cocillas, mettait ses troupes à terre et contribuait à la conquête de plusieurs villes. Puis, laissant au duc de Terceira le soin de s'emparer des Algarves, il alla exécuter quelques coups de main contre les côtes de l'Alentejo. Cependant la flotte miguéliste étant sortie du port de Lisbonne, rencontre l'escadre ennemie à la hauteur du cap Saint-Vincent, le 2 juillet 1833. Les miguélistes disposaient de deux vaisseaux

de ligne, le *Don Joao* et la *Rainha*, de deux frégates, *Princeja real* et *Martins do Freitas*, de trois corvettes, et de deux briks. Napier n'avait sous ses ordres qu'une grande mais vieille frégate, à peine en état de tenir la mer, le *Don Pedro*; trois plus petites frégates, *Rainha de Portugal*, *Dona Maria* et *el Portuense*, deux briks et cinq bateaux à vapeur non armés. Ses forces étaient si inférieures à celles de l'ennemi, qu'en d'autres circonstances et à tout autre chef offrir le combat eût semblé une folie. Mais sir Charles Napier connaissait la valeur de ses marins, l'incapacité des chefs ennemis; il donna donc sans hésiter le signal de la lutte. Le *Don Pedro* et la *Rainha de Portugal* attaquèrent le vaisseau de ligne *Rainha*; la frégate *Dona Maria* fut envoyée contre la *Princeja real*; la corvette *Portuense* et le brik *Villaflor* furent chargés d'occuper la frégate *Martins do Freitas*. Quant au vaisseau de ligne *Don Joao* et aux autres plus petits bâtimens, sir Charles ne s'en occupa nullement. Sans répondre au feu terrible que lançaient contre lui les quatre-vingts pièces de la *Rainha*, il alla se placer bord à bord près du colosse ennemi et l'attaqua à l'abordage. Sir Charles Napier fut le premier qui sauta, l'épée à la main, sur le pont ennemi; son fils, à peine adolescent, le suivit le second, et tous deux furent à diverses reprises blessés dans la lutte désespérée qui s'engagea autour d'eux. Mais, au bout de cinq minutes, la

Rainha dut amener son pavillon devant les héroïques matelots de sir Charles, dignes d'un tel commandant. La *Princeja real* fut également prise à l'abordage, et le sort de ces deux meilleurs navires de la flotte effraya si bien les autres qu'ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Ils furent poursuivis. Le *Don Joao* se rendit le premier sans résistance, puis la frégate *Martins do Freitas*, qui fit meilleure contenance. Enfin, le lendemain, la plus grande des corvettes passa de son plein gré aux partisans de don Pedro. On peut dire que cette bataille navale de Saint-Vincent amena la destruction complète de la flotte niguéliste, car les navires qui avaient réussi à s'échapper n'osèrent plus tenir la mer.

Don Pedro récompensa la vaillante conduite de son amiral en le nommant chevalier des principaux ordres portugais et en lui conférant le titre de vicomte de San-Vincente. Rentré dans sa patrie à la fin de la guerre, sir Charles Napier conserva le rang d'amiral portugais, bien qu'en Angleterre il redevint simplement capitaine de vaisseau en demi-solde.

A cette époque, il voulut tenter la carrière parlementaire, mais l'esprit politique des partis conservateurs préféra au héros déjà célèbre des hommes insignifiants. Le gouvernement même le négligea, et ce ne fut qu'à l'avènement de la reine Victoria qu'il reçut l'ordre du Bain, mérité par lui depuis longtemps.

En 1839, la question d'Orient fit décider une augmentation de la flotte anglaise dans la Méditerranée. Sir Charles Napier fut nommé commandant d'un des vaisseaux de ligne qui allèrent rejoindre l'escadre de l'amiral Stopford. Son nom fut pas une seule fois cité à l'occasion des négociations interminables qui précédèrent la lutte, et auxquelles plusieurs officiers de marine prirent une part active. On le réservait pour le jour de la bataille, en le consolant par le grade de commodore. Enfin, lorsque les négociations furent terminées, il entra en scène, et s'y distingua tellement, qu'il obscurcit lui-même son ancienne gloire portugaise. Le bombardement dévastateur de Beyrouth fut le premier de ses exploits : trois cents canons réduisirent la ville en cendres. Puis à la guerre maritime succéda la lutte sur terre. A la tête de troupes turques, autrichiennes et anglaises, sir Charles Napier battit les Égyptiens et Ibrahim-Pacha qui les commandait en personne ; puis il prit d'assaut Saïda, l'ancienne Sidon. Déjà l'ennemi se dispersait, mais Saint-Jean-d'Acre résistait encore. La flotte anglaise lança en trois heures de temps quarante mille boulets sur la ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines lorsque l'archiduc Frédéric d'Autriche parvint à s'en emparer en se rendant maître de la citadelle. Ceci se passait le 4 novembre, et peu de jours après la paix était signée, grâce encore à l'énergique activité

de sir Charles. Chargé de forcer le vice-roi d'Égypte à déposer les armes en le menaçant de la destruction d'Alexandrie, sa création favorite, le commodore sut prendre avec ses navires une telle position, qu'il pouvait à la fois écraser les anciennes fortifications et celles plus récentes élevées à la hâte. La menace d'un bombardement opéré dans ces conditions produisit son effet : les vingt-quatre heures de délai accordées n'étaient pas expirées que déjà le vieux Méhémet-Ali acceptait, en frémissant, les conditions du vainqueur et signait le traité qui le précipitait du faite de sa grandeur.

Les journées de Sidon et de Saint-Jean-d'Acre furent les derniers faits d'armes de sir Charles Napier, auquel elles valurent le titre d'amiral.

La guerre contre la Russie a ramené sur la scène sir Charles Napier avec un rôle que chaque jour est destiné à rendre de plus en plus important. Nul autre que lui ne devait avoir le commandement en chef, et c'est l'escadre de la Baltique qui lui a été confiée. Avant son départ, il assista, selon la coutume anglaise, à un banquet de deux cents couverts qui lui fut offert, et où il était assis entre lord Palmerston et l'ambassadeur ottoman. Vers le 18 mars de cette année, son escadre, qui était au mouillage dans les Dunes, reçut l'ordre d'appareiller. Elle se composait du *Duc de Wellington*, de cent trente et un ; *Royal-George*, cent vingt ; *Saint-Jean d'Acre*, cent et

un; *Princess-Royal*, quatre-vingt-onze; *Cressy*, quatre-vingts; *Edinburgh*, cinquante-huit; *Bleinheim*, soixante; *Hoguè*, soixante; *Ajax*, cinquante-huit; *Impèrieuse*, cinquante; *Arrogant*, quarante-six; *Amphion*, trente-quatre; *Tribunè*, trente, tous bâtimens à hélice; *Valorous*, seize; *Léopard*, douze; et *Dragon*, six, frégates à vapeur à roues : en tout, seize navires portant neuf cent cinquante-trois canons et neuf mille trois cent quatre-vingt-dix hommes, matelots, soldats de marine et artilleurs. Quelques jours après, on annonçait l'arrivée à Hambourg d'une partie de ces vaisseaux. Ce mouvement coïncidait avec celui de la flotte française, dite de la Baltique, commandée par le vice-amiral Parseval-Deschênes. Le 20 mars, Napier débarquait à Copenhague, précédant sa flotte, qui entra dans la Baltique par le Sund et le Grand-Belt.

En apprenant la prochaine invasion de nouveaux et redoutables ennemis, l'empereur de Russie avait fait d'immenses préparatifs sur les divers points du golfe de Finlande qu'il jugeait vulnérables du côté de la mer. Il avait visité lui-même quelques places fortes, telles que Cronstadt, Orienbaum et Helsingfors, pour stimuler, par sa présence, l'ardeur des ouvriers employés aux travaux de défense. De ce côté, la Russie pouvait déployer soixante-treize mille hommes d'infanterie d'élite, dix-neuf mille de cavalerie,

six mille d'artillerie et quatre mille sapeurs ; total : cent quatre mille hommes destinés à former les garnisons des places fortes depuis Abo, en Finlande, jusqu'au golfe de Livonie. Ajoutons à ce total le corps spécial finlandais de quatorze mille hommes, ainsi que les nombreux bataillons vétérans et de garnison appelés *garde intérieure*, dont il y a environ six bataillons de mille hommes chacun dans les districts depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Riga inclusivement, de sorte qu'à la compter au plus bas, la force effective entre Abo et Riga s'élevait à deux cent vingt mille hommes avec deux cent soixante pièces de campagne.

Le czar fut reçu à Helsingfors et Abo par les habitants notables, qui, selon l'usage, lui offrirent le pain et le sel. Cronstadt venait d'être armée d'une manière formidable. L'île avait été reliée à la terre ferme par une digue formant une longue et sûre batterie. Plus de huit cents canons du plus gros calibre protégeaient le port. Près de trente mille hommes étaient concentrés à Revel, dont les fortifications avaient été extrêmement renforcées. On pensait qu'une attaque par mer était presque impossible contre Sweaborg, protégé par des bancs de sable, des écueils et de puissantes batteries.

L'amiral Napier était parti sans instructions précises ; car, à cette époque, on attendait une réponse de l'empereur de Russie à l'ultimatum de l'Angleterre. Cette réponse fut tout simplement

un refus de répondre. Alors une dépêche télégraphique notifia à Napier, dont la flotte était arrivée à Kiel, qu'il eût à commencer les opérations contre l'ennemi. En même temps, treize nouveaux bâtiments, dont cinq vaisseaux de quatre-vingts à quatre-vingt-onze canons, partirent d'Angleterre pour la Baltique. Avec ce renfort, la flotte de l'amiral Napier allait comprendre un effectif de quarante-neuf bâtiments, portant deux mille trois cents canons et vingt-trois mille cinq cent soixante-dix hommes. Chacun à bord était prêt à faire son devoir, et la présence de sir Charles doublait le courage de tous. De temps en temps, pour s'occuper, les Anglais faisaient la capture de quelque bâtiment marchand. Pour de grandes opérations il fallait se résigner à attendre la fin de la gelée; Napier se borna donc d'abord à aller surveiller Helsingfors avec la moitié de son escadre. Quant à l'escadre française de la Baltique, sous le commandement de M. le vice-amiral Parseval-Deschênes, après s'être fait précéder par le magnifique vaisseau *l'Austerlitz*, elle était arrivée à Deal (Angleterre) le 27 avril, en marche pour la Baltique. Elle se composait des vaisseaux *l'Inflexible*, le *Tage*, le *Breslau*, le *Jemmapes*, le *Duguesclin* et *l'Hercule*; des frégates la *Poursuivante*, la *Virginie*, la *Zénobie* et *l'Andromaque*, et des frégate et aviso à vapeur le *Darien* et le *Lucifer*.

Le 9 mai, l'amiral Plumridge alla jeter quel-

ques bombes sur la citadelle d'Abo, dans le golfe de Bothnie, tandis que le gros de l'escadre anglaise paraissait à vingt-cinq ou trente milles de Cronstadt. Vers la fin du même mois, l'amirauté reçut de sir Charles Napier une dépêche datée de la baie de Hango, à l'entrée du golfe de Finlande, 23 mai, dans laquelle l'amiral rendait compte avec les plus grands éloges d'un exploit de la frégate *Arrogant* et du petit vapeur *l'Hécla*, commandés par le capitaine Hall. Ces deux navires ayant ouï dire que trois navires russes de commerce étaient mouillés dans une baie, à dix milles dans les terres, et sous le feu d'un fort considérable, le capitaine Hall brava le feu de la forteresse et celui de la mousqueterie des troupes rangées sur le rivage et réussit à pénétrer dans la baie et à s'emparer du seul navire de commerce qui s'y trouvât et qu'il ramena triomphalement à la flotte. Les Anglais revinrent à une nouvelle reprise sur Hango qu'ils bombardèrent vigoureusement. Voici comment cette importante opération est décrite dans une lettre particulière datée du *Saint-Georges*, 21 mai :

« Nous avons rallié la flotte, il y a trois jours, et mouillé en vue du cap de Hango, à l'entrée du golfe de Finlande, près de trois forts russes dont le plus grand a soixante-dix canons. Ce matin, *l'Hécla*, *le Dragon*, *la Magicienne* s'en sont approchés et ont ouvert le feu contre eux. C'était un beau spectacle.

Les premiers boulets ont porté au haut du rempart et jeté de tous côtés la destruction; puis sont venues les bombes. Les forts ont aussitôt répondu, et un boulet a abattu le pavillon du *Dragon*, qui a été aussitôt relevé et arboré au grand mât. Les boulets se sont croisés dans toutes les directions, mais aucun autre navire que les steamers n'a été engagé. Les briques, les pierres et le mortier volaient aussi. La côte était garnie de troupes russes et de batteries légères, qui ont aussi ouvert le feu contre les steamers. La canonnade a duré cinq heures, au bout desquelles les vapeurs ont reçu l'ordre de battre en retraite.

« Nous avons estimé que le fort pouvait avoir perdu cent hommes et quelques canons démontés. Demain matin, quelques-uns des vaisseaux de ligne à hélice iront le démolir. »

L'énergie de l'attaque appelait celle de la défense. Du côté des Russes, on prenait toutes les mesures nécessitées par une guerre qui devait être longue. On garnissait de forts ouvrages l'embouchure de la Néva. Une publication du ministre de la police prescrivait la conduite à tenir par les habitants de Saint-Petersbourg dans le cas d'un siège, ou plutôt d'un blocus de cette ville. Si Crónstadt tombait au pouvoir des flottes alliées, les femmes, les enfants et les vieillards devraient quitter immédiatement la capitale. Les toits seraient enlevés des maisons, la ville dé-

pavée, et les cloches des églises, ainsi que les images des saints, transportées à Moscou. Il est vrai que le ministre exprimait l'assurance que la flotte ennemie périrait sur les rochers et sous les canons de Cronstadt.

Cependant la flotte française avait franchi le Grand-Belt, et le 21 mai ses divers bâtiments mouillèrent sur la rade de Kiel, où nos marins recueillirent les plus touchants témoignages de sympathie. Ce fut à Barasund qu'elle opéra sa jonction avec l'escadre de l'amiral Napier, en saluant de quinze coups de canon le pavillon britannique. On allait pouvoir passer aux grandes entreprises. En attendant, l'amiral Plumridge avait détruit les quais, les canonnières, les bois de constructions, etc., à Brahestadt, le 30 mai, et à Uleaborg, le 1^{er} juin, et brûlé, en outre, vingt-un navires russes chargés de goudron et de bois. Ces attaques hardies infligèrent à l'ennemi une perte de plus de dix millions de francs. Un premier bombardement de Bomarsund (îles d'Alând) eût lieu le 21 juin par l'*Hécla*, l'*Odin* et le *Valorous*, durant six ou sept heures. C'est au capitaine Hall que revient l'honneur de cette reconnaissance qui n'eut d'autres résultats que la destruction de deux batteries du côté de l'eau et l'incendie de quelques bâtiments. Les Anglais n'eurent dans cette affaire que quatre hommes blessés; mais l'*Hécla*, qui s'était approché le plus près des batteries, reçut dans ses flancs sept

boulets. Cette première tentative prouva qu'on pouvait attaquer une place jusqu'alors regardée comme presque imprenable; mais elle prouva aussi que pour s'en emparer il fallait des troupes de débarquement. Il fut donc convenu ultérieurement entre les gouvernements alliés de France et d'Angleterre, qu'un corps expéditionnaire français, s'élevant à douze ou quinze mille hommes, serait immédiatement organisé pour la Baltique, et envoyé sous le commandement du général Baraguey-d'Hilliers, avec mission d'occuper la grande île d'Aland. L'Angleterre devait fournir les bâtiments de transport. Le 12 juillet, l'Empereur passa à Calais la revue de l'armée expéditionnaire (1); le 21, le général Baraguey-d'Hilliers partait à bord de la *Reine-Hortense*,

(1) A cette occasion, l'Empereur adressa aux troupes la proclamation suivante, dont un exemplaire fut remis à chacun des soldats de l'armée de la Baltique :

« Soldats,

« La Russie nous ayant contraints à la guerre, la
« France a armé cinq cent mille de ses enfants. L'An-
« gleterre a mis sur pied des forces considérables. Au-
« jourd'hui nos flottes et nos armées, unies pour la
« même cause, vont dominer dans la Baltique comme
« dans la mer Noire. Je vous ai choisis pour porter les
« premiers nos aigles dans ces régions du Nord. Des
« vaisseaux anglais vont vous y transporter, fait unique
« dans l'histoire, qui prouve l'alliance intime de deux
« grands peuples, et la ferme résolution des deux gou-

suivi de près par les divers bâtimens portant nos troupes.

Pendant ce temps, sir Charles Napier n'était pas resté inactif. A la tête de quatorze vaisseaux à hélice et huit vaisseaux à voiles, il s'était avancé jusqu'à neuf ou dix milles de Cronstadt. Montant sur un petit steamer, il alla pousser une reconnaissance à deux milles de la place et compta dans le port russe seize vaisseaux de ligne et quatre grandes frégates. La garnison de Cronstadt, renforcée à la hâte, était toujours sous les armes, et les artilleurs se tenaient jour et nuit à leurs pièces. Deux causes empêchèrent Napier de rien entreprendre de décisif : le choléra qui sévit dans l'escadre et le manque de troupes de débarquement ; l'amiral dut se retirer en vue des îles d'Aland. Mais déjà les

« vernemens de ne reculer devant aucun sacrifice pour
« défendre le droit du plus faible, la liberté de l'Europe
« et l'honneur national !

« Allez, mes enfans ! L'Europe attentive fait ouverte-
« ment ou en secret des vœux pour votre triomphe. La
« patrie, fière d'une lutte où elle ne menace que l'agres-
« seur, vous accompagne de ses vœux ardents ; et moi,
« que des devoirs impérieux retiennent encore loin des
« événemens, j'aurai les yeux sur vous, et bientôt, en
« vous revoyant, je pourrai dire : Ils étaient les dignes
« fils des vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland,
« de la Moscowa. Allez ! Dieu vous protège ! »

L'événement a prouvé, en effet, que nos jeunes sol-
dats sont dignes de leurs aînés.

navires qui portaient notre corps expéditionnaire passaient devant Copenhague, faisant bonne route. Le moral et la santé de nos troupes furent excellents durant toute la traversée que favorisa un temps magnifique. Ce fut aux îles d'Aland, le 30 juillet, qu'elles rallièrent la flotte anglo-française, qui les accueillit avec des cris d'enthousiasme. L'*Hannibal* entra le premier en mouillage et salua le commandant en chef par quinze coups de canon. Les soldats français couvraient le pont et contemplaient le magnifique spectacle que présentait la flotte. A mesure qu'ils passaient devant les vaisseaux, les équipages montaient dans les vergues et les saluaient par leurs hourras. L'amiral Napier, sans perdre de temps, alla reconnaître les fortifications de Bomarsund. Quelques jours encore, et la forteresse tomberait. A l'heure qu'il est, elle n'existe plus. Nous croyons donc qu'il est utile d'entrer dans quelques détails et sur cette forteresse et sur la brillante attaque à laquelle sir Charles a si vaillamment contribué.

L'archipel d'Abo contient des îles innombrables; mais quatre-vingts seulement sont habitées; trois groupes principaux s'y distinguent: celui des Aland proprement dit, celui de Kumlinge, plus à l'est, et celui de Brandœ, tout près de la côte de Finlande. Elles n'offriraient peut-être pas les ressources nécessaires à une forte garnison, mais elles se suffisent certainement à

elles-mêmes. Leur industrie véritable est la pêche, surtout pour les petites îles; car les grandes fournissent des bois abondants et les produits d'une agriculture assez importante exportée chaque année en Danemark et en Allemagne.

Un exposé historique sur cet archipel nous est fourni par un travail que la *Revue des Deux Mondes* vient de publier :

« Les îles d'Aland n'offrent pas seulement en temps de guerre une base d'opérations utile, des dépôts et des ports excellents cachés à l'ennemi; elles ont encore, par leur position même, une véritable importance historique. Elles ont été comme un pont jeté par la nature entre deux pays, la Suède et la Finlande, qu'elle voulait unir, et que la violence seule des hommes a séparés. C'est par ce grand chemin que les Suédois ont apporté la civilisation chrétienne aux Finnois, en reléguant vers les extrémités septentrionales les restes sauvages des Lapons. Depuis la fin du douzième ou le commencement du treizième siècle, la Finlande et les îles d'Aland sont devenues suédoises, et si la nationalité finlandaise s'est encore conservée dans l'intérieur du pays, il n'en a pas été de même dans les Aland, qui ont accepté entièrement la civilisation et la langue de la Suède. Ces îles dépendirent sans doute d'abord du diocèse d'Upsal, d'où leur était venu le christianisme;

mais, dès le quatorzième siècle, on voit leurs chefs spirituels subordonnés à l'évêché d'Abo, plus voisin encore, et leurs chefs militaires ou civils recevoir des ordres immédiatement de Stockholm. Le lieutenant ou gouverneur habitait dans le château de Kastleholm; il était nommé et révoqué par le roi de Suède. L'archipel fut d'ailleurs souvent donné en fief à quelqu'un des membres de la famille royale; on le réservait particulièrement aux reines veuves. En 1590, Jean III l'ériga en comté au profit de son fils, et au commencement du dix-septième siècle, vers 1634, l'administration militaire, ecclésiastique et civile fut rattachée définitivement à la province finlandaise d'Abo. Au milieu de ces changements, les Aland avaient conservé une sorte d'indépendance nationale, dont elles ont encore quelques souvenirs. Leurs armoiries représentent un élan avec un anneau passé autour du cou, sur champ d'azur, et le sceau du magistrat figure le roi de Norwége, Olaf II (le saint), assis sur son trône, couronne en tête, avec une hache d'armes dans la main droite et le globe royal dans la main gauche. »

Maintenant, voici sur Bomarsund même des renseignements que nous empruntons à l'excellent journal *le Moniteur de la Flotte*, ainsi qu'au *Times*:

« La rade de Bomarsund est située au fond de la baie qui s'ouvre vers le midi; les ouvrages fortifiés sont bâtis sur les hauteurs de l'isthme. Ce mouillage

est excellent, fond sain partout, et vingt, trente, et même, dans quelques endroits, cinquante brasses d'eau. L'escadro d'évolution russe n'a pas, en temps de paix, de parages qu'elle visite plus fréquemment. Enfin, dans tout son pourtour, Aland est bordée de bois de bouleaux et de pins dont la cime, toujours verte, se penche sur les flots. Indépendamment de Bomarsund, l'archipel possède plusieurs autres places fortes, toutes d'une bien moindre importance.

Le point stratégique le plus important, c'est, sans contredit, Bomarsund ; mais ni le peu d'étendue de la rade que commande cette forteresse, et dans laquelle, dit-on, ne pourront trouver place d'embossage que six ou huit vaisseaux, ni ses cent pièces d'artillerie de gros calibre, ni sa garnison de cinq mille hommes en temps ordinaire, et qui doit présentement être portée au double, rien n'empêchera Bomarsund de tomber au pouvoir de nos amiraux après une attaque vigoureuse. Six vaisseaux embossés, en effet, et présentant le travers, ne font pas moins de trois cents bouches de canon vomissant avec précision et rapidité un poids énorme de fer. Quand les forts auront été démantelés, leurs pièces toutes ou à peu près toutes démontées, la plage balayée et rendue inoffensive, nos compagnies de débarquement, matelots, artillerie et infanterie de marine, corps expéditionnaire de l'armée de terre, ne sauraient plus rencontrer d'obstacles sérieux : les couleurs de France et d'Angleterre flotteront au lieu et place de l'éten-

dard humilié de l'empereur de toutes les Russies. »

« Les Russes ont construit, il y a environ vingt ans, la forteresse de Bomarsund, et c'est sur cette place que l'armée française de la Baltique, appuyée par l'infanterie de marine anglaise, commença la première opération de cette guerre.

« On dit que cette place est assez grande pour abriter sous ses canons une armée de soixante mille hommes, et on assure que dix mille ouvriers y sont employés pendant tout le temps de l'année durant lequel on peut bâtir. Il est certain que la place est grande et forte, capable de loger une garnison nombreuse, et qui ne peut être prise que par un siège régulier.

« Le principal fort a, du côté de la mer, deux rangées de canons avec casemates, quatre-vingt grosses pièces en tout, mais il ne semble pas qu'on l'ait armé du côté de la terre. A une distance d'environ mille yards de ce fort et du rivage se trouvent trois collines, dont deux sont fortifiées et ont chacune vingt canons. Celle du nord s'appelle fort Nottich et a cent trente pieds de haut; celle du sud porte le nom de Tzée, et celle du milieu sert de station télégraphique. Ces forts se trouvent, par rapport à Bomarsund, à peu près dans la même situation que les forts Arab-Tabia et Medjidjie, par rapport à Silistrie. »

Le 7 août, à sept heures et demie du matin, une vingtaine de bâtiments étaient réunis dans la rade, à l'extrémité de laquelle on apercevait

la forteresse de Bomarsund, garnie de soixante-douze embrasures formant deux étages de batteries, et au-dessus deux fortins demi-circulaires, plongeant sur la rade et protégeant de leurs canons le fort principal. Vers deux heures, le général Baraguey-d'Hilliers arriva avec son état-major sur la *Reine-Hortense*, et de quatre heures à sept toutes les troupes rallièrent successivement. L'amiral Napier avait arboré son pavillon sur la corvette à aubes le *Bull-Dog*.

A partir de ce moment, la rade présenta le spectacle le plus animé. Les embarcations se croisaient en tous sens; les chaloupes transportaient des troupes d'un bâtiment à l'autre, et apportaient des gabions et des fascines pour les batteries en terre à construire une fois que les troupes seraient débarquées. Vers une heure de la nuit, le silence de la rade fut interrompu par trois coups de canon tirés d'une petite batterie russe située sur le bord de la mer, à mi-distance de l'escadre et du fort. Ce fut le signal du débarquement qui s'opéra avec autant d'ordre que d'ardeur. Deux bâtiments à vapeur, armés de forts canons et obusiers, le *Phlégéon* pour nous, l'*Amphion* pour les Anglais, reçurent l'ordre d'attaquer la batterie en terre dont le feu avait été dirigé sur nos vaisseaux la nuit précédente. Ils l'eurent bien vite réduite au silence : les Russes s'enfuirent, abandonnant leurs six canons et leurs ouvrages bouleversés par les obus.

Tandis que la colonne d'attaque principale débarquait au sud de l'île sous la conduite du général Baraguey-d'Hilliers, l'infanterie et l'artillerie de marine prenaient terre dans le nord sous le commandement du colonel Fiéron, et un millier de soldats de marine anglais sous les ordres du colonel Jones, dans le nord-nord-ouest.

L'amiral Napier, en donnant avis à son gouvernement de cette première opération, se loua beaucoup de la précision avec laquelle elle avait été exécutée.

Tout l'équipage de siège français était arrivé le 9, et allait se mettre à l'œuvre. Les Russes avaient détruit leurs ouvrages extérieurs; les maisons qui avoisinaient le fort avaient toutes été brûlées par eux; on n'apercevait plus que les pignons noircis des murailles et des cheminées. La garnison attendait d'Abo des renforts qu'on devait amener à bord de soixante chaloupes canonnières. Quatre vapeurs furent envoyés par le contre-amiral Chads pour croiser en vue d'Abo et intercepter toute communication.

On sait le reste. Une dépêche datée du 15 août annonça la prise de la tour principale; une dépêche du 16, celle de la seconde tour. Les marins anglais et français contribuèrent pour leur part à ce résultat si décisif en traînant les canons à la batterie de brèche. Des sondes faites de jour et de nuit sous le feu de l'ennemi avaient permis de reconnaître une ligne d'embossage où l'on

espérait pouvoir placer huit vaisseaux : quatre de chaque pavillon. C'étaient, du côté des Anglais, l'*Edinburgh*, monté par le contre-amiral Chads ; l'*Ajax*, le *Bleinheim*, le *Hogue* ; de notre côté, les vaisseaux désignés étaient l'*Inflexible*, vice-amiral Parseval-Deschênes ; le *Duperré*, contre-amiral Penaud ; le *Tage* et le *Trident*. C'était un total de deux cent quatre-vingt-dix-sept bouches à feu que ces huit vaisseaux devaient présenter par leur travers à l'ennemi. Précédemment, la *Pénélope* et le *Bull-Dog*, où se trouvait sir Charles, avaient échoué en s'approchant trop près de la côte. Nous suspendons notre récit pour placer la lettre suivante, que l'amiral Napier s'empressa d'écrire au contre-amiral Chads afin de le féliciter. C'est un témoignage de l'esprit d'enthousiasme et de justice qui anime cette âme vraiment militaire :

« A bord du *Bull-Dog*, devant Bomarsund, 12 août.

« Le commandant en chef exprime au contre-amiral Chads son admiration pour les grands efforts accomplis par le capitaine Sturlett, les officiers et les hommes employés à débarquer et à transporter six canons de trente-deux au camp du général Jones, à une distance de quatre milles et demi. Le commandant en chef a vu dans le cours de sa vie militaire des canons transportés par des chemins difficiles, mais jamais par de tels chemins et à une telle distance. La bonne vo-

lonté et les efforts des hommes ont été admirables, et on ne doit pas oublier que lorsque la *Pénélope* se trouvait échouée sous le canon de l'ennemi, et qu'on pouvait avoir besoin d'eux à leurs navires respectifs, ils ont laissé là leur dîner et leur fatigue pour courir à leurs embarcations afin de porter secours à la *Pénélope*.

« Signé CHARLES NAPIER,
« Vice-amiral et commandant en chef. »

Le détail des opérations de terre qui furent si rapides, et où nos soldats, et principalement nos chasseurs, déployèrent tant de courage, appartient surtout aux rapports du général Baraguey-d'Hilliers et de M. le général Niel, commandant du génie. Mais, en terminant, nous reproduirons une des dépêches que l'amiral Napier envoya à l'amirauté; en même temps qu'il y a de l'intérêt à laisser la parole à un homme aussi distingué, cette dépêche témoigne de la modestie de Napier, qui ne s'applique qu'à faire valoir les officiers placés sous ses ordres, et garde le silence sur ce qu'il a fait lui-même :

« A bord du *Bull-Dog*, en vue de Bomarsund,
le 19 août 1854.

« Monsieur, je vous adresse ci-inclus une dépêche
« du contre-amiral Plumridge, qui stationnait avec
« l'*Hécla* et le steamer français le *Cocycle*, capitaine
« Dubuisson, au nord de Bomarsund.

« Je m'étais proposé de porter ce détachement dans
« le détroit de Presto, et de bombarder Bomarsund
« par le nord; mais la position prise par les batteries
« de brèche ne nous a pas permis d'attaquer la place
« par là, sans nous exposer à atteindre les artilleurs
« français. L'amiral Plumridge a donc sagement pris
« position de manière à canonner la tour de Presto,
« un peu trop près toutefois, car il était à portée des
« canons ennemis, et il a éprouvé quelques avaries
« mais sans perdre aucun homme.

« Les navires que j'ai placés du côté du sud étaient
« hors de la portée des canons ennemis et n'ont
« éprouvé aucun dommage; mais je pense que la
« reddition de la place est due aux bombes et aux
« boulets des canons de dix pouces, au feu des quatre
« mortiers français qui ne manquaient jamais le but,
« à l'excellente batterie du capitaine Pelham et aux
« préparatifs formidables que voyait faire l'ennemi.

« Si l'ennemi avait tenu jusqu'au lendemain matin,
« le feu de la batterie de brèche établie par le géné-
« ral du génie français Niel, à quatre cents yards en
« arrière du fort, et les vaisseaux auraient mis en
« pièces la forteresse.

« J'ai l'honneur de vous adresser un état des troupes
« anglaises qui ont été débarquées et des pertes, et
« en même temps celui des prisonniers et des canons
« pris. Ces canons sont au nombre de cent douze
« pièces montées, avec trois mortiers, pièces de cam-
« pagne et soixante-dix-neuf pièces non montées.

« Des commissaires font actuellement l'inventaire
« des munitions et approvisionnements et préparent
« les plans non-seulement des batteries qui existent,
« mais de celles en construction. Je vous les enverrai
« aussitôt que possible.

« Ce siège a exigé un service pénible, et j'ai tout
« lieu d'être satisfait des efforts faits par les officiers,
« les matelots et les soldats de marine et de leur
« bonne discipline.

« Le général Jones parle en très-bons termes de la
« conduite du colonel Graham et de son infanterie de
« marine. Le feu de cette infanterie et des matelots
« commandés par le capitaine Ramsay a été très-
« précis. Ce capitaine a été légèrement blessé.

« Les bombes lancées par les vaisseaux ont produit
« un grand effet, et il eût été impossible d'y résister
« un jour de plus.

« J'ai l'honneur, etc.

« CHARLES NAPIER,

« *Vice-amiral et commandant en chef.* »

On s'est étonné que l'amiral Napier n'ait pas, avec son caractère entreprenant, tenté quelque nouvelle et importante entreprise soit contre Helsingfors, soit contre Sweaborg, et mis à profit le temps qui restait encore avant que la navigation fût interrompue par l'hiver. Mais les feuilles anglaises ont donné la clef de la conduite de sir Charles en révélant les difficultés qu'il éprouve à

rien tenter, obligé qu'il est de se conformer à des instructions ministérielles qui contiennent son ardeur. Aussi se demande-t-on généralement si « Charles le batailleur » voudra bien conserver le commandement aux conditions où il l'a pris, et s'il ne laissera pas à d'autres le soin de continuer des opérations qu'il eût voulu multiplier.

LE COMTE DE RADCLIFFE

(STRATFORD)

Ambassadeur anglais à Constantinople.

Tel est le nom que ce diplomate porte depuis 1852. Avant cette époque on l'appelait Stratford Canning, et maint lecteur le reconnaîtra mieux sous cette désignation que sous son nouveau titre de pair. Il appartient à la famille illustre qui donna à l'Angleterre un grand ministre. Les Canning sont marchands d'origine : le premier de ce nom, Georges Canning, fonda, sous Jacques I^{er}, une compagnie de négociants de Londres qui alla établir des colonies en Irlande, dans la province de l'Ulster ; lui-même acquit des propriétés à Garwagh, dans le comté de Londonderry. Le mariage d'un arrière-petit-fils de ce Canning avec une fille de Robert Stratford porta ce nom dans la maison. Cet arrière-petit-fils eut trois petits-fils d'où sont sorties les trois branches existantes. C'est de la troisième branche qu'est issu l'ambassadeur actuel à Constantinople.

Envoyé en 1796 au collège d'Eton, où se rencontrent les fils de la plus haute aristocratie, Stratford Canning y fit de bonnes études ; il passa ensuite à l'université de Cambridge, qu'il quitta sans avoir pris ses grades. Son cousin, à cette époque secrétaire des affaires étrangères, lui ouvrit la carrière diplomatique. On était en 1807. Secrétaire particulier d'abord, puis attaché à la mission de M. Merry en Danemark, Stratford Canning accompagna, en 1808, M. Adair à Constantinople. La Porte était alors très-mal disposée à l'égard de l'Angleterre, qui venait d'attaquer les Dardanelles. Mais l'habileté du négociateur anglais triompha de toutes les rancunes, et en 1809 la bonne intelligence était rétablie entre les deux puissances. La coopération de Stratford Canning à cet heureux résultat avait été assez appréciée pour qu'on n'hésitât point, en 1810, à le charger du secrétariat de l'ambassade. Bientôt après, on l'accrédita comme ministre plénipotentiaire à Constantinople, Adair ayant été rappelé. C'est vers cette époque, de 1810 à 1812, que fut signée la paix de Bukarest entre la Turquie et la Russie, paix qui permit à celle-ci de tourner contre la France les forces de son armée du Danube. Il avait été très-difficile d'amener la Turquie à cet acte auquel l'Angleterre attachait la plus grande importance.

Rappelé en Angleterre, Stratford Canning utilisa ses loisirs de la manière la plus honorable. Il

retourna à Cambridge, se soumit aux examens publics, les passa avec un brillant succès et obtint les grades de bachelier ès arts et maître des belles-sciences. Quoi de plus bizarre que de voir un grand seigneur, un ministre plénipotentiaire, un ancien représentant de la royauté, venir de nouveau s'asseoir sur les bancs universitaires et s'estimer très-honoré de pouvoir ajouter à ses autres titres ceux que la science confère ! Mais tel est le respect qu'on professe en Angleterre pour les études classiques, que cette résolution de Stratford Canning n'étonna personne.

Le jeune diplomate ne tarda pas à rentrer dans la carrière publique. En Suisse d'abord il prit part, en 1814, au traité qui fut conclu entre les différents cantons, et qui a donné naissance à la confédération helvétique ; puis il assista au congrès de Vienne ; enfin, après quelques missions spéciales sans importance, il fut envoyé à Washington pour régler diverses questions que le traité de Gand n'avait pas vidées. Les négociations durèrent de 1820 à 1823 et aboutirent à un arrangement qui pouvait être considéré comme avantageux eu égard aux circonstances ; mais que le cabinet anglais repoussa. Stratford Canning fut rappelé, rapportant au moins de son voyage des idées nettes sur les ressources et l'avenir des États-Unis et un plus grand fond d'expérience acquis dans le contact des gouvernants peu souples de la jeune république.

En 1824, nous trouvons Stratford Canning à Saint-Pétersbourg, ostensiblement chargé d'offrir les bons services de l'Angleterre pour apaiser les difficultés pendantes entre la Russie et les États-Unis, au sujet des limites de leurs possessions réciproques dans l'Amérique du Nord. Mais le véritable but de la mission était de sonder le czar sur ses intentions à l'égard de la Grèce. Nommé, pour la seconde fois, ambassadeur en Turquie, il toucha, en se rendant à son poste, Corfou et l'île d'Hydra, où il eut un entretien avec Maurocordatos. Arrivé à Constantinople le 28 février 1826, il échoua dans ses tentatives à disposer le sultan en faveur des Grecs. Les conférences de Londres s'ouvrirent; sa présence y fut jugée nécessaire; car nul mieux que lui ne connaissait la situation exacte des choses en Orient. Stratford Canning resta en Angleterre jusqu'en juillet 1827. Il retourna alors à Constantinople reprendre ses instances auprès du Divan. Les refus obstinés du sultan amenèrent la catastrophe de Navarin; les négociations furent rompues, et l'ambassadeur anglais quitta la capitale turque.

L'orgueil des Osmanlis se brisa contre les rudes épreuves de la guerre de 1828-29 contre les Russes, et les grandes puissances se virent en position de décider par elles-mêmes la question grecque. Mais on ne s'entendit pas, comme cela a souvent lieu entre alliés après la victoire; la délimitation du nouveau royaume fut surtout

l'objet d'interminables débats. Stratford Canning défendit vivement les intérêts de la Grèce; il offrit même sa démission si son opinion ne prévalait pas. Cette démission fut acceptée, mais Canning reçut en même temps la grand'croix de l'ordre du Bain, comme témoignage particulier de l'estime de son gouvernement.

Les relations diplomatiques avec la Porte ayant été reprises, sir Robert Gordon, frère de lord Aberdeen, fut nommé ambassadeur. Le ministre Wellington laissa en non activité notre diplomate, qui se fit élire membre de la chambre des communes. Mais l'avènement aux affaires du ministère Grey le rappela bientôt à son ancienne carrière. Il fut renvoyé à Constantinople, y trouva encore palpitante la question de la délimitation des frontières de la Grèce, fit à peu près prévaloir son ancienne opinion, et demanda alors lui-même son déplacement comme plus conforme aux convenances à observer vis-à-vis d'un ennemi vaincu. En 1832, nous trouvons sir Stratford Canning à Madrid et à Lisbonne; en 1833, à Saint-Pétersbourg; en 1834, à Londres. Pendant plusieurs années, il siégea dans le parlement. On le nomma gouverneur du Canada, où il fallait un homme énergique; il refusa deux fois, n'étant pas, disait-il, à la hauteur de ces fonctions. Peut-être espérait-il retourner à Constantinople. En effet, il y retourna en 1841; et, sauf une seule exception, il n'a plus quitté cette

résidence, quel que fût le ministère au pouvoir, whig, tory, protectionniste, ou whigs coalisés. L'exception dont nous parlons remonte à l'année 1847. Stratford Canning se trouvait alors en congé en Angleterre; lord Palmerston avait besoin d'un homme habile pour mener à bonne fin le projet qu'il avait conçu d'empêcher l'intervention étrangère dans les querelles intestines de la Suisse; il envoya Stratford Canning à Berne, et le succès suivit son choix.

Depuis le 24 juin 1852, Stratford Canning est devenu pair d'Angleterre. A Constantinople, il exerce sur le Divan un empire absolu, qui porte ombrage aux ambassadeurs des autres puissances, rien dans les formes extérieures de l'envoyé anglais ne lui faisant pardonner cette domination. L'amitié qui l'unit à Reschid-Pacha est connue. Il est le plus ferme appui du ministre réformateur ture, qui a eu récemment le bonheur de compléter l'œuvre de sa vie entière, en obtenant du sultan un hattî-shérif impérial, par lequel est confirmée et mise en vigueur la charte de Gulhané (1).

(1) Le 6 septembre 1854, en présence des ministres et hauts fonctionnaires ottomans, des patriarches catholique, grec, arménien, catholique et arménien non uni, du grand rabbin, etc., lecture solennelle a été faite à la Sublime-Porte de ce hattî-shérif qui est, dans son ensemble, une vive accusation contre un grand nombre de fonctionnaires corrompus et un engagement formel pris

L'influence qu'exerce lord Redcliffe, peut-être avec trop d'omnipotence, n'a pas été sans produire beaucoup de bien. Quelques-unes des plus utiles réformes sont positivement dues à son initiative. C'est ainsi qu'il a fait abolir la peine de mort pour les renégats qui rentrent dans le sein du christianisme, et qu'il a provoqué l'éta-

à la face de toute l'Europe de donner à la Turquie un système administratif fondé sur des bases justes et immuables.

Voici la traduction de cette pièce mémorable :

« Mon digne vizir,

« Il est à la connaissance de chacun que la prospérité
« de notre empire, le bien-être et le bonheur de tous nos
« sujets ont toujours été le but de nos vœux les plus ar-
« dents, et que c'est pour réaliser ces divers objets qu'a
« été conçu et promulgué le tanzimathâirié.

« Il est bien vrai que les principes de la réforme se
« sont consolidés ; mais les règlements qui en sont la
« conséquence se trouvent encore affectés d'incertitude ;
« il en résulte donc dans toutes les branches du système
« administratif des défauts et des lacunes, et tels
« sont les principaux obstacles qui empêchent d'attein-
« dre le véritable but. Aussi est-il devenu nécessaire et
« indispensable de consacrer notre attention la plus sé-
« rieuse au moyen de remédier à un tel état de doute et
« de confusion.

« Il faut dire néanmoins que la principale cause de la
« non-réalisation de toutes les améliorations publiques
« n'est autre chose que la corruption, et l'expérience
« démontre que, malgré les plus grands efforts, aucun
« règlement utile ne pourra s'appliquer tant qu'un aussi

blissement de tribunaux mixtes pour juger les différends qui peuvent s'élever entre musulmans et chrétiens.

Une des plus brillantes qualités de lord Redcliffe est son énergie au travail. Le jour naissant le trouve déjà dans son cabinet. Quelle que soit l'heure de l'arrivée du courrier, fût-ce au milieu

« grand mal subsistera. Il est urgent d'aviser, par la
« mise en vigueur d'une loi nouvelle, qui ne soit sus-
« ceptible ni d'exception ni de fausse interprétation, au
« moyen d'empêcher la continuation d'un état de choses
« aussi blâmable.

« L'application pleine et entière des dispositions des
« lois par les tribunaux;

« La force du gouvernement dans le pays ;

« Le progrès du bien-être et de la prospérité publique;

« La justice dans toutes les affaires;

« L'ordre dans les finances ;

« L'amélioration du sort de toutes les classes de nos
« sujets ;

« Telles sont les importantes questions qui devront
« être successivement discutées et résolues.

« Comme ces divers objets sont tous de la plus haute
« importance, et que toute décision à l'égard de chacun
« d'eux exige de mûres réflexions et un minutieux exa-
« men, un nouveau conseil, composé de cinq ou six
« membres intègres et experts, devra être constitué pour
« les discuter et les régler.

« Tels sont les points sur lesquels se concentrent nos
« désirs. La religion, le zèle pour le bien général et le
« patriotisme exigent que chacun travaille avec ardeur à
« la solution de questions si utiles à la chose publique.

de la nuit, le comte se lève pour lire les dépêches et y répondre. Un exemple suffira pour donner une idée de l'activité de l'ambassadeur et en même temps de sa puissance. Peu après sa rupture avec le czar, Abdul-Medjid paraissait sur le point de prendre des conseillers dans le vieux parti ture favorable à la Russie. A peine cette nouvelle se répandit-elle dans Constantinople consternée, que l'on voyait lord Redcliffe revenir du palais impérial. Le bruit courut aussitôt qu'il n'y aurait pas de changement de ministère. Ce changement avait eu lieu cependant; mais avant même que le public en fût instruit, l'ambassadeur anglais avait remporté une pleine victoire sur les intrigues russes.

Noblesse oblige, dit-on. Lord Stratfort de Redcliffe met en pratique ce bel adage par la généreuse protection qu'il accorde aux sciences et

« Il sera donc nécessaire que les ministres et les fonctionnaires, oubliant leur avantage particulier, consacrent tous leurs efforts aux intérêts généraux, intérêts dans lesquels chacun a naturellement sa part.

« Qu'il soit donc ainsi sincèrement et fidèlement travaillé avec toute l'attention et tout le zèle possible à l'organisation des règlements nécessaires.

« Que le Très-Haut récompense dans ce monde comme dans l'autre ceux qui marcheront avec zèle et probité dans la voie que nous traçons, et qu'il punisse ceux qui oseront s'en écarter.

« Qu'il en soit ainsi! »

aux arts. Lorsqu'en 1848, Layard fut obligé de suspendre ses fouilles à Ninive, parce que ni son gouvernement ni aucune des puissantes sociétés de son pays ne voulaient le soutenir, il trouva un appui sérieux dans l'ambassadeur qui lui avança tout l'argent nécessaire, et acheta lui-même une grande partie des objets découverts.

Lord Redcliffe, veuf en premières noces, s'est remarié avec une nièce de lord Clarendon.

LORD CLARENDON

Ministre des Affaires étrangères.

A l'époque où une couronne était arrachée des mains défaillantes de Ferdinand VII, qui brisait l'œuvre de Louis XIV et spoliait un frère en faveur d'une enfant, il y avait à Madrid un ministre extraordinaire envoyé par l'Angleterre pour mettre le veto de cette puissance dans la lutte sanglante engagée entre carlistes et christinos.

Ce ministre s'appelait Georges Villiers. Aujourd'hui, c'est lord Clarendon, qui, par ses notes à sir Hamilton Seymour, a été si intimement uni à l'affaire d'Orient.

Entre les partis qui luttaient avec l'acharnement féroce que déploient toujours les guerres civiles, M. Villiers, bien que ses sympathies fussent peut-être trop prononcées en faveur du régime nouveau, contribua à modérer les fureurs de la guerre en préparant une convention qui réglait le sort des prisonniers. Il n'oublia point non plus de plaider auprès du gouvernement

espagnol la cause des noirs, et d'associer ce gouvernement à la répression de la traite, alors si vivement poursuivie par l'Angleterre et la France.

Aussi son nom acquit-il une grande popularité parmi ses concitoyens, et il s'en aperçut bien à l'accueil empressé qu'il reçut lorsque la mort de son oncle lui valut un siège à la chambre haute avec le titre de comte de Clarendon.

Presque dès son entrée au parlement, il figura dans les débats que le marquis de Londonderry souleva en attaquant la révolution inique qui s'était accomplie en Espagne. Naturellement lord Clarendon défendit les nouvelles institutions qu'il avait appuyées à Madrid.

Les whigs étant arrivés au pouvoir avec lord Melbourne, le comte de Clarendon devint lord du sceau privé et chancelier du duché de Lancastre. Plus tard, il se retira avec ses amis. Mais lorsque ceux-ci revinrent aux affaires en 1847, il fut chargé du gouvernement de l'Irlande.

L'enthousiasme universel salua son arrivée dans ce pays. Cependant l'Irlande avait entendu l'écho de la révolution de Février; elle frémissait, et le peuple engagea à Ballingary une lutte inégale avec les troupes. A la suite de ce triste événement, O'Brien fut condamné à mort.

L'avènement de lord Derby au pouvoir amena la retraite de lord Clarendon. Toutefois les Tories furent bientôt en minorité dans le parle-

ment, et lord Clarendon arriva comme ministre des affaires étrangères avec le cabinet qui leur succéda.

Voilà comment ce nom est attaché à la crise si grave dans laquelle l'Europe se trouve engagée. Chacun a lu les dépêches que le ministre a envoyées au représentant de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg pendant le cours des négociations. Elles sont bien conçues, mais elles manquent de fermeté, et peut-être a-t-on lieu de regretter en les lisant que lord Clarendon ait paru montrer pour la politique russe une certaine complaisance, qui a pu faire illusion à l'empereur Nicolas et l'encourager à poursuivre ses rêves ambitieux.

Cependant, lorsque dans la séance du 24 juillet 1854, à la Chambre des Communes, la discussion fut abordée sur le crédit demandé par le gouvernement pour subvenir aux frais de la guerre, lord Clarendon fit entendre dans la Chambre haute un langage plein de fermeté. Quelques-unes de ses paroles sont dignes d'être rapportées :

« Si le Parlement et le peuple anglais, a-t-il dit, continuent à nous honorer de leur confiance, je puis vous assurer que nous n'entrerons dans aucune espèce d'arrangement qui n'aura pas pour base une paix honorable et juste, digne de la noble cause dans laquelle nous sommes engagés, une paix, enfin, digne des alliés avec lesquels nous avons pris en main cette cause, et

qui, je l'espère, ne sera pas au-dessous des sacrifices immenses et désintéressés qu'a si noblement faits ce pays. »

Le vote de confiance accordé au ministère a prouvé que le pays tout entier s'associait à la politique de ses gouvernants.

A côté de lord Clarendon figure avec éclat dans le cabinet LORD ABERDEEN, à qui les impatients ont reproché d'hésiter à précipiter la guerre : reproche qui honore au plus haut degré cet homme d'État, puisque lord Aberdeen, tout en cédant à des circonstances qu'il ne craignait pas de déplorer hautement, et en secondant avec énergie ses collègues, a toujours exprimé l'espoir que la guerre actuelle ne serait qu'un mal passager ; et qu'après cet intervalle les arts de la paix pourraient refleurir dans l'Europe désormais unie et livrée au mouvement salutaire de la civilisation moderne.

LORD RAGLAN

Commandant en chef des forces britanniques en Orient.

Ce fut sous le nom de James-Henry Fitzroy-Sommerset que fut d'abord connu le brave général qui aujourd'hui partage avec notre armée d'Orient le péril et la gloire. Sa carrière a été exclusivement militaire, et le bras qu'il laissa sur le champ de bataille de Waterloo témoigne de son intrépidité.

Né en 1786, il entra au service en 1804, dans le 4^e dragons. L'année suivante, il obtint son brevet de lieutenant, et au bout de trois ans il commandait une compagnie.

Il fut envoyé en Espagne, et Arthur Wellesley (Wellington), qui reconnut aisément les qualités brillantes du jeune officier, l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Sommerset assista à toutes les batailles qui furent livrées aux Français, soit en Espagne, soit en Portugal, et enfin il se trouvait à cette mémorable affaire de Toulouse, qui fut le dernier terme d'une

guerre malheureuse, mais non la moins glorieuse pour la France.

Lors de la bataille de Waterloo, il était lieutenant-colonel; malgré la cruelle blessure dont il fut atteint dès le commencement de la lutte, il resta à son poste, et ce ne fut que le soir qu'il subit l'amputation.

A la paix, il quitta le service pour entrer dans la vie politique, et en 1818 il fut élu à la chambre des Communes. Nommé secrétaire du directeur général de l'artillerie, il remplit ces fonctions jusqu'à l'année 1829, époque où le ministère Canning arriva au pouvoir. Plus tard, par l'influence du duc de Wellington il fut appelé au poste de secrétaire du commandant en chef de l'armée anglaise. Successivement major général de l'armée, lieutenant général, et enfin directeur général de l'artillerie, il entra dans la chambre des Lords avec le titre de baron de Raglan qu'il porte aujourd'hui.

Appelé par la confiance de son gouvernement à commander l'armée envoyée dans les principautés, lord Raglan a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme tel que lui. Modéré et ferme dans le conseil, prudent et prévoyant dans l'exécution, il a mesuré du regard la tâche qu'il avait à accomplir. C'est avec sa participation constante qu'a été dressé le plan de l'expédition de Crimée, et l'illustre général conduit lui-même ses soldats à la victoire. Il y a quelque chose de

mystérieux dans les desseins de la Providence qui fait concourir à une même œuvre les jeunes soldats de la France et le vieux guerrier qui tant de fois s'est mesuré avec leurs devanciers (1).

La part prise par lord Raglan à la bataille de l'Alma a été décisive. Comptant sur l'impétuosité des Français pour emporter le plateau où les Russes étaient retranchés, le général anglais fit marcher ses troupes en bon ordre, au pas cadencé et en lignes profondes sur les batteries de l'ennemi. Ses pertes furent grandes; mais rien ne tint contre l'énergie calme et inébranlable des

(1) Lorsqu'il ne s'agissait encore pour la France et l'Angleterre que d'une intervention officieuse dans les affaires d'Orient, la flotte britannique qui vint de Malte par escales jusqu'au Bosphore pour entrer enfin dans la mer Noire, fut placée sous le commandement de LORD DUNDAS.

Ce vice-amiral, dont l'activité égale le courage et le mérite, n'a cessé de rendre à la cause commune les plus grands services. Il a su, en combinant toujours ses opérations avec M. le vice-amiral Hamelin, ravitailler les ports turcs, contraindre les Russes à abandonner la côte de Circassie, intimider la flotte de Sébastopol, bombarder les établissements militaires d'Odessa, contribuer à l'expédition de Crimée, à son débarquement. En un mot, l'action de lord Dundas a été continuelle, et nous sommes heureux d'adresser ici un juste hommage à un officier dont le nom a depuis deux ans été si souvent et avec tant d'honneur dans toutes les bouches.

soldats de l'Angleterre. Insensible au danger, voyant tomber autour de lui une pluie de balles et de boulets, lord Raglan, « cet homme d'une valeur antique, » selon la belle expression du maréchal de Saint-Arnaud, exprimait sans cesse son admiration pour les prodiges accomplis par nos troupes, et on l'entendit s'écrier : « Les Français m'ont pris un bras à Waterloo ; ils me le rendent aujourd'hui. » Fine allusion à l'appui que lui prêtait notre armée.

La mort si regrettable du maréchal de Saint-Arnaud a placé lord Raglan à la tête des forces combinées de l'expédition de Crimée.

M. LE COMTE DROUYN DE LHUYS

Ministre des Affaires étrangères.

Si le pouvoir doit avoir des charmes, c'est surtout pour l'homme qui jamais ne s'est écarté de la ligne stricte de l'honneur, et dont les actions aussi bien que les paroles ont toujours eu la mesure du devoir. Il est doux, et certes bien rare dans la vie politique, de n'avoir soulevé aucune inimitié, et de s'être attiré, en même temps que la confiance publique, l'estime sincère des partis.

C'est avec cette belle physionomie, avec ce noble rôle que se présente à nos yeux le ministre actuel des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, qui a eu à supporter le fardeau de longues et épineuses négociations diplomatiques avec la Russie et les autres grandes puissances, avant et même depuis l'heure où l'épée a été chargée de trancher le nœud du différend.

Sa carrière politique n'a été qu'une suite de bons et loyaux services rendus au pays.

Né en 1804, et appartenant à une famille très-opulente, il s'appliqua au travail avec autant d'ardeur que si son sort eût dépendu de la force de ses études. Son nom retentit brillamment parmi les lauréats du grand concours.

A la suite de ces premières luttes qu'on ne se rappelle jamais sans émotion, et après avoir conquis le titre de licencié en droit, il accéda au vœu de sa famille en entrant dans la carrière diplomatique dont il franchit facilement le seuil élevé. Les fonctions de secrétaire d'ambassade en Hollande, puis en Espagne, où il remplaça quelque temps l'ambassadeur, lui furent confiées. A son retour, il occupa le poste éminent de directeur des affaires commerciales au ministère des affaires étrangères. Mais ce n'était pas assez pour son ardeur et son activité : en 1842, le trop fameux duc de Praslin, l'un des députés du département de Seine-et-Marne, ayant été appelé à la pairie, M. Drouyn de Lhuys ne craignit pas de se mettre sur les rangs pour lui succéder, malgré la volonté expresse de M. Guizot, qui appuyait la candidature de M. de Germiny. M. Drouyn de Lhuys fut nommé, et alla siéger sur les bancs du centre gauche, où il vota constamment avec MM. Thiers et Barrot. Cette première marque d'indépendance avait fortement indisposé M. Guizot ; mais bientôt il se présenta une occasion qui fit briller la fermeté d'esprit et la dignité du fonctionnaire qui ne crai-

gnait pas d'affronter le courroux d'un ministre habitué à briser tout obstacle.

On n'a pas oublié le triste éclat qu'eurent dans le temps les débats relatifs à l'affaire Pritchard, et la lutte violente qui s'éleva entre le ministère et l'opposition. M. Drouyn de Lhuys ne voulut pas être rangé parmi les *satisfaits*, et il se prononça contre le principe de l'indemnité. Le lendemain même, il était destitué.

Cette mesure violente dégagait complètement M. Drouyn de Lhuys, qui prit alors une position plus hardie dans l'opposition. Le 23 février, il signait l'acte d'accusation contre le ministère Guizot.

Après le vote du 10 décembre, M. Odilon Barrot, appelé à la présidence du conseil, témoigna sa sympathie à M. Drouyn de Lhuys, en lui confiant le portefeuille des affaires étrangères. C'est en cette qualité que ce dernier rédigea les instructions données au général Oudinot pour la mémorable expédition de Rome. Le 2 juin, suivant la fortune de son protecteur, il dut résigner ses fonctions entre les mains de M. de Tocqueville, mais le poste d'ambassadeur en Angleterre vint le dédommager. A Londres, il soutint dignement l'honneur national en défendant avec M. de Lahitte la cause de la Grèce, que le gouvernement britannique opprimait, en haine de l'influence française. L'Angleterre consentit à abandonner ses prétentions.

Envoyé à l'Assemblée législative par quarante mille voix¹, M. Drouyn de Lhuys était classé parmi les représentants les plus instruits et les plus capables ; et l'on concevra facilement que le gouvernement impérial ait nommé au ministère des affaires étrangères un homme qui joignait à une expérience pratique si précieuse la fermeté de l'esprit et l'élévation des vues.

Nous avons dit quelle responsabilité pesa sur M. Drouyn de Lhuys lorsque l'affaire d'Orient, dont les difficultés futures étaient généralement prévues, fut engagée d'une manière sérieuse, et brusquement tranchée par le prince de Mentschikoff. Chacun a lu les circulaires pleines de lucidité et de force que le ministère a opposées aux prétentions arrogantes de l'ambassadeur du czar et aux subtilités de l'archichancelier de Russie. M. Drouyn de Lhuys a su tenir le débat à la plus grande hauteur. A la parole tortueuse de M. de Nesselrode, il a opposé constamment les explications les plus nettes et les plus catégoriques. Il était impossible de défendre le bon droit en meilleurs termes, et la justice même de la cause que protège le ministre français ressort d'une manière encore plus frappante de l'exposé sincère qu'il fait de sa politique et de la réfutation calme et énergique à la fois par laquelle il détruit tous les arguments de l'archichancelier russe.

(1) Du département de Seine-et-Marne.

Les bornes de ce travail ne nous permettent malheureusement pas de reproduire *in extenso* les circulaires de M. Drouyn de Lhuys. Elles sont dignes des meilleurs temps de la diplomatie française.

Après avoir laissé d'abord la parole au prince Menschikoff, au comte de Nesselrodè et aux ambassadeurs des puissances occidentales à Constantinople, le ministre écrivit en juillet 1853 une circulaire qui produisit une profonde sensation. Il y mettait au néant le principal grief de la Russie, à savoir « l'offense que la Porte aurait
« commise à son égard en ne tenant pas compte
« des promesses qu'elle aurait faites à la légation
« de Russie, à l'époque du premier règlement de
« la question des Lieux-Saints, en 1852. » Et il ajoutait : « Les firmans rendus par le sultan, à
« la suite de la mission du prince Menschikoff,
« ont enlevé à ce grief toute ombre de réalité,
« et s'il est un gouvernement autorisé à élever
« des plaintes légitimes, ce n'est pas celui de
« S. M. l'empereur Nicolas.

« En effet, à la date du 10 mai dernier,
« M. le comte de Nesselrode, qui venait de recevoir des dépêches de M. l'ambassadeur de
« Russie à Constantinople, se félicitait, avec
« M. le général de Castelbajac, d'un résultat
« qu'il considérait comme une heureuse conclusion de l'affaire des Lieux-Saints; M. de Kisseleff, à Paris, me faisait une semblable déclara-

« ration, et, partout, les agents du cabinet de
« Saint-Pétersbourg tenaient le même langage.

« Les demandes formulées postérieurement
« par M. le prince Mentschikoff, quand l'objet
« principal de sa mission était atteint, quand on
« annonçait déjà son retour, ne se rattachaient
« donc par aucun lien à celles qu'il avait fait
« accueillir par la Porte; et c'était bien une nou-
« velle question, une difficulté plus grave qui
« surgissait à Constantinople, alors que l'Europe,
« un instant alarmée, était invitée par la Russie
« elle-même à se rassurer complètement. »

M. Drouyn de Lhuys prouvait ensuite, par un simple rapprochement de dates, que la Russie n'avait pas attendu les résolutions auxquelles pourraient s'arrêter la France et l'Angleterre pour envoyer, sous forme de lettre, à Reschid-Pacha, un dernier ultimatum, à bref délai, contenant la menace très-clairement exprimée d'une prochaine occupation des principautés danubiennes. De quel côté partait l'initiative? sur qui devait retomber la responsabilité, sinon sur la Russie?

Il importe de reproduire la fin de ce beau document, qui prouve que si la Russie l'avait bien voulu, un accommodement était encore possible :

« De quel droit les troupes russes ont-elles donc
« passé le Pruth, si ce n'est du droit de la guerre,
« d'une guerre, je le reconnais, dont on ne veut pas

« prononcer le vrai nom, mais qui dérive d'un prin-
« cipe nouveau, fécond en conséquences désas-
« treuses, que l'on s'étonne de voir pratiquer pour
« la première fois par une puissance conservatrice de
« l'ordre européen à un degré aussi éminent que la
« Russie, et qui n'irait à rien moins qu'à l'oppression
« en pleine paix des États faibles par les États plus
« forts qui sont leurs voisins. »

A la suite de ces paroles fermes, le ministre annonçait qu'il avait envoyé à M. de Castelbajac, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, les instructions nécessaires pour trouver avec M. de Nesselrode un moyen de conciliation.

Le 6 janvier 1854, le *Moniteur* publia une circulaire de M. Drouyn de Lhuys non moins importante, et qui prouve combien les événements avaient marché. En effet, la Porte avait dû déclarer la guerre, et le czar avait lancé sa fameuse proclamation. Cette circulaire établissait que, du moment où les forces russes avaient passé le Pruth, les escadres française et anglaise étaient en droit de franchir les Dardanelles, et même de pénétrer dans la mer Noire, aucun traité conclu avec la Russie n'interdisant à nos vaisseaux de guerre la navigation de cette mer. Le ministre ajoutait :

« Le traité du 13 juillet 1841, en fermant, en temps
« de paix, les passages des Dardanelles et du Bos-
« phore, réservait au sultan la faculté de les ouvrir

« en temps de guerre, et, du jour où Sa Hautesse
« nous avait laissé le libre accès des détroits, celui
« de l'Euxin nous était légalement acquis. »

Cependant les escadres combinées étaient restées dans la rade de Beïcos par les mêmes motifs qui les avaient retenues longtemps dans celle de Bésika. Il avait fallu le fait *déplorable* de Sinope pour les arracher à leur immobilité volontaire :

« L'état de guerre rendait, sans doute, une collision possible sur mer comme sur terre entre les parties belligérantes ; mais nous avons été autorisés à croire que notre réserve serait imitée par la Russie, et que ses amiraux éviteraient avec le même soin que les nôtres les occasions d'une rencontre, en s'abstenant de procéder à des mesures d'agression dans des limites où, si nous avons pu supposer le cabinet de Saint-Pétersbourg animé d'intentions différentes, notre escadre aurait certainement exercé une surveillance plus active.

« L'événement de Sinope s'est donc produit en dehors de toutes nos prévisions, et ce fait déplorable modifie également l'attitude que nous aurions désiré garder.

« M. le comte de Nesselrode, il y a quelques mois, représentait comme une compensation nécessaire à ce qu'il appelait dès lors notre *occupation maritime* l'envahissement des principautés du Danube. « A notre tour, nous croyons qu'il est devenu indispensable de mesurer nous-mêmes l'étendue de la

« compensation à laquelle nous donnent droit et notre
« titre de puissance intéressée à l'existence de la
« Turquie et les positions déjà prises par l'armée
« russe. Il nous faut un gage qui nous assure le réta-
« blissement de la paix en Orient à des conditions
« qui ne changent pas la distribution des forces res-
« pectives des grands États de l'Europe.

« Le gouvernement de Sa Majesté Impériale et le
« gouvernement de Sa Majesté Britannique ont, en
« conséquence, décidé que leurs escadres entreraient
« dans la mer Noire et combineraient leurs mouve-
« ments de façon à empêcher le territoire ou le pa-
« villon ottoman d'être en butte à une nouvelle atta-
« que de la part des forces navales de la Russie. »

Cette circulaire, qui eut beaucoup de retentissement, en annonçant officiellement l'entrée des escadres combinées dans la mer Noire, n'était que la confirmation d'un fait dont la nouvelle courait déjà tous les journaux. Le désastre de Sinope avait marqué d'avance la dernière étape des escadres.

Au mois de février, le *Moniteur* fit connaître les documents diplomatiques relatifs à la question d'Orient. Ces documents contribuent à faire ressortir l'esprit de conciliation qui animait M. Drouyn de Lhuys. Nous aimons surtout à l'y voir combattre les idées si étendues du protectorat religieux que la Russie revendiquait en Orient.

Après le second manifeste de l'empereur Nicolas à son peuple, en date du 9[21] février 1854, M. Drouyn de Lhuys adressa, le 5 mars, une nouvelle circulaire aux agents diplomatiques de la France. « On a perdu, disait-il, les dernières
« espérances que l'on pouvait mettre dans la sa-
« gesse du cabinet de Saint-Pétersbourg... Cette
« même main, qui s'était honorée par la fermeté
« avec laquelle elle avait offert un appui à l'Eu-
« rope ébranlée sur ses bases, ouvre elle-même
« la carrière aux passions et aux hasards. »

Quant à l'imputation de soutenir l'islamisme contre l'orthodoxie grecque, le croissant contre la croix, le ministre prouva par les lignes suivantes, qui retentirent dans le cœur des catholiques, que les puissances n'avaient pas besoin de se défendre à cet égard :

« Nous croyons sincèrement, dit-il, en prêtant
« notre appui à la Turquie, être plus utile à la foi
« chrétienne que le gouvernement qui en fait l'in-
« strument de son ambition temporelle. La Russie
« oublie trop, dans les reproches qu'elle fait aux au-
« tres, qu'elle est loin d'exercer dans son empire, à
« l'égard des sectes qui ne professent point le culte
« dominant, une tolérance égale à celle dont la Su-
« blime-Porte peut à bon droit s'honorer, et qu'avec
« moins de zèle apparent pour la religion grecque
« au delà de ses frontières, et plus de charité pour la
« religion catholique chez elle, elle obéirait mieux

« à la loi du Christ qu'elle invoque avec tant d'é-
« clat. »

Au mois d'août 1854 se place la dernière publication importante de M. Drouyn de Lhuys. En ce moment, l'Autriche intervenait directement et, par l'organe du prince Esterhazy, elle avait invité la Russie « à mettre un terme à la crise actuelle, en évitant de pousser plus loin ses opérations transdanubiennes, et en évacuant les principautés dans un temps aussi rapproché que possible. » Le comte de Nesselrode avait répondu en demandant pour l'évacuation complète des principautés, qui a eu lieu, certaines garanties qu'on ne lui a pas accordées. Dans cette conjoncture, M. Drouyn de Lhuys posa les conditions qui paraissaient indispensables à la France et à l'Angleterre pour le rétablissement de la paix; et nous ne saurions mieux terminer cette notice qu'en laissant M. le ministre des affaires étrangères, après avoir réfuté avec sa droiture habituelle les insinuations de M. de Nesselrode, préciser les points qui devront servir de base à la solution du conflit européen :

« Le gouvernement de Sa Majesté Impériale ne de-
« mande pas mieux que de faire connaître, dès à
« présent, quelques-unes des garanties qui lui parais-
« sent indispensables pour rassurer l'Europe contre
« le retour d'une nouvelle et prochaine perturbation.
« Ces garanties résultent de la situation même qui a
« fait ressortir les dangers de leur absence.

« Ainsi la Russie a profité du droit exclusif de surveillance que les traités lui conféraient sur les rap-ports de la Moldavie et de la Valachie avec la puissance suzeraine, pour entrer dans ces provinces comme s'il se fût agi de son propre territoire.

« Sa position privilégiée sur l'Euxin lui a permis de fonder dans cette mer des établissements et d'y développer un appareil de forces navales qui, par le manque de tout contre-poids, sont une menace perpétuelle pour l'empire ottoman.

« La possession sans contrôle de la principale embouchure du Danube par la Russie a créé à la navigation de ce grand fleuve des obstacles moraux et matériels qui affectent le commerce de toutes nations.

« Enfin les articles du traité de Kutchuk-Kainardji, relatifs à la protection religieuse, sont devenus, par suite d'une interprétation abusive, la cause originelle de la lutte que soutient aujourd'hui la Turquie.

« Sur tous ces points, il y a de nouvelles règles à établir et d'importantes modifications à apporter au *statu quo ante bellum*. On peut dire, je crois, que l'intérêt de l'Europe exigerait :

« 1° Que le protectorat exercé jusqu'ici par la cour impériale de Russie sur les principautés de Valachie, de Moldavie et de la Serbie, cessât à l'avenir, est que les privilèges accordés par les sultans à ces

« provinces dépendantes de leur empire fussent, en
« vertu d'un arrangement conclu avec la Sublime-
« Porte, placés sous la garantie collective des puis-
« sances ;

« 2° Que la navigation du Danube, à ses embou-
« chures, fût délivrée de toute entrave et soumise à
« l'application des principes consacrés par les actes
« du congrès de Vienne ;

« 3° Que le traité du 13 juillet 1841 fût révisé de
« concert par les hautes parties contractantes, dans
« un intérêt d'équilibre européen et dans le sens
« d'une limitation de la puissance de la Russie dans
« la mer Noire ;

« 4° Qu'aucune puissance ne revendiquât le droit
« d'exercer un protectorat officiel sur les sujets de la
« Sublime-Porte, à quelque rit qu'ils appartiennent,
« mais que la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne,
« la Prusse et la Russie se prêtassent leur mutuel
« concours pour obtenir de l'initiative du gouverne-
« ment ottoman la considération et l'observance des
« privilèges religieux des diverses communautés
« chrétiennes, et mettre à profit, dans l'intérêt réci-
« proque de leurs coreligionnaires, les généreuses
« intentions manifestées par S. M. le sultan, sans qu'il
« en résultât aucune atteinte pour la dignité et l'in-
« dépendance de sa couronne. »

Il est impossible de déterminer d'une manière plus sûre et plus catégorique les bases sur lesquelles devra être fondé le grand travail de la

pacification. L'homme d'État a entrevu l'avenir ; et pour peu qu'on y réfléchisse attentivement, l'on se dit que les transactions du futur traité international où l'Europe signera un code d'harmonie fraternelle digne du dix-neuvième siècle, seront exactement celles qu'indique M. Drouyn de Lhuys.

PARSEVAL-DESCHÊNES

(Le vice-amiral)

Lorsque nous retraçons rapidement le passé des hommes qui se trouvent à la tête de nos armées ou de nos flottes dans la lutte engagée en Orient, nous sommes presque inévitablement ramené à l'époque terrible où l'Europe était en feu, où la France luttait contre presque toutes les nations; et s'il y a souvent des souvenirs glorieux à évoquer, il en est aussi de tristes, de funèbres.

Qui a oublié ce nom terrible : *Trafalgar!*

A cette bataille, il y avait sur le vaisseau amiral le *Bucentaure* un jeune homme qui faisait son début dans la carrière maritime. Ce jeune homme s'appelait Alexandre-Ferdinand Parseval-Deschênes. Il était né à Paris en 1790, et était entré dans la marine sous les auspices de l'amiral Latouche-Tréville.

Nous n'avons pas à raconter en détail la lutte héroïque soutenue par le *Bucentaure* contre les

plus forts navires anglais que Nelson avait chargés de l'entourer d'un cercle de feu. Nous nous bornerons à faire remarquer que le jeune Parseval-Deschênes, qui eut le bonheur de survivre à la destruction du vaisseau amiral et de presque tout l'équipage, ne pouvait débiter d'une manière plus honorable. Car les témoignages avaient été unanimes en faveur de son intrépidité.

En 1809 il était à bord de l'*Italienne* qui, avec deux autres frégates, repoussa dans la rade des Sables-d'Olonne l'escadre de l'amiral Stopford.

L'année suivante, nommé enseigne de vaisseau, il reçut la mission de ramener de Gênes la frégate la *Dryade*, et réussit à traverser sain et sauf les lignes anglaises.

Il fit partie jusqu'en 1814 de l'escadre de l'Escout, aux ordres du vice-amiral Missiessy.

On l'envoya successivement à la Guyane française, au Brésil, aux Antilles, à la Guyane hollandaise. Le grade de lieutenant de vaisseau et la croix d'honneur récompensèrent ces premiers et excellents services.

A partir de 1830, il eut mainte occasion de se distinguer tout particulièrement. Il coopéra d'abord à l'expédition d'Alger sur le vaisseau l'*Euryale*, qu'il dirigeait en qualité de capitaine de frégate; puis, en 1833, sur la frégate la *Victoire*, il ouvrit le feu contre Bougie, que le général Trézel avait été chargé de soumettre. La divi-

sion navale prêta un concours très-efficace à l'armée de terre.

M. Parseval-Deschênes fut de l'expédition dirigée contre le dictateur Rosas, qui avait abusé de la longanimité de la France; il prit part à la capture de l'île de Martin-Garcia. Mais nous le retrouvons à une expédition bien autrement difficile, celle qui fut dirigée contre le Mexique par le contre-amiral Charles Baudin. La prise de la redoutable forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, qui protégeait la Vera-Cruz, est encore présente à tous les souvenirs. Dans cette affaire si brillante, M. Parseval-Deschênes commandait l'*Iphigénie*, frégate de 60 canons. La trahison des Mexicains rendit plus tard nécessaire l'occupation de la Vera-Cruz. Cette ville fut surprise de nuit par nos soldats et nos marins, dont l'attaque fut aussi décisive qu'impétueuse. Le capitaine de l'*Iphigénie* commandait une colonne qui enleva par escalade le fort Saint-Iago et un bastion près la porte de la Merced.

Le nom de M. Parseval-Deschênes fut cité plusieurs fois dans les rapports de l'amiral.

Depuis cette époque, il reçut de nombreuses preuves de l'estime et de la confiance des divers gouvernements. Voici son tableau d'avancement : 1833, capitaine de vaisseau; 1841, préfet maritime à Cherbourg; 1844, grand officier de la Légion d'honneur; 1846, vice-amiral; 1847, membre de la commission mixte des travaux

publics, puis préfet maritime de Toulon ; 1848, inspecteur général des équipages de ligne pour les ports de Brest, Lorient et Cherbourg ; 1851, membre du conseil de l'amirauté.

La dernière de ses fonctions est le commandement de l'escadre de la Baltique, qui lui fut confié au mois d'avril 1854.

Ainsi allaient se trouver réunis dans la défense d'un peuple opprimé deux hommes justement célèbres et de nature bien opposée : sir Charles Napier, l'impétueux guerrier qui se plaît aux aventures, aux entreprises les plus difficiles ; et le vice-amiral Parseval-Deschênes, esprit sage, réfléchi, qui ne donne rien au hasard et ne risque rien sans avoir assuré le succès.

L'escadre de la Baltique partit vers le milieu d'avril ; elle se composait des bâtimens suivans : le *Tage*, l'*Austerlitz*, l'*Hercule*, le *Jemmapes*, le *Breslaw*, le *Duguesclin*, l'*Inflexible*, le *Duperré*, le *Trident*, la *Sémillante*, l'*Andromaque*, la *Vengeance*, la *Poursuivante*, la *Zénobie*, la *Psyché*, le *Darien*, le *Phlégéon*, le *Souffleur*, le *Milan*, le *Lucifer*, l'*Aigle* et le *Daim*. En tout vingt-trois bâtimens, portant mille deux cents canons, et ayant une force de mille sept cent quatre-vingt-dix chevaux de vapeur. Le 13 juin, cette escadre fit sa jonction avec celle de nos alliés, à Barasund.

Les deux flottes étaient d'une force irrésistible dans le cas où les vaisseaux ennemis eussent osé

sortir de leurs ports et risquer une bataille. Mais les Russes ne se montraient pas. On comprit donc la nécessité d'avoir des troupes de débarquement pour tenter sur un point du littoral de la Baltique une attaque importante. La France promit une armée; et, en attendant l'arrivée du corps expéditionnaire, le vice-amiral Parseval-Deschênes publia, le 30 juillet, à bord de l'escadre française, en vue de Ledsund, cet ordre du jour vraiment remarquable :

« Officiers, sous-officiers et marins de l'escadre impériale de la Baltique,

« En trois mois à peine écoulés depuis votre sortie des ports de France, escadre née de la veille, vous avez eu à satisfaire à des exigences et à vaincre des difficultés réservées d'ordinaire aux plus longues navigations.

« Aucune fatigue, aucune épreuve n'ont manqué à votre dévouement : exercices et travaux incessants pour nous présenter dignement à nos ennemis, vigilance continue dans une mer trompeuse, semée d'écueils, où chaque inconvénient est un danger, influences épidémiques, aujourd'hui écartées, grâce à Dieu, mais non sans pertes cruelles, vous avez tout accepté, tout supporté avec cette parfaite discipline, ce courage calme et patient de l'homme de mer, et cette confiance mutuelle qui honore la marine française à tous les degrés de la hiérarchie.

« C'est mon devoir et c'est mon bonheur de vous

« en remercier ; ce que vous avez fait me répond de
« ce que vous ferez dans la nouvelle phase de notre
« campagne.

« Les flottes russes, dans leurs propres mers, pa-
« raissent décidées à ne pas accepter le combat offert
« par les flottes alliées ; devant Cronstadt, notre rôle
« allait se réduire au blocus de 500 lieues de côtes.

« L'Empereur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi ; Sa
« Majesté a choisi et désigné un but important à nos
« efforts et à nos canons ; je suis heureux de vous
« l'annoncer.

« Le brave général Baraguey-d'Hilliers arrive à la
« tête de 10,000 hommes de nos vaillantes troupes.

« L'Empereur envoie ses aigles rejoindre nos vais-
« seaux pour montrer aux régions du Nord ce que
« peut la puissante volonté de la France armée pour
« une noble cause, le droit du plus faible et la liberté
« de l'Europe.

« La marine et l'armée sont depuis longtemps ac-
« coutumées à s'appuyer l'une sur l'autre, n'ayant
« d'autre rivalité que celle de bien faire.

« Qu'ils soient donc les bienvenus, nos frères de
« l'armée : notre concours loyal et entier les attend,
« et bientôt, devant l'ennemi, comme toujours, nous
« serons unis dans une même pensée, la gloire de la
« France, dans un même cri : *Vive l'Empereur!*

« *Le vice-amiral, sénateur, commandant en*
« *chef l'escadre de la Baltique,*

« PARSEVAL. »

Le corps expéditionnaire fit bonne et prompt route. Les amiraux Napier et Parseval-Deschènes étaient aux îles d'Aland. Un immense cri d'enthousiasme des marins anglais et français accueillit nos soldats, qui, partis de Calais depuis quelques jours seulement, venaient partager leurs périls et leur gloire.

Les opérations ne tardèrent pas à commencer. Bomarsund tomba. Un rapport du vice-amiral Parseval-Deschènes a précisé la part que la marine a eue à ce beau fait d'armes par la diversion utile qu'elle a faite au moment où les deux premières tours attaquées avaient succombé sous les coups de l'artillerie française et anglaise :

« Nos canonnières, dit-il, ont prouvé que le granit
« de Finlande n'était pas complètement à l'épreuve
« de leurs boulets ; les forteresses de Cronstadt et de
« Sveaborg, rendues plus accessibles, ne seront plus
« ni aussi sûres, ni aussi inébranlables. »

L'Edimbourg, l'Ajax, l'Amphion, l'Arrogant, le Valorous, l'Hécla, le Bulldog et le Driver, un vaisseau de ligne français et trois bateaux à vapeur français foudroyèrent le fort principal. Les bâtiments les plus rapprochés de la place étaient deux bateaux à vapeur français et l'Amphion, le Driver et l'Hécla. Tous les projectiles lancés par ces navires portaient. A l'attaque du principal fort, le Driver et le Phlégéton se touchaient presque. Les canons de gros

calibre détruisaient les embrasures des forts avec la plus grande facilité.

Lorsque les Russes capitulèrent, M. Parseval-Deschènes mit pied à terre et se rencontra avec le commandant en chef des troupes françaises. L'un avait conduit le siège avec une rare énergie ; l'autre, sur son vaisseau l'*Inflexible*, de quatre-vingt-dix canons, avait secondé l'attaque avec le plus grand succès.

Un décret, daté des Tuileries, 30 août, a élevé le vice-amiral Parseval-Deschènes à la dignité de grand'croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

BARAGUEY-D'HILLIERS

(Le maréchal)

Ce nom est depuis longtemps illustre ; il a été consacré par la vie glorieuse et agitée du père de M. Baraguey-d'Hilliers¹. Ce dernier suivit natu-

(1) En même temps que nous retraçons par quelques traits rapides les faits principaux de la vie du maréchal Baraguey-d'Hilliers, nous croyons que nos lecteurs ne jugeront pas déplacée ici et verront même avec intérêt une courte notice biographique sur le père du vainqueur de Bomarsund. Il y a des familles où le mérite et la gloire sont héréditaires.

Louis Baraguey-d'Hilliers, d'une famille noble, naquit à Paris en 1764. Il étudia particulièrement les sciences exactes. Entré de bonne heure au service, il était lieutenant au régiment d'Alsace quand éclata la révolution. Chargé d'organiser la légion des Alpes, il fut blessé plusieurs fois dans la campagne du Palatinat. Général de brigade en 1793, il fut choisi par Custine pour chef d'état-major, et même proposé pour être ministre de la guerre.

Détenu jusqu'au 9 thermidor, pour avoir voulu défen-

rellement la voie ouverte devant lui. A peine avait-il seize ans lorsqu'il s'engagea dans le premier dragons, en juillet 1806. Il fit une année de

dre le général Custine, son ami, devant le tribunal révolutionnaire, il fut traduit lui-même à ce tribunal. Après sa mise en liberté, il fut chef d'état-major de l'armée de l'intérieur, de celle des côtes de Cherbourg, et porté au commandement supérieur de la Lombardie. Devenu maître de Bergame par une ruse de guerre, il fit 4,000 prisonniers à la seconde bataille de Rivoli ; et le lendemain, n'ayant que 500 hommes du même corps, il enleva les importantes batteries de Puisonna, ce qui rendit complète la déroute des Autrichiens. Après sa campagne du Tyrol et la prise de Venise par sa division, parti pour l'expédition d'Égypte, il enleva la partie occidentale de l'île de Malte sous le feu de 200 pièces de canon, et il portait au Directoire les drapeaux conquis sur l'Ordre, quand sa frégate fut prise à l'abordage par un bâtiment anglais d'une force bien supérieure. Blessé dans ce combat, puis échangé peu après, il commanda la gauche de l'armée du Rhin et contribua aux succès d'Engen et de Biberach. En l'an VIII, il fut désigné par le département d'Eure-et-Loir comme candidat au Sénat conservateur. Nommé grand-officier de la Légion d'honneur et colonel général des dragons, il fit la campagne d'Austerlitz. En 1808, il eut le commandement de Venise ; en 1809, il fut chargé de la pacification du Tyrol, et, se réunissant au prince Eugène, se signala à la bataille de Raab, où trois chevaux furent tués sous lui. Envoyé en Espagne, il y prit Figuières, et le 5 mai défit, avec 3,000 hommes, plus de 15,000 Espagnols commandés par Campo-Verde. En 1812, nommé au

service, puis entra au Prytanée militaire, où son travail assidu et ses progrès permirent de faire augurer brillamment de son avenir.

En 1812, il sortit du Prytanée avec le grade de sous-lieutenant au premier régiment de chasseurs. Son début fut l'expédition de Russie : c'était commencer la carrière des armes sous de tristes auspices. L'année suivante, il fut envoyé en Prusse, où, dans un engagement, il reçut un coup de sabre à la tête ; mais le grade de lieutenant fut la récompense de son courage. Devenu aide de camp du duc de Raguse, il fit avec ce général la campagne d'Allemagne. A Leipsick, il eut le poignet gauche emporté par un boulet de canon.

commandement d'une division qui devait s'assembler à Elnia, puis couvrir le flanc de notre armée dans sa retraite, il n'y trouva que 600 hommes avec lesquels, pendant 24 heures, il tint tête à la division Orloff. Quelques régiments de marche amenés par le major d'Ambrugeac et le général Augereau l'avaient renforcé, quand ce dernier, chargé d'occuper le point important de Liakovo, situé sur la route et au milieu des marais, fut enlevé avec mille deux cents hommes et sept cents chevaux. La retraite de Baraguey-d'Hilliers était coupée ; sommé de se rendre, il répond que les Français ne se rendaient jamais les armes à la main, s'ouvre un passage à la baïonnette et rejoint l'armée à Smolensk. Épuisé par les fatigues de la campagne, Baraguey-d'Hilliers, à peine âgé de 49 ans, mourut à Berlin en 1813.

La Restauration le trouva capitaine du 6^e régiment de chasseurs à cheval; mais M. Baraguey-d'Hilliers, dont les opinions étaient opposées au régime nouveau, crut devoir donner sa démission. Cependant il reprit du service le 8 juillet 1815, et rentra avec son grade dans le deuxième régiment des grenadiers de la garde, d'où il passa dans la légion du Cher pour être ensuite incorporé dans le neuvième régiment d'infanterie de ligne. Après avoir fait en Espagne la campagne de 1823, il fut promu au grade de major du deuxième d'infanterie de la garde. Il était de la glorieuse expédition contre Alger.

Le gouvernement de Louis-Philippe utilisa son zèle et sa capacité. En 1833, on le mit à la tête de l'École de Saint-Cyr. En 1836, M. Baraguey-d'Hilliers fut nommé maréchal de camp; en 1841, on l'envoya en Algérie, où il eut occasion de se faire remarquer. Il exerça le commandement supérieur de la province de Constantine jusqu'en 1844. Au moment de la révolution de Février, il commandait à Besançon, et il reçut assez rudement les commissaires du gouvernement provisoire.

Cependant, sous l'éphémère république, il accepta le commandement de la deuxième division militaire d'infanterie de l'armée des Alpes. En 1849, il fut envoyé par le prince-président comme ministre plénipotentiaire auprès du souverain pontife. Son séjour en Italie dura un an.

Nommé représentant du Doubs à la Constituante, il fut réélu à la Législative. Il présidait la réunion de la rue de Poitiers. Sa brusque franchise et son aversion pour les longs discours se traduisent par l'anecdote suivante. Dans un bureau, un représentant avocat avait pris la parole, et surtout l'avait gardée longtemps; un autre avocat ouvrait la bouche pour parler à son tour, lorsque M. Baraguey-d'Hilliers tira sa montre, et la posa sur la table en disant : « Messieurs, pensons que tout ce qui ne se dit pas en cinq minutes ne vaut pas la peine d'être écouté. »

N'oublions pas de rappeler que, le 9 janvier 1851, il reçut le commandement en chef des troupes de la troisième division militaire. A la création du Sénat, il fut nommé l'un des vice-présidents de ce corps.

Après avoir exercé, depuis 1812, tant de fonctions diverses sous les différents gouvernements qui se sont succédé en France, M. Baraguey-d'Hilliers devait, à deux titres, être mêlé aux affaires d'Orient, comme ambassadeur d'abord, puis comme général en chef. En novembre 1853, il remplaça, avec le premier de ces titres, M. de Lacour à Constantinople. Jusqu'au mois de mai 1854, il conserva ce poste éminent, et toutes les pièces qu'il signa de concert avec lord Stratford Redcliffe prouvent la bonne entente des deux ambassadeurs. Mais vers la fin d'avril il y eut entre la Porte-Ottomane et le général Baraguey-

d'Hilliers ce qu'on pourrait appeler un malentendu, facilement éclairci du reste, à propos des sujets hellènes qui, pour mesure de sûreté publique, devaient être expulsés du territoire ture. Le général insistait, dans un sens très-favorable, en faveur des grecs catholiques. Il ne fut rappelé, d'ailleurs, que pour avoir, sous les ordres de l'empereur, un commandement important au camp de Saint-Omer.

Au mois de juillet, les gouvernements anglais et français ayant arrêté, d'un mutuel accord, l'envoi dans la mer Baltique d'un corps expéditionnaire, le général Baraguey-d'Hilliers fut chargé de diriger cette armée, qui partit de Calais le 20 sur des bâtiments presque tous anglais. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de l'activité avec laquelle cette expédition fut organisée, ou de la rapidité de l'œuvre qu'elle accomplit. A peine arrivée devant Bomarsund, elle attaquait cette place réputée si redoutable, et dont les murs de granit semblaient défier le boulet. Le 8 août, les troupes étaient descendues à terre, le matériel débarqué, une batterie construite ; le 14, les chasseurs de Vincennes prenaient la tour ronde par escalade. Mais si l'attaque fut ardente, la défense fut énergique. Aussi, lorsque le général russe Bodiscoe se constitua prisonnier, le général Baraguey-d'Hilliers, honorant le courage de ce vieillard, voulut que son épée lui fût rendue, et il le complimenta sur la

bravoure qu'il avait déployée. Dans son excellent rapport sur le beau fait d'armes qui a porté la terreur jusqu'à Saint-Petersbourg, M. Baraguey-d'Hilliers disait :

« L'intention de l'empereur de Russie était de faire
« de Bomarsund un immense camp retranché pour
« ses armées de terre et de mer, dont l'abord eût
« présenté de grands obstacles et qui eût été une
« constante menace pour les États riverains de la Bal-
« tique.

« Depuis la prise de possession des îles d'Aland,
« la Russie n'a cessé de travailler à augmenter les
« fortifications de Bomarsund ; et si , par ce qui
« existe, ou qui était en cours d'exécution, on juge
« des projets de cette puissance, Bomarsund parais-
« sait destiné à devenir la sentinelle avancée et le
« port principal de la Russie dans la Baltique.

« La destruction de Bomarsund sera une perte con-
« sidérable pour la Russie, non moins sous le rapport
« matériel que sous le rapport moral. Nous avons
« détruit en huit jours le prestige attaché à ces rem-
« parts de granit, que le canon, disait-on, ne pouvait
« ébranler. Nous savons maintenant , à n'en pouvoir
« douter, que rien, dans ces fortifications si belles, si
« menaçantes, n'est à l'abri d'un feu bien dirigé... »

La prise de Bomarsund a valu à M. le général Baraguey-d'Hilliers le bâton de maréchal de France.

LE VICE-AMIRAL HAMELIN

L'illustre commandant en chef de la flotte française de la mer Noire est un de ces hommes qui n'ont pas besoin d'éloges, mais dont il suffit de retracer simplement la vie. Il fut précédé, dans sa carrière d'honneur, par son oncle, ou plutôt son second père, l'amiral baron Hamelin, dont le nom a retenti bien haut dans les fastes de notre marine. Il s'embarqua pour la première fois, à l'âge de dix ans, en 1806, sur la frégate la *Vénus*, que son oncle commandait. Le futur vainqueur d'Odessa partait en qualité de mousse; déjà son aptitude pour les sciences, sa vive et pénétrante intelligence, s'annonçaient sous les auspices les plus favorables.

Il fit son apprentissage militaire au combat naval de Grand-Port, où l'amiral Duperré défendit l'île de la Réunion, dont les Anglais voulaient s'emparer. La lutte fut acharnée, et se

termina par la défaite complète des Anglais et la dispersion de leur escadre. A la suite de ce combat, la *Vénus* fit une glorieuse croisière; elle porta secours au *Victor*, attaqué par un bâtiment supérieur, le *Ceylan*, qu'elle captura, et, bien qu'elle se trouvât ensuite engagée contre deux frégates et deux corvettes anglaises qui étaient accourues, elle leur résista jusqu'au moment où Hamelin, faisant passer ses hommes sur le *Victor*, ne laissa plus à ses adversaires, au lieu de la brillante *Vénus*, qu'un débris informe et inutile.

C'est sous les auspices de cette lutte mémorable que le jeune Ferdinand-Alphonse Hamelin débuta dans sa noble carrière. Enseigne de vaisseau en 1812, lieutenant en 1813, il fut attaché comme adjudant à son oncle, qui avec le grade de vice-amiral, partit en 1814 sur la flotte de l'Escaut. En 1823, le lieutenant Hamelin fut de la croisière qu'on envoya devant Cadix pour secourir les opérations de l'armée de terre. Son énergie se déploya dans la mission qui lui fut confiée en 1827 de nettoyer la Méditerranée des pirates algériens qui l'infestaient. A ce sujet, il reçut de la chambre de commerce de Marseille une adresse de remerciements, et le gouvernement le récompensa par le grade de capitaine de frégate.

Une campagne au Brésil et dans les mers du Sud sur la frégate la *Favorite*, à travers mille

dangers dont le moindre n'était pas la fièvre jaune, fut pour lui une occasion nouvelle de se placer haut dans l'estime publique.

L'expédition contre Alger était résolue. Hamelin crut un moment qu'il n'y serait pas compris. Il réclama avec la simplicité calme d'un homme qui sent son droit et sait quels services il pourrait rendre. La réponse à sa démarche fut le commandement de la corvette l'*Actéon* ; son nom fut cité dans plusieurs rapports.

A partir de 1842, les plus importantes dignités lui furent conférées. Il fut successivement nommé vice-amiral, major-général de la marine, commandant de la station française de l'Océanie, membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, inspecteur général à Toulon et à Rochefort, membre de la commission des places, préfet maritime de Toulon, et enfin, au mois de juillet 1853, commandant en chef de l'escadre française de la Méditerranée, alors à Besika. Il remplaçait dans ce poste M. le vice-amiral baron de la Susse. A cette époque, l'amiral Dundas était arrivé dans la baie de Besika à six milles des Dardanelles, et l'escadre française l'avait rejoint. La flotte anglaise comptait alors huit mille hommes avec sept cents canons ; la flotte française dix mille hommes et neuf cents canons. C'est sous les ordres de lord Dundas, plus ancien de grade, que les escadres combinées devaient être placées. Le 17 octobre, les hosti-

lités entre les Russes et les Turcs étaient sur le point d'éclater, les flottes franchirent les Dardanelles; le 14 novembre, elles étaient complètement entrées dans le Bosphore et stationnées au mouillage de Beïcos. A la nouvelle du désastre de Sinope, les gouvernements de France et d'Angleterre envoyèrent à leurs amiraux l'ordre de protéger le littoral de la Turquie d'Asie. Les Russes prétendaient cependant n'avoir usé que du droit de défense en attaquant à l'improviste la flotte turque; et voici le langage curieux qu'ils faisaient tenir à leur organe officiel le *Journal français de Francfort*.

« L'attaque de Sinope est tout à fait dans les droits de la guerre. La flottille turque était destinée à conduire des renforts aux troupes guerroyant en Asie, et à fournir des armes et des munitions à Schamyl. Comment supposer que les Russes laisseraient s'accomplir ces plans sans chercher à les déjouer ? »

Quant à l'entrée dans la mer Noire des flottes anglo-française, la feuille russo-allemande ajoutait ces lignes significatives :

« L'Autriche et la Prusse ne peuvent que regretter vivement cette résolution, soit en elle-même, soit à cause de *ses suites probables*. D'accord entre elles et avec la Confédération germanique, *elles sauront maintenir la neutralité de l'Allemagne et des pays qui lui sont alliés.* »

A ces provocations, à ces défis, les flottes ré-

pondirent en aidant les Turcs à ravitailler Bataou, tandis que la frégate à vapeur anglaise la *Retribution* se présentait hardiment en parlementaire à Sébastopol.

Les opérations militaires, après être restées longtemps sous le poids de l'indécision causée par les négociations diplomatiques, commençaient à se dessiner. Au mois d'avril 1854 un corps d'armée française entra à Gallipoli sous le commandement du général Canrobert; en même temps les flottes alliées se présentaient devant Odessa, où régnait la consternation. Là, les Russes avaient tiré sur un vaisseau anglais portant le pavillon parlementaire. Dans le rapport suivant adressé au ministre de la marine par le vice-amiral Hamelin, cette infraction au droit des gens fut traitée avec une juste sévérité.

« A bord du vaisseau *la Ville-de-Paris*, au
« mouillage de Batchi, le 10 avril 1854.

« La frégate à vapeur anglaise *le Furious* s'é-
« tait rendue le 6 de ce mois à Odessa pour réclamer
« les consuls et ceux de nos nationaux qui pouvaient
« désirer sortir de cette ville à l'approche des hosti-
« lités avec la Russie. *Le Furious* est arrivé hier, et
« en jetant les yeux sur le rapport du commandant
« de cette frégate, Votre Excellence verra que, mal-
« gré le pavillon parlementaire qu'elle avait arboré
« et que son embarcation portait également, les bat-

« teries d'Odessa, dont le nombre a été beaucoup
« augmenté depuis ces derniers événements, ont tiré
« traitreusement sept coups de canon à boulet sur
« cette même embarcation peu d'instants après
« qu'elle avait quitté le quai et les autorités mariti-
« mes. C'est un procédé sans exemple dans l'histoïro
« des guerres des nations civilisées : il faut remonter
« à 1829, époque à laquelle le dey d'Alger en fit au-
« tant au vaisseau *la Provence* (et encore était-ce
« un vaisseau), pour retrouver un fait analogue,
« c'est-à-dire qu'il faut en emprunter l'exemple à une
« guerre avec les barbares.

« L'amiral Dundas et moi allons aviser aux mesu-
« res sévères qu'exige un pareil procédé. »

Ces mesures ne se firent pas attendre. Mais même dans ce combat qui devait châtier un acte de félonie, l'Europe admira l'esprit de modération des amiraux anglais et français. Ainsi, au lieu de réduire Odessa en cendre, — ce que les Russes à leur place n'eussent pas manqué de faire en semblable occasion, — ils se bornèrent à diriger le feu de leurs bâtiments sur les établissements militaires, et respectèrent complètement la ville marchande. On en trouvera une preuve durable dans le rapport suivant envoyé au gouvernement, à ce sujet, par le vice-amiral Hamelin :

« *Ville-de-Paris*, rade d'Odessa, le 25 avril 1854.

« Le 22 au matin, huit frégates à vapeur, dont
« trois françaises et cinq anglaises, se sont dirigées

« sur le port impérial d'Odessa, et, à six heures et
« demie, quatre de ces frégates ont commencé le feu
« sur les batteries de terre.

« Les deux môles ainsi que les batteries intermé-
« diaires ont vivement répondu ; à dix heures, quatre
« autres frégates se sont réunies aux premières, et
« alors l'action est devenue générale. Elle a continué
« jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle l'a-
« miral Dundas et moi avons fait signal aux frégates
« de rallier l'escadre. L'incendie avait gagné la batte-
« rie du môle impérial ; la poudrière avait sauté ;
« une quinzaine de navires, à l'exception de deux ou
« trois, étaient coulés ou en feu. Les établissements
« de la marine étaient également en feu ou très-en-
« dommagés par les obus. La ville et le port mar-
« chand, où se trouvait réunie une grande quantité
« de navires de toutes les nations, ont été respectés.
« Plusieurs de ces navires ont même profité du
« désordre qui régnait dans le port pour en sortir, et
« entre autres les deux seuls navires français qui y
« étaient (1). »

(1) Le mois suivant (29 juin), M. le vice-amiral Hamelin revint sur cette affaire dans un nouveau et long rapport daté de Baltchik. D'abord, il n'avait pu se rendre suffisamment compte des effets du bombardement du port d'Odessa ; mais, grâce à un témoin digne de foi qui se trouvait dans la ville durant l'attaque, il put fournir les renseignements que voici :

« Parmi les dix bouches à feu qui défendaient, les unes l'entrée, les autres la tête du môle, ces dernières ont été complètement

On ne peut annoncer en termes plus simples une plus honorable victoire. Mais les Russes prirent ou feignirent de prendre le change sur la

démantelées; c'est ce que nos bâtiments à vapeur avaient en vue, et ce qui leur a permis d'approcher du port impérial pour y détruire magasins et bâtiments russes.

« La poudrière construite pour les besoins de la batterie du môle a sauté, explosion qui a tué ou blessé la presque totalité des hommes qui armaient cette batterie. Le magasin du gouvernement, qui contenait tous les objets de matériel pour l'usage des paquebots à vapeur de l'État dans la mer Noire, a été entièrement consumé. Une caserne, construite pour les Cosaques, a eu le même sort, ce qui a entraîné la perte d'un assez grand nombre de cavaliers et de chevaux : il en a été de même d'un grand magasin renfermant des grains et fourrages

« Le môle lui-même, atteint par un grand nombre de boulets, a été grandement endommagé. Bref, la batterie de campagne de quatre bouches à feu de 16, qui avait tenté de se mesurer avec l'artillerie de nos frégates, a été presque entièrement détruite, hommes et chevaux.

« Le port impérial contenait cinquante-trois bâtiments à voiles, trois à vapeur et cinq machines à drager. Des trois bâtiments à vapeur, l'un, le *Dniester*, en fer et de 40 chevaux, appartenant au gouvernement, après avoir reçu plusieurs boulets dans sa coque et dans sa carène, a coulé et s'est rempli en moins de cinq minutes. On a vainement essayé de le relever. Un autre bâtiment à vapeur en fer, le *Luba*, a coulé après avoir reçu seize boulets dans la partie avant de sa carène; on considère sa mise à flot comme impraticable. Un troisième vapeur de 90 chevaux, l'*Audia*, a coulé; mais il a été relevé depuis, à ce qu'il paraît.

« Des cinquante-trois bâtiments à voiles qui étaient dans le port d'Odessa, l'un, le *Nicolas Ier*, d'environ 600 tonneaux, a été consumé par les flammes; deux bricks ont été complètement brûlés, ainsi qu'une goëlette chargée de charbon de Newcastle qu'elle allait transporter à Ismail. Le reste de ces navires, qui étaient des caboteurs russes de diverses grandeurs, ont été

clémence de leurs adversaires. Ils virent de la mollesse et de l'indécision, peut-être même de la peur, dans la pitié accordée à la ville d'Odessa, et ils n'eurent pas la sagesse de comprendre ces lignes, écrites alors par une feuille anglaise :

« La leçon a été dure, efficace, et nous espérons qu'elle sera profitable. Ce n'est pas un fait inutile ou de peu d'importance que d'avoir répondu à l'insolente conduite des autorités d'Odessa par le châtiment immédiat que notre flotte a infligé à cette ville, l'un des plus considérables débouchés de commerce de l'empire, riche, ayant une forte garnison, et protégée par des moyens de défense proportionnés aux richesses et au nombre des propriétés qu'elle renferme. »

Les Russes n'avaient pas osé sortir de Sébastopol pour secourir Odessa. Ils se décidèrent enfin à risquer une reconnaissance en pleine mer avec trois frégates et trois corvettes à va-

plus ou moins endommagés par les boulets, et la plupart ont coulé.

« Quant aux pertes en hommes supportées par l'ennemi, il a fallu, pour pouvoir les apprécier, recourir à des sources particulières, le gouvernement russe s'étant abstenu d'en publier officiellement le chiffre. Il résulte de ces informations que le nombre des tués et blessés n'est pas inférieur à deux cents. »

En terminant, le vice-amiral affirmait qu'aucune de nos frégates, de nos corvettes à vapeur, n'avait reçu un seul boulet dans sa machine ou ses chaudières, et que pas un des hommes n'avait été tué ou blessé par le feu de l'ennemi.

peur. Ces six bâtiments ayant rencontré les trois frégates en croisière, le *Descartes*, le *Furious* et le *Terrible*, qui virèrent de bord et portèrent sur eux, prirent aussitôt chasse à pleine vitesse. On les poursuivit à toute vapeur dans la direction de Sébastopol, où ils rentrèrent en toute hâte. « Ce fut, dit le rapport du vice-amiral Hamelin (1), avec un sentiment de bonheur, et je dirai presque d'orgueil, que nous vîmes, en présence de cette escadre de vaisseaux, les pavillons des six vapeurs disparaître derrière les murailles des fortifications du port. » Quelques jours après, les frégates en croisière aperçurent encore quatre bâtiments russes louvoyant à l'entrée du port. On leur offrit le combat, mais ils se gardèrent bien de l'accepter. Renforcée par la jonction de l'escadre aux ordres du vice-amiral Bruat, la flotte du baron Hamelin commandait la mer Noire.

Le temps allait venir où l'on pourrait songer à porter un coup sérieux à la puissance russe, en l'attaquant à Sébastopol même où, bien plus que dans la Baltique et les principautés danubiennes, elle est vulnérable. Aux premiers jours d'août, la presse anglaise entrevoyait l'urgence de l'expédition qui s'est accomplie depuis, avec tant d'énergie et de grandeur, et le *Times*, cet oracle qui gouverne tous les esprits de l'autre côté du détroit, écrivait ce qui suit :

(1) En date de Baltchik, 23 juin.

« La vie de la Russie n'est pas dans le Nord : la prise de Saint-Pétersbourg même n'intimiderait pas un gouvernement qui a survécu à la prise de Moscou. Tous les coups qui pourront être frappés de ce côté ne pourront avoir d'autres résultats que d'intimider l'ennemi.

« Mais il en est autrement dans la mer Noire. Là toute la politique agressive de la Russie se trouve matérialisée en quelque sorte, et Sébastopol en est le symbole. Le but de la guerre actuelle est de garantir la sécurité de l'avenir, et on ne peut l'obtenir qu'en ramenant à des limites convenables la puissance russe dans la mer Noire. Sébastopol est à la fois le symbole et l'instrument de la politique russe. La prise de cette ville mettrait à l'abri du danger pour longtemps et pour toujours peut-être l'empire turc et la Méditerranée. Constantinople, les côtes de Circassie et les bouches du Danube n'auraient besoin d'aucune protection. Il n'y aurait plus d'autre champ de bataille que les Principautés, et il serait facile d'en chasser le czar. La destruction de Sébastopol est donc exigée pour les besoins de la sécurité de l'Europe, et alors même que le czar offrirait d'évacuer les Principautés et de renoncer à ses demandes auprès de la Porte, la paix conclue à ces conditions serait illusoire, si la grande forteresse de la Crimée restait intacte.

« C'est pour ce motif que nous verrions avec plaisir les forces alliées dirigées contre la Crimée, et le

théâtre de la guerre dans les Principautés abandonné à l'Autriche. »

Peu de jours après, le projet de débarquement n'était un mystère pour personne, et la feuille que nous venons de citer disait encore :

« Il est clair que ce terrible Sébastopol, qui semble défier toutes les flottes du monde, et qui menace de mille boulets à la fois tout vaisseau qui se présenterait à portée de ses batteries, a été bâti dans l'idée qu'il ne serait jamais attaqué par terre. On ne songeait pas qu'il fût possible qu'une armée de cent mille Anglo-Français débarquât dans ses environs. Nous ne savons jusqu'à quel point on a réparé ce premier oubli depuis quelques semaines ; mais la nature du terrain ne permet guère d'élever autour de cette place des travaux de défense qui ne soient pas dominés par les hauteurs voisines. Il est possible que l'attaque dégénère en blocus, mais nous n'avons qu'à persévérer pour réduire par la famine la garnison de cette fière forteresse. Avec les forces dont disposent les alliés, nous espérons qu'on en aura fini plus tôt, et que, dans quelques semaines au plus tard, Sébastopol et la flotte russe seront au pouvoir des alliés, et que nous pourrons garder la Crimée aussi longtemps qu'il nous conviendra. »

Au moment où nous venons d'énoncer l'idée de l'attaque contre Sébastopol, il convient de placer ici quelques renseignements sur cette ville où la Russie avait accumulé tous les moyens de

défense, sur ce port qu'on s'était habitué à considérer comme imprenable, et qui était un lieu d'asile d'où la flotte russe pouvait, avec un bon vent, s'élancer pour dévaster tout le littoral ottoman. Plusieurs écrivains distingués nous fournissent les détails spéciaux que nous réunissons.

Sébastopol est de création récente. Jusqu'en 1780 son emplacement fut occupé par les huttes d'un pauvre village tartare nommé Akhtiar. Avec sa pénétration d'esprit, Catherine II comprit tout le parti qu'elle pourrait tirer de cette position. La première pierre de la nouvelle forteresse fut posée en 1786, et, à partir de cette époque, ses ouvrages et son importance s'accrurent rapidement. Sébastopol est situé sur la côte occidentale de la Crimée. Il s'élève en amphithéâtre au sud du havre, et s'étend le long d'une pointe de terre qui sépare la baie d'Yujuata-Bukhta, qui forme le port, de la baie de l'Artillerie, qui n'est qu'une simple échancrure qu'on voit de l'autre côté. Cette ville repose sur un lit de pierre calcaire qui, d'une hauteur de trente pieds à l'extrémité de la pointe de terre, s'élève, à sa partie supérieure, jusqu'à cent huit pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cette élévation et la côte opposée, également rapide et composée de roche calcaire, défendent parfaitement la baie. Du sommet de ces deux hauteurs, elle semble être au fond d'une immense cavité, et de la campagne adjacente, à

très-peu de distance du rivage, il est même impossible d'apercevoir la cime des plus hauts mâts. La ville se compose de rues parallèles sur une pente rapide. Elle est divisée en quartiers par un petit nombre de rues transversales. Près de la pointe de terre, on remarquait encore il y a peu d'années la maison qui fut bâtie en 1787 pour la réception de l'impératrice Catherine II. En arrière se trouvent l'amirauté, l'arsenal, les administrations maritimes, et plus haut les maisons des habitants de la ville, le marché et l'église grecque. Il y en a une autre exprès pour les équipages de la flotte de la mer Noire. Les hôpitaux, les casernes et les magasins de la marine sont, en général, situés de l'autre côté du havre, et y forment une espèce de faubourg avec les casernes de la garnison, bâties à peu de distance des autres. Au dehors de la ville, du côté de la baie de l'Artillerie, sont les quartiers du corps d'artillerie, quelques maisons particulières, la Quarantaine, et çà et là, au bord de la rade, le bureau des officiers des docks et de l'arsenal. La ville de Sébastopol proprement dite n'a guère plus d'un mille de longueur, et nulle part plus de quatre cents verges de largeur; mais les casernes des régiments, construites à environ un demi-mille de sa partie supérieure, ni celles de la marine, situées en face de la ville, non plus que les hôpitaux, ne sont compris dans cet espace.

Dans la longue rade de Sébastopol, qui est

elle-même un magnifique et vaste port, s'ouvrent quatre ports parfaitement abrités : le port de la Quarantaine à son entrée, celui de l'artillerie plus avant, puis le grand port et enfin le port de carénage. Les échancrures qui forment ces ports forment en même temps des presque îles rocheuses ou des promontoires, sur lesquels sont assis des forts casematés à plusieurs étages de batteries qui croisent leurs feux dans toute l'étendue de la baie. Chaque port est flanqué aussi par des forts semblables, et, de plus, une chaîne sous-marine ferme le grand port militaire, qui est justement regardé comme un des plus beaux de l'Europe. Ce port, que les Tartares appelaient *Karlali-Kosh* (baie du Vautour), et qui est aujourd'hui désigné sous le nom russe de *Vun-juaia-Bukhta* (port du Sud), a plus d'un mille et demi de longueur sur quatre cents verges de largeur à son ouverture, et une profondeur de neuf à quatre brasses près de terre. Il offre une seconde échancrure, ou petite et étroite crique, d'environ six cents verges de longueur, où les bâtiments désarmés peuvent rester mouillés en tout temps en parfaite sûreté.

On compte sur les deux rives de la rade douze grands forts, six du côté de la ville et six qui leur font face sur le côté du nord. Ces forts sont en quelque sorte disposés par paires des deux côtés, et l'un vis-à-vis de l'autre. Le nombre total des bouches à feu s'élève à treize ou quatorze cents,

y compris les batteries à bombes, et il y a, en outre, sur quelques points, des fours à boulets rouges.

Les couples de forts constituent comme autant d'échelons qu'une flotte aurait à franchir successivement, et à chaque échelon les vaisseaux seraient en butte à trois ou quatre cents boulets à la fois, sans compter les coups des autres forts plus éloignés, et outre les bombes et les boulets rouges. La pierre des constructions est d'une qualité friable, dit-on, et les casemates s'empliraient bientôt de fumée. Mais il faudrait du temps pour démolir les deux premiers forts, et il faudrait en démolir successivement dix autres. Il y a, d'ailleurs, des forts qui dominant la passe et la rade à une hauteur de cent vingt pieds, et le tir des vaisseaux est difficile sous un angle de cette ouverture. Enfin la passe, qui est très-étroite, est flanquée par deux énormes citadelles à trois étages de batteries. Quant au port militaire, les constructions défensives y sont telles qu'on les compare aux fortifications de Malte et de Gibraltar. Tous les travaux du port et de la rade sont magnifiques et grandioses. Le gouvernement russe y a dépensé plus de cinq cents millions de francs.

Il est aisé de comprendre que pour se préparer à attaquer une place aussi formidable des études durent être faites par une commission spéciale. Le général Canrobert partit le 21 juillet, afin

d'aller reconnaître les points les plus favorables à un débarquement sur les côtes de Crimée. Du reste, on gardait une grande réserve sur l'expédition dont les préparatifs s'accomplissaient à Varna. Une croisière faite sur la côte jusqu'à Anapa n'avait eu pour but que de détourner l'attention des Russes. Treize navires, sous les ordres des amiraux Dundas et Bruat, opérèrent une reconnaissance devant Sébastopol, d'où l'on tira sur les steamers le *Fury* et le *Terrible*.

L'expédition était résolue, et la proclamation suivante de l'Empereur dicta son devoir à l'armée d'Orient, qui allait être appelée à rivaliser de bravoure avec l'armée de la Baltique :

« Soldats et marins de l'armée d'Orient,

« Vous n'avez pas encore combattu, et déjà vous avez obtenu un éclatant succès. Votre présence et celle des troupes anglaises ont suffi pour contraindre l'ennemi à repasser le Danube, et les vaisseaux russes restent honteusement dans leurs ports. Vous n'avez pas encore combattu, et déjà vous avez lutté avec courage contre la mort. Un fléau redoutable, quoique passager, n'a pas arrêté votre ardeur. La France et le souverain qu'elle s'est donné ne voient pas sans une émotion profonde, sans faire tous les efforts pour vous venir en aide, tant d'énergie et tant d'abnégation.

« Le premier consul disait en 1799, dans une proclamation à son armée : « La première qualité du sol-

« dat est la constance à supporter les fatigues et les
« privations ; la valeur n'est que la seconde. » La
première, vous la montrez aujourd'hui ; la deuxième,
qui pourrait vous la contester ? Aussi nos ennemis,
disséminés depuis la Finlande jusqu'au Caucase,
cherchent avec anxiété sur quel point la France et
l'Angleterre porteront leurs coups, qu'ils prévoient
bien être décisifs ; car le droit, la justice, l'inspira-
tion guerrière sont de notre côté.

« Déjà Bomarsund et deux mille prisonniers vien-
nent de tomber en notre pouvoir. Soldats, vous sui-
vrez l'exemple de l'armée d'Égypte ; les vainqueurs
des Pyramides et du Mont-Thabor avaient comme
vous à combattre des soldats aguerris et la maladie ;
mais, malgré la peste et les efforts de trois armées, ils
revinrent honorés dans leur patrie.

« Soldats, ayez confiance en votre général en chef
et en moi. Je veille sur vous, et j'espère, avec l'aide
de Dieu, voir bientôt diminuer vos souffrances et
augmenter votre gloire. Soldats, au revoir.

« NAPOLÉON. »

Le 5 septembre, l'expédition quitta Varna. La
rade présentait le spectacle le plus animé. En
six jours, grâce à la prévoyance des chefs d'es-
cadres, près de soixante mille hommes, cent
vingt pièces de canon, avec leurs chevaux, et
quinze cents cavaliers montés furent mis dans
les bateaux de transport. Le général Canrobert,
le prince Napoléon, le duc de Cambridge allaient

combattre sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud. On peut mesurer par la pensée la lourde responsabilité que le vice-amiral Hamelin assumait en dirigeant une opération aussi difficile qu'un débarquement en face d'un ennemi nombreux et sur ses gardes. Cent cinquante bâtiments de guerre, six cents navires pour le matériel, telle était l'immense réunion des escadres. Les Français marchaient sur trois lignes : ligne de la *Ville-de-Paris*, du *Montebello*, du *Valmy*; venaient ensuite les bâtiments marchands chargés de troupes, de munitions, enfin l'escadre turque. Le débarquement eut lieu le 14, et c'est ici l'occasion de rendre hautement hommage aux amiraux qui surent mener à si bonne fin une œuvre si gigantesque. Les détails en ont été précisés par le vice-amiral Hamelin lui-même dans les rapports qu'il a adressés au gouvernement et qui portent les dates des 12-13 et 16 septembre.

M. le vice-amiral rappelle d'abord les dispositions premières qui furent prises dans une conférence tenue le 8, à bord du *Caradoc*, entre les amiraux et les généraux des flottes et des armées alliées. On convint de commencer par envoyer une commission mixte, composée d'officiers généraux de terre et de mer, sur le littoral de Crimée, depuis le cap Chersonèse jusqu'à Eupatoria, pour constater les préparatifs de défense faits par l'ennemi. En conséquence, la corvette

à vapeur le *Primauguet*, portant le général de division Canrobert, le général d'état-major de Martimprey, le général d'artillerie Thierry, le général du génie Bizot, le contre-amiral Bouët-Willamez, et les colonels Trochu et Lebœuf, fit route, pour les côtes de Crimée, en compagnie du *Caradoc*, portant les généraux anglais lord Raglan, Burgoyne et Brown, et le vaisseau l'*Agamemnon*, portant le contre-amiral Lyons; le *Sampson* fut ajouté à cette petite division pour ôter aux Russes toute envie de gêner les officiers explorateurs dans leurs opérations.

Le 10 au matin, ces navires atterrirent sur la presqu'île de Chersonèse, où se trouvait un camp russe assez nombreux. D'autres camps et de l'artillerie avaient été établis par l'ennemi sur les positions principales des rivières la Katcha et l'Alma. Les officiers explorateurs évaluèrent à trente mille hommes le chiffre des forces russes concentrées sur cette partie de la côte.

Il résulta de toutes les observations qui furent faites qu'on soumettrait au maréchal et aux deux amiraux en chef la résolution d'opérer le débarquement sur la plage intermédiaire entre les deux rivières précitées et Eupatoria; qu'en outre, cette ville, qui paraissait n'avoir pas de garnison, serait immédiatement occupée.

Le second rapport de M. le vice-amiral Hamelin expose en détail l'opération qui, conformément au plan précédent, fut commencée dans la

nuit du 13 au 14 septembre. A deux heures et demie, toute la flotte française recevait l'ordre d'appareiller, et l'amiral Dundas faisait le même signal à la flotte anglaise. Cette manœuvre rendue si difficile par l'agglomération de deux cent cinquante navires, eut pourtant lieu sans accidents. A sept heures, la *Ville-de-Paris* jetait l'ancre au poste qui lui était assigné sur la plage; le reste de l'escadre suivait ce mouvement; tous les bâtiments luttèrent d'activité. L'ennemi ne paraissait pas; mais par précaution le vice-amiral envoya mouiller au sud du point de débarquement quatre chaloupes de vaisseaux à trois ponts, munies de leur artillerie et de fusées à la congève.

Le débarquement était assuré. A huit heures un quart il commença. Toutes les embarcations remplies de soldats, pour la plupart de la première division, se dirigèrent vers la plage où flottait déjà le pavillon français d'une chaloupe, et où le général Canrobert et le contre-amiral Bouët-Willaumez plantèrent les trois pavillons indicateurs des points où devaient débarquer les trois divisions. Tout le mouvement s'opérait avec une activité prodigieuse.

A neuf heures trois quarts, l'armée anglaise débarqua également. Pendant ce temps, le canon se faisait entendre dans la direction de la baie de Katcha, à trois lieues au sud du point de débarquement. C'était une fausse attaque, destinée

à tromper l'ennemi sur les véritables mouvements des troupes alliées. A midi et demi, les trois divisions françaises avec dix-huit bouches à feu de campagne étaient à terre, c'est-à-dire presque tout le personnel de l'armée. Vers la nuit, la division envoyée à Katcha revint et fut débarquée à son tour.

Le vice-amiral Hamelin annonçait qu'il suivrait avec neuf vaisseaux et autant de frégates et d'avisos à vapeur l'armée qui allait se mettre en marche le long du littoral. « Il est probable, ajoutait-il, que les armées combinées livreront un premier combat à l'ennemi au passage de l'Alma, et une bataille au passage de la Balbeck. J'appuierai leurs opérations avec l'artillerie de nos bâtiments. Eupatoria, où n'existait aucune défense, s'est rendue à discrétion. »

Cette rencontre prévue par l'illustre marin a eu lieu, et le résultat en a été glorieux pour la France et l'Angleterre.

Dès ce moment, le rôle principal appartenait à nos soldats. Le vice-amiral Hamelin les avait menés jusqu'au champ de bataille ; le maréchal de Saint-Arnaud, lord Raglan et le général Canrobert avaient à accomplir le reste.

DE SAINT-ARNAUD

(Le maréchal)

La carrière militaire du maréchal de Saint-Arnaud a été longue. Il est du nombre de ces généraux habiles et intrépides que l'Afrique a donnés à la France.

Nous résumerons rapidement son passé, qui n'est qu'une suite de changements de corps, pour arriver au jour où M. Leroy de Saint-Arnaud se révéla en combattant les Kabyles et en triomphant de Bou-Maza.

Né à Paris en 1801, il figura d'abord dans le cadre des quatre compagnies de gardes du corps, sous le commandement du duc de Grammont; puis il entra, en qualité de sous-lieutenant, dans la légion départementale de la Corse, et ensuite dans celle des Bouches-du-Rhône¹. Mais ces dénominations n'ayant pu se maintenir, M. Leroy de Saint-Arnaud passa au soixante-quatrième régiment d'infanterie de ligne.

(1) La Restauration avait essayé de rendre aux régiments les noms des provinces du royaume.

Rentré dans la vie privée, il ne reprit de service qu'en 1831, et ce fut dans le même régiment. La légion étrangère ayant été formée pour servir en Algérie, il y entra, et, en 1837, obtint le grade de capitaine.

Le maréchal Clauzel eut l'excellente idée de créer le corps des zouaves, ces soldats si aguerris, si durs à la fatigue, et qui, tout récemment, ont chargé les Russes avec tant de vigueur. M. Leroy de Saint-Arnaud passa, en 1841, dans les zouaves avec le grade de chef de bataillon, qu'il avait depuis un an au dix-huitième d'infanterie légère. Nommé lieutenant-colonel l'année suivante, il était appelé, en 1844, à commander, en qualité de colonel, le cinquante-troisième régiment d'infanterie de ligne.

A cette époque, Bou-Maza, succédant à Abd-el-Kader, qui s'était retiré comme un lion blessé, venait de proclamer la guerre sainte dans le Dahrah, dont les populations ignorantes et fanatiques l'avaient accueilli ainsi qu'un nouveau prophète, un libérateur. Bou-Maza se disait invulnérable; il inspirait aux Kabyles une confiance aveugle. Le soulèvement fut général.

Mais la répression ne se fit pas attendre. Le général Bugeaud mit les colonels Leroy de Saint-Arnaud, Pélistier et Ladmirault à la tête de trois colonnes qui devaient parcourir le pays, refouler les bandes de Bou-Maza, et opérer leur jonction sur un point donné.

Cette expédition fut rude. Sans cesse battu, Bou-Maza trouvait toujours dans le dévouement des Kabyles de nouvelles ressources; et sans se laisser intimider par le terrible désastre des grottes d'El-Kantara, où les Arabes avaient mieux aimé périr par le feu que se rendre aux Français, l'imposteur prolongeait sa résistance. Le moment vint cependant où, abandonné des principaux chefs, il dut comprendre lui-même l'inutilité et la folie de sa lutte. Alors il pénétra sur le territoire d'Orléanville, où commandait M. Leroy de Saint-Arnaud, et se présentant chez un caïd dévoué à la France, il l'invita à le conduire au colonel. Arrivé au camp français, Bou-Maza se constitua prisonnier en disant « qu'il avait voulu se rendre à l'adversaire contre lequel il avait le plus combattu ».

A la suite de cette importante capture, le colonel Leroy de Saint-Arnaud reçut pour récompense la croix de commandeur de la Légion-d'honneur. De 1837 à 1847, il avait été plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure et son mérite militaire. Il s'était distingué notamment aux combats de Djijelli et de Bougie, au

(1) Bou-Maza, on le sait, est devenu dévoué à la France, où il n'a trouvé que des égards; et après s'être façonné à nos mœurs, il a sollicité, comme une faveur spéciale, l'honneur de combattre dans nos armées. Un commandement lui a été confié en Orient.

col de Teniah, au combat de Médéah, à celui de Delly, à la prise de Thaza.

Mais sa véritable phase d'illustration date de l'expédition de la petite Kabylie, qu'il commanda en 1850 comme général de brigade.

Un nouvel imposteur, El-Bou-Baghla, avait succédé à Bou-Maza. Soulevant les Zaaouas, il tenta de s'emparer de Bougie, et, bien qu'il eût été battu et que son prestige eût dû diminuer par ses échecs successifs, il trouvait toujours de nouvelles ressources dans le fanatisme de ses sectaires.

La colonne expéditionnaire dirigée par le général de Saint-Arnaud, pour en finir avec les Kabyles, partit de Milah. Elle présentait un effectif de près de dix mille hommes. Elle atteignit l'Oued-Ja, où les Kabyles l'attendaient sur des hauteurs qui dominaient un étroit défilé. Ils furent délogés de leurs positions, chassés de l'entrée du ravin : le feu fut mis à leurs villages. Quelques jours après, la colonne arrivait victorieuse sous les murs de Djijelli, et elle s'occupait de châtier les principales tribus de ce cercle, qui durent successivement faire leur soumission. Ce ne fut que par une longue série de combats sanglants qu'on parvint à dompter les Beni-Aïssa, les Beni-Habibi et tant d'autres tribus, et à pacifier entièrement les deux rives de l'Oued-Sahel. L'œuvre fut continuée dans le massif de Collo, où les Achaah et les Beni-Ishak furent vivement

attaqués. En résumé, la campagne dura quatre-vingts jours, et fut marquée par vingt-six rencontres, qui furent autant de victoires.

Le succès de cette expédition valut à M. de Saint-Arnaud le grade de général de division. Peu de temps après, il revenait en France où il était appelé au commandement de la deuxième division de l'armée de Paris.

Successivement nommé ministre de la guerre le 26 octobre 1851, maréchal de France le 2 décembre 1852, sénateur, grand écuyer de l'Empereur, il allait devoir à la guerre d'Orient l'honneur le plus envié des militaires, celui de diriger les opérations de l'armée envoyée en Gallipoli au secours de la Turquie.

Le 20 avril 1854, au moment où l'expédition allait quitter Marseille, il lui donna, par la proclamation suivante, le signal du départ :

« Soldats,

« Dans quelques jours, vous partirez pour l'Orient; vous allez défendre des alliés injustement attaqués, et relever le défi que le czar a jeté aux nations de l'Occident.

« De la Baltique à la Méditerranée, l'Europe applaudira à vos efforts et à vos succès.

« Vous combattrez côte à côte avec les Anglais, les Turcs, les Égyptiens. Vous savez ce que l'on doit à des compagnons d'armes : union et cordialité dans

la vie des camps, dévouement absolu à la cause commune dans l'action.

« La France et l'Angleterre, autrefois rivales, sont aujourd'hui amies et alliées. Elles ont appris à s'estimer en se combattant; ensemble, elles sont maîtresses des mers; les flottes approvisionneront l'armée pendant que la disette sera dans le camp ennemi.

« Les Turcs, les Égyptiens ont su tenir tête aux Russes depuis le commencement de la guerre; seuls, ils les ont battus dans plusieurs rencontres; que ne feront-ils pas, secondés par vos bataillons!

« Soldats, les aigles de l'empire reprennent leur vol, non pour menacer l'Europe, mais pour la défendre. Portez-les encore une fois comme vos pères les ont portées avant vous. Comme eux, répétons tous, avant de quitter la France, le cri qui les conduisit tant de fois à la victoire : *Vive l'Empereur!*

« Le maréchal de France, commandant
en chef de l'armée d'Orient,

« A. DE SAINT-ARNAUD. »

Glorieux commandement que M. de Saint-Arnaud n'hésita point à accepter, et qui devait le conduire tout ensemble à un triomphe et à la mort! Depuis quatre ans, une maladie cruelle lui avait fait constamment sentir ses atteintes. Chacun pensait qu'il ne pourrait même pas arriver au but qui lui était assigné; mais, domp-

tant les souffrances avec un courage héroïque, il trouva en lui-même assez d'énergie pour vivre jusqu'à ce que la bataille d'Alma, cette journée digne d'Austerlitz et d'Eylau, eût mis notre armée sur le chemin de Sébastopol¹.

Le général Bosquet l'avait précédé à Gallipoli, où il fit exécuter rapidement des travaux de fortification, tant dans la ville qu'à la tête de l'isthme qui la joint au continent. Le maréchal y arriva le 7 mai sur le *Berthollet*, le même navire qui devait un jour le ramener mourant. De là il partit immédiatement pour Constantinople, où le duc de Cambridge le rejoignit. Vers la fin du même mois, il tint à Varna, avec le général Raglan, le séraskier, le capitana-pacha, Omer-Pacha et les amiraux des flottes

(1) Le *Moniteur* du 12 mars fit connaître la composition du corps d'armée qui allait être dirigé pour l'Orient. Commandant en chef, le maréchal de Saint-Arnaud, que le maréchal Vaillant remplaçait au ministère de la guerre. Deux divisions, chacune de deux brigades; plus, une brigade de cavalerie, un corps de réserve sous les ordres du prince Napoléon, et une division de réserve. Les commandants de division étaient les généraux Canrobert, Bosquet et Forez; ceux de brigade, les généraux Espinasse, Vinoy, d'Autremarre, Bouat, d'Allonville, de Lourmel, d'Aurelle et Cassaignol. Vingt régiments et quelques compagnies de chasseurs à pied, sans compter l'artillerie et le génie, devaient composer le corps expéditionnaire.

combinées, le conseil où fut résolue l'expédition de Crimée. C'était le moment où les Russes voyaient leurs efforts échouer misérablement contre Silistrie. Chaque jour, des bâtiments à vapeur amenaient à Varna des troupes françaises et anglaises. La division du général Canrobert y était le 2 juin ; la seconde division, celle du général Bosquet, partit de Gallipoli le 5 pour se rendre à Andrinople ; et la troisième division, aux ordres du prince Napoléon, se partagea entre Varna et Bourgaz.

Au mois de juillet, après la revue de la troisième division de l'armée d'Orient, le sultan parcourut au pas le front des troupes, accompagné du maréchal de Saint-Arnaud et du prince Napoléon, qui commandait la revue. L'ordre suivant fut lu aux troupes de cette division :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 3^e division de l'armée d'Orient,

« Vous êtes, depuis les Croisés, les premiers soldats français entrés à Constantinople.

« L'apparition de nos aigles dans cette capitale restera un grand fait dans l'histoire et sera un grand souvenir pour chacun de vous.

« Par votre discipline, par votre respect pour les mœurs et les usages d'un peuple ami, dont vous venez défendre les foyers contre une agression injuste, vous vous honorerez.

« L'Europe a les yeux fixés sur vous. Vous saurez

vous rendro dignés de la haute mission que l'Empereur vous a confiée. »

Près de cinquante mille hommes étaient réunis à Varna, où le génie avait entrepris de grands travaux pour organiser des magasins et une vaste manutention de vivres. Mais le secret était bien gardé sur le but de tant de préparatifs. Une marche sur le Danube était considérée comme la destination probable et immédiate de l'armée jusqu'au moment où les régiments reçurent l'ordre de se rendre à la côte pour s'embarquer à bord des bâtiments de transport.

Toute incertitude dut cesser lorsque le maréchal de Saint-Arnaud publia à Varna cet ordre du jour dont les derniers mots étaient pour lui une triste prophétie :

« Soldats des armées alliées,

« Nous allons bientôt entrer sur le territoire ennemi. Je compte sur votre obéissance, sur votre constance dans le combat. La tâche que nous avons à remplir est rude. L'ennemi au devant duquel nous marchons est fort et nombreux. Les quarante ans de paix que nous avons employés à faire avancer le commerce, l'industrie et les arts, ont été employés par lui à l'étude de l'art de la guerre et à des préparatifs militaires.

« La France et l'Angleterre attendent la victoire de votre bravoure et de votre énergie. Les yeux de

l'Europe sont fixés sur vous. Montrez-vous dignes de vos pères. Nous entrerons sur le territoire ennemi avec la résolution de vaincre. Nous reverrons notre patrie victorieux, ou nous ne la reverrons plus ! »

C'en était fait : la grande expédition de Crimée allait avoir lieu. Les soldats, pleins d'ardeur, oubliaient leurs souffrances, eux parmi lesquels le choléra avait opéré de si grands vides. Mais, il faut le dire avec un digne prélat (1), cet ennemi d'une autre espèce, que notre armée d'Orient avait rencontré sur ses pas, l'avait « trouvée, ce qu'elle est toujours, intrépide en face du danger, calme et résignée au milieu des épreuves. »

C'est à cette constance dans le péril que le maréchal faisait allusion lorsqu'il dicta la proclamation suivante, qui fut mise à l'ordre du jour de l'armée :

« Soldats,

« Vous venez de donner de beaux spectacles de persévérance, de calme et d'énergie au milieu de circonstances douloureuses qu'il faut oublier.

« L'heure est venue de combattre et de vaincre. L'ennemi ne nous a pas attendus sur le Danube. Ses colonnes démoralisées, détruites par la maladie, s'en éloignent péniblement. C'est la Providence, peut-être, qui a voulu nous épargner l'épreuve de ces contrées malsaines ; c'est elle aussi qui nous appelle en Cri-

(1) Mgr l'évêque de Bayeux.

mée, pays salubre comme le nôtre, et à Sébastopol, siège de la puissance russe, dans ces murs où nous allons chercher ensemble le gage de la paix et de notre retour dans nos foyers. L'entreprise est grande et digne de vous. Vous la réaliserez à l'aide du plus formidable appareil militaire et maritime qui se vit jamais. Les flottes alliées, avec leurs 3,000 canons et leurs 23,000 braves matelots, vos émules et vos compagnons d'armes, porteront sur la terre de Crimée une armée anglaise dont vos pères ont appris à respecter la haute valeur, une division choisie de ces soldats ottomans qui viennent de faire leurs preuves à vos yeux, et une armée française que j'ai le droit et l'orgueil d'appeler l'élite de notre armée tout entière.

« Je vois là plus que des gages de succès, j'y vois le succès lui-même.

« Généraux, chefs de corps, officiers de toutes armes, vous partagerez et vous ferez passer dans l'âme de vos soldats la confiance dont la mienne est remplie.

« Bientôt nous saluerons ensemble les trois drapeaux réunis flottants sur les remparts de Sébastopol, de notre cri national : *Vive l'Empereur !*

« Au quartier général, à Varna, le 23 août 1854.

« A. DE SAINT-ARNAUD. »

Désormais tous les regards étaient tournés vers l'Orient, les opérations paraissant terminées du

côté de la Baltique par la prise de Bomarsund.

L'embarquement des troupes dura plus d'une semaine. Jamais expédition plus gigantesque ne fut tentée.

On a lu plus haut¹ les détails du merveilleux débarquement des armées alliées à Oldfort, le 14 septembre. Un bruit qui se répandit dans toute l'Europe avec la rapidité de l'éclair fit croire à la prise presque soudaine de Sébastopol. Mais si l'opinion avait trop facilement accueilli une nouvelle conforme à ses vœux, du moins fut-elle dédommée en apprenant, par une première dépêche du maréchal de Saint-Arnaud, que les troupes anglo-françaises avaient rencontré l'ennemi sur l'Alma et remporté une éclatante victoire, à la suite de laquelle, ayant contourné Sébastopol, elles s'étaient avancées jusqu'à Balaclava, et s'en étaient emparées².

La juste impatience des esprits se conçoit. Un admirable rapport du maréchal de Saint-Arnaud vint satisfaire la curiosité générale. Cette pièce montrait combien le succès, quoique chèrement acheté par les pertes de l'armée coalisée, avait été grand et décisif. Malgré son étendue, elle doit

(1) Voir la biographie du vice-amiral Hamelin.

(2) Balaclava, l'ancienne Cembalo des Génois, jadis centre d'un commerce florissant, est une ville grecque dont l'origine remonte au temps de Catherine II. Son port est excellent. Une route commode et sûre va de Balaclava à Sébastopol.

trouver ici sa place; c'est le testament militaire d'un guerrier qui tombe au lendemain de la victoire, d'une mort bien triste sans doute, mais de la mort la plus enviable pour un maréchal de France.

« Au quartier général à Alma. Champ de bataille d'Alma, le 21 septembre 1854.

« Sire,

« Le canon de Votre Majesté a parlé!... Nous avons remporté une victoire complète. C'est une belle journée, Sire, à ajouter aux fastes militaires de la France, et Votre Majesté aura un nom de plus à joindre aux victoires qui ornent les drapeaux de l'armée française.

« Les Russes avaient réuni hier toutes leurs forces, tous leurs moyens pour s'opposer au passage de l'Alma. Le prince Menschikoff les commandait en personne. Toutes les hauteurs étaient garnies de redoutes et de batteries formidables.

« L'armée russe comptait quarante mille baïonnettes venues de tous les points de la Crimée; le matin, il en arrivait encore de Théodosie..... six mille chevaux, cent quatre-vingts pièces de canon de campagne ou de position.

« Des hauteurs qu'ils occupaient, les Russes pouvaient nous compter homme par homme, depuis le 19, au moment où nous sommes arrivés sur le Bubbanach.

« Le 20, dès six heures du matin, j'ai fait opérer par la division Bosquet, renforcée de huit bataillons turcs, un mouvement tournant qui enveloppait la gauche des Russes et tournait quelques-unes de leurs batteries.

« Le général Bosquet a manœuvré avec autant d'intelligence que de bravoure. Ce mouvement a décidé du succès de la journée.

« J'avais engagé les Anglais à se prolonger sur leur gauche pour menacer en même temps la droite des Russes pendant que je les occuperais au centre, mais leurs troupes ne sont arrivées en ligne qu'à dix heures et demie. Elles ont bravement réparé ce retard. A midi et demi, la ligne de l'armée alliée occupait une étendue de plus d'une grande lieue, arrivait sur l'Alma, et elle était reçue par un feu terrible de tirailleurs.

« Dans ce moment, la tête de la colonne Bosquet paraissait sur les hauteurs. Je donnais le signal de l'attaque générale.

« L'Alma fut traversée au pas de charge. Le prince Napoléon, à la tête de sa division, s'emparait du gros village d'Alma, sous le feu des batteries russes. Le prince s'est montré digne en tout du beau nom qu'il porte. On arrivait en bas des hauteurs sous le feu des batteries ennemies.

« Là, Sire, a commencé une vraie bataille sur toute la ligne, bataille avec ses épisodes de brillants hauts faits et de valeur. Votre Majesté peut être fière

de ses soldats, ils n'ont pas dégénéré : ce sont des soldats d'Austerlitz et d'Iéna.

« A quatre heures et demie, l'armée française était victorieuse partout.

« Toutes les positions avaient été enlevées à la baïonnette au cri de : *Vive l'Empereur !* qui a retenti toute la journée ; jamais je n'ai vu d'enthousiasme semblable ; les blessés se soulevaient de terre pour crier. A notre gauche, les Anglais rencontraient de grosses masses et éprouvaient de grandes difficultés ; mais tout a été surmonté.

« Les Anglais ont abordé les positions russes dans un ordre admirable sous le canon, les ont enlevées et ont chassé les Russes.

« Lord Raglan est d'une bravoure antique. Au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais.

« Les lignes françaises se formaient sur les hauteurs en débordant la gauche russe, l'artillerie ouvrait son feu. Alors ce ne fut plus une retraite, mais une déroute ; les Russes jetaient leurs fusils et leurs sacs pour mieux courir.

« Si j'avais eu de la cavalerie, Sire, j'obtenais des résultats immenses, et Menschikoff n'aurait plus d'armée ; mais il était trop tard, nos troupes étaient harassées, les munitions d'artillerie s'épuisaient ; nous avons campé à six heures du soir sur le bivouac même des Russes.

« Ma tente est sur l'emplacement même de celle

qu'occupait le matin le prince Menschikoff, qui se croyait si sûr de nous arrêter et de nous battre, qu'il avait laissé sa voiture. Je l'ai prise avec son portefeuille et sa correspondance ; je profiterai des renseignements précieux que j'y trouve.

« L'armée russe aura pu probablement se rallier à deux lieues d'ici, et je la trouverai demain sur la Katcha, mais battue et démoralisée, tandis que l'armée alliée est pleine d'ardeur et d'élan. Il m'a fallu rester ici aujourd'hui pour évacuer nos blessés et les blessés russes sur Constantinople, et reprendre à bord de la flotte des munitions et des vivres.

« Les Anglais ont eu 4,500 hommes hors de combat. Le duc de Cambridge se porte bien ; sa division et celle de sir J. Brown ont été superbes. Moi, j'ai à regretter environ 4,200 hommes hors de combat, 3 officiers tués, 54 blessés, 253 sous-officiers et soldats tués, 4,033 blessés.

« Le général Canrobert, auquel revient en partie l'honneur de la journée, a été blessé légèrement par un éclat d'obus qui l'a atteint à la poitrine et à la main ; il va très-bien. Le général Thomas, de la division du prince, a reçu une balle dans le bas-ventre, blessure grave. Les Russes ont perdu environ 5,000 hommes. Le champ de bataille est jonché de leurs morts, nos ambulances pleines de leurs blessés. Nous avons compté une proportion de sept cadavres russes pour un cadavre français.

« L'artillerie russe nous a fait du mal, mais la

nôtre lui est bien supérieure. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir eu seulement mes deux régiments de chasseurs d'Afrique. Les zouaves se sont fait admirer des deux armées ; ce sont les premiers soldats du monde.

« Veuillez agréer, Siro, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

« Maréchal A. DE SAINT-ARNAUD. »

L'armée russe, dans la précipitation de sa retraite, ne s'était arrêtée ni sur la Katcha, ni sur le Belbeck, positions formidables. Les routes étaient couvertes de ses blessés. Sur le champ de bataille elle avait laissé près de dix mille sacs et plus de cinq mille fusils. On lui prit, en outre, quatre canons de gros calibre, deux drapeaux, dix-sept ou dix-huit guidons.¹

Deux nouveaux rapports du maréchal, l'un

(1) Entre mille faits plus intéressants les uns que les autres qu'apportent les correspondances particulières, nous prenons au hasard ceux qui suivent :

« Lorsque nous sommes revenus après la déroute, la plupart des Russes étaient enlevés par l'ambulance et soignés. Un d'eux, auquel j'ai donné à boire un peu d'eau de ma gourde, m'a remercié d'un regard. A un second, qui comprenait ma pitié pour lui, j'ai exprimé toute ma pensée par ce seul mot : « Nicolas ! » Il a levé les yeux au ciel, fait le signe de la croix, puis est retombé. Il avait le genou fracassé. Des caçolets et des fourgons pleins traversent le camp. Il y a dix Russes pour un Français. C'est un spectacle touchant de voir

daté du 21 septembre, l'autre du 22, et écrits au quartier général à Alma, parvinrent au gouvernement. M. de Saint-Arnaud y donnait des

dans la même voiture un soldat français au milieu de cinq ou six soldats russes. Ceux-ci sont étonnés de notre bienveillance, et sourient au Français blessé. »

« Voici un trait d'audace d'un sous-officier anglais et d'un soldat russe. L'Anglais vient planter un guidon sous le feu de l'ennemi pour indiquer à la division qui arrive la position qu'elle doit prendre. Un Russe sort des rangs, court à l'Anglais, le tue et enlève le guidon. Mais un autre Anglais surveillait ses mouvements ; il s'élançe à la poursuite du Russe, en s'effaçant de façon à être garanti des coups de fusil par celui-là même qu'il veut atteindre. Il gagne du terrain, il abat le Russe d'un coup double de son revolver, enlève le guidon et retourne à son rang de toute la vitesse de ses jambes, au milieu d'un feu terrible ; il arrive à sa place et tombe mort : il avait été frappé de sept balles ; mais il avait sauvé un guidon de son régiment. »

« On ne saurait se faire une idée de la manière prodigieuse dont nos soldats combattent ; habitués à la guerre d'Afrique, et attaquant avec une résolution inouïe, mais aussi avec une intelligence merveilleuse, sont-ils devant une batterie, preste ! vous les voyez s'éparpiller en tirailleurs et tirer au loin sans exposer une masse saisissable ; de même devant les carrés ennemis ; puis, s'il faut charger, quand ils ont jeté le désordre dans une colonne, vous les voyez former un bloc subit et charger à la baïonnette. Les braves Anglais sont toujours ces colonnes de fer qui vont intrépidement se faire tuer sans se presser, sans reculer d'une semelle. Quand lord

détails circonstanciés sur la brillante victoire remportée par les troupes alliées, et terminait par ces lignes, éloquente expression d'un triste pressentiment :

« Ma santé est toujours la même : elle se soutient entre les souffrances, les crises et le devoir. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille... mais les forces ne me trahiront-elles pas? »

Cette dernière prévision ne devait pas tarder à se réaliser. Dans la soirée du 8 octobre, on apprit, par des dépêches de lord Stratford-Redcliffe, que le maréchal de Saint-Arnaud avait succombé. Pendant la grande journée de l'Alma, il était resté constamment à cheval, s'efforçant de dissimuler ses souffrances et se faisant soutenir par deux cavaliers quand le mal avait trop de gravité. Le 29 septembre, à midi, il dut s'embarquer sur le *Berthollet*, après avoir remis le commandement en chef au général Canrobert. Les médecins voulaient tenter de le transporter à Constantinople. On fit route immédiatement pour le Bosphore. A peine le navire avait-il quitté le rivage que le malade revint à lui. Il causa un peu avec son gendre et ses officiers; il

Raglan a vu nos divisions de droite escalader les murailles gigantesques de la falaise qui encaissait la rivière, il applaudissait et s'écriait : « Oh ! ce ne sont pas des hommes, ce sont des lions ! »

avait toute sa présence d'esprit. A quatre heures un quart il se sentit fatigué ; il se retourna lui-même dans son lit et il expira, laissant à sa patrie le souvenir glorieux de l'Alma, et à ses soldats le soin de terminer la tâche qu'il avait si bien commencée.

Nous avons peint le guerrier, il nous reste à montrer le chrétien.

Vers la fin de sa carrière, le maréchal eut le bonheur de voir la vérité et le rare courage de la mettre en pratique. C'était à l'époque où il alla chercher à Hyères quelque adoucissement à ses souffrances. S'il n'y recouvra point la santé du corps, du moins y trouva-t-il celle de l'âme. Il appela le curé de cette ville, et lui déclara simplement qu'il voulait se confesser. Réconcilié avec Dieu, il communia en présence de tous ses officiers.

Guéri contre toute attente, le maréchal ne négligea plus ses devoirs de chrétien : noble zèle qui l'a soutenu jusqu'au bout, et qui surtout lui a donné ce calme, cette résignation dont ses adieux à l'armée portent l'empreinte.

On peut juger de ses sentiments vraiment chrétiens par cette lettre qu'il écrivait de Marseille, le 25 avril 1854, à un vénérable religieux :

« J'arrive de Toulon, où j'ai vu avec bien du plaisir le respectable curé doyen d'Hyères. Nous avons longtemps et sérieusement causé. Il m'a aussi pro-

mis ses prières. Vous êtes assez bon pour me promettre les vôtres. Tous ces vœux ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu, que je prie moi-même avec tant de foi et de ferveur. Je pars avec une confiance entière. Il est impossible que Dieu ne protège pas la France dans une circonstance aussi grave, aussi solennelle.

« Je suis convaincu que tout le monde fera son devoir, plus même que son devoir, et nous combattons pour une cause juste.

« Espérons donc, mon Révérend Père, et donnez-moi votre bénédiction. »

La veille même de la bataille d'Alma, M. de Saint-Arnaud prenait le temps d'écrire à ce même religieux une autre lettre que nous reproduisons, et qui n'est pas moins touchante :

« Au quartier général, à Old-Fort (Crimée),
le 18 septembre 1854.

« J'ai reçu ce matin même votre bonne lettre, datée du 20 août, et je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos vœux chrétiens et de vos prières. Elles ont été écoutées du Très-Haut !..... Depuis le 14, je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée, qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Le débarquement s'est fait aux cris répétés de : Vive l'Empereur ! et c'est à ce même cri que nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma, et qui ne m'em-

pècheront pas de m'établir sous Sébastopol le 22 ou le 23 au plus tard.

« Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout.....

« Adieu, mon Révérend Père, priez pour nous et croyez à mes sentiments de respectueuse affection.

« Maréchal A. DE SAINT-ARNAUD. »

Le *Moniteur* lui-même a, par les lignes suivantes, rendu témoignage des sentiments religieux qui ont soutenu le maréchal dans le sacrifice qu'il avait fait du reste de ses forces :

« Les témoins intimes de ses longues souffrances savent seuls tout ce qu'il lui a fallu de force morale pour les combattre et les dominer, sans cesser un instant de se maintenir à la hauteur de son difficile commandement, car il ne se dissimulait pas la gravité du mal; il en avait plus que personne la conscience, et quand les forces lui ont failli, quand le moment suprême est venu, il a envisagé avec la sérénité d'une âme religieuse et fortement trempée le terme de cette lutte presque surhumaine. »

On a trouvé sur le maréchal de Saint-Arnaud un scapulaire et une médaille bénite.

Terminons par cet ordre du jour, qui fut l'acte douloureux de la séparation éternelle entre le maréchal et son armée, — ou plutôt entre le maréchal et le monde :

« Au quartier général, au bivouac de Menkendié,
le 26 septembre 1854.

« Soldats,

« La Providence refuse à votre chef la satisfaction de continuer à vous conduire dans la voie glorieuse qui s'ouvre devant vous. Vaincu par une cruelle maladie, contre laquelle il a lutté vainement, il envisage avec une profonde douleur, mais il saura remplir l'impérieux devoir que les circonstances lui imposent, celui de résigner le commandement dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids.

« Soldats, vous me plaindrez, car le malheur qui me frappe est immense, irréparable, et peut-être sans exemple.

« Je remets le commandement au général de division Canrobert que, dans sa prévoyante sollicitude pour cette armée et pour les grands intérêts qu'elle représente, l'Empereur a investi des pouvoirs nécessaires par une lettre close que j'ai sous les yeux. C'est un adoucissement à ma douleur que d'avoir à déposer en de si dignes mains le drapeau que la France m'avait confié.

« Vous entourerez de vos respects, de votre confiance cet officier général, auquel une brillante carrière militaire et l'éclat des services rendus ont valu la notoriété la plus honorable dans le pays et dans l'armée. Il continuera la victoire d'Alma et aura le bonheur que j'avais rêvé pour moi-même et que je lui envie, de vous conduire à Sébastopol.

« MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD. »

Ce fut à Constantinople que M^{me} la maréchale de Saint-Arnaud apprit la perte cruelle qu'elle venait de faire. Elle voulut accompagner jusqu'à Paris la dépouille du héros, qu'attendaient aux Invalides les honneurs funèbres rendus aux grands guerriers. Une lettre adressée par l'Empereur à l'illustre veuve, et empreinte de la plus exquise bonté, doit trouver ici sa place, comme un dernier hommage à la mémoire du vainqueur de l'Alma :

« Saint-Cloud, 16 octobre 1854.

« M^{me} la maréchale, personne plus que moi ne partage, vous le savez, la douleur qui vous oppresse. Le maréchal s'était associé à ma cause du jour où, quittant l'Afrique pour prendre le portefeuille de la guerre, il concourait à rétablir l'ordre et l'autorité dans ce pays. Il a associé son nom aux gloires militaires de la France le jour où, se décidant à mettre le pied en Crimée malgré de timides avis, il gagnait, avec lord Raglan, la bataille de l'Alma et frayait à notre armée le chemin de Sébastopol. J'ai donc perdu en lui un ami dévoué dans les épreuves difficiles, comme la France a perdu en lui un soldat toujours prêt à la servir au moment du danger. Sans doute tant de titres à la reconnaissance publique et à la mienne sont impuissants à adoucir une douleur comme la vôtre, et je me borne à vous assurer que je reporte sur vous et sur la famille du maréchal les sentiments qu'il m'avait inspirés. Recevez-en, M^{me} la maréchale, l'expression sincère.

« NAPOLÉON. »

Par ordre de l'Empereur, le conseil d'État a été saisi d'un projet de loi qui accorde à M^{me} la maréchale de Saint-Arnaud une pension de 20,000 fr., à titre de récompense nationale.

NAPOLÉON BONAPARTE

(Le prince)

Le prince Napoléon Bonaparte, second fils du roi Jérôme et de la princesse Catherine, fille du roi de Wurtemberg, est né dans l'exil, à Trieste, en 1822.

Il passa son enfance à Rome, auprès de Madame Lœtitia, mère de l'Empereur, cette grande et imposante figure si simple et si résignée dans l'adversité.

En 1835, il fut placé dans un collège, à Genève; puis, en 1837, à l'École militaire de Luisbourg, dans le Wurtemberg. Au sortir de ses études, il employa cinq ans à visiter l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne. Mais c'était la France qu'appelaient ses vœux. Un instant, il toucha ce sol chéri. C'était en 1843, à Marseille. Il était allé au théâtre; tous les regards se tournaient vers lui, qui plongeait avidement ses regards dans le parterre. Tout à coup se retournant vers ceux qui l'accompagnaient, il s'écria : — « Que je voudrais serrer les mains de

tous ces braves gens... Ils sont Français ! » Chez le prince, en effet, le sentiment national est poussé jusqu'au fanatisme.

L'ex-roi Jérôme et son fils avaient obtenu en 1847 du gouvernement la permission d'habiter la France. Lorsque la révolution éclata, le jeune prince se mit à la disposition de ses concitoyens. La Corse l'envoya comme député à l'Assemblée constituante.

Après le rétablissement de l'Empire, un décret organique, en date du 18 décembre 1852, régla l'ordre de succession et y appela, à défaut d'héritier direct, légitime ou adoptif, le prince Jérôme Napoléon et sa descendance directe, naturelle ou légitime.

Bien que placé par ce décret sur les marches du trône, le prince Napoléon Bonaparte s'est abstenu de prendre part aux actes du gouvernement. Il n'a voulu revendiquer qu'un périlleux honneur, celui de faire partie de l'armée qui allait être envoyée en Orient. Le 25 février 1854, il adressait la lettre suivante à l'Empereur :

« Sire,

« Au moment où la guerre va éclater, je viens prier Votre Majesté de me permettre de faire partie de l'expédition qui se prépare.

« Je ne demande ni commandement important, ni titre qui me distingue ; le poste qui me semblera le

plus honorable, sera celui qui me rapprochera le plus de l'ennemi. L'uniforme, que je suis si fier de porter, m'impose des devoirs que je serai heureux de remplir, et je veux gagner le haut grade que votre affection et ma position m'ont donné.

« Quand la nation prend les armes, Votre Majesté trouvera, j'espère, que ma place est au milieu des soldats, et je la prie de me permettre d'aller me ranger parmi eux pour soutenir le droit et l'honneur de la France.

« Recevez, Sire, l'expression de tous les sentiments de respectueux attachement de votre tout dévoué cousin,

« NAPOLÉON. »

Palais-Royal, ce 25 février 1854.

La réponse à cette lettre fut le commandement de la troisième division, confié par l'Empereur à son cousin.

Le prince Napoléon a partagé toutes les fatigues et toutes les souffrances de l'armée. Il a noblement recueilli le fruit d'une longue et périlleuse attente à cette bataille d'Alma, où sa division s'est trouvée fortement engagée. Une lettre particulière donne sur sa conduite ce beau témoignage :

« Nous avons rencontré le prince Napoléon dans un chemin creux, au passage de la rivière, sous une réelle pluie d'obus qui nous enlevait des files en-

tières. Le maréchal de Saint-Arnaud et lui étaient là comme chez eux et donnaient leurs ordres comme à la parade. »

Le soir, après la lutte, un zouave résumait ainsi l'opinion générale sur le prince : « C'est un troupiér *fini*; pour sûr, il a dû servir dans la vieille garde de l'*ancien*. »

L'Empereur, voulant récompenser la belle conduite du prince Napoléon à la bataille d'Alma, a autorisé S. A. I. à porter la médaille militaire.

CERTAIN DE CANROBERT

(Le général)

Parmi nos généraux, il en est peu d'aussi jeunes que M. de Canrobert; il y a ce fait caractéristique dans sa naissance, qu'elle eut lieu (en 1809) à peu de distance du village qui s'honore d'avoir donné le jour à Murat. C'est dire que le brave commandant de l'armée d'Orient appartient au département du Lot.

De l'École de Saint-Cyr, où il fut admis en 1826, et d'où il sortit dans l'un des premiers rangs, il entra comme sous-lieutenant au 47^e de ligne. Lieutenant en 1832, il s'embarqua trois ans après pour l'Afrique, et prit part à l'expédition de Mascara. Les brillantes qualités qu'il montra en suivant, avec son régiment, les mouvements qui eurent lieu dans la province d'Oran lui valurent en 1837 le grade de capitaine. Il était à côté du colonel Combes à l'assaut de Constantine; et tandis que le vieux soldat de l'île d'Elbe était blessé mortellement sur la brèche,

le jeune capitaine, attaché comme officier d'ordonnance au colonel Combes, recevait lui-même un coup de feu à la jambe.

Rentré en France en 1839, il fut chargé de former pour la Légion étrangère un bataillon avec les débris de la vaillante armée carliste qui avaient été forcés de chercher un refuge sur le territoire français. Il s'acquitta promptement et avec succès de cette tâche. L'Algérie ne tarda pas à lui fournir de nouvelles occasions de se distinguer.

La conquête de l'Algérie n'avait pas été seulement une victoire éclatante et décisive remportée sur l'ancienne piraterie qui avait traversé le moyen âge pour s'exercer encore avec audace de nos jours dans la Méditerranée : ce fut aussi l'occasion continuelle pour notre jeune armée de s'aguerrir dans des luttes qui ne se terminaient sur un point que pour recommencer sur un autre. A cette école du courage et de l'habileté se formèrent ces généraux qu'on a surnommés *africains*, Saint-Arnaud, Duvivier, Bedeau, Négrier, Bosquet ; beaux noms auxquels vient se joindre celui du général Certain de Canrobert.

Il y a quelques années encore, en 1846, M. de Canrobert était lieutenant-colonel du 64^e de ligne lorsqu'il fut chargé de refouler les bandes de Bou-Maza. Il obtint des succès décisifs sur les tribus du Bas-Dhara, notamment à Sidi-Kalifa.

L'année suivante, il fut nommé colonel du

3^e léger. Au mois de mai 1848, nous le retrouvons à la tête de l'expédition dirigée contre Ahmed-Sghir, qui avait soulevé les Bouaoun. Le colonel de Canrobert arriva, à travers mille difficultés, jusqu'au défilé de Djerma, il dispersa les révoltés, arrêta deux scheiks coupables et ramena ses troupes à Bathna.

En 1850, il passa aux zouaves avec son grade. Le 2 février, il envoyait au gouvernement un excellent rapport sur la prise de Narah. Aucune circonstance dramatique n'avait manqué à l'expédition qui s'était accomplie contre des villages presque inexpugnables, situés à 500 mètres au-dessus de l'Oued-Abdi, sur des pentes en gradins auxquelles menaient d'étroits escaliers taillés dans le roc vif. Les trois colonnes lancées par le colonel de Canrobert franchirent tous les obstacles, en s'appuyant et se prêtant le secours mutuels de leurs feux, et au bout de sept heures, elles avaient détruit le repaire des rebelles de l'Aurès.

Trois ans après ces beaux faits d'armes, M. de Canrobert, devenu général de division et aide-de-camp de l'Empereur, avait le commandement supérieur du camp d'Elfaut, où 10,000 hommes étaient réunis. En se séparant de ces vaillantes troupes qu'il avait admirablement exercées, le général Canrobert leur adressa l'ordre du jour suivant, que nous aimons à citer comme un modèle de simplicité et de modestie :

« Mes camarades,

« Après être restés ensemble sur ce plateau pendant près de cinq mois, utilisant de notre mieux le temps pour diriger, chacun dans notre sphère, nos connaissances dans l'art militaire, cet art indispensable, aide du courage sur les champs de bataille, nous allons nous reposer.

« Je manquerais à mon devoir si, dans cette circonstance, je ne vous exprimais pas hautement et mes remerciements et ma reconnaissance pour le concours dévoué que vous n'avez cessé de me prêter.

« Quand on a eu l'honneur de commander à des soldats tels que vous, le souhait le plus ardent que l'on puisse faire est d'être appelé à les conduire à l'ennemi!

« Adieu, mes camarades; continuez à servir noblement la France et son auguste Empereur. Conservez quelque souvenir de votre général, et croyez qu'il met au nombre de ses plus précieux titres de gloire celui de vous avoir commandés.

« Au quartier général du camp d'Ilselfaut,
27 septembre 1853. »

Le jour que M. de Canrobert appelait de ses vœux ne devait pas se faire attendre. Déjà, à cette date, la France se trouvait mêlée d'une manière digne d'elle aux événements d'Orient. A la déclaration de guerre succédèrent les grands préparatifs de la lutte; l'envoi d'une armée à Gallipoli fut résolu. Immédiatement après le maréchal de Saint-Arnaud, marcha le général

Canrobert, et l'on sait maintenant qu'une lettre de l'Empereur lui confiait d'avance le commandement de l'armée dans le cas où la santé, déjà si chancelante du maréchal, ne permettrait pas à ce dernier de conserver le poste que son dévouement à la France avait ambitionné.

Après avoir pris part à tous les préparatifs accomplis à Varna, après avoir contribué vaillamment au gain de la bataille d'Alma, où il a même été atteint à la poitrine, le général de Canrobert a pris des mains de son illustre devancier le commandement de ces troupes valeureuses, qui n'aspiraient qu'à être conduites à de nouveaux combats et à retrouver un ennemi devenu insaisissable.

La France a et peut avoir confiance entière dans un général plein d'activité, de ressources, de présence d'esprit, et qui allie la prudence du vieux capitaine au courage du jeune soldat. Dieu a favorisé le droit; dans cette lutte si décisive qui s'est engagée entre l'esprit d'ordre et de conservation civilisatrice et le principe brutal de la conquête, l'Europe a montré par son langage, puis par la force de ses armes, qu'elle entend être respectée dans son équilibre et qu'elle veut en finir à jamais avec le système suranné et odieux de spoliation des nationalités.

A chaque peuple sa liberté, son territoire. Les combats de l'avenir ne doivent plus se livrer que sur le terrain du travail et de la moralisation.

Mais honneur éternel à la France et à l'Angleterre qui, sentinelles avancées de l'Europe, ont, au nom de toutes les nations, arboré ensemble un glorieux étendard sur lequel la victoire a écrit ces mots impérissables :

BOMARSUND! — L'ALMA! — SÉBASTOPOL!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	1
L'empereur Nicolas.	29
Le prince Alexandre Sergius Mentschikoff, lieutenant-général et amiral de la flotte.	57
Le comte de Nesselrode.	73
Le baron Philippe de Brunnow.	79
M. de Kisseleff.	83
Le comte Alexis Orloff.	85
Ivan Fedorowitsch Paskewitsch.	97
Les princes Gortschakoff.	123
Le prince Michel Woronzoff, gouverneur-général des provinces du Caucase.	137
Abdul-Médjid.	149
Reschid-Pacha.	181
Omer-Pacha.	217
Riza-Pacha.	237
Les ministres turcs de 1853.	243
I. — Méhémet-Ali-Pacha, grand-vizir et beau-frère du sultan.	244
II. — Moustapha-Pacha, président du Conseil des ministres.	245
III. — Méhémet-Pacha, séraskier.	247
IV. — Rifaat-Pacha, ministre des Affaires étrangères.	248
V. — Mouchter-Bey, ministre des Finances.	249
VI. — Fethi-Achmed-Pacha, ministre du Commerce.	250

VII. — Namik-Pacha.	250
VIII. — Mahmoud, Capitan-Pacha, ministre de la Marine et grand-amiral.	251
IX. — L'amiral Adolphe Slade, Mouschaver-Pa- cha (pacha consultant).	251
Le comte Richard Guyon (Chourschid-Pacha) . .	261
Iskander-Bey.	269
Abbas-Pacha, vice-roi d'Égypte. — Saïd-Pacha, son successeur.	275
Alexandre Kara Georgevitch, prince de Servie. .	287
Milosch Obrenovitch, ancien prince de Servie. .	297
Le prince Grégoire Ghika, hospodar de Moldavie.	305
Le prince Barbo Bibesco Stirbey, hospodar de Va- lachie.	309
Danilo Petrowitch Njegusch, vladika du Monté- négro.	313
Le prophète guerrier Imam Schamyl.	323
Sir Charles Napier.	351
Le comte Stratford de Redcliffe, ambassadeur anglais à Constantinople.	379
Lord Clarendon, ministre des Affaires étrangères.	389
Lord Raglan, commandant en chef des forces bri- tanniques en Orient.	393
M. le comte Drouyn de Lhuys, ministre des af- faires étrangères.	397
Le vice-amiral Parseval-Deschênes.	411
Le maréchal Baraguey-d'Hilliers.	419
Le vice-amiral Hamelin.	427
Le maréchal de Saint-Arnaud.	449
Le prince Napoléon Bonaparte.	473
Le général Certain de Cambert.	477

BIBLIOTECA
Central
Cultura
Bucuresti



FUNDATIA
CAROL I
MUSEUL NATIONAL

VERIFICAT
1987

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007